39. 2 7.

Digitized by Google

Polsk. XXXVII-16

Digitized by Google

Yh 20

SECOND VOYAGE

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

La Carte d'Afrique servant aux deux Voyages ayant été exécutée aux dépens et pour le compte de l'Auteur, elle se vend séparément, et en sus du prix des deux Voyages, 6 fr.

Nota. Les exemplaires exigés par la loi ont été déposés à la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

3845314

SECOND VOYAGE

DE

F. LE VAILLANT,

DANS

L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

PAR LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

pendant les années 1783, 1784 et 1785.

Nouvelle Édition, augmentée d'une Table générale des Matières servant aux deux Voyages;

ORNÉE DE VINGT-DEUX PLANCHES EN TAILLE-DOUCE.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DESRAY, Libraire, Editeur des Ouvrages d'AUDEBERT et VIEILLOT, rue Hautefeuille, n° 36.

AN XI. — 1803.

SECOND VOYAGE
EN
AFRIQUE.

CHAPITRE XII.

Danger que court l'Auteur chez les KABOBIQUOIS. *Voyage chez les* HOUZOUANAS. *Mœurs de ces peuples.*

DE toutes les hordes que j'avois vues jusqu'alors, aucune encore ne s'étoit montrée aussi recherchée dans ses ornemens et ses atours que celle des Kabobiquois. Je ne voyois point parmi ses parures les rassades et les verroteries du Cap; le commèrce de ces sortes de marchandises ne pénétroit point jusqu'à elle. Elle portoit les bijoux en cuivre, et les verroteries oblongues, dont j'ai parlé ailleurs, et tout cela lui étoit apporté par des Noirs, dont elle n'entendoit

pas la langue, mais méchans et voleurs, et contre lesquels elle avoit à se battre souvent, parce que, quand ils s'en retournoient, après avoir vendu leurs marchandises, ils cherchoient à les enlever, et souvent des bestiaux avec elles.

Les objets de traite que j'avois en ce genre étoient inconnus, et avec ce mérite de nouveauté, ils ne pouvoient manquer de plaire beaucoup. A peine en eus-je montré quelques-uns, qu'on se les disputa, et que tout le monde voulut en avoir. Les femmes surtout ne pouvoient se tenir. Enfin on jugera de l'empressement général, quand j'aurai dit que dans une seule journée je fis, et presque pour rien, l'acquisition de vingt bœufs. Mais le marché le plus avantageux que je conclus, fut celui d'un *bakkely os* (bœuf de guerre), qui appartenoit au chef.

Cet animal, moins remarquable encore par sa taille gigantesque que par ses superbes formes, étoit le plus beau que j'eusse vu jusques-là de son espèce. Sa tête, magnifiquement armée, portoit deux immenses cornes, qui s'éloignant symétriquement l'une de l'autre pour former deux demi-cercles parfaits, tout-à-coup replioient en

avant leurs pointes, en s'écartant entre elles de quatre pieds huit pouces. C'étoit le chef lui-même qui l'avoit dressé. A ce titre il y tenoit beaucoup et ne vouloit point s'en défaire. Mais je mis sous ses yeux tant d'objets différens, qu'il ne put résister à la séduction ; et pour une boîte à amadou, du tabac, quelques rangs de verroteries, deux bracelets de laiton et plusieurs clous, j'eus l'animal.

Cependant il parut le lendemain regretter son marché ; ou plutôt ayant vu entre mes mains un objet nouveau qui lui plut davantage que ceux qu'il avoit reçus la veille en échange, il n'eut plus d'ardeur que pour celui-ci, et voulut me rendre les autres. Cette envie bien naturelle de tout posséder, fut la source d'un événement dont il faut que je donne les détails, car il faillit à me devenir funeste.

Quoique je portasse ma barbe, ma coutume étoit de me raser la moustache de temps en temps. Cette opération étoit pour moi un rafraîchissement agréable ; et je me le procurois assez fréquemment, sur-tout depuis que l'approche du tropique nous rendoit les chaleurs moins supportables.

J'étois occupé à me savonner les lèvres, quand le chef entra dans ma tente avec deux de ses parens ou amis.

Libre de toute cérémonie de politesse envers des gens qui n'en connoissent nullement le protocole, je continuai ce que j'avois commencé. Eux, qui ne comprenoient rien à mon opération, paroissoient fort surpris. Ils attendoient en silence quel en seroit le résultat, et suivoient de l'œil tous mes mouvemens. Cette eau qui moussoit dans mon bassin, et que j'appliquois sûr mes lèvres, leur paroissoit une sorte de magie. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'ils virent le rasoir appliqué sur ma moustache et ma barbe disparoître si facilement de l'endroit qu'il avoit touché. Ce prodige les émerveilloit à un point que je ne puis dépeindre.

Pour le leur rendre plus sensible encore et leur en montrer les effets de plus près, je pris par un des bouts le kros du chef, et en un instant j'en rasai large comme la main.

Ce sauvage étoit un homme de bon sens et qui avoit plus d'intelligence que n'en ont ordinairement ses semblables. Du premier apperçu, il sentit de quel avantage inappré-

ciable pouvoit lui être un rasoir, pour épiler un manteau d'été, et combien il en abrégeroit les façons. D'abord il me témoigna, par plusieurs signes très-expressifs, son admiration pour un si merveilleux instrument; puis, sans perdre de temps en paroles que je n'eusse pu entendre, il me fit voir, par d'autres gestes également significatifs, l'envie qu'il avoit de le posséder.

C'étoit la première fois que nous nous parlions sans truchemens; mais sa pantomime étoit si énergique, que je n'avois pas besoin d'interprètes pour le comprendre. Il me donnoit à entendre que les bracelets, les ceintures, et le tabac qu'il avoit reçus de moi la veille en échange de son bœuf de guerre, lui déplaisoient maintenant, et qu'il m'offroit de me rendre tout cela pour le rasoir, si je consentois à le lui accorder.

Le nouveau marché qu'il me proposoit étoit mauvais pour lui. Je sentois très-bien qu'un rasoir entre ses mains, employé à couper à sec le poil très-rude d'un cuir desséché, seroit gâté en très-peu de temps. J'eusse desiré lui faire comprendre sur cela ce que son inexpérience l'empêchoit de sentir; mais comment le lui expliquer? Déjà,

dans son impatience, il avoit dit à l'un de ses camarades d'aller à sa hutte chercher les effets qu'il vouloit me rendre. Moi j'étois déterminé à lui céder le rasoir et à le prier de garder le tout. Mais au milieu de ces combats, tout-à-coup on tira près de nous un coup de fusil; et à l'instant même nous entendîmes des cris affreux.

Je sortis précipitamment de ma tente pour savoir quelle étoit la cause de ce bruit; et je vis un Kabobiquois qui, s'éloignant d'un de mes chasseurs, fuyoit à toutes jambes, tandis qu'à cent pas plus loin, trois hommes poussoient des clameurs lamentables, et que près d'eux une jeune fille étoit renversée par terre. Je fis signe à mon chasseur de venir à moi. Mais déjà l'explosion du coup et les hurlemens des trois hommes avoient jeté l'alarme dans la horde. On crioit à la trahison, on couroit aux armes, et j'allois être ou massacré avec ma troupe, ou obligé de l'armer et de commencer le massacre. Ma situation étoit d'autant plus critique, que ni moi, ni personne du kraal, nous ne savions quelle étoit la cause de tout ce trouble; et quand je l'aurois su, comment l'expliquer?

Dans cet embarras, je pris le chef par la main, et m'avançai avec lui vers la horde. La frayeur étoit peinte sur son visage. Il avoit les yeux mouillés de larmes, et me parloit avec beaucoup de vivacité. Probablement il se croyoit tombé dans un piége ; il se plaignoit à moi, et accusoit mes gens de perfidie. Cependant il me suivit sans peine.

Comme je me présentois avec lui, et que j'étois sans armes, on me reçut sans défiance, et ma présence parut calmer un peu l'effervescence des esprits. Mes gens, qui m'avoient vu prendre le chemin du kraal, y accoururent en foule sur mes pas, pour me protéger, et leur nombre en imposa à la multitude. Enfin, tout s'éclaircit, et nous sûmes ce qui avoit occasionné le tumulte.

Un Kabobiquois ayant rencontré un de mes chasseurs qui revenoit avec son fusil, avoit voulu connoître cette arme, et l'avoit prié de la lui montrer. Mais en la maniant, sa main s'étoit portée sur la détente, le coup étoit parti, et le sauvage effrayé d'une explosion à laquelle il ne s'attendoit pas, avoit jeté le fusil et s'étoit sauvé à toutes jambes.

Malheureusement il se trouvoit à cent

pas de là, et dans la direction du coup, trois hommes de la horde et une jeune fille. Celle-ci avoit reçu un grain de plomb dans la joue, et les autres quelques grains dans les cuisses et dans les jambes. L'auteur du désordre confirma lui-même ces éclaircissemens. Alors l'effervescence fut appaisée. On mit bas les armes, et je ne fus plus entouré que d'amis, comme auparavant.

Il ne restoit plus qu'à connoître l'état des blessés et à leur porter les secours qui dépendoient de moi. Sans perdre de temps, je me transportai près d'eux, toujours accompagné du chef. Nous rencontrâmes la jeune personne, qui revenoit du kraal, les yeux baignés de larmes. C'étoit pour un grain de plomb qu'elle se désoloit ainsi : encore ce grain étoit-il si peu enfoncé dans la peau, qu'en le pressant avec les doigts, je l'en fis sortir. Quant aux trois hommes, ils se rouloient à terre, ils hurloient d'une manière épouvantable, et donnoient tous les signes du désespoir.

Cette étrange consternation m'étonnoit beaucoup, et je ne concevois pas comment des hommes accoutumés à la souffrance s'affectoient à ce point de quelques légères

piqûres dont la douleur n'eût pas même fait pleurer leurs enfans. Enfin, on m'en apprit la raison. Ces Sauvages dont la coutume est d'empoisonner leurs flèches, s'imaginoient que j'empoisonnois de même le plomb de mes fusils. En conséquence ils se croyoient frappés à mort, et s'attendoient à périr sous peu d'instans.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je pus parvenir à leur faire expliquer qu'ils n'avoient rien à craindre. Pour les en convaincre d'une manière plus rassurante encore, je baissai un de mes bas et leur fis voir et sentir dans les chairs de ma jambe une douzaine de grains de plomb, dont m'avoit gratifié autrefois la libéralité de M. Papillon de la Ferté, qui, chassant dans la plaine de Gennevilliers, m'avoit tiré pour un lapin.

Klaas s'approcha aussi des blessés. Sans perdre son temps en paroles qu'ils n'eussent pas comprises, il tira de sa giberne quelques grains de plomb, les leur montra, et les avala aussi-tôt. Cette démonstration vraiment concluante, et dont je ne m'étois pas avisé, fit un effet prodigieux. Les cris cessèrent à l'instant même, la sérénité reparut

sur les trois visages, et il ne fut plus parlé des blessures.

Néanmoins, je craignois qu'il ne restât dans les esprits quelques semences de soupçon et d'animosité. Mais quand on vit les blessés marcher à leur ordinaire, et se bien porter, on plaisanta de l'aventure, et elle ne produisit d'autre effet que d'inspirer une telle terreur des fusils, qu'il n'y eut plus personne qui osât y toucher.

Le soir, dès que mes feux furent allumés, tout le monde vint y danser et faire cercle comme à l'ordinaire. Les conversations roulèrent toutes sur l'accident du matin, si cependant on peut appeler conversations le tumulte et le brouhaha d'une multitude d'hommes qui parloient six langues différentes.

Je m'en amusois beaucoup, quoique je n'y comprisse rien. Seulement j'entendois toutes les bouches prononcer le mot de *kaaboup;* c'est le nom que mes Hottentots donnoient au fusil, et ce nom étoit celui qu'avoient adopté tous les Sauvages qui composoient l'assemblée. Parmi les Kabobiquois, les uns imitoient avec le son de la voix l'explosion du kaaboup; les autres fai-

soient le geste d'un homme qui couche en joue pour tirer ; chacun jouoit sa pantomime. Ces gaîtés durèrent toute la nuit, et ce fut ainsi que se termina une journée qui auroit pu être tragique et sanglante.

Le Kabobiquois n'a ni le nez écrasé des Hottentots, ni la pommette des joues élevée comme eux, ni enfin cette couleur bâtarde de peau qui, n'étant ni blanche ni noire, les rend étrangers et presque odieux aux deux races. Il ne s'oint pas le corps de ces graisses dégoûtantes qui font qu'on ne peut approcher d'eux sans se gâter et s'empuantir. Aussi grand que le Cafre pour la taille, il est d'un noir aussi décidé que lui.

J'ai dessiné ce Sauvage dans toute sa gloire, c'est à-dire, tatoué, couvert de ses ornemens et joyaux, et armé de pied en cap comme pour un jour de bataille.

Il se prêta très-complaisamment à mon desir. Mais j'avoue que quand je le vis entrer dans ma tente, le carquois sur l'épaule, le bras passé dans son bouclier, le corps paré noblement d'un long manteau qui traînoit jusqu'à terre, quand il s'appuya fièrement sur sa lance avec la tête haute et le

regard assuré, je fus frappé de sa bonne mine et de son air guerrier.

Plusieurs fois j'interrompis mon travail pour l'admirer. Je me transportois en imagination dans des temps plus reculés et dans des climats situés sous une même latitude, de l'autre côté de l'équateur, et il me sembloit voir Jugurtha ou Syphax en armes, marcher au combat dans les déserts de la Numidie, pour défendre leur empire contre les Romains. Aussi, toutes les fois qu'en écrivant mes notes, j'avois occasion de parler de lui, je ne le désignois jamais que sous le nom de mon Jugurtha.

Leurs cheveux, fort courts et fort crépus, sont garnis de petits boutons de cuivre rangés symétriquement et avec art; au lieu de ce tablier de pudeur que le Hottentot fait avec la peau du jackal, ils ont une pièce ronde en cuir, dont le contour est orné d'un petit cercle de cuivre dentelé, et sur laquelle ils tracent, avec plusieurs couleurs de verroteries, divers compartimens qui, partant du centre, vont en divergeant, vers la circonférence, comme les rayons de nos images du soleil.

Cette sorte de voile est assujettie sur l'aine

par une ceinture ; mais comme il n'a que quatre pouces de diamètre, que le moindre mouvement le dérange, et qu'ils s'inquiètent fort peu de ces déplacemens, la plaque remplit très-mal l'usage auquel elle est destinée. Dans les grandes chaleurs, ce tablier étroit et presque inutile, est pourtant la seule chose qu'ils aient sur le corps. Au reste, sa grande mobilité m'a mis souvent à portée de me convaincre qu'ils ne pratiquent point la circoncision ; mais elle m'a fait connoître aussi qu'ils ont sur la pudeur des idées fort différentes des nôtres.

Ce n'est pas pourtant qu'avec cette nudité presque absolue ils aient des mœurs licencieuses. Les leurs, au contraire, sont chastes. Rien de plus sage et de plus réservé que leurs femmes ; et quand je les comparois à celles de ces grands Namaquois, qui se montroient si faciles et si agaçantes, je ne pouvois croire qu'à une distance peu considérable on pût voir une différence aussi grande.

Mes gens, accoutumés aux complaisances de celles-là, ne s'accommodoient guère de la sévérité des dernières, et le sacrifice leur paroissoit d'autant plus pénible, qu'elles

étoient plus jolies encore que les Namaquoises.

Les filles qui, chez les Sauvages n'ont point la même retenue que leurs mères, parce que, n'ayant pas les mêmes obligations, elles sont libres, ici étoient réservées et sages comme elles. A la vérité, elles avoient cette gaîté de leur âge, qui ajoutoit encore à leurs charmes; mais elles n'étoient que gaies. Dès que la danse finissoit et que les parens se retiroient au kraal, toutes partoient avec eux, et pas une seule ne restoit dans mon camp.

Soit raffinement de coquetterie, soit effet de sagesse, les Kabobiquoises ne se tatouent point le visage comme leurs maris et leurs pères. Elles ne garnissent point leurs cheveux de ces boutons de cuivre qu'ils mettent dans les leurs, et toujours elles ont les pieds nus, quoique la plupart d'entre eux portent des sandales.

Leur habillement est un tablier de pudeur, qui ne descend qu'à moitié des cuisses; un kros, qui, passant sous les aisselles, vient s'attacher sur la poitrine, et un long manteau, semblable à celui des hommes.

Le manteau est en peaux garnies de leurs

poils, et le kros en peaux tannées et apprêtées comme celles de nos gants d'Europe.

Quant à leurs verroteries, elles les portent en bracelets; elles en font des colliers dont les garnitures descendent par étages jusques sur l'estomac, et en attachent sur le devant de leurs ceintures plusieurs rangées, qui tombent sur les cuisses, au-dessous du tablier.

Ces sortes d'ornemens étant d'assez longue durée, l'habitude de les voir rend le sexe peu sensible au plaisir de les posséder. Ceux qui venoient de moi plurent d'abord beaucoup, à raison de leur nouveauté. Mais quand j'eus montré des ciseaux et des aiguilles, on leur préféra ces derniers objets, et ce dernier choix fait honneur au bon sens des Kabobiquoises. Comme leur chef, elles prisoient plus ce qui est utile que ce qui pare.

Ce n'étoit point assez de leur avoir donné des aiguilles, il falloit encore leur montrer à s'en servir, c'est ce que je fis, et bientôt elles réussirent assez bien à joindre deux morceaux de peaux ensemble. Elles employoient pour cette opération un petit fil de boyaux qui se faisoit dans la peuplade, et ce procédé leur paroissoit plus expéditif,

plus solide et plus propre que celui dont se servent en pareil cas les Sauvages, et qui consiste à percer le cuir avec une arête ou un os pointu, pour passer ensuite le fil dans le trou.

Depuis que je suis revenu de mes voyages, jamais je n'ai vu une femme coudre, sans songer à mes Kabobiquoises. Mais en y réfléchissant mieux, je n'ai point manqué de me repentir de leur avoir enseigné un art dont bientôt la privation ne leur aura laissé que des regrets.

Lorsqu'à mon premier voyage j'appris aux Cafres à faire un soufflet de forge, au moins celui que je leur fabriquai devenoit un modèle, et ils avoient chez eux tout ce qu'il leur falloit pour en construire de semblables. Il n'en étoit point ainsi de mes Kabobiquoises. Bientôt leurs aiguilles auront été cassées ou hors d'état de servir, comme le rasoir du chef, et il ne leur aura resté que l'impossibilité de les remplacer et le chagrin d'en avoir connu l'usage. Si la connoissance d'un art nouveau procure, par ses avantages, quelques jouissances nouvelles, elle donne aussi de nouveaux besoins ; et l'enseigner à un peuple qui man-

que de moyens de s'en assurer la propriété, c'est lui faire un très-mauvais présent.

J'aurois aujourd'hui également bien des reproches à me faire, si le premier j'avois appris aux Kabobiquois à connoître et à aimer le tabac et l'eau-de-vie. Ils avoient, avant mon voyage chez eux l'usage du tabac, et cette marchandise leur étoit apportée par les peuplades namaquoises, leurs voisins, qui, de proche en proche, la recevant des colonies par le commerce, venoient la leur vendre pour des bestiaux. Mais ce trafic n'ayant lieu que dans certaines circonstances, et par conséquent la denrée étant très-peu abondante, c'est pour eux une friandise dont ils ne peuvent user que rarement. Réduits à en manquer souvent, ils savent s'en passer, et ne feroient point un pas pour s'en procurer, si on ne leur en apportoit.

Cette indifférence pour un objet que jusques-là j'avois vu recherché avec empressement par toutes les nations sauvages, et regardé par elles comme une jouissance exquise, m'annonçoit, ainsi que beaucoup d'autres choses, dont j'ai déjà parlé, que ce peuple avoit dans le caractère des nuances

qui le distinguoient des autres. Il en étoit de même des liqueurs fortes, qui ne le flattent point, et s'il y avoit quelques individus qui parussent disposés à y trouver du goût, le très-grand nombre le refusoit.

Mais s'ils faisoient peu de cas de ce que contenoient mes flacons, en revanche ils prisoient beaucoup le flacon lui-même. Les bouteilles transparentes et solides les ravissoient d'admiration. Ils les appeloient de l'*eau ferme* : car, malgré la chaleur du climat, ces Sauvages avoient vu de la glace sur les pitons des montagnes dont ils sont environnés, et ils ne doutoient pas que le verre de mes bouteilles ne fût une eau que magiquement j'avois trouvé le moyen de rendre solide et que j'empêchois de fondre dans leurs feux. L'impossibilité d'une explication à ce sujet m'empêchoit de songer à les désabuser; et d'ailleurs quel bien en eût-il résulté? Je les laissai donc dans leur erreur, et me contentai de les obliger, en leur abandonnant tous les flacons vides qui m'étoient inutiles.

De leur côté, ils se piquoient de générosité envers moi, et je n'avois point encore vu de nation aussi désintéressée. Tous

les soirs, ils apportoient dans mon camp une quantité considérable de lait. Jamais ils n'y venoient passer la soirée avec mes gens, sans amener quelques moutons dont ils les régaloient. J'ai vu nombre d'entre eux donner, gratuitement et sans troc, des pièces de leurs troupeaux, et quand je partis, il y avoit dans ma caravane plusieurs personnes qui possédoient en toute propriété des moutons et des bœufs, qu'ils avoient reçus en pur don.

Quelle différence entre ce peuple, si loyal, si généreux, et ces grands Namaquois, qui, d'un air piteux, vont sans cesse tendant la main comme des mendians, pour demander tout ce qu'ils voient.

Avec des inclinations nobles, le Kabobiquois a encore le caractère guerrier. Ses armes sont des flèches empoisonnées et une lance à long fer, différente de la sagaie hottentote. Dans ses batailles, il a pour armes défensives deux boucliers; l'un fort grand, et assez haut pour cacher en entier le combattant; l'autre beaucoup plus petit; et tous deux faits de peaux très-épaisses, capables de résister aux flèches.

Celui-ci, de forme ronde, et large de

douze à quinze pouces, se porte à l'avant-bras dans le moment de l'action; mais quand il devient inutile, on le relève au-dessus du coude, vers l'épaule. Pour ornement, on le garnit d'un cercle de cuivre à sa circonférence ; et sur la surface de son champ, de rassades arrangées selon la fantaisie du propriétaire, disposées par compartimens, et distinguées par des couleurs d'adoption.

Au moyen de ces différences d'enjolivement, chacun a son bouclier, qui ne ressemble point à celui d'un autre ; et comme les individus de la peuplade se reconnoissent à leur manière de se tatouer, ils savent aussi reconnoître chacun d'entr'eux à l'espèce de blason qui distingue son écu.

Le courage que montrent dans leurs combats les Kabobiquois, ils l'exercent spécialement dans leurs chasses, sur-tout contre les animaux carnassiers. Quelque dangereuse que soit l'attaque des éléphans et des rhinocéros, ce n'est pourtant point contre ces deux espèces qu'ils tournent leurs armes, parce qu'étant herbivores, ils n'en ont rien à craindre, ni pour eux-mêmes ni pour leurs bestiaux. Mais le tigre, le lion, l'hyène

et la panthère, étant des ennemis d'un autre genre, ils leur déclarent une guerre à outrance et les poursuivent sans relâche.

C'est avec la dépouille de ces animaux destructeurs qu'ils se font des boucliers, des ceintures, des sandales, des kros, des manteaux, &c. Ils tiennent à honneur de la porter, et n'attachent pas, à beaucoup près, la même considération aux peaux de rhinocéros ou d'éléphant. Si quelquefois ils chassent ceux-ci, c'est comme objet de nourriture; et alors ils emploient pour les prendre, ces fosses recouvertes qui sont les piéges ordinaires des Hottentots. Mais ce procédé de travail et de patience est celui qui convient le moins à des hommes aussi braves, aussi hardis que les Kabobiquois.

Chasseurs déterminés, ils joignent à une valeur naturelle une grande activité. Agiles comme des cerfs, rien ne les rebute, ni les fatigues extrêmes, ni les courses les plus longues et les plus difficiles. J'ai fait avec eux plusieurs chasses, et toujours je les ai vus infatigables et prêts à tout. Cependant, malgré leur zèle si actif, jamais ils n'ont pu parvenir à me faire joindre un zèbre blanc, ni une espèce particulière de gazelle que je

crois un gnou, quoiqu'elle fût plus grande que les gnoux ordinaires.

Ces deux sortes d'animaux sont les plus communs du pays. On y voit aussi beaucoup de rhinocéros, et des quantités innombrables de gazelles ; mais on n'y trouve plus de girafes, soit chaleur trop grande du climat, soit inconvenance de séjour, soit plutôt défaut des nourritures qui leur sont propres.

Avec cette audace et ce caractère déterminé, on seroit porté à croire que les Kabobiquois sont féroces et indisciplinables. Et cependant, parmi toutes les nations africaines que j'ai visitées, je n'en ai connu aucune qui pratiquât au même degré l'obéissance et la subordination.

Là, le chef n'est point, comme ailleurs, un premier entre des égaux ; c'est un souverain au milieu de ses sujets, un maître entouré de ses esclaves. Un mot, un geste, un regard lui suffisent pour se faire obéir. Quels que soient ses ordres, jamais on n'y contrevient ; et il en est ainsi des familles particulières. Ce que le chef est pour la horde, chaque père l'est pour les siens. Ses commandemens sont absolus, et il exerce

chez lui la royauté, tandis qu'ailleurs il y obéit.

Quoique la peuplade fût très-nombreuse, la sagesse avec laquelle elle étoit gouvernée, l'ordre que j'y voyois régner m'annonçoient dans l'homme qui la commandoit, une intelligence supérieure à celle de tous les autres Sauvages que j'avois vus jusqu'alors; et je ne connoissois que le vieil Haabas, ce Nestor de la nation gonaquoise, que je pusse lui comparer. D'après l'estime qu'il m'inspiroit, c'étoit pour moi un vrai chagrin de ne point savoir sa langue et de ne pouvoir l'interroger librement sur mille objets qu'il m'eût été intéressant de connoître.

Son habitation annonçoit sa dignité suprême. A la vérité, ce n'étoit qu'une hutte comme celle de ses sujets, et couverte de peaux d'animaux comme la leur. Mais elle étoit beaucoup plus grande et plus élevée; et d'ailleurs, autour de celle-là, qui à proprement parler étoit la sienne, il y en avoit six autres destinées à sa famille et occupées par elle.

L'aridité naturelle du pays qu'habitoient les Kabobiquois, les a obligés à creuser des puits tant pour leur usage que pour celui de

leurs bestiaux ; mais la même cause les réduisant souvent à voir leurs puits tarir, ils sont alors forcés de se transplanter et de chercher ailleurs un sol moins desséché ; car la rivière des Poissons, quoique considérable dans les temps de pluie, est souvent à sec dans les chaleurs.

Les longs voyages auxquels les condamnent ces émigrations trop fréquentes, les rapports qu'elles leur procurent avec d'autres nations, doivent nécessairement leur donner des idées que ne peuvent avoir les peuplades sédentaires. Peut-être même seroit-on porté à croire que c'est à cet accroissement d'idées qu'est due la supériorité d'intelligence qui les élève au-dessus de leurs voisins. Mais j'ai déjà parlé d'une nation qui, forcée comme celle-ci de se creuser des puits, et nomade comme elle, n'en est pas moins restée dans son infériorité d'état sauvage. Probablement la nature, qui a donné aux Kabobiquois un corps plus agile, et un caractère plus courageux, leur aura donné aussi un moral plus perfectionné.

C'est à eux que je dois de connoître les lieux où l'Orange prend sa source. Je croyois que ce fleuve venoit des montagnes du cen-

tre; et ils m'ont appris que si dans son cours il paroissoit s'en approcher, c'étoit après avoir fait de longs détours et pris naissance loin de-là, dans les montagnes qui sont plus au nord-est.

A la suite d'une de leurs émigrations, ils avoient été s'établir sur ses bords, à soixante lieues du désert qu'ils habitoient maintenant; mais inquiétés par les Houzouânas, et contrariés par les sécheresses, ils s'en étoient éloignés pour revenir dans le canton où je venois de les trouver.

De toutes les nations africaines, celle-ci est la seule chez laquelle j'aie trouvé quelque idée confuse d'un dieu. J'ignore si c'est à ses seules réflexions ou à ses communications avec d'autres peuples qu'elle doit cette connoissance sublime, qui seule la rapprocheroit des nations policées; mais elle croit (autant que j'ai pu m'en assurer par mes gens) qu'au-dessus des astres il existe un être puissant, lequel a fait et gouverne toutes choses.

Au reste, je dois à la vérité d'ajouter ici que ce n'est-là pour elle qu'une idée vague, stérile et sans suite; qu'elle ne soupçonne ni l'existence de l'ame, ni par conséquent

les peines et les récompenses d'une autre vie; enfin, que n'ayant ni culte, ni sacrifices, ni cérémonies religieuses, ni prêtres, elle n'a point ce que nous appelons religion.

Je sais que Kolbe avance sur les Africains une opinion différente; mais j'ai déjà dit ce que je pensois de cet auteur. Cependant j'avouerai que tout dans Kolbe n'est pas mensonge, et que souvent même ses mensonges sont fondés sur une vérité qu'il a défigurée sciemment, ou sottement adoptée.

Ainsi, par exemple, il aura vu une femme à qui, dans une maladie, on avoit coupé, d'après de prétendues idées de guérison, une articulation des doigts de la main gauche; et selon lui, c'est-là une pratique religieuse usitée pour toutes les veuves qui se remarient.

On lui aura dit vaguement, qu'il y a des peuplades chez lesquelles la circoncision est d'usage, et d'autres qui extirpent aux mâles un testicule; et le voilà qui circoncit toutes les différentes races hottentotes, et qui décrit comme témoin oculaire, et dans le plus grand détail, la semi-castration, quoique jamais il ne soit sorti du Cap.

Il est naturel qu'un père dispose de ses enfans, et que lui-même il fasse la cérémonie de leur mariage, si l'usage admet cette cérémonie. Eh bien ! chez Kolbe, cette simple pratique devient religion . sacrifice, danse superstitieuse, sorcellerie, &c. &c.; c'est un grand-prêtre qui, chargé de la circoncision, de la semi-castration et de tous les usages religieux, sanctionne encore les mariages, et qui toujours maître d'une évacuation qui nous commande bien plus que nous ne lui commandons, les bénit par une copieuse aspersion d'urine.

Du temps de l'auteur, on ne connoissoit point au Cap les Kabobiquois. Je suis le premier qui ait fait entendre leur nom, à ce que je crois. Mais il se peut qu'on lui ait parlé de quelques peuplades qui, plus courageuses que les autres, ou plus exposées aux attaques des animaux carnivores, se faisoient une loi de les combattre, et, comme les Kabobiquois, un honneur de porter leur dépouille. Sans doute il n'aura pas cru qu'un fait aussi simple fût digne de figurer assez brillamment dans une relation de voyages, et que des lecteurs pussent s'intéresser à des Sauvages qui, pour conserver leurs bes-

tiaux, déclarent la guerre aux animaux qui en sont les ennemis. Il a embelli l'histoire de ces chasses, et l'a changée en un ordre de chevalerie, dans lequel on n'est admis qu'après de grandes prouesses et avec des cérémonies particulières pratiquées par le grand-prêtre. Mais c'est insister trop long-temps sur des mensonges invraisemblables et des fables absurdes. Je reviens à mes Kabobiquois.

Instruit autant que je pouvois l'être sur ce qui les regardoit, j'avois ajouté à ma collection les oiseaux de leur canton, et ne voulois plus fatiguer mes chevaux à poursuivre inutilement un gibier qui ne se laissoit pas joindre. Je résolus donc de quitter la horde et d'aller en visiter une autre qu'on m'avoit dit établie au nord-ouest, à une forte journée de celle-ci. Le chef me donna des guides pour m'y conduire, et le 9 février nous nous mîmes en marche.

D'abord nous fîmes route, pendant quelque temps, par des sentiers fort étroits, mais qui probablement raccourcissoient notre chemin. Enfin, au débouché d'un défilé, se présenta une plaine qui, se prolongeant vers l'ouest, se terminoit à l'horizon par de

hautes montagnes dont le pied étoit couvert de bois.

La verdure de ces forêts me faisoit soupçonner qu'elles étoient arrosées par quelque rivière ; et elles me rappeloient ces bords charmans de la rivière des Poissons où j'avois séjourné avec tant de plaisir. Je me flattois de trouver également sur ceux-ci et des vivres abondans pour ma troupe, et des collections nouvelles pour mon cabinet, et des objets inconnus pour ma curiosité. En conséquence, je donnai ordre qu'on tournât de ce côté, et quoique ce fût une augmentation de chemin, nous prîmes la plaine.

Déjà nous y avions marché pendant trois heures, dévorés par un soleil brûlant, quand tout-à-coup l'horizon s'obscurcit et envoya sur nos têtes un orage affreux. De longs et fréquens éclairs sillonnoient la nue. Le tonnerre grondoit d'une manière épouvantable ; et nos animaux, par leur agitation et l'inquiétude de leurs mouvemens, annonçoient que la tempête alloit être terrible.

Sans perdre de temps, on déchargea les bœufs, on dressa ma tente, on fit des abris avec des peaux et des nattes ; enfin tout le

monde mit la main à l'ouvrage. Mais nos précautions furent inutiles : le vent devenoit si impétueux, qu'aucun de nos abris ne put résister. Ma tente fut renversée, et je fus réduit à me cacher sous la toile, tandis que tous mes gens se garantissoient comme ils pouvoient.

Pendant ce temps, la pluie tomboit en torrens, et l'averse étoit telle, qu'on eût dit que l'Afrique alloit être noyée. Néanmoins ce ciel, qui sembloit se fondre en eau, étoit tout en feu par les éclairs. Ils embrasoient l'atmosphère toute entière, pendant que la foudre, éclatant de toutes parts autour de nous, nous faisoit craindre à tous d'en être frappés.

J'avois vu dans la Cafrerie de violens orages. Je connoissois ceux du Cap si redoutés des matelots et des voyageurs. Je n'avois point oublié ceux de Surinam qui, chaque jour pendant deux mois, s'élevant régulièrement avec la marée, annoncent la saison des sécheresses. Mais jusqu'alors je n'en avois point vu encore qui fussent aussi effrayans. Pour la première fois de ma vie le tonnerre me fit trembler.

Il est vrai que pour garantir et préserver

ma provision de poudre, je l'avois placée avec moi sous la toile, et qu'en craignant pour nous la chute de la foudre, je la craignois encore pour mon magasin, qui par son explosion m'eût fait sauter avec lui.

Mes transes sur ce double danger durèrent plus d'une heure. Enfin le tonnerre cessa, quoique la pluie continuât encore; et alors chacun de nous tirant la tête de dessous ses couvertures, nous nous cherchâmes des yeux les uns les autres. Surpris de nous retrouver vivans, nous nous félicitions d'avoir échappé à un pareil danger.

Mes guides kabobiquois s'applaudissoient seuls de l'orage. Accoutumés, disoient-ils, à en éprouver souvent de pareils, et même de plus bruyans encore, ordinairement ils n'en avoient que le bruit, sans profit aucun; tandis que celui-ci alloit donner de l'eau à leurs puits et des herbes nouvelles à leurs bestiaux. Aussi l'avoient-ils regardé comme un bonheur; et leur joie étoit même telle, qu'ils étoient restés assis tranquillement, exposés à l'averse, et sans chercher aucunement à s'en garantir.

Tous nos animaux, moutons, bœufs et chèvres, s'étoient, pendant la tempête, dis-

persés de côté et d'autre dans la plaine : il fallut les rassembler. Après quoi voulant trouver un campement près du bois et de la rivière que j'y soupçonnois, je me remis en route. Qu'eussions-nous fait au milieu de cette campagne inondée, et sous une pluie qui, quoique moins forte qu'auparavant, tomboit néanmoins toujours avec violence? Percé jusqu'à la peau, le désagrément d'être mouillé un peu plus long-temps n'étoit rien pour moi.

Il est vrai que tous mes effets étant trempés, ils doubloient la charge des bœufs. D'ailleurs la terre, quoique sablonneuse, avoit reçu tant d'eau, qu'elle ne pouvoit avoir tout absorbé. De toutes parts elle étoit couverte de lagunes, et les animaux, obligés de marcher à travers ces flaques sans savoir où ils posoient le pied, trébuchoient à chaque pas, et couroient risque de s'estropier sous leur charge.

Heureusement, quand nous arrivâmes à la lisière du bois, la pluie cessa tout-à-fait, et le calme nous permit d'allumer des feux pour sécher nos effets et nos habits. Le reste du jour et la nuit toute entière furent employés à cette opération.

Plusieurs fois nous fûmes interrompus par des craquemens d'arbres qui se faisoient entendre fort près de nous. Ce bruit étoit occasionné par des éléphans que nous écartâmes par quelques coups de fusil, et qui venant pâturer auprès de mon camp, cassoient des branches pour leur nourriture.

Le lendemain, quand le jour parut, j'en vis dans une étendue de la plaine qui ne comprenoit guère qu'une demi-lieue, plus de cent réunis. Sans doute ils nous distinguoient aussi facilement que nous les appercevions eux-mêmes, et néanmoins ils n'en paroissoient pas plus effarouchés.

Mes chasseurs, à cette vue, furent transportés d'aise. A l'instant ils apprêtèrent leurs armes, et déjà leur imagination s'exaltoit sur tout l'ivoire qu'alloit leur procurer cette chasse merveilleuse. Mais je n'avois plus pour elle cette ferveur d'un débutant. Blasé, en quelque sorte, sur ce plaisir, je n'oubliois pas les dangers dont il étoit presque toujours accompagné. D'ailleurs, l'incommodité d'emporter ces dents sans voiture, ne me donnoit pas grande envie de les posséder.

Avec de pareilles dispositions, un oiseau

d'espèce nouvelle eût été plus précieux à mes yeux que douze des plus belles défenses d'éléphant. En conséquence, je me mis à parcourir la forêt, et j'eus le plaisir de tuer deux charmans oiseaux, mâle et femelle; ils approchent du genre du ramier, mais ils en diffèrent assez, je crois, pour mériter d'en être séparés, puisqu'ils ont le bec infiniment plus gros que ne l'ont ordinairement les pigeons. Ils ont aussi les ongles plus crochus et les doigts plus larges et plus plats. Du reste, les couleurs les plus belles parent leur plumage, qui est en général d'un beau vert sur le corps; les plumes des ailes sont bordées d'un joli jaune-jonquille, qui est aussi la couleur du ventre du mâle; sur le sommet de l'aile se remarque une large plaque de couleur violette. Les pieds sont rouges. Cette charmante espèce, entièrement nouvelle, fera partie de mon ornithologie, où j'en donnerai les figures.

La lisière du bois près duquel j'étois campé, couroit nord-quart-ouest. Ainsi elle étoit dans la direction de notre route; et en la suivant, je m'approchois de la horde que j'allois visiter. Mais après quelques heures de marche, nous nous trouvâmes arrêtés

par un torrent qui, descendant des montagnes, étoit extrêmement grossi des eaux de l'orage; et en attendant qu'il décrût et qu'il nous fût possible de le traverser, il me fallut camper sur ses bords. Au reste, le lieu étoit agréable, et j'y trouvai diverses espèces d'oiseaux dont la rencontre me dédommagea bien agréablement du désagrément que me causa ce retard.

Klaas, qu'une longue pratique avoit rendu naturaliste, et qui connoissoit aussi bien que moi tout ce que j'avois dans ma collection et ce qui pouvoit y être nouveau, mettoit à l'augmenter une ardeur infatigable. Il tua et m'apporta un oiseau magnifique, qui m'étoit totalement inconnu, et qui avoit des caractères si confus, que je ne sus comment le classer.

Au premier coup-d'œil, je l'eusse pris pour un coucou; et en effet, il avoit quelque rapport avec ce genre, mais il n'en étoit pas un. Il avoit les pieds plus forts, les ongles plus crochus et cranés. D'ailleurs, Klaas, avant de le tirer, l'avoit vu s'accrocher au tronc des arbres, selon les allures du pic; puis, comme lui, en frapper l'écorce avec le bec.

D'ailleurs, ses ongles et ses doigts sont absolument les mêmes, et distribués comme ceux des pics; mais sa queue n'est pas propre à le soutenir comme celle des pics; aussi ne grimpe-t-il pas, mais se soutient seulement en s'accrochant sur les troncs des arbres, où il cherche sa nourriture. Il a le bec courbe et gros; c'est enfin une de ces espèces qui nous démontrent sans cesse l'insuffisance de nos méthodes. Je n'oublierai pas cette belle espèce dans mes descriptions.

La crue du torrent n'avoit duré que vingt-quatre heures, et dès le second jour j'eusse pu le traverser à sec. Déjà nous n'étions plus qu'à trois lieues de la horde. Mais ce jour même, quelques-uns des Sauvages qui la composoient, apperçurent de loin mon camp, et s'en approchèrent pour le reconnoître.

Bientôt ils distinguèrent mes guides kabobiquois, leurs voisins et leurs amis; et alors ils vinrent me faire visite. Je me conciliai leur amitié par quelques présens, et leur donnai, pour leur chef, une ration de tabac; en les chargeant de lui dire que mon dessein étoit de le visiter, et que le lendemain je serois dans son kraal avec toute ma troupe.

Cependant, nous ne pûmes partir que l'après-dîner, parce que les bœufs que j'avois achetés dans la dernière horde y étoient retournés pendant la nuit, et qu'il fallut courir après eux pour les ramener.

Le chef, accompagné de toute sa troupe, m'attendoit, aux deux tiers de la route, sur les bords d'un ruisseau. Quand je parus, j'excitai chez elle le même empressement, la même surprise, la même curiosité que dans la horde précédente. Je ne dirai rien sur celle-ci. Elle étoit composée également de Kabobiquois, et par conséquent, mœurs, usages, armes, caractère, tout y étoit semblable.

La seule différence que j'y vis, c'est que, dans la première, il n'y avoit que quelques hommes qui eussent une chaussure de sandales; au lieu que dans celle-ci tout le monde, hommes, femmes et enfans, en portoient. Au reste, cet usage n'est chez eux ni luxe ni mollesse, mais une précaution indispensable et nécessaire, ordonnée non-seulement par la nature rocailleuse de leur pays, mais encore par les mimosas dont il est couvert. Cet arbre porte des épines en très-grand nombre, de sorte que la terre en est toujours

jonchée ; ainsi, c'est pour se préserver des piqûres que ceux-ci avoient contracté l'habitude de se chausser de sandales.

Néanmoins, comme toute nouveauté chez des étrangers paroît presque toujours ridicule, mes gens, accoutumés à marcher pieds nus, trouvoient celle-ci tout-à-fait étrange ; et pour distinguer cette horde d'avec celles que nous avions vues jusqu'alors, ils l'appeloient horde des porte-sandales.

Moins nombreuse que la précédente, elle n'étoit composée que de deux cents têtes. Elle avoit aussi bien moins de bestiaux ; tant parce que le terrein, par sa maigreur, offroit peu de pâturage, qu'à raison des incursions fréquentes des Houzouânas, qui souvent venoient les piller. Il n'y avoit pas longtemps encore qu'elle s'étoit vu enlever trente bœufs. En vain le chef avoit armé tout son monde pour les recouvrer ; il n'avoit pu en reprendre que six : encore étoient-ils si blessés à coups de flèches et de sagaies, qu'il avoit fallu les tuer sur la place et les rapporter au kraal en morceaux, comme objet de nourriture.

Malgré leur pauvreté, ces Sauvages avoient le désintéressement et la générosité

de leur nation. Quoique je ne leur eusse distribué en présens que des misères, tous les soirs ils m'apportoient dans mon camp une quantité considérable de lait. Pendant le temps que je passai parmi eux (et j'y restai huit jours, parce que les mimosas étant en pleine fleur, j'y trouvois beaucoup d'insectes et d'oiseaux), les uns me suivoient à la chasse, dans le dessein de m'y rendre les petits services qui dépendoient d'eux; et d'autres couroient de toutes parts pour me chercher des insectes. De mon côté, je me faisois un devoir et un plaisir de les obliger. Mes fusiliers alloient chasser pour eux les rhinocéros et les éléphans; et quoique pendant les huit jours ils n'aient pu parvenir à joindre un seul de ces farouches animaux, ils tuèrent au moins beaucoup de gazelles et plusieurs buffles, qui, en très-grande partie, furent abandonnés à la horde. Ces buffles étoient absolument de la même espèce que ceux que nous avions tués à la côte de l'est. Ils étoient seulement beaucoup plus forts de taille, mais moins délicats étant moins gras.

Plus heureux dans mes excursions, je trouvai, pour ma collection, deux espèces

d'oiseaux rares. L'une étoit le rolier, connu sous le nom de rolier du Sénégal; l'autre, le guépier couleur de rose, appelé guépier de Nubie. En ajoutant à leur dénomination celle du pays où elles se trouvent, les naturalistes n'ont pas voulu, sans doute, donner à croire qu'elles n'existoient que là. Mais c'est-là probablement qu'elles ont été découvertes pour la première fois, et, comme beaucoup d'autres qui portent aussi des noms de contrées, elles peuvent se rencontrer ailleurs.

Les buffles étoient si communs dans le canton, qu'ils venoient tranquillement paître à peu de distance de mon camp. Néanmoins, dès que nous cherchions à les approcher, ils fuyoient et rentroient dans le bois. Cet animal, méfiant et hagard, ne sait que s'éloigner du danger. Ce n'est que quand il est attaqué et obligé de se défendre, qu'il semble sentir et connoître les forces immenses dont l'a gratifié la nature.

Quant aux girafes, il n'en existe pas plus dans ce canton que dans ceux que je venois de quitter. Cependant il y avoit quelques vieillards qui disoient en avoir vu dans leur jeunesse; et à la description qu'ils en fai-

soient, le fait me paroissoit certain. Mais j'ignore pourquoi aujourd'hui il en est autrement; et j'en conclus que s'il est des animaux qui occupent une grande latitude de pays, il y en a d'autres qui ne peuvent vivre que dans une zone fort étroite.

Ce qui occupoit principalement ma horde kabobiquoise, c'étoit la crainte des Houzouânas. Du matin au soir, je n'entendois prononcer que le nom de Houzouâna. Si l'on chargeoit mes truchemens de me dire quelque chose, c'étoit sur les hostilités, les brigandages et les vols des Houzouânas.

Cette nation active, plus redoutée encore que redoutable, avoit un établissement à une vingtaine de lieues environ vers le nord; et elle occupoit la chaîne des montagnes qui du nord s'étendent à l'est. Le sol ingrat sur lequel elle étoit répandue l'empêchant de former des peuplades nombreuses et régulières, elle se divisoit en pelotons, plus ou moins considérables selon les circonstances et les lieux. Mais la même cause la réduisant souvent à une grande disette de vivres, elle fait des incursions sur ses voisins et pille leurs troupeaux. Ces brigands, vivant de rapines, sont tellement craints à

la ronde pour leur valeur, qu'une poignée d'entr'eux va faire fuir toute une horde entière de deux cents hommes armés complètement; et si, quand ils se retirent avec leur butin, on cherche à suivre leurs traces, c'est plus pour s'assurer de leur retraite que pour les combattre.

La horde kabobiquoise elle-même, quoique d'une nation plus brave que toutes les autres peuplades d'alentour, n'étoit pas plus aguerrie contr'eux. Elevée dès l'enfance à les redouter, elle croyoit la résistance inutile, et ne prenoit aucune précaution pour prévenir et repousser les attaques.

Cependant, elle venoit tout récemment de conclure, avec la division la plus voisine, un traité de paix; et dans le dessein de s'assurer quelque tranquillité, elle s'étoit engagée à lui payer annuellement un tribut d'un certain nombre de pièces de bétail. Ceci ressemble à un commencement de civilisation; mais ces lâches et honteuses conditions avoient été presque aussi-tôt violées que conclues. Les Houzouânas des divisions plus éloignées, prétendoient n'y être entrés pour rien, et en conséquence ils continuoient leurs hostilités et leurs brigandages. On ac-

cusoit même celle qui avoit accepté la paix, de se prêter à leurs incursions, de les avertir des momens favorables, et de partager avec eux le fruit de leur pillage. Ainsi, tout démontre ce qu'est l'homme dans l'état d'isolement, ce qu'il doit nécessairement devenir quand il commence à se grouper, ou qu'il sent près de lui d'autres hommes.

Depuis que le chef avoit vu l'effet de mes fusils, et senti combien de pareilles armes me rendoient supérieur à ses ennemis, il avoit cherché à m'animer contre eux et à m'intéresser dans sa querelle. Jaloux de connoître et de visiter cette nation, souvent je l'interrogeois sur elle et lui demandois des éclaircissemens. Mais il répondoit à mes questions par des conseils ou par des plaintes, dont l'intention visible étoit de m'irriter contre elle.

D'un autre côté, il craignoit que quand je serois éloigné, les Houzouânas ne vinssent se venger sur sa horde, de m'avoir enseigné leur séjour et armé contr'eux. Ainsi, employant mes interprètes, tantôt à m'inspirer une grande haine pour ces brigands, tantôt à me conseiller de ne pas avancer plus loin; il étoit sans cesse en contradiction avec lui-

même. Il ignoroit que dans les différentes peuplades chez lesquelles je venois de passer, on m'avoit parlé d'eux avec la même terreur, et que tous ces discours n'avoient produit en moi d'autre effet qu'un grand desir de les connoître.

Avec une caravane nombreuse, des chasses lointaines et fréquentes, des feux de nuit très-multipliés, je ne pouvois rester longtemps inconnu à des hommes aussi errans que les Houzouânas. Je ne doutois nullement que dans leurs courses ils ne m'eussent apperçu et découvert; et s'ils ne s'étoient pas montrés encore, c'est que le bruit de mes armes à feu, qui se faisoit entendre la nuit et le jour, les avoit, sans doute, dégoûtés de l'envie de venir m'attaquer.

Ce qu'ils étoient pour les Kabobiquois, je l'étois pour eux; et cet état de terreur de leur part me fâchoit beaucoup, parce qu'en les tenant éloignés, il m'empêchoit de les connoître. Quelle que fût la supériorité que me donnoit sur eux la nature de mes armes, je n'avois garde d'en abuser. Toute insulte étoit contraire à mes principes. Pour exécuter le projet que j'avois conçu, il me falloit beaucoup d'amis. Par-tout j'avois cherché à

m'en faire; et j'étois intimement convaincu que ces Houzouânas, si craints, si décriés, seroient de ce nombre.

Ma troupe pensoit bien différemment. Les conversations que j'avois eues avec le chef venoient de la prévenir sur mon dessein; et, d'après l'obligation où j'étois de me servir de quatre truchemens différens, il ne pouvoit être un secret pour elle.

Dès qu'on en fut instruit dans le camp, je vis tout le monde s'alarmer, les hommes et les femmes se parler avec inquiétude, et les différentes nations se réunir entr'elles et tenir des conférences. Quoique je n'entendisse rien à leurs discours, le mystère qu'ils y mettoient, l'air inquiet de leurs physionomies, tout m'annonçoit un orage et une conjuration prête à éclater.

Les Namaquois, comme les plus peureux, furent les premiers qui s'expliquèrent; et moi, de mon côté, je fus fort aise que le complot commençât par la déclaration de ces imbécilles sans énergie et sans ame. Ils vinrent m'annoncer qu'ils ne vouloient ni s'engager dans un pays dont personne de la troupe n'avoit connoissance, ni s'exposer aux coups d'une nation que toutes les autres

avoient en horreur; et qu'en conséquence ils se sépareroient de moi si je persistois dans ma résolution.

Je ne répondis à leurs discours que par un éclat de rire; et les prenant au mot, je leur permis de partir à l'instant même. Or, c'étoit là que je les attendois; et j'étois d'avance bien assuré qu'aucun d'eux n'en auroit le courage. Obligés, pour s'en retourner, de traverser des contrées infestées de Boschjesman, jamais ils n'eussent osé y passer seuls. C'étoit pour eux une nécessité de rester sous mon aile, et par excès de poltronnerie, ils en étoient réduits à se laisser conduire par-tout où je voudrois les mener. Ce fut la même chose pour leurs autres camarades.

Chaque bande vint me notifier son départ; mais quand il fallut se séparer de moi, aucune ne l'osa. Leur terreur étoit telle, qu'en fuyant les Houzouânas et leur tournant le dos, ils eussent craint encore d'en être attaqués.

Mes Hottentots du Cap, quoiqu'aussi poltrons, se montrèrent moins à découvert; et d'ailleurs, ceux-ci me donnoient d'autres sujets d'inquiétude. Accoutumés à la vie fainéante des colonies, sans cesse regrettant cer-

taines commodités dont ils se voyoient privés, ils n'étoient nullement propres à des fatigues telles que celles que nous avions à supporter. La différence du climat dans lequel ils se trouvoient transplantés, les rendoit malades; et si je n'avois pris la précaution de faire de longs séjours dans la plupart des gîtes où je m'arrêtois, ils n'auroient pu suffire au voyage et eussent péri les uns après les autres.

Celui-ci les effrayoit de plus en plus. Moins bruts que leurs camarades, et par conséquent moins francs et moins ouverts, ils étoient assez adroits pour cacher leur pusillanimité sous des prétextes spécieux. Me parler des Houzouânas, c'eût été se trahir imprudemment; ils n'en prononçoient pas même le nom. Mais, affectant de se montrer bons pères et bons maris, ils me rappeloient, avec un attendrissement simulé, leurs femmes et leurs enfans, qu'ils eussent battus peut-être, s'ils avoient été près d'eux; ils me parloient de leurs fatigues, de leur santé, et sur-tout des obstacles locaux et particuliers qu'alloit m'offrir mon nouveau projet.

Effectivement, si j'en croyois les gens de la horde, j'avois à traverser un désert qui

exigeoit cinq jours de marche, et dans lequel je ne trouverois, ni pour ma troupe, ni pour mes animaux, aucune sorte de nourriture ni de rafraîchissement. Pas le moindre vestige de végétation, pas même de terre végétale. Ce n'étoit qu'une vaste mer de sable, où il ne seroit pas possible de faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux; mais ce sable, mobile et léger comme la poussière, étoit si fin, que nous courions le risque d'être étouffés au moindre vent; si même nous ne périssions pas de soif et de faim, de fatigue et de misère, avant seulement d'avoir fait la moitié du chemin.

Ces avis effrayans étoient confirmés en apparence par la conduite des Kabobiquois eux-mêmes. Malgré les invitations de leur chef, malgré l'appât des présens que j'offrois, pas un seul homme de la horde n'avoit voulu consentir à me servir de guide. Mais ce refus ne m'alarmoit point. Tout inquiétant qu'il paroissoit être, je l'attribuois à la crainte qu'avoient tous ces malheureux poltrons d'aller se livrer, en quelque sorte, entre les mains des Houzouânas. Plus on s'obstinoit à me représenter ce pays comme extraordinaire, et plus j'étois empressé de le

connoître. Mon imagination s'y représentoit des objets nouveaux pour l'histoire naturelle, des découvertes intéressantes pour le commerce, des détails même fort piquans pour la curiosité, et d'autant plus singuliers que personne encore avant moi n'avoit été à portée d'en être instruit.

Quant à toutes les relations effrayantes qu'on m'en faisoit, je n'y voyois que des récits exagérés qui, en passant successivement par la bouche de mes différens interprètes, grossissoient selon la peur plus ou moins grande de chacun d'eux. Et après tout, puisque les Houzouânas venoient jusqu'à la horde pour la piller, je pouvois bien, sans plus de danger, aller jusqu'à eux pour les voir.

J'avoue cependant que ce qu'on me disoit sur la nature du sol, ne me paroissoit pas tout-à-fait dénué de quelque fondement. Quand, en venant chez les *Porte-sandales*, je m'étois détourné vers le bois, j'avois trouvé la plaine couverte d'un poudre grisâtre, si épaisse, qu'elle cachoit non-seulement la terre, mais encore les herbes et les cailloux. Ce phénomène singulier étoit trop frappant pour n'être point remarqué par moi; mais

il m'avoit rappelé certaines lectures faites autrefois, et avoit produit quelques réflexions qui, par leurs résultats, me paroissoient devoir être intéressantes.

Selon le savant voyageur Hasselquist, « il n'est point de pays au monde, si l'on en » excepte la Pologne, qui renferme dans son » sein une aussi grande quantité de sel com- » mun que l'Egypte. Le fond de son terrein » n'est presque composé que de montagnes » de sel... Des fosses creusées de distance en » distance, rendent un sel rougeâtre, mêlé » de chaux, et nommé natron par les Egyp- » tiens d'aujourd'hui... Ils regardent les puits » d'eau douce comme un miracle... Sans les » secours du Nil, l'Egypte seroit inhabitable, » comme une portion de l'Arabie l'est par la » même cause... Les terres même les plus » noires renferment beaucoup de sel; ce » qu'on vérifie facilement le matin, avant » le lever du soleil, par la quantité de sel » blanc dont elles sont revêtues, à-peu-près » comme on voit en Suède, dans l'arrière- » saison, la terre couverte de frimas ou » d'un peu de neige. Un terrein salé, ajoute » l'auteur, doit produire des plantes salées; » aussi s'en trouve-t-il en Egypte, et beau-

» coup plus qu'en aucun autre endroit du » Levant ».

L'Egypte est située au-delà du tropique du Cancer ; et moi je me trouvois près de celui du Capricorne ; c'est-à-dire, en-deçà et à égale distance de l'équateur. Or, ce que Hasselquist m'apprenoit de l'Afrique septentrionale, je le trouvois dans la méridionale à la même latitude ; et voilà ce qui me frappoit d'étonnement. J'admirois comment la nature offroit des ressemblances si frappantes dans deux contrées éloignées de près de douze cents lieues, mais situées sous des parallèles semblables.

Je ne suis point chimiste, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le regretter. Il seroit à souhaiter qu'un voyageur réunît, s'il étoit possible, toutes les connoissances utiles ; mais chacun ordinairement est décidé dans ses études par un goût prédominant, presque toujours exclusif à tout autre ; et comme naturaliste, je m'étois livré tout entier à la partie du règne animal. Néanmoins, sans être chimiste, tout jusques-là m'avoit montré cette immense quantité de sel marin que Hasselquist avoit trouvée en Egypte ; et je

croyois même commencer à y trouver également du natron.

En m'éloignant du Cap, j'avois remarqué constamment que les eaux, d'abord légèrement saumâtres, se chargeoient de sel à mesure que j'avançois vers l'équateur. Rien de plus rare qu'une eau parfaitement douce. Les torrens même offroient une salure très-sensible. A peine une lagune avoit-elle été échauffée par le soleil, qu'on voyoit s'y former une croûte de sel concret et cristallisé. Tout étoit salé, jusqu'aux plantes; et, selon la disposition de leurs fibres, plus ou moins favorables à l'infiltration du sel, chacune étoit plus ou moins âcre.

Parmi les plantes salées de l'Egypte, Hasselquist compte la salicore, et spécialement plusieurs espèces de chenopodia et de mesembryanthemum. Or, ces végétaux sont également indigènes à la partie méridionale de l'Afrique, et fort abondans, sur-tout dans le pays des Kabobiquois.

Enfin, tous les voyageurs nous racontent que les Egyptiens, malgré la salubrité de leur climat, sont sujets à la cécité : infirmité fâcheuse qu'il faut attribuer principalement à cette poussière de sel que les vents pous-

sent si souvent dans leurs yeux; et il est également beaucoup d'aveugles dans les contrées dont je parle. Je n'en ai même vu que là; et les habitans y ont généralement les yeux plus ou moins affectés de maladie.

Ce rapport frappant entre deux pays qui sont séparés par toute la largeur de la zone torride ne pouvoit manquer d'exciter puissamment ma curiosité. Je soupçonnois que cette poudre dont j'avois vu la plaine couverte étoit du natron. Peut-être devois-je en trouver davantage encore, en avançant plus loin dans la contrée; et ce sol sans végétation, dont me parloient les Porte-sandales, me le faisoit conjecturer, et ajoutoit aux motifs que j'avois déjà, un motif de plus pour achever mon projet.

L'opposition qu'y apportoient mes gens n'avoit rien à mes yeux qui fût capable de le suspendre. Aguerri contre leurs petites insurrections, je n'en étois nullement intimidé, et je riois également des objections et de la mauvaise humeur des uns, comme de la poltronnerie et des doléances des autres.

Mes Hottentots eux-mêmes n'étoient plus pour moi, en ce moment, que des enfans qui se lamentent et pleurent lorsqu'ils se

voient éloignés de leur nourrice. Depuis que je m'étois déterminé à me faire accompagner et annoncer d'une horde à l'autre par l'habitant du pays, ils étoient devenus ceux de ma troupe dont je pouvois me passer le plus aisément. Ma méthode nouvelle m'offroit même tant de facilités et d'économie; ils me devenoient si inutiles et si onéreux, que peut-être me fussé-je applaudi d'en être abandonné.

D'ailleurs, la manière dont je voyageois actuellement n'exigeoit, à beaucoup près, ni la même quantité de monde ni le même appareil. J'avois commencé mon voyage avec des chariots, et cette méthode entraînoit des inconvéniens sans nombre.

Indépendamment des accidens et des retards qu'elle n'occasionnoit que trop souvent; indépendamment de l'impossibilité où j'étois de les réparer s'ils se brisoient, il me falloit, pour les entretenir et les faire rouler, des dépenses considérables et superflues. C'étoient des provisions d'outils et de ferrures; c'étoit un grand nombre d'hommes pour les conduire et veiller aux animaux; c'étoient sur-tout des doubles relais, objet très-coûteux et d'un remplacement fort

difficile, parce qu'à une certaine distance des colonies il n'étoit pas aisé de trouver des attelages tout dressés. J'ai raconté ci-dessus tout ce qu'il m'en avoit coûté de peines et de fatigues dans les neiges du Camis, pour me procurer quelques mauvais bœufs, que bientôt j'avois vu périr en route sans m'avoir été d'aucun usage.

En laissant mon camp sur les bords de l'Orange, j'avois spécialement voulu m'assurer s'il me seroit possible de me faire suivre désormais par mes chariots. Je m'étois proposé encore de tâter, en quelque sorte, différentes nations sauvages, d'essayer leur caractère, et de savoir jusqu'à quel point je pouvois me fier à elles et compter sur leur secours. Cette double connoissance m'étoit absolument nécessaire pour continuer mon voyage: sans elle, il n'y avoit point de succès à espérer pour moi, et peut-être eussé-je été arrêté dès le premier pas.

La seconde épreuve m'avoit réussi parfaitement. Par-tout j'avois rencontré des amis; par-tout je trouvois des hommes sûrs qui me conduisoient d'une horde à l'autre, dont les secours et les services ne me coûtoient que des bagatelles. Libre comme l'air, je ne

dépendois de personne. Les gens acquis ainsi n'opposoient à mes volontés ni difficultés, ni retards, ni oppositions, et tout m'annonçoit que je pouvois aller par toute l'Afrique.

Quant à mes voitures, il ne falloit plus y compter. A mesure qu'on s'éloigne des colonies et qu'on s'avance vers le tropique, le pays devient de plus en plus âpre et montueux. De toutes parts on n'y voit plus que montagnes et rochers, dont les défilés sont pour la plupart escarpés comme des précipices, et par conséquent impraticables aux chariots.

Je me voyois réduit à voyager avec des bœufs de charge; moyen moins embarrassant, et infiniment plus économique, puisqu'en exigeant beaucoup moins de bêtes, il me dispensoit d'en avoir d'inutiles et m'assuroit de pouvoir trouver par-tout celles qui m'étoient nécessaires.

Dans le moment, et avec mon projet de visiter les Houzouânas, il me restoit une troisième épreuve à faire. Aucun des Porte-sandales ne voulant me servir de guide, les moyens sur lesquels je comptois et qui jusqu'alors m'avoient réussi pour communiquer d'une horde à l'autre, me manquoient

tout d'un coup. Leur refus interrompoit la chaîne de mes correspondances; et il me falloit trouver le moyen d'y suppléer et de la rétablir par moi-même. Si je parvenois sans eux à pénétrer chez ce peuple qu'on me peignoit avec des couleurs si noires; si je réussissois à me concilier son amitié, je n'avois plus rien à craindre; il n'étoit point de nation que je ne pusse espérer de connoître; et d'avance, le succès de mon voyage se trouvoit assuré.

Cependant mon excursion chez les Houzouânas ne pouvoit être que très-courte; et il me devenoit même impossible d'aller plus loin. Comme je ne m'étois proposé de quitter mon camp de l'Orange que pendant quelques mois, je n'avois emporté qu'une foible pacotille que les circonstances venoient d'entamer fortement, et qui tiroit à sa fin. Or, quel espoir de me faire des amis si je n'avois plus de présens?

Je sais que naturellement le Sauvage est bon; c'est-à-dire, que si on ne l'offense pas il ne nuira point. Peut-être même pourra-t-on obtenir de lui quelques services gratuits. L'intérêt n'est point sa passion dominante. S'il desire avec avidité les objets qu'on lui

montre, c'est plus par une sorte de curiosité enfantine que par un vrai besoin.

Néanmoins il ne faut pas se flatter d'en tirer certains secours, si on ne lui présente point l'appât de quelque récompense.

Une autre raison encore qui me forçoit à hâter mon retour vers l'Orange, étoit l'état où j'avois laissé mon camp. Ma girafe, exposée sur des piquets, pouvoit se gâters. Mes collections, fruit d'onze mois de peines, couroient les mêmes risques ; et je devois attendre de Swanepoel plus de bonne volonté que de soins réels. En le chargeant de l'inspection générale de ma caravane, je lui avois donné un emploi qui, convenable à son âge, exigeoit de lui peu de travail. Il s'étoit accoutumé à cette vie inactive. Aussi, quand il avoit balayé ma tente et fait mon café ou mon thé, croyoit-il avoir rempli sa journée.

Avec un pareil homme, je ne devois pas compter beaucoup sur l'activité qu'exigeoit, pendant ma longue absence, la tenue de mon camp. D'ailleurs, qui pouvoit me répondre de la vie d'un vieillard ? et ne fût-il même que malade, combien d'inquiétudes ne devois-je pas avoir pour le fruit de tant de peines ?

Au milieu de ces perplexités et de ces déterminations vagues que venoit de me causer l'incertitude des moyens d'exécution, je pris le parti de consulter mon fidèle Klaas. Dans les circonstances embarrassantes, ce brave homme étoit mon conseil, et toujours j'avois trouvé en lui autant de bon sens que de zèle et de courage. Je lui communiquai mes réflexions, mes projets nouveaux et les difficultés ainsi que les espérances que j'y entrevoyois.

Il m'écouta très-attentivement; puis me frappant dans la main, me dit qu'il étoit de mon avis sur mes dispositions nouvelles, et principalement sur mon dessein de ne plus voyager qu'avec des bœufs de charge. « Pour » ce qui regarde, ajouta-t-il, l'envie que » vous avez d'aller chez les Houzouânas, je » n'ai pas besoin de vous dire que je suis prêt » à partir dès l'instant; vous savez que par- » tout où il vous plaira d'aller, Klaas vous » suivra toujours fidèlement et avec plai- » sir; mais s'il vous faut, avec moi, quel- » ques personnes de bonne volonté, je ré- » ponds de cinq de mes camarades, sur les- » quels vous pouvez compter comme sur » moi, jusqu'à la mort ».

Cette protestation de dévouement dans un homme d'un zèle éprouvé, l'assurance qu'il me donnoit de quelques compagnons braves et déterminés; tout cela me causa tant de joie et m'exalta tellement la tête, que, dans un premier mouvement, je fus tenté de congédier tout ce qui m'étoit inutile, et de partir sans délai à l'instant même. Mais un retour de réflexion m'arrêta. Je vis qu'un demi-jour me seroit avantageux pour disposer mes préparatifs; en conséquence, je différai mon départ jusqu'au lendemain matin, et donnant ordre aux cinq hommes que m'avoit désignés Klaas de se tenir prêts à partir de bonne heure, je déclarai aux autres que je les laissois maîtres de leur conduite, mais que cependant j'admettrois avec moi ceux qui auroient le courage de me suivre.

Mon plan nouveau étoit d'aller chez les Houzouânas et de revenir au camp de l'Orange, non par la route que j'avois suivie, mais par une autre quelconque, qui me donneroit lieu de connoître de nouvelles peuplades. Arrivé au camp, je me proposois de reprendre mes équipages, et d'aller, toujours par un chemin différent, les déposer au Cap, afin de recommencer, à des époques

mieux choisies, et uniquement avec des bœufs de charge, un troisième voyage, dont je me promettois plus de succès que du second, et que je devois diriger par les contrées à l'est des montagnes du Camis.

Pour celui-ci, je prévoyois avoir besoin des Houzouânas; et c'est dans ce dessein que je voulois les éprouver et m'assurer d'eux. Au reste, ma nouvelle manière de voyager, plus leste et plus commode, ainsi que moins dispendieuse, me garantissoit encore des ressources plus abondantes et des facilités de découvertes, dont l'espoir enchantoit déjà mon imagination.

Au point du jour, ma caravane entière se trouva prête à partir. Pendant la nuit, les grands Namaquois avoient tenu conseil entr'eux; et ils s'étoient, comme je l'avois prévu, décidés à me suivre, non par courage ou par zèle, mais par pure poltronnerie, et dans la crainte d'être attaqués des Boschjesman, s'ils retournoient chez eux sans escorte.

Mes Hottentots, qui se croyoient bien supérieurs aux grands Namaquois, et qui eussent rougi de se montrer moins braves, se piquèrent d'affecter plus d'ardeur encore;

et leur exemple entraîna le reste de la troupe. Koraquois, Kaminouquois, petits Namaquois, gens de la horde du Baster, tous disputèrent d'empressement. C'étoit à qui témoigneroit une plus grande impatience du départ. Ces Porte-sandales, dont les récits avoient d'abord inspiré tant de frayeur, n'étoient plus à présent qu'un objet de risée. On plaisantoit sur eux, et l'on disoit hautement que s'ils avoient refusé de m'accompagner, c'est parce qu'ils craignoient de mouiller ou de gâter leur chaussure.

Avant de songer au départ, j'avois eu soin de leur demander le peu de renseignemens qu'ils étoient en état de me donner sur la route qu'il me falloit tenir. Ils m'avoient dit qu'après un ou deux jours de marche vers le nord, je trouverois une vaste plaine terminée à l'ouest par une chaîne de montagnes; que je devois traverser la plaine; et que c'étoit dans les roches des montagnes que je rencontrerois l'établissement des Houzouânas, dont ils m'avoient parlé.

Je m'orientai d'après ces instructions, et vers midi nous fîmes notre première halte sur les bords d'un lac de sel. Ce sel, cristallisé, offroit une lame qui le couvroit dans

toute son étendue. Probablement elle avoit été formée à sa surface et le surnageoit; mais l'orage des jours précédens y avoit porté tant de pluie, qu'elle se trouvoit entre deux eaux.

Mes gens étoient assis sur les bords du lac de sel, et ils s'apprêtoient à dîner, lorsqu'ils apperçurent au loin, dans la plaine, quatre hommes qui la traversoient. Cette vue les glaça d'effroi. Ils s'écrièrent que c'étoient des Houzouânas; et quoiqu'ils fussent dix ou douze contre un, ils craignoient déjà d'en être attaqués. En un instant, tout ce courage du matin s'évanouit; l'appétit manqua subitement à tout le monde, et je ne sais ce qu'auroit produit l'alarme générale, si Klaas n'étoit venu m'avertir au plus vîte de ce qui se passoit.

Je pris ma lunette, pour examiner les quatre étrangers; et je vis des hommes qui, par la taille, me paroissoient très-grands; tandis que les Houzouânas, d'après le portrait qu'on m'en avoit fait n'étoient guère que des pygmées, hauts tout au plus de quatre pieds et demi. Je tirai quelques coups de carabine, afin de nous faire remarquer d'eux. En effet, ils nous apperçurent; mais ce fut

pour eux une raison de s'éloigner, et ils disparurent à l'instant.

Parmi les inconvéniens de route sur lesquels m'avoient prévenu les Porte-sandales, il y en avoit un dont ils ne m'avoient point parlé ; c'étoit d'un terrein creux et boursouflé, sur lequel nous étions obligés de marcher. Semblable à une pâte qui auroit été surprise par un feu trop âpre, il formoit une croûte séparée du sol, et qui eût pu, non-seulement recéler d'innombrables familles de petits animaux, mais leur permettre encore de faire, entre deux terres, plusieurs lieues en tout sens.

La plupart de nos bœufs, et sur-tout ceux qui étoient pesamment chargés, y enfonçoient à chaque pas d'un demi-pied, et ces chutes continuelles les tourmentoient et les rendoient furieux. Nous-mêmes nous n'en étions pas exempts. Au moment où nous nous y attendions le moins, le terrein tout-à-coup s'enfonçoit sous nos pieds ; et l'on conçoit tout ce qu'une pareille marche devoit nous donner de fatigues et d'impatience.

A cet inconvénient s'en joignoit un autre, plus insupportable et plus désespérant encore ; celui de cette cristallisation saline qui,

répandue par-tout et frappée par un soleil ardent, nous brûloit d'une réverbération enflammée, en même temps qu'elle nous éblouissoit par le reflet des rayons. La poussière légère qui la couvroit, et qui en faisoit partie, s'élevoit autour de nous au moindre coup de vent. Nous-mêmes d'ailleurs, par les mouvemens indispensables de notre marche, nous en excitions des nuages épais, qui, nous montant au visage, venoient remplir et picoter nos yeux. Obligés de la respirer, nous en avions les narines ulcérées. C'étoient des cuissons intolérables. Nos lèvres en étoient même tellement attaquées, qu'au moindre mouvement pour parler elles saignoient, et qu'une phrase à prononcer devenoit pour nous une souffrance.

Je m'apprêtois à reprendre ma route après le dîner, afin d'échapper à ce fléau. Un orage qui survint, suspendit ma marche et nous obligea de passer la nuit près du lac.

Ce contretemps néanmoins ne fut pas perdu pour mes gens. *Nécessité d'industrie est la mère*, a dit un poète françois. Dans la marche du matin, ils avoient extrêmement souffert de la chaleur du soleil. Pour s'en garantir pendant le reste du voyage, ils pri-

rent tout ce qu'ils avoient de peaux sèches de moutons et de gazelles, et s'en firent des chapeaux plats, qui, étant rabattus sur les oreilles et noués avec des courroies sous leur menton, les faisoient ressembler, d'une manière ridicule, aux Alsaciennes des environs de Strasbourg, lorsqu'elles vont dans les champs sarcler leur tabac et leurs légumes.

Les douleurs vives que j'éprouvois aux yeux et au gosier, la crainte d'en éprouver de plus dangereuses encore, me firent prendre, de mon côté, quelques précautions. Ce n'étoit pas pour m'abriter la tête du soleil, comme eux; mon chapeau rabattu et fort garni de plumes d'autruches, suffisoit pour me garantir; mais je voulois me faire un garde-vue contre cette éblouissante réverbération du soleil, et une sorte de paravent contre ces nuages de poussière caustique qui m'ulcéroient.

A cet effet, je me fabriquai avec du fil de laiton un petit parasol, que je couvris d'un mouchoir, et qui, assez léger pour ne me fatiguer en aucune manière, me devint pourtant très-utile. Son usage parut à mes gens d'une telle commodité, qu'à mon exem-

ple, tous voulurent en avoir, et que changeant la forme des peaux dont ils s'étoient couvert la tête, ils les transformèrent en parasols. Ces abris étoient ridiculement faits, j'en conviens, mais ils avoient leur avantage, et ils leur furent d'une grande ressource dans la route.

Une invention plus risible encore fut celle de plusieurs de mes gens. Ils avoient arrangé une grande peau de buffle sur des piquets, et la portèrent au-dessus de leurs têtes en guise de dais.

Les femmes seules supportèrent avec courage l'extrême fatigue d'un voyage si extraordinaire. Rien n'altéra leur gaîté. Toujours également lestes, toujours folâtres, elles ne songeoient qu'à plaisanter aux dépens des hommes et de leur ridicule affublement. Pour moi, j'étois à pied comme les femmes, et bravois la fatigue, tant pour épargner mes chevaux que pour ne pas risquer ma vie sur des animaux qui, bronchant et buttant des genoux très-fréquemment, m'eussent infailliblement cassé le cou. Au reste, dans la circonstance où je me trouvois, c'étoit pour moi un avantage inappréciable que l'infatigable courage des fem-

mes. Il aiguillonnoit par la honte les dégoûts et l'indolence de ces hommes, qui, ne connoissant pas les motifs particuliers de mon voyage, ne le regardoient que comme une témérité extravagante.

Dans la journée nous éprouvâmes, malgré nos précautions et nos parasols, une augmentation de souffrances. Soit action de l'excessive chaleur, soit effet du climat ou de la poussière saline, nous eûmes tous des saignemens de nez très-fréquens et des maux de tête intolérables.

La fièvre, qui probablement accompagnoit ces symptômes, nous donna même à tous ce que jamais mes Sauvages n'avoient éprouvé, et ce que moi-même je sentis pour la première fois de ma vie; c'étoient des éblouissemens et des vertiges, ou plutôt un véritable délire. Il nous sembloit voir devant nous des chariots, des maisons, des villes ou kraals, des troupeaux nombreux, enfin mille objets divers qui changeoient de forme et en produisoient d'autres à mesure que nous avançions.

Mais ce qui est à remarquer, et ce qui nous frappa de quelque effroi, en nous faisant sentir le danger et la réalité de notre

situation, c'est qu'aucun de nous ne voyoit la même chose, et que ce qui pour l'un étoit une montagne, paroissoit à l'autre une rivière. Bientôt pourtant nous apprîmes à nous défier de ces visions fantastiques; et à force de nous assurer par l'expérience qu'elles étoient imaginaires, nous ne crûmes plus à leur réalité.

Il est vrai que l'effet n'en étoit pas habituel. Dans certains momens elles cessoient totalement, et permettoient à nos yeux de ne plus voir les objets que comme ils existoient réellement. Dans d'autres, au contraire, notre faculté visuelle s'anéantissoit tout-à-coup; nous éprouvions un éblouissement de cécité, et nous restions comme aveugles pendant plusieurs minutes.

Mes gens attribuoient à sorcellerie tous ces effets contradictoires et destructeurs les uns des autres. Moi, je les croyois principalement dus à l'action du soleil: car, quoique depuis plus de sept semaines il eût quitté le tropique, et qu'en avançant vers l'équateur, il ne nous envoyât que des rayons obliques, néanmoins il avoit tellement échauffé la terre, et l'air étoit si brû-

lant, que le thermomètre restoit constamment au-dessus de cent degrés.

Quoi qu'il en soit de la cause de nos souffrances, elle a influé sur mon tempérament. Depuis cette époque, j'ai été sujet à des hémorragies et à des migraines que je n'avois jamais connues auparavant, et que je conserverai probablement pendant le reste de ma vie.

Je n'ai rien dit du tourment de la soif auquel nous fûmes condamnés durant toute la route. Ce n'est pas que nous ne trouvassions de l'eau en abondance, l'orage de la veille en avoit laissé par-tout ; mais les terres qu'elle avoit lavées la rendoient si salée qu'il étoit impossible de la boire. Nos bœufs, accoutumés à des sources saumâtres, s'en accommodèrent pourtant, et ce fut un bonheur. Pour moi, j'eusse autant aimé avaler de la saumure. Heureusement nous trouvâmes de loin en loin, dans des creux de roches quelques dépôts formés par la pluie, et qui étoient potables.

Le troisième jour enfin, je reconnus la plaine et les montagnes que m'avoient désignées les Porte-sandales. Quand je me sers du mot de plaine, on ne doit pas attacher à

cette expression le sens qu'elle a strictement dans la langue française. En Afrique on nomme ainsi les espaces et terreins qui, entourés de hautes montagnes, n'ont que des rochers et des monticules beaucoup moins considérables dont ils sont entrecoupés.

Nous avançâmes dans cette prétendue plaine. J'avois en face les montagnes qu'on m'avoit dit être le repaire des Houzouânas. Elles n'étoient guère qu'à cinq ou six lieues de moi, et me paroissoient s'étendre et se perdre du sud au nord ; mais je n'avois garde d'aller m'y engager au hasard.

D'un autre côté, il n'y avoit pas moyen d'envoyer en avant, selon la coutume, quelques personnes de ma troupe, pour m'annoncer et préparer les esprits à mon arrivée. Ceux de mes gens à qui j'aurois tenté de le proposer m'eussent refusé formellement. Je ne voulois même pas mettre à cette épreuve l'attachement de Klaas, quelque dévouement qu'il m'eût montré jusqu'alors. Dans l'embarras où je me trouvois, il ne falloit plus compter que sur moi seul, et attendre, pour me décider et prendre un parti, les circonstances qui alloient naître.

Je fis donc halte, et j'ordonnai qu'on dres-

sât mon camp. Mon espérance étoit de découvrir, pendant la nuit, les feux que les Houzouânas allumeroient dans leurs montagnes. Ces signaux devoient m'indiquer les lieux qu'ils habitoient, et, en m'orientant et dirigeant ma marche, m'empêcher d'errer à l'aventure. Pour cela il falloit n'être pas découvert par eux, et par conséquent supprimer les feux allumés de mon côté.

Mais cette mesure devenoit impraticable. A mon arrivée, j'avois vu des hardes considérables de zèbres. J'en avois vu de plus nombreuses encore de cette espèce de gnoux dont j'ai parlé plus haut; et cette quantité d'animaux sauvages devoit en attirer de carnassiers. Or, comment se hasarder à passer une nuit sans feux, dans une contrée inconnue et très-probablement infestée de bêtes féroces?

Ainsi, renonçant à ma première idée, je commençai à battre les environs et à faire une patrouille avec quelques-uns de mes gens, afin de nous rassurer contre tout voisinage d'ennemis. Puis, à la chute du jour, je donnai ordre qu'on allumât de très-grands feux, et qu'on les multipliât beaucoup, en

les disposant cependant de manière qu'ils pussent nous aider à distinguer au loin ce qui se passeroit de dangereux pour nous.

En même temps, pour tenir en respect les Houzouânas, dans le cas où par hasard quelques-uns d'eux nous auroient apperçus, je fis faire une décharge générale de la mousqueterie, et j'eus soin que, de temps en temps on tirât quelques coups de fusil pendant la nuit.

Pendant la nuit j'apperçus au loin, vers le sud, un très-grand feu, qui, par le volume dont il paroissoit, malgré son éloïgnement, me sembloit être un embrasement d'herbes sèches sur des montagnes. Mais plus près devant moi, à l'ouest, j'en vis trois autres, que je soupçonnai être des signaux. Ceux-ci m'annonçoient que j'étois dans le voisinage de quelque peuplade, soit d'Houzouânas, soit d'une autre nation, et en conséquence, je résolus de m'approcher des montagnes dès que le jour paroîtroit.

Quand il fallut partir, je me vis arrêté de nouveau par l'irrésolution de mes gens, qui, revenus à leurs anciennes terreurs, craignoient de pénétrer plus avant. Lorsque nous avions quitté la horde sandaliste,

le danger ne s'étoit montré qu'en perspective dans le lointain, et on l'avoit bravé. Mais à présent, qu'on le voyoit de près, et qu'il étoit grossi par l'imagination, il glaçoit les courages.

Ces patrouilles, ces feux, ces précautions de sûreté, que j'avois cru devoir prendre pour la nuit, n'avoient fait qu'augmenter l'épouvante. On craignoit déjà que je ne voulusse aller bien au-delà du pays des Houzouânas. On accusoit Klaas d'avoir trompé la troupe, en donnant à croire que mon dessein, quand j'aurois visité cette nation, étoit de retourner au camp de l'Orange, lorsque mes démarches et tous mes préparatifs sembloient annoncer des projets tout contraires; et ce raisonnement n'étoit pas sans vraisemblance, puisque je n'avois rien dit de la proximité de ce retour.

Tel étoit l'embarras toujours renaissant de ma situation. Le grand nombre de personnes que je traînois à ma suite, leur paresse, leur pusillanimité, leur insubordination, me suscitoient continuellement des obstacles qui arrêtoient ma marche et contrarioient mes projets. Déjà plusieurs fois j'avois formé la résolution de me débarrasser

d'eux et de continuer ma route avec le seul Klaas et les quatre hommes dont il m'avoit répondu. Je me voyois de nouveau réduit à prendre ce parti.

Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, je voulus leur notifier moi-même l'assurance de mon retour prochain, et acquitter ainsi la promesse que leur en avoit faite Klaas. Je déclarai donc qu'après avoir visité les Houzouânas et parcouru leurs montagnes, je regagnerois, par le sud-ouest que je leur montrai, ou la mer, ou l'embouchure de la rivière des Poissons, et qu'ensuite remontant le fleuve jusqu'à ce que nous trouvassions un gué pour le traverser, nous nous rendrions au camp de l'Orange.

Un pareil projet étoit bien propre à effrayer par le long détour et le circuit considérable qu'il annonçoit. Mais il calma des gens simples qui ne s'en doutoient pas, et qui, accoutumés à voir le soleil se lever et se coucher tous les jours, sans jamais réfléchir sur sa marche, et sans songer au lendemain, n'entendoient rien à cette route par l'ouest, et n'y appercevoient qu'un moyen de retour.

Mon discours ne put réchauffer des courages abattus, mais il ramena dans les cœurs l'illusion de l'espoir ; c'étoit à moi d'en profiter pour parvenir à mes fins. Quand je donnai le signal du départ, tout s'ébranla dans mon camp, comme par le passé ; mais nul ne montra cette ardeur à obéir qui assure la moitié du succès ; on me suivit, voilà tout, et je pressentis alors que j'aurois beaucoup de peine à prolonger l'erreur que je venois de faire naître.

Je ne prévoyois pas de trouver de bonne eau, avant d'avoir gagné le pied des montagnes ; mais mes gens, dans leur frayeur, s'écartoient si souvent pour gagner du temps et retarder le moment de l'arrivée, qu'ils en trouvèrent. Il me fallut m'arrêter et camper là, quoique nous n'eussions fait que quatre lieues.

Pendant la nuit, nous revîmes les mêmes feux que la veille. Enfin, au point du jour je pris le parti d'aller moi-même à la découverte, chargé de quelques présens.

Pour cette fois, je n'emmenai point Klaas avec moi ; il devenoit trop nécessaire à mon camp, et je l'y laissai, afin qu'il pût, en cas d'alarme, contenir et rassurer la

troupe; mais je me fis accompagner de quatre hommes qui, d'eux-mêmes s'offrirent à me suivre, et qui, comme moi, furent armés de toutes pièces.

D'abord je me dirigeai, autant que les défilés et les ravins me le permirent, vers l'endroit où nous avions remarqué des feux. Arrivé avec précaution au pied des montagnes, il fallut les remonter vers le nord, parce que je m'apperçus alors que les détours nous avoient fait descendre trop bas.

L'espace que je fus obligé de parcourir par tous ces circuits forcés, ne m'offrit que des roches entassées les unes sur les autres et surmontées par des pitons plus élevés. L'aspect en étoit vraiment hideux, et sans quelques plantes chétives et rabougries, qui, d'espace en espace, montroient leur triste végétation, on n'y eût vu que le tableau désolant d'une nature inanimée et morte. L'horreur de ce lieu sauvage croissoit encore par le silence qui y régnoit; seulement d'intervalle en intervalle on entendoit les cris aigus des damans, ainsi que la voix discordante des oiseaux de proie, et l'oreille en étoit déchirée.

Je craignois effectivement que l'erreur

qui nous avoit égarés ne nous exposât à quelque aventure fâcheuse, et ce fut cette erreur même qui, par le plus heureux des hasards, nous fit découvrir ce que je cherchois avec tant d'incertitude et d'empressement.

En parcourant des gorges, nous apperçûmes des traces de pas d'hommes, toutes fraîches. Elles conduisoient à des roches que nous escaladâmes, et sur lesquelles nous trouvâmes des cendres chaudes et quelques restes de charbons encore brûlans. Il étoit évident que c'étoit-là que, pendant la nuit, avoient été allumés les feux, et les vestiges qui en subsistoient nous annonçoient que la contrée étoit habitée, et que ce que nous cherchions n'étoit pas loin.

Malgré tout ce que jusqu'alors nous avions mis de précautions dans notre route, une pareille découverte nous fit néanmoins redoubler encore d'attention. Enfin, après quelque temps de marche, nous arrivâmes à un ruisseau qui débouquoit d'une gorge étroite. Sur ses bords paissoient quelques vaches, et à quatre cents pas plus loin, vers le débouquement, étoit bâti un certain nombre de huttes : c'étoit un campement d'Houzouânas.

Dans le moment, il n'y avoit en dehors que des femmes, qui, à notre vue, poussèrent un cri d'alarme. Mais au signal les hommes sortirent des huttes, armés d'arcs et de flèches, et toute la troupe s'enfonçant dans la gorge, alla se cantonner sur un tertre, d'où, avec assurance, elle observa notre conduite, pour se décider sur celle qu'elle avoit à tenir.

Eloigné comme je l'étois, il n'y avoit nul espoir de me faire entendre; et d'ailleurs, que dire à des gens dont je ne savois pas la langue. Je pris donc le parti d'en employer une qu'ils pouvoient comprendre, et je leur fis, ainsi que ma petite troupe, tous les signes d'amitié que les circonstances du moment nous suggérèrent. Mais ce langage étoit entièrement nouveau pour eux. Ils ne l'entendirent point, et je me vis réduit à mettre en usage le seul qui fût à leur portée, celui des présens.

Alors je m'avançai vers leurs huttes, que je trouvai toutes vides, à l'exception d'une seule dans laquelle étoit resté un petit chien. A l'entrée d'une autre, il y avoit un tas de roseaux et quelques os aiguisés, destinés sans doute à faire des flèches. Ainsi

qu'on attire un animal domestique par l'appât de quelque friandise, je déposai auprès du tas, du tabac et des verroteries, après quoi je revins à mon premier poste.

Pendant cette opération, ils s'étoient éloignés encore davantage. Mais quand je fus retiré, ils se rapprochèrent, et vinrent ramasser le présent que j'avois laissé.

L'attention avec laquelle ils l'examinèrent, la joie qu'il parut leur causer, me firent croire que, d'après ces préliminaires d'amitié, je pourrois m'aboucher avec eux. Je m'avançai de nouveau, suivi de ma troupe; mais ils se retirèrent une seconde fois.

A la vérité, ils s'éloignèrent beaucoup moins que la première. Je remarquai même qu'ils sembloient discuter entr'eux, et je me flattai que peut-être ils ne tarderoient pas à entrer en conférence. Je crus donc qu'il falloit en finir. Je pris un nouveau présent de tabac et de verroteries, et le leur faisant appercevoir, je m'avançai seul vers eux.

Ce moyen de négociation réussit. Un homme se détacha de la bande, et s'approcha de moi à la distance de cent pas, pour me demander qui j'étois et ce que je voulois? J'avois remarqué avec surprise que cet

homme étoit noir, tandis que tout le reste de la horde, hommes et femmes, l'étoit beaucoup moins que les Hottentots mêmes. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de l'entendre me questionner en hottentot. Je répondis dans la même langue, que j'étois un voyageur qui avoit voulu connoître la contrée qu'il habitoit, et que je desirois, s'il étoit possible, d'y trouver des amis.

Alors il vint à moi. Mes quatre camarades s'approchèrent également, et ils ne furent pas moins étonnés que moi de voir un homme de leur nation. Ils entamèrent conversation avec lui, l'assurèrent de la vérité de ce que je lui avois dit, et gagnèrent tellement sa confiance, qu'à l'instant il engagea, par un signe, ses camarades à s'approcher.

Les femmes, plus méfiantes ou plus circonspectes, restèrent groupées auprès des huttes, en attendant le résultat de la conférence, et en nous lorgnant avec curiosité. Mais les hommes accoururent tous. Je distribuai entr'eux le tabac et les verroteries que je leur avois montrés; et ces loups qu'on s'étoit plu à me peindre si féroces, ne furent plus pour moi que des moutons.

Néanmoins, au moment où je venois de

les apprivoiser, il fallut me séparer d'eux. Ma marche avoit consumé beaucoup de temps. La journée étoit fort avancée, et je craignois, en restant davantage, d'alarmer mes gens par mon absence, ou de m'exposer à m'égarer la nuit dans un pays que je ne connoissois point.

J'annonçai donc aux Houzouânas que le lendemain je reviendrois camper sur les bords de leur ruisseau. Je les assurai de nouveau qu'ils trouveroient en moi un ami toujours prêt à les obliger et à les défendre. Je leur garantis qu'ils n'éprouveroient de la part de mes gens, ni insulte ni dommage; mais je leur déclarai en même temps, que si j'avois à me plaindre d'eux en la moindre chose, j'userois aussi de toutes mes ressources, que je les assurai être de beaucoup supérieures à leurs forces.

Ce fut le Hottentot qui me servit d'interprète pour annoncer ces diverses dispositions. Ce fut lui qui me rendit la réponse très-satisfaisante qu'on y fit; et je remarquerai qu'outre la langue hottentote, il parloit encore assez bien le hollandais. Enfin, il m'offrit officieusement de me servir de guide jusqu'à mon camp, d'y passer la nuit, et de

revenir le lendemain à la horde avec moi. Il étoit ravi de retrouver des compatriotes avec lesquels il pourroit parler sa langue maternelle. Moi, je l'étois de voir en lui une confiance qui fondoit la mienne. Ainsi j'acceptai son offre avec reconnoissance, et nous partîmes.

On se doute bien qu'en route mon premier soin fut de l'interroger sur l'aventure qui l'avoit transplanté chez les Houzouânas. Il me conta que, né dans les environs du Camis, il avoit vécu pendant assez longtemps sujet de la Compagnie; mais qu'ayant éprouvé des mauvais traitemens et des injustices, et déserté avec un nègre esclave attaché au même maître que lui, après bien des courses, il étoit venu chercher asyle et protection chez les Houzouânas. Le nègre étoit mort d'une flèche empoisonnée, dans une escarmouche que la horde avoit eue à soutenir avec une horde étrangère. Pour lui, resté seul, il continuoit de vivre avec ses anciens protecteurs, dont par son courage il étoit, en quelque sorte, devenu le chef.

J'excusois sa désertion. Elle me paroissoit légitime; mais je ne pouvois compren-

dre comment il avoit fixé de préférence son séjour chez des brigands, dont la profession étoit le vol et le meurtre, et je lui fis, à ce sujet, quelques reproches. Voici ce que je compris de ses discours.

Les Houzouânas ne sont point meurtriers par profession, comme vous le croyez, me répondit-il. Si quelquefois ils versent du sang, ce n'est point la soif du carnage, mais une juste représaille qui leur met les armes à la main. Attaqués et poursuivis par les autres nations, ils se sont vus réduits à fuir dans des lieux inaccessibles, dans des montagnes stériles où eux seuls peuvent vivre.

S'ils trouvent à tuer des gazelles ou des damans, si les nymphes des fourmis sont abondantes, si leur bonne fortune leur amène beaucoup de sauterelles, alors ils restent dans l'enceinte de leurs rochers. Mais si la subsistance vient à leur manquer, malheur aux nations voisines. Du haut de leurs montagnes, ils promènent au loin les yeux sur les contrées d'alentour. Y apperçoivent-ils des troupeaux, ils vont les enlever ou les égorger selon les circonstances; mais s'ils volent, jamais du moins ils ne tuent que

pour défendre leur vie, ou par représailles et pour venger d'anciennes injures.

Quelquefois cependant il arrive qu'après des courses très-fatigantes, ils reviennent sans butin, soit parce que la proie a disparu, soit parce qu'ils ont éte repoussés. Alors les femmes, exaspérées par la faim et par les cris de leurs enfans que le besoin fait pleurer, entrent en fureur. Reproches, injures, menaces, rien n'est épargné. On veut se séparer; on veut quitter des maris sans courage, et en chercher d'autres qui aient l'industrie de nourrir leurs enfans et leurs femmes. Enfin, après avoir épuisé tout ce que la rage et le désespoir peuvent suggérer, elles détachent leur petit tablier de pudeur, et à tour de bras en frappent leurs maris au visage.

De tous les affronts qu'il est possible de leur faire, celui-ci est le plus outrageant, et jamais ils n'y résistent. Devenus furieux à leur tour, ils coiffent leur bonnet de guerre (c'est une sorte de casque fait avec la nuque de l'hyène, dont le long poil forme sur leur tête une crinière flottante); ils partent comme des forcenés, et ne reviennent que quand ils ont enlevé quelques troupeaux.

A leur retour, les femmes viennent au-devant d'eux; elles leur font des caresses et exaltent leur courage. Enfin, on ne songe plus qu'à se divertir et à faire bombance; et l'on oublie les maux passés jusqu'à ce que de nouveaux besoins ramènent les mêmes scènes.

Tels étoient en substance les détails par lesquels mon guide cherchoit à justifier la conduite de ses camarades, conduite nécessitée par le besoin, et que la qualité de sauvage rend suffisamment légitime. Avec des loix, une police, des mœurs, et les préjugés qu'elles nous donnent, c'est une chose monstrueuse que des hordes de brigands, même parmi des Sauvages, livrés sans cesse aux rapines, à la guerre, aux dangers qu'elle entraîne, pour échapper à la faim et trouver les moyens de l'assouvir. Mais lequel est le plus véritablement sauvage de celui qui déjà cultive, élève des troupeaux, s'attache de préférence à une terre, connoît les échanges, un commencement de commerce, ou de celui qui compte simplement sur sa force, et attend le moment du besoin pour se procurer ce qui lui manque? Des loix, une police et des mœurs, sans doute valent beau-

coup mieux ; mais les maux que souvent elles entraînent, diminuent infiniment à mes yeux le malheur d'habiter un désert et de n'en connoître pas.

Mon Hottentot, en arrivant au camp, causa par sa présence une sorte de stupeur. S'il fut tout-à-coup tombé des nues, il n'auroit point, je pense, produit plus d'étonnement. Bientôt on l'entoura, et chacun voulut savoir par quelles singulières aventures il se trouvoit si loin de son pays natal. On ne lui laissa pas même de relâche pendant la nuit. Les curieux ne le quittèrent point, et après l'avoir régalé, ils employèrent tout leur temps jusqu'au moment du départ, à le questionner et à l'entendre.

Le lendemain j'allai, comme je l'avois annoncé, dresser ma tente sur le bord du ruisseau. Pendant la route, je retrouvai encore cette substance saline dont j'ai parlé ci-dessus ; mais dans la montagne elle n'existoit plus, et je n'en vis aucun vestige.

Si le retour du Hottentot rassura les Houzouânas, tout ce qu'il leur dit de moi, leur inspira la plus grande confiance. A peine fus-je établi, qu'ils vinrent tous avec amitié me visiter. On eût dit qu'un sentiment de

fraternité nous unissoit déjà depuis long-temps; mais il n'en fut point ainsi de ma troupe. Ce nom d'Houzouâna avoit frappé les esprits d'une telle terreur; les préventions contre ce peuple étoient si profondément enracinées, qu'on ne le voyoit qu'avec horreur et avec effroi; et jusqu'au moment où nous le quittâmes, il fut toujours vu des mêmes yeux.

Telle avoit été, à mon premier voyage, l'épouvante qu'on avoit conçue des Cafres; telle fut celle qu'au second inspirèrent les Houzouânas; et je n'espérois pas réussir à la guérir plus que l'autre. Le Sauvage, entouré d'ennemis et de dangers, doit être soupçonneux et défiant. Si dans le nombre des ennemis qu'il peut craindre, il en est quelques-uns de vraiment redoutables, alors ce n'est plus de la défiance, c'est de la terreur qu'il éprouve. Leur nom seul le fera trembler, et il croira sur eux les contes les plus invraisemblables, les fables les plus ridicules, et d'avance le voilà vaincu. Il suffit d'une première expédition brillante pour établir l'empire d'une horde sur toutes les autres. Telle est la fortune des Houzouânas: leur nom passe avec effroi par toutes

Hulk Sculp.

HOUZOUÂNA.

Bibliot. Nazionale
FONDO
PALATINO
Napoli

les bouches; leur renommée arrive de contrée en contrée, jusqu'au Cap même, où l'on débite sur leur compte les récits les plus absurdes. Leur vie nomade les accrédite encore; l'impossibilité de connoître leurs véritables forces, les double aux yeux des autres Sauvages, et on les croit nombreux, parce qu'on les voit toujours agissans, et qu'ils vous saisissent à l'improviste.

Leur horde, peu considérable en elle-même, l'étoit encore moins dans le moment par l'absence d'une partie de ceux qui la composoient. Ils étoient allés à ce qu'ils appellent la provision, et il ne restoit au kraal que vingt-sept hommes, sept femmes et quelques enfans. Ceux-ci attendoient le retour de leurs camarades pour quitter leur établissement, et se rendre tous ensemble, par le sud-ouest, vers l'embouchure de l'Orange. Des hommes qui par leur genre de vie craignent sans cesse d'être attaqués, ou qui sont continuellement réduits à des excursions lointaines, ne peuvent guère habiter longtemps un même lieu. Ce n'étoit que passagèrement que ceux-ci étoient venus camper sur le ruisseau; et c'étoit pour moi un hasard heureux de les avoir rencontrés là.

L'Houzouâna est d'une très-petite taille, et parmi eux c'est être fort grand que d'avoir cinq pieds ; mais ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent à une force et à une agilité surprenante, certain air d'assurance, d'audace et de fierté, qui en impose et qui me plaisoit infiniment. De toutes les races de Sauvages que j'ai connues, nulle ne m'a paru douée d'une ame aussi active et d'une constitution aussi infatigable.

Leur tête, quoiqu'elle ait les caractères principaux de la tête du Hottentot, est cependant plus arrondie par le menton que la sienne. Ils sont aussi beaucoup moins noirs, et ont cette couleur plombée du Malais, qu'au Cap on désigne sous le nom de *bouguinée*. Enfin leurs cheveux, plus crépus, sont si courts, que d'abord je les ai cru tondus. Pour le nez, il est encore plus écrasé que celui du Hottentot, ou plutôt ils n'ont point de nez, et le leur consiste en deux narines épatées, qui ont tout au plus cinq ou six lignes de saillie. Aussi, moi, qui seul dans la troupe en avois un à l'européenne, je paroissois à leurs yeux un être disgracié de la nature. Leurs yeux ne pouvoient se

HOUZOUANA.

Mariage Sculp

FEMME HOUZOUÂNA.

Marvage Sculp.

faire à cette différence, qu'ils regardoient chez moi comme une difformité monstrueuse; et pendant les premiers jours, je les voyois tous avoir les yeux fixés sur mon visage, avec un air d'étonnement vraiment risible.

De cette nullité de nez, il résulte que, vu de profil, l'Houzouâna est laid et ressemble au singe : vu de face, on lui trouve au premier coup-d'œil quelque chose d'extraordinaire, son front paroissant occuper plus de la moitié de son visage. Néanmoins, il a tant de physionomie, et des yeux si grands et si vifs, que malgré son air de singularité, il est assez agréable à voir.

La chaleur du climat dans lequel il vit, le dispensant de tout vêtement, il est pendant toute l'année entièrement nu, à l'exception d'un très-petit jackal attaché sur ses reins par deux courroies, dont l'extrémité lui tombe sur les jarrets. Endurci par cette habitude constante de nudité, il devient tellement insensible aux variations de l'atmosphère, que quand des sables brûlans de la plaine il se transporte au milieu des neiges et des frimas de ses montagnes, il ne semble point s'appercevoir du froid.

Sa hutte ne ressemble point à celle du Hottentot. Elle est coupée verticalement par le milieu ; de sorte qu'une hutte hottentote en feroit deux d'Houzouânas. Dans les émigrations, on laisse le kraal subsister, afin que si quelqu'autre horde de la nation venoit à passer par-là, elle pût s'en servir. En route, les émigrans n'ont pour reposer qu'une natte suspendue et inclinée sur deux bâtons. Souvent même ils dorment sur la dure ; il leur suffit alors d'une saillie de roche pour abri ; tout est bon à des gens dont le tempérament résiste aux plus extrêmes fatigues. Cependant, s'ils s'arrêtent quelque part pour y séjourner, et qu'ils y trouvent des matériaux pour la construction de leurs huttes, alors ils se font un kraal. Mais à leur départ, ils l'abandonnent comme les autres ; et il en est ainsi de tous ceux qu'ils élèvent.

Cette habitude de travailler pour leurs camarades, annonce un caractère social et des inclinations bienfaisantes. En effet, ils sont non-seulement bons maris et bons pères, mais compagnons excellens. Habitent-ils le même kraal, personne n'y a rien en propre, tout appartient à tous. Rencontrent-ils d'autres peuplades de leur nation, ils s'ac-

cueillent, se protègent, s'obligent entre eux; enfin ils se traitent comme des frères, quoique jamais peut-être ils ne se fussent vus.

Naturellement agile et dispos, l'Houzouâna se fait un jeu de gravir les montagnes et les pitons les plus hauts; et cette disposition a été pour moi une chose avantageuse. Le ruisseau sur lequel j'étois campé avoit un goût cuivreux et une odeur nauséabonde qui en rendoient l'eau insupportable à boire. Mes bestiaux, accoutumés aux mauvaises eaux du pays, se contentoient de celle-ci; mais je craignois que mes gens en fussent incommodés, et ne voulois point qu'ils en fissent usage. Mes Houzouânas n'avoient point de lait à me fournir, puisqu'ils ne possédoient que quelques mauvaises vaches volées. Je leur demandai si dans le voisinage du kraal, ils ne connoissoient point quelque bonne source à laquelle je pouvois envoyer ma troupe faire provision, et à l'instant, sans me faire d'autre réponse, ils partirent, grimpèrent sur leurs montagnes, et en moins de deux heures me rapportèrent toutes mes outres et mes vases pleins d'une eau excellente.

Pendant tout le temps de mon séjour sur

le ruisseau, ils me rendirent le même service, et y mirent le même zèle et la même prestesse. Un de ces voyages eût coûté à mes Hottentots une journée entière.

Lorsqu'ils sont en course, la disette d'eau ne les inquiette point, même au milieu des déserts. Par un art particulier, ils savent découvrir celle qui est cachée dans les entrailles de la terre, et leur instinct sur cet objet est supérieur encore à celui des autres Africains. Les animaux, en pareil cas, sentent l'eau; mais ils ne la devinent que par l'odorat: il faut qu'un courant d'air leur en porte les émanations, et par conséquent il faut qu'ils soient au vent. Pendant mon séjour dans le désert à mon premier voyage, mes Sauvages m'avoient montré plus d'une fois la même faculté; et moi-même, instruit par eux, je l'avois acquise aussi, comme je l'ai rapporté dans ma relation.

L'Houzouâna, plus habile, n'a besoin que de sa vue. Il se couche le ventre contre terre, regarde au loin, et si l'espace qu'il a parcouru de l'œil recèle quelque source souterraine, il se relève et indique du doigt le lieu où elle est. Il lui suffit, pour la découvrir, de cette exhalaison éthérée et subtile

que laisse évaporer au-dehors tout courant d'eau, quand il n'est pas enfoui à une trop grande profondeur.

Quant aux lagunes et autres dépôts extérieurs formés par les pluies, ils ont une évaporation sensible qui les lui décèle, même lorsqu'ils sont masqués par quelque butte ou colline. Si ce sont des eaux courantes, telles que des ruisseaux ou des rivières, leurs vapeurs, plus abondantes encore, les lui dénotent si sensiblement, qu'il peut en indiquer le courant et tracer même jusqu'à leurs sinuosités.

J'ai tenté d'étudier l'art des Houzouânas pendant le temps que nous avons vécu ensemble. Je m'y suis exercé d'après leur exemple et leurs leçons, et j'étois parvenu, comme eux, à des indications sûres. Cependant mon talent n'avoit pas, à beaucoup près, la même latitude que le leur; et soit foiblesse naturelle de mon organe, soit manque d'habitude, je ne discernois plus l'eau par-delà une distance de trois cents pas, tandis qu'eux l'appercevoient et distinguoient très-sensiblement à des distances plus considérables.

L'Houzouâna n'a pour armes qu'un arc et

des flèches. Ces flèches sont très-courtes, et se portent sur l'épaule dans un carquois d'environ dix-huit pouces de longueur sur quatre de diamètre, et qui, fait d'écorce d'aloès, est recouvert de la peau d'une sorte de gros lézard que ces nomades trouvent dans toutes leurs rivières, et notamment sur les bords de l'Orange et de la rivière des Poissons.

Obligé de nourrir une troupe nombreuse, et jaloux de faire participer la horde à l'abondance de mon gibier, j'allois journellement à la chasse, et toujours il y avoit un grand nombre d'Houzouânas qui m'accompagnoient. Si je chassois dans la montagne, je gravissois les rochers avec eux. Dans la plaine, je me servois d'un de mes chevaux. Mais soit qu'il leur fallût me suivre, soit qu'il fallût rabattre vers moi les zèbres et les gazelles, ils se montroient infatigables, et toujours, à quelque pas forcé que je misse ma monture, je les voyois à mes côtés.

Mes gens, prévenus contre cette nation, trembloient de me voir au milieu d'elle. Chaque coup de fusil qu'ils entendoient les faisoit frissonner: ils s'imaginoient sans cesse qu'elle alloit m'assassiner pour venir les poi-

gnarder à leur tour; et ils ne me voyoient jamais revenir au camp sans témoigner leur joie et sans me regarder comme un homme échappé à la mort.

Pour moi, qui journellement occupé à rendre des services, voyois de leur côté ces Sauvages empressés à me montrer du zèle, je riois de ces vaines terreurs. Dans ma façon de voir, je ne devois rien craindre de gens qui gagnoient tant à ma présence, et qui par conséquent perdroient beaucoup par ma mort.

Pendant toute la longue route qu'ils ont faite avec moi, jamais ils ne se sont démentis. Sous bien des rapports, ils me paroissoient se rapprocher des Arabes, qui, également nomades, également braves et voleurs, sont d'une fidélité inaltérable dans leurs engagemens, et défendroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang le voyageur qui achète leurs services et se met sous leur protection.

Si mon projet de traverser l'Afrique toute entière, du nord au sud, étoit praticable, je le répète, ce ne pouvoit être qu'avec les Houzouânas. Je suis convaincu que cinquante hommes de cette nation sobre, infatigable et brave, m'eussent suffi pour l'effec-

tuer; et je regretterai toujours de les avoir connus trop tard et dans des circonstances où des malheurs sans nombre m'avoient réduit à y renoncer, au moins pour le moment.

Cependant, quelque confiance que m'eût inspirée leur loyauté, je ne m'oubliois pas au point de négliger les précautions que peut dicter la prudence. Jamais je ne me hasardois avec eux hors de mon camp que bien armé. J'avoue même que dans les commencemens, je faisois veiller du monde, que j'avois toujours un chien dans ma tente pendant la nuit, et que mes armes étoient toujours toutes chargées. Mais j'avoue aussi en même temps, qu'en me précautionnant ainsi, j'avois moins en vue les Houzouânas de la horde que ceux de leur nation qui, ne me connoissant point et n'ayant pas encore contracté d'alliance avec moi, pouvoient découvrir mes feux, et se croire permis de venir m'attaquer et me surprendre pendant la nuit à la manière des brigands, connus généralement sous le nom de Boschjesman.

Maintes fois déjà mes aventures m'ont donné lieu de parler de ces Boschjesman. J'ai dit qu'au Cap on désignoit sous ce nom

général, tout homme de quelque nation ou couleur qu'il pût être, qui, désertant, se retiroit dans les forêts ou les montagnes, s'associoit à d'autres fugitifs, y vivoit avec eux, sans autres loix que celles que comporte un assemblage de voleurs, et subsistoit de brigandage, sans même épargner les associations pareilles de ses semblables.

Les Houzouânas n'étant connus que par leurs incursions et leurs pillages, on les confond dans la colonie aussi sous la dénomination commune de Boschjesman. Quelquefois cependant, à raison de leur couleur semi-blanche, on les appelle *chineese Hottentots* (Hottentots chinois); et ce double nom peut induire en erreur un voyageur mal instruit, et mettre du louche dans ses relations.

Leur vrai nom, le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, est celui d'Houzouânas; et ils n'ont rien de commun avec les Boschjesman, qui ne sont qu'un amas de fugitifs et de marrons. Jamais ils ne s'allient qu'entre eux. Presque toujours en guerre avec les nations voisines, jamais ils ne se confondent avec elles; et s'ils consentent à admettre dans leurs peuplades quelque étranger, ce

n'est qu'après un long noviciat, qui constate sa fidélité, et sur-tout son courage. Le Hottentot de la horde avoit subi ces épreuves, et la manière dont il en étoit sorti lui avoit valu une grande considération.

Quoique les Houzouânas soient nomades dans leur contrée, et qu'ils passent une partie de l'année à émigrer et à faire des courses lointaines, néanmoins ils ont un vaste canton qu'ils habitent, dont ils sont, en effet, presque les seuls habitans, et dont je ne crois pas qu'aucune nation quelconque soit capable de les expulser. C'est cette partie de l'Afrique qui, de l'est à l'ouest, s'étend depuis la Cafrerie jusqu'au pays des grands Namaquois. Quant à sa profondeur du sud au nord, je l'ignore; mais je la crois très-considérable, tant parce qu'il faut une immense étendue de terrein à une nation nomade, que parce que cette nation est, je crois, fort nombreuse.

Au Cap, on leur suppose une population très-foible; et la raison sur laquelle on se fonde, c'est que quand ils passent sur les côtes de l'ouest, soit pour y vivre, soit pour y piller, on ne leur voit pas de gros détachemens. Mais c'est-là, chez eux, une ruse de

guerre. Dans la crainte d'être attaqués, si on connoissoit leur nombre, ils cachent leur marche le plus qu'il est possible ; ils suivent les ravins et les sommets des montagnes, et souvent même ils ne voyagent que de nuit ; ce qui fait qu'on les craint toujours, et qu'on les suppose encore voisins, quand déjà ils sont à cent ou deux cents lieues d'éloignement.

Je serois assez porté à regarder l'Houzouâna comme la souche primitive des nations qui peuplent aujourd'hui l'Afrique méridionale ; et c'est de lui peut-être que descendent toutes les races de Hottentots de l'est et de l'ouest. Je crois en voir la preuve dans le rapport de leur physionomie et dans le clappement de langue qu'ils ont beaucoup plus prononcé.

Mais ce ne sont-là que de foibles inductions ; et pour établir le fait dont il s'agit, il faudroit des démonstrations décisives. La nation elle-même ne sait rien sur son origine. En vain je l'ai interrogée à ce sujet plusieurs fois, toujours elle m'a répondu qu'elle habitoit où avoient habité ses aïeux, et je n'ai pu en tirer d'autres lumières. Ce n'est qu'à l'époque de mon retour au Cap

que j'ai acquis sur elle quelques instructions. Elles m'ont été données par des vieillards, anciens colons de l'est; et je vais les rapporter comme des traditions anciennes, dont je ne garantis pourtant point l'authenticité.

Lorsque les premiers Européens vinrent s'établir au Cap, les Houzouânas, m'a-t-on dit, habitoient la Camdebo, les montagnes de neige et le canton qui sépare ces montagnes de la Cafrerie. Devenus voisins de la colonie, quand elle se fut étendue vers eux, ils vécurent d'abord paisiblement avec elle; et même comme ils avoient plus d'intelligence et d'activité que les Hottentots, on les employoit de préférence dans les défrichemens et autres travaux d'établissement. Mais bientôt la bonne intelligence et l'union furent rompues par cette foule de bandits qu'on envoya de Hollande pour peupler le pays.

Ces gens vicieux et fainéans voulurent jouir des fruits de la terre, sans se donner la peine de la cultiver. Elevés d'ailleurs avec les préjugés des blancs, ils crurent que des hommes qui avoient une autre couleur qu'eux, étoient nés pour être leurs esclaves. En conséquence, ils en exigèrent des cor-

vées ; ils les condamnèrent aux travaux les plus pénibles, et ne les payèrent plus que par de mauvais traitemens. Les Houzouânas, excédés de ces tyrannies arbitraires, refusèrent le service, et se retirèrent dans les gorges de leurs montagnes. On les y poursuivit les armes à la main ; on les massacra sans pitié, et l'on s'empara de leurs troupeaux et de leur pays. Ceux qui échappèrent à tant d'atrocités prirent la fuite, et se transplantèrent dans la terre qu'ils occupent aujourd'hui ; mais en partant, ils jurèrent, tant en leur nom qu'en celui de leur postérité, d'exterminer les monstres dont ils avoient tant de raisons de se venger ; et voilà, si la tradition est vraie, comment une nation pacifique et laborieuse est devenue guerrière, vindicative et féroce.

Cette haine, si légitime dans son principe, s'est perpétuée de race en race, quoique les Houzouânas d'aujourd'hui en ignorent la cause primitive. Elevés dans une aversion invincible pour les Colons, ils savent qu'ils sont appelés à les piller et à les détruire ; mais ce n'est-là, chez eux, qu'un sentiment vague dont le motif leur est inconnu, et qui heureusement, en les rendant cruels envers

les Colons, ne les empêche point d'être bons, humains et serviables entre eux.

Tout ce que je viens de dire sur le moral et sur le physique de l'Houzouâna, prouve, ce me semble, qu'il forme aujourd'hui une nation isolée; mais une chose qui m'a singulièrement surpris, c'est cette énorme croupe naturelle que portent les femmes, et qui, pareille à ces cus postiches qu'avoient adoptés, il y a quelques années, les Françaises, les distingue de tous les autres peuples sauvages ou policés qui sont connus.

J'avois déjà eu plusieurs fois occasion de remarquer que chez les Hottentotes en général, à mesure qu'elles avancent en âge, la partie inferieure du dos se renfle et prend un accroissement qui sort des proportions quelle avoit dans leur jeunesse. L'Houzouâna ayant dans la figure quelque caractère du Hottentot, et par conséquent s'annonçant comme de même race, on pourroit croire que le gros derrière du sexe n'est que la croupe hottentote, plus renflée et portée à l'extrême. Mais j'observerai que chez les premières, c'est une excroissance tardive, et en quelque sorte une infirmité de vieillesse, tandis que chez les autres c'est une

difformité de naissance, un caractère originel.

D'abord, en me questionnant moi-même sur la cause de ce phénomène, je l'attribuai à une cambrure extraordinaire de l'épine dorsale, ou à une proéminence des lombaires et du sacrum qui, se projetant en avant, rendoient cette partie très-saillante et jetoient les hanches hors de leur à-plomb. Mais des observations très-décisives me convainquirent bientôt du contraire. Les os qui forment la charpente du bas des reins étoient dans leur situation naturelle; aucune des vertèbres n'étoit déjetée, et ce croupion alongé n'est qu'une masse graisseuse et charnue, qui à chaque mouvement du corps contracte une oscillation et une ondulation fort singulières.

J'ai vu une fille de trois ans entièrement nue, comme le sont à cet âge toutes celles des Sauvages, jouer et sauter devant moi pendant plusieurs heures. Je la plaignois d'être chargée de ce gros paquet qui me paroissoit devoir gêner ses mouvemens; et je ne m'appercevois point qu'elle en fût moins libre. Quelquefois, pour s'amuser d'un jeune frère avec qui elle jouoit, elle marchoit à

pas comptés ; puis appuyant fortement le pied contre la terre, elle communiquoit à son corps un ébranlement qui faisoit remuer son postique comme une gelée tremblante. Le bambin cherchoit à l'imiter ; mais n'en pouvant venir à bout, parce qu'il n'avoit point ce gros cu qui n'est propre qu'au sexe, il se dépitoit d'impatience, tandis que sa sœur rioit à gorge déployée.

Les mères portent sur les reins, comme nos mineurs, une peau qui leur couvre la partie postérieure, mais qui, étant mince et flexible, se prête au trémoussement des chairs et s'agite comme elles. Lorsqu'elles sont en marche, et qu'elles ont des enfans encore trop petits pour les suivre, elles les placent sur leur croupe. J'en ai vu une courir ainsi ; et l'enfant, âgé de trois ans et posé debout sur ses pieds, se tenoit derrière elle, comme un jockei derrière un cabriolet. C'est la même dont je place ici la gravure.

Avec cette difformité monstrueuse, qui croiroit que les Houzouânasses ont la main et le pied très-mignons ; que leur bras est d'une forme ravissante, et que ces parties de leur corps sont vraiment parfaites ! Obli-

Hulk Sc.

FEMME HOUZOUANA.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale
TORINO
PALATINA

gées de suivre leurs maris dans leurs immenses courses, elles portent des sandales, ainsi qu'eux; et comme eux, se coiffent la tête d'un bonnet de peau de jackal. Elles sont de même entièrement nues, et ne portent par-devant qu'un très-petit tablier de pudeur, et sur le côté, qu'un étui en bois, en ivoire ou en écaille de tortue, pour mettre la graisse qui leur sert à se boughouer; une queue de quelque quadrupède, emmanchée au bout d'un bâton, avec laquelle elles s'essuient le visage et le corps lorsqu'elles suent, enfin ce cuir des reins dont j'ai parlé à l'instant. Du reste, nulles verroteries, et nul ornement quelconque, à moins qu'on ne veuille regarder comme ornemens, des jarretières et des bracelets de cuir nu.

Cependant, comme la coquetterie et le desir de plaire semblent une qualité inhérente aux femmes, les Houzouânasses n'eurent pas plutôt vu les verroteries et bijoux dont étoient parées celles de ma troupe, qu'elles voulurent en avoir aussi. Je leur en distribuai à toutes; et dès ce moment, elles ne manquèrent pas de les porter avec beaucoup de satisfaction.

J'ai dit plus haut qu'elles se boughouent

et se graissent; et cet usage est commun aux hommes comme aux femmes. Comme les athlètes et les lutteurs de l'antiquité, ils le croient nécessaire pour entretenir la souplesse de leurs membres. Ils emploient à cette opération la graisse des animaux qu'ils tuent, et quand ils en manquent et qu'ils font griller pour leur nourriture des nymphes de fourmis, ils recueillent l'huile qui en suinte, et la gardent au besoin. L'onction faite avec cette huile leur donne une odeur très-exaltée, et qui pourtant n'est pas désagréable.

Le troisième jour de mon campement près de la horde, je vis arriver cinq hommes et deux femmes qui revenoient de course et qui rapportoient deux moutons vivans. Le produit de leur maraude consistoit en trois de ces animaux; mais le troisième s'étoit échappé en route, et ils l'avoient perdu.

Ils conduisoient devant eux les deux bêtes, quand tout-à-coup, en approchant du kraal, ils apperçurent mon camp. La vue de tant d'étrangers qu'ils ne connoissoient point, les effraya. Ils abandonnèrent leur proie, et retournèrent sur leurs pas avec beaucoup de précipitation; mais voyant

leurs camarades dans un état de sécurité qui annonçoit une bonne intelligence avec ma troupe, ils se rapprochèrent, et en moins d'une heure, se montrèrent aussi familiers qu'eux.

J'avois dessein de faire, de mon côté, une course au nord-nord-ouest, pour découvrir soit des oiseaux rares, soit quelques hordes nouvelles. Je fis part de mon projet aux Houzouânas, qui s'offrirent de grand cœur à m'accompagner ; mais ils m'avouèrent que n'ayant jamais pénétré fort avant de ce côté-là, ils ne pouvoient me donner aucun renseignement.

Comme j'ignorois le temps qu'exigeroit mon excursion et les difficultés qu'elle me présenteroit, je crus devoir m'associer aussi une partie de mes gens. Le voyage fut très-fatigant, et ne nous procura pas la moindre découverte.

Au retour, les Houzouânas m'en proposèrent un autre du côté opposé. Pour celui-ci, j'aurois à traverser les montagnes pendant trois jours entiers ; après quoi je trouverois des nations avec lesquelles ils étoient en paix, et qu'ils me dirent être de race kabobiquoise. Mais il falloit me résoudre à

faire cette traversée en laissant au camp mes bœufs et mes chevaux, parce qu'elle étoit impraticable pour eux. Une pareille proposition, toute agréable qu'elle paroissoit sous certains points de vue, me rebutoit fort sous d'autres. Heureusement ils me mirent à portée de leur en faire une autre qui me décida.

J'ai déjà remarqué que ce fut par un hasard heureux que je les rencontrai. Ils étoient en route alors pour se rendre sur les côtes de l'ouest, et ne s'étoient arrêtés au bord du ruisseau qu'afin d'attendre quelques-unes de leurs bandes qui, s'étant détachées d'eux, étoient allées chercher aventure dans le plat pays. Cette route de l'ouest ne différoit pas beaucoup de celle que je me proposois de tenir. Mais en marchant de conserve avec eux, ou en les engageant à marcher avec moi, j'acquérois à-la-fois et des guides sûrs, et des défenseurs éprouvés. Sans eux, il étoit possible que je rencontrasse quelque détachement d'Houzouânas qu'il me faudroit combattre. Avec eux, dussé-je rencontrer la nation toute entière, je n'avois plus rien à craindre.

Je n'hésitai donc pas, et leur proposai

quatre vaches à lait; s'ils vouloient me guider et m'escorter jusqu'à la rivière des Poissons. Des gens qui souvent exposoient leur vie pour un mouton, pouvoient-ils balancer quand il s'agissoit de quatre vaches? Seulement ils me demandèrent quatre ou cinq jours pour rassembler tous leurs amis, et j'y consentis volontiers.

Dès le soir, tous se répandirent dans la montagne, et ils grimpèrent sur les cimes les plus hautes, afin d'y allumer des feux qui servissent de signaux aux bandes dispersées de leurs camarades, ou pour voir ceux que celles-ci allumeroient dans la plaine. Ils ne doutoient nullement que s'ils réussissoient à faire appercevoir les leurs, toutes les différentes troupes ne revinssent au plus tôt.

Les feux de nuit sont une langue particulière, connue et pratiquée par la plupart des nations sauvages. Mais aucune n'a porté cet art si loin que les Houzouânas, parce qu'aucune n'a autant besoin de l'étendre et de le perfectionner. Faut-il annoncer une défaite ou une victoire, une arrivée ou un départ, une maraude heureuse ou un besoin de secours, en un mot, une nouvelle quel-

conque ; ils savent en un instant notifier tout cela, soit par le nombre de leurs feux, soit par la manière dont ils les disposent.

Ils ont même l'industrie de varier leurs signes de temps en temps, de peur que les nations ennemies n'apprenant à les connoître, elles ne les emploient à leur tour par surprise et par trahison.

J'ignore en quoi consiste cette langue si habilement inventée. Je n'en ai point demandé l'alphabet, parce qu'à coup sûr on me l'auroit refusé. Tout ce que je puis dire, c'est que trois feux allumés à vingt pas l'un de l'autre, de manière à former un triangle équilatéral, annoncent un ralliement. Au moins, pendant les cinq jours qui furent employés à attendre et à rappeler les détachemens épars, on ne fit point d'autre signal.

Apparemment que les maraudeurs étoient trop éloignés pour l'appercevoir, car aucun d'eux ne revint. Leur absence ne nous empêcha point de partir le sixième jour. On laissa néanmoins les huttes dressées ; et afin d'annoncer le départ, quatre hommes restèrent au kraal, avec ordre d'allumer d'autres feux, et de revenir nous rejoindre pen-

dant la nuit, dès qu'ils seroient allumés.

Tout cet arrangement déplaisoit fort à mes trembleurs. Ils craignoient que les guides ne nous fissent tomber dans quelque embuscade où ils seroient tous massacrés. Ils craignoient que les quatre hommes de garde n'avertissent par leurs signaux quelques-unes de leurs bandes, et ne vinssent avec elles les égorger pendant le sommeil. Enfin il n'étoit point de danger que leur imagination effrayée ne redoutât; et leur poltronnerie étoit si grande, qu'ils n'osoient jamais s'éloigner seuls du camp, même pendant le jour; aussi ne pouvois-je obtenir que mes chasseurs allassent à la chasse sans moi.

Nous dirigeâmes notre marche à travers les montagnes droit au sud-ouest, et ne fîmes halte qu'à dix heures du soir, dans un lieu où les cavités des roches nous fournirent d'assez bonne eau. Vers minuit nos quatre hommes de la horde arrivèrent, et si leur présence me fit plaisir par l'exactitude scrupuleuse et le zèle actif qu'elle annonçoit dans cette nation, elle ne fut pas moins agréable à mes trembleurs, qu'elle tranquillisa un peu sur leurs soupçons.

Cependant ceux-ci, quoique voyant de-

vant eux leurs ennemis prétendus, étoient si frappés, qu'ils appréhendoient encore quelque trahison nocturne. Aussi n'eus-je pas besoin de leur recommander la vigilance. Pas un seul d'entre eux ne dormit, et ils passèrent la nuit à promener les yeux autour d'eux, palpitant au moindre bruit, et observant avec effroi les moindres mouvemens des Houzouânas, qui, pendant ce temps, reposoient tranquillement.

Quand le jour parut et qu'il me permit de voir les objets autour de moi, je m'apperçus, avec chagrin, que la terre étoit absolument aride, qu'elle n'avoit pas une seule touffe d'herbe, et que par conséquent mes bêtes avoient toutes passé la nuit sans manger.

Je fis part de mon inquiétude aux Houzouânas, et leur demandai combien de jours il nous falloit pour nous rendre droit à la mer, et si nous trouverions des pâturages et de l'eau en abondance sur notre route. Leur réponse me consterna. Ils me dirent que si la sécheresse avoit été générale, ainsi qu'on l'assuroit, nous ne devions nous attendre, en avançant de ce côté-là, qu'à trouver par-tout sur notre passage un terrein

aussi nu et probablement sans eau douce.

D'après une pareille annonce, il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin. Outre que c'eût été m'exposer à perdre tous mes animaux et à laisser dans le désert la plupart de mes effets, je ne pouvois oublier que chaque jour j'avois à nourrir, indépendamment de ma troupe, environ quarante bouches nouvelles, et qu'une pareille fourniture exigeoit beaucoup de gros gibier. Or, sur une terre sans pâturage et sans eau, quel espoir de trouver du gibier, quand l'époque de son passage est finie? Ce n'étoit plus comme dans le fertile pays des Çafres, où cette caravane si intéressante de Hottentots que je promenois à ma suite, et qui, abondamment pourvue de toutes choses, ajoutoit au bonheur de ma situation les distractions les plus douces et les amusemens les plus variés. Ici la misère et la fatigue étoient mes compagnes assidues, et, tout dépourvu que je fusse des inquiétudes et des terreurs qui s'étoient emparées de tout mon monde, il s'en falloit de beaucoup que je visse du même œil qu'autrefois ces nouveaux Sauvages, associés à mes courses et s'offrant de partager mes fatigues. Ma seule ressource

dans les circonstances où je me trouvois, étoit de passer par un canton moins sec, et c'est sur quoi j'interrogeai mes Houzouânas. Ils m'assurèrent qu'en suivant la chaîne des montagnes, nous ne manquerions ni d'eau, ni de fourrages.

Il n'y avoit plus à hésiter. Je donnai ordre pour qu'on fît un quart de conversion, et nous nous dirigeâmes en côtoyant les montagnes qui nous bornoient à l'est. Mais le chemin que nous avions à traverser étoit si rocailleux et si entrecoupé de ravins, qu'un trajet de six lieues employa notre journée entière, et que, malgré les ardeurs insupportables d'un soleil brûlant, il fallut le faire tout d'une traite, parce qu'il ne nous offrit ni eau ni abri.

CHAPITRE XIII.

Dissertation sur l'autruche. Séparation d'avec les HOUZOUANAS. *Danger que court l'Auteur.*

LA route ne me présenta d'autre événement qu'un nid d'autruche couveuse. La femelle avoit devant elle quatre œufs, déposés à plate terre, et dans son nid elle en couvoit neuf, dont les petits étoient fort avancés.

Ces deux placemens d'œufs, voisins l'un de l'autre, mais distincts, sont un fait que j'ai déjà cité dans mon premier voyage, et l'explication que j'en ai donnée a trouvé des contradicteurs. Ils n'ont pu croire à cette intention de mettre des œufs en avant du nid, pour servir de nourriture aux petits lorsqu'ils doivent éclore. Tant de prévoyance dans un oiseau qu'on s'est plu jusqu'à présent à regarder comme l'emblême de la stupidité, leur a paru une sorte de prodige invraisemblable. On m'a objecté qu'aucun naturaliste encore n'en avoit parlé

avant moi : c'est à quoi se sont réduites toutes les objections, et je n'ai pas besoin de faire sentir combien celle-ci est futile ; car de ce que les naturalistes ont parlé si différemment de tant d'autres objets, que concluroit-on, si j'osois, de mon côté, avancer qu'ils n'ont mis au jour que des rêves et des erreurs ?

Que de découvertes en histoire naturelle, mal accueillies d'abord, à raison de leur nouveauté, sont regardées aujourd'hui comme des vérités incontestables ! Lorsqu'un observateur s'avisa de dire que les coraux n'étoient point une production marine du règne végétal, mais une vraie ruche construite par des insectes ; quand Delisle, revenant de la Chine, avança que l'ambre gris étoit le produit d'une baleine, et qu'il en présenta les preuves, n'y eut-il pas aussi des naturalistes de cabinet qui s'élevèrent contre leur assertion ?

Ne croyons pas indistinctement, et sur parole, la raison nous le dit. Examinons auparavant et la crédibilité que mérite celui qui avance des faits nouveaux, et les preuves qu'il en donne ; mais ne les rejetons pas, uniquement parce qu'ils sont nou-

veaux. Plus nous étudierons la nature et plus nous en découvrirons qu'il ne nous sera guère possible d'expliquer. Eh ! combien en est-il qui se passent journellement sous nos yeux, et qu'on n'a pas même encore songé à observer ! Que ces écrivains naturalistes, dont tout l'attirail scientifique consiste en lectures et en raisonnemens, me disent, par exemple, pourquoi l'hirondelle, quand on abat son nid, le recommence dix ou douze fois de suite au même endroit, tandis que les oiseaux indigènes abandonnent le leur dès qu'on y a touché, et vont ailleurs en construire un autre.

Quant au fait de ces œufs mis en réserve par l'autruche pour la première nourriture de ses petits, je citerai à l'appui de mon assertion, un témoignage dont l'autorité est d'un grand poids, c'est celui d'un navigateur célèbre, qui, avant que je songeasse à visiter l'Afrique, avoit déjà fait le tour du monde (de Bougainville). Etant venu voir mon cabinet, depuis la publication de mon premier voyage, il me parla de ce que j'avois écrit sur l'autruche. Il me dit que mon observation étoit vraie, que par-tout il en avoit eu constamment la preuve, et que s'il

s'étoit abstenu de la publier avant moi, c'est qu'il avoit craint qu'on n'y crût pas. Et voilà une de ces nouveautés qui demandent à être publiées par des hommes capables de leur donner du crédit, car les réputations de préjugé ajoutent un grand poids aux réputations méritées.

Ce que j'ai occasion de décrire ici sur l'autruche, me fait croire qu'on me pardonnera d'y ajouter quelques observations.

Un naturaliste, à qui la science doit beaucoup, a écrit qu'au Sénégal cet oiseau ne couve ses œufs que pendant la nuit, et que dans le jour il les abandonne à la chaleur du soleil. J'ignore si au Sénégal la chaleur est plus grande qu'à une même latitude de l'autre côté de l'équateur, et si les autruches de ce climat ont une intelligence que celles-ci n'ont pas. Mais depuis le Cap jusqu'au vingt-deuxième degré, j'ai vu des nids, et j'ose asurer que nulle part je n'en ai trouvé un seul qui ne fût couvé par un mâle ou une femelle, à moins que, par la mort des couveurs, ou par quelque autre accident particulier, les œufs n'eussent été abandonnés.

Pour ce qui regarde le nombre de ces

œufs, l'époque de la ponte, la durée de l'incubation, on n'a encore rien de certain, et les voyageurs qui ont parcouru l'Afrique, n'offrent sur cet objet que des témoignages contradictoires, dont l'incertitude ne peut qu'embarrasser les naturalistes.

Ce qui a induit ceux-ci en erreur, c'est que souvent, et dans le même canton, on voit à-la-fois et une femelle qui commence sa ponte, et des petits qui ont déjà deux ou trois mois, et des autruchons grands comme leur mère. Tout ceci présente dans l'espèce une apparence de désordre qui a deux causes. Je parlerai ailleurs de la première, parce qu'elle est commune à tous les oiseaux de l'Afrique. En ce moment, je ne citerai que la seconde, et elle suffira.

Les oiseaux d'une même espèce entrent ordinairement en chaleur au même temps et par conséquent tous devroient avoir des petits à-peu-près vers la même époque. Mais les œufs peuvent être mangés. On peut, en dérangeant la ponte, obliger la mère d'en faire une seconde et même une troisième; et il est évident qu'alors il y aura des petits qui ne seront pas encore éclos, tandis que d'autres seront déjà fort grands.

C'est ce qui arrive à l'autruche. Ordinairement sa couvée est de dix œufs. Mais ces œufs sont recherchés des Sauvages, qui les regardent comme une friandise, et qui, quand ils en découvrent, ne manquent pas de les enlever. De-là doivent résulter des pontes retardées et des autruchons de différens âges. Si le chercheur de nids en a trouvé un où l'incubation ne soit point encore commencée, et qu'il croye être seul à le connoître, c'est un trésor dont il se réservera le produit pour long-temps.

Alors, au lieu d'en enlever tous les œufs à la fois, il n'en prendra qu'un ou deux, convaincu que la femelle, qui ne commence à couver que quand elle a complété son nombre, en pondra de nouveaux. Le surlendemain, il viendra renouveler son escamotage. Enfin, s'il met dans sa maraude de l'adresse et de la précaution, il peut faire pondre jusqu'à cinquante œufs. Quelquefois même, si le nid est occupé par deux ou trois couveuses réunies en société, ainsi que je l'ai vu et que je l'ai déjà dit, il en aura davantage.

De pareils faits peuvent induire un naturaliste en erreur, quand il ne les connoît

pas ; et parce qu'un Sauvage lui aura dit avoir retiré d'un nid d'autruche soixante ou quatre-vingts œufs et même davantage, il doit bien se garder de croire que dans les pontes de cette espèce, le nombre des œufs varie beaucoup d'un individu à l'autre. Mais je reviens à mon camp.

A peine eûmes-nous fait halte au pied des montagnes, que mes Houzouânas s'empressèrent d'y gravir pour chercher à découvrir les feux de leurs absens, et pour en allumer qui les avertissent. Leurs signaux furent inutiles encore cette fois-ci comme les autres. Mais ces hommes actifs avoient porté sur la montagne toutes mes outres, et en descendant, ils les rapportèrent remplies d'eau fraîche.

A mon départ de l'Orange, je m'étois muni d'un grand nombre de ces outres, que j'avois fait faire avec des peaux de mouton, à l'imitation de celles qu'avoient imaginées mes gens pour leur huile de cachalot. C'étoient les femmes qui s'en chargeoient ; et elles les portoient sur le dos, attachées à des bretelles, ou suspendues à un bâton qu'elles tenoient à deux par un bout. Mais depuis que les Houzouânas firent partie de

ma caravane, ils eurent la galanterie de soulager les femmes de ce fardeau, et tant qu'ils voyagèrent avec moi, ce furent toujours eux qui le portèrent.

La chaîne des montagnes avoit sa direction au sud. J'employai deux jours entiers à la suivre, et par-tout j'y trouvai des pâturages pour mes bestiaux et de l'eau des roches pour nous. Mais cette route contrarioit le désir que j'avois de me jeter plus avant dans l'ouest, afin de me rapprocher des bords de la mer.

Devant moi, à l'ouest, étoient d'autres montagnes, dont la chaîne, plus considérable encore que celle que nous suivions, se perdoit dans l'horizon, et dont la direction par conséquent me rapprochoit de l'océan, où je voulois aboutir. Mes guides m'assurèrent que j'y trouverois les mêmes ressources pour l'eau et le fourrage, et ils ajoutèrent qu'il y avoit plusieurs hordes avec lesquelles ils étoient unis d'amitié, et pour me convaincre, par l'accueil affectueux qu'on leur feroit, qu'ils savoient se procurer et se conserver des amis, ils m'invitèrent à prendre de ce côté-là.

Toutes ces considérations me déterminè-

rent. Cependant, avant d'ordonner le départ, je voulus connoître le chemin que nous avions à faire. Dans ce dessein je montai sur l'un des pitons, et estimant la distance qui étoit entre les deux chaînes, je la jugeai d'environ vingt-quatre lieues. Mais ce qui m'inquiéta davantage, c'est que la plaine, dans toute cette étendue, ne présentoit que des sables arides, et que je n'y vis pas un seul arbre et peu de verdure.

Avec nos provisions et nos outres, nous pouvions, nous autres, fournir à cette pénible traversée; mais il falloit que nos bêtes la fissent sans boire. En Europe, des bestiaux condamnés au jeûne pendant deux jours, sous un soleil dévorant, et avec une marche de vingt-quatre lieues à travers un désert horrible, périroient tous infailliblement. Les nôtres, habitués à de longues et fréquentes fatigues, étoient en état de supporter celle-ci. Néanmoins, pour les y préparer par quelque repos, je restai deux jours au lieu de mon campement, et j'employai ce temps à des chasses dans lesquelles nous tuâmes plusieurs gazelles-coudoux et un éléphant femelle, qui nous fournirent d'abondantes provisions.

Au jour fixé, nous partîmes de grand matin, et ne fîmes halte qu'à neuf heures du soir. Nos bœufs, comme je m'y étois attendu, n'avoient trouvé dans la route point d'eau et peu d'herbe; et après une journée aussi pénible, il leur fallut encore passer la nuit à jeun.

Quant à nous, les Houzouânas avoient eu la sage précaution de remplir toutes mes outres de l'eau des roches. Mais on peut s'imaginer ce qu'étoit une boisson battue pendant tout un jour, chaude comme de la lessive, et qui, ayant contracté l'odeur et le goût des peaux dans lesquelles elle étoit renfermée, sembloit plus propre à faire vomir qu'à rafraîchir et à désaltérer.

Heureusement j'avois conservé quelques cruchons de vin et de bière qui, s'étant aigris par la chaleur et le balottement, étoient devenus un vinaigre assez bon au milieu d'un désert. J'en versois quelques cuillerées dans les mauvaises eaux que souvent nous avions à boire, et cette acidité, en corrigeant leur saveur désagréable, les rendoit plus saines.

Pendant la nuit nous apperçûmes des feux dans le sud-ouest. Ils annonçoient

quelqu'une de ces hordes dont m'avoient parlé les Houzouânas, et le lendemain, au moment du départ, je donnai ordre qu'on marchât vers eux.

Cette journée ne pouvoit manquer d'être très-fatigante pour des animaux qui, depuis vingt-quatre heures n'avoient pas bu; mais elle le fut pour moi plus qu'elle ne devoit l'être encore, parce que m'étant séparé de la caravane pour chasser, avec Klaas, quelques zèbres isabelles que nous avions apperçus dans la plaine, nous nous égarâmes pendant ce temps, et nous fîmes bien du chemin inutile jusqu'à ce que nous l'eussions retrouvée.

D'après la règle que je m'étois faite, toutes les fois que je me rendois à une horde, d'envoyer quelques personnes en avant, afin de la prévenir de mon arrivée et de me concilier son amitié, je devois suivre pour celle-ci le même usage. Il étoit de même dans les convenances que je choisisse pour députés quelques-uns de ces Houzouânas, qui s'étoient vantés d'être les alliés et les amis des hordes de ce canton.

Je jugeois, puisqu'ils se disoient en paix, que cet état ne leur étoit pas habituel, et

que par conséquent il devoit tout au moins régner beaucoup de réserve entre eux et leurs voisins. Ce fut pour cette raison-là même que je ne voulus point d'eux. Tant d'intimité m'étoit suspecte, non que je crusse les Houzouânas capables d'une noirceur et d'une trahison ; mais je craignois que la horde ne se prévînt contre moi en me voyant dans une pareille compagnie, et annoncé à elle par des gens qui, certes, étoient plus craints qu'aimés.

Envoyer quelques-uns des miens n'étoit point praticable. Seuls, ils n'eussent pu remplir leur mission, faute d'interprètes. Accompagnés d'Houzouânas, l'inconvénient d'une prévention défavorable subsistoit toujours. Dans cette incertitude, il ne me restoit qu'un parti à prendre, celui de renoncer à me faire précéder, et c'est ce que je fis aussi. Nous arrivâmes, vers les neuf heures du soir, à la vue de la horde, et aussi-tôt, sans autre préliminaire, j'établis mon camp à deux cents pas d'elle.

Une arrivée aussi brusque ne pouvoit manquer d'y jeter l'alarme, et peut-être de la disperser à l'instant. Mais quel que pût être leur effroi, un grand malheur les met-

toit hors d'état de fuir : c'étoit une maladie pestilentielle, qui déjà avoit fait périr beaucoup d'entre eux. Ceux qui existoient encore, s'en trouvoient tous attaqués, ainsi que leurs troupeaux. Couverts d'ulcères de la tête aux pieds, ils étoient gisans dans leurs huttes, où ils exhaloient une odeur cadavéreuse et insupportable.

Cette peste, disoient-ils, avoit pris naissance dans les contrées de l'ouest. Elle s'y étoit répandue avec des ravages affreux, et c'est-là qu'eux-mêmes l'avoient gagnée. Il y avoit peu de jours que ceux de la horde qui se croyoient en santé s'étoient retirés vers le sud, pour échapper à l'épidémie. Mais ils en portoient le germe avec eux, et probablement, ajoutoient les malades, elle se sera développée dans leur route.

Cette fuite au reste, pour le dire en passant, donne l'explication de ces assertions absurdes qu'on trouve dans certains voyageurs mal instruits. A les entendre, les nations sauvages, dans leurs émigrations et leurs marches, abandonnent ceux des vieillards et des infirmes qui ne sont pas en état de les suivre. C'est-là une calomnie, et cette calomnie est fondée sur une erreur que

le fait qu'on vient de lire peut servir à rectifier.

Le spectacle horrible que nous avions sous les yeux, jeta l'épouvante dans ma caravane, et sur-tout parmi mes grands Namaquois, qui, plus susceptibles de terreur parce qu'ils étoient les plus lâches et les plus pusillanimes de la troupe, avoient d'ailleurs quelque expérience sur cette peste qu'ils avoient vue répandue sur leur nation, et dont, par conséquent, ils connoissoient les effets.

Ils me déclarèrent que si je ne changeois point de route, ils se sépareroient de moi le lendemain; que la crainte d'être attaqués par les Boschjesman n'étoit rien pour eux en comparaison d'une mort affreuse qu'ils regardoient comme inévitable, et qu'après tout il leur seroit possible d'échapper aux Boschjesman en ne marchant que la nuit.

Pour cette fois, leurs terreurs me parurent fondées. Moi-même je les partageois, et assurément je n'avois pas plus d'envie qu'eux de m'exposer à une maladie qui, en trois jours, pouvoit nous enlever tous.

J'annonçai donc que le lendemain, au lever du soleil, nous décamperions; et en

attendant, je pris quelques sûretés de précaution qui me parurent nécessaires, telles que celle de nous placer au-dessus du vent, de nous entourer de feux pendant la nuit, et sur-tout de faire garder nos bêtes, pour empêcher qu'elles ne s'approchassent de celles de la horde, et ne contractassent la maladie. Le lendemain, effectivement, après avoir envoyé du tabac aux malades, avec ordre de le déposer à quelque distance des huttes, et avec défense expresse de rien accepter d'eux, je donnai le signal du départ, et nous nous éloignâmes avec la résolution de traverser droit dans l'est, afin d'échapper à la contagion qui régnoit sur le côté où nous nous trouvions.

Nous regrettions beaucoup d'avoir quitté, deux jours auparavant, la chaîne des montagnes de l'est qu'il s'agissoit maintenant de rejoindre, non sans faire un très-grand chemin et essuyer de nouvelles fatigues en pure perte. Mais heureusement que notre bonne fortune nous envoya une pluie assez abondante, qui rafraîchit et soulagea nos bœufs.

Néanmoins, comme indépendamment de leur charge ils avoient mes gens à porter,

et qu'ils firent treize lieues sans s'être arrêtés plus d'une heure ou deux, ils arrivèrent très-fatigués. Je fus même obligé d'en abandonner en route deux, qui heureusement rafraîchis par la pluie et le repos, revinrent au camp dans la nuit.

De toute ma troupe il n'y avoit que les Houzouânas qui montrassent encore quelque courage et quelque force. Tous les autres, peu accoutumés à de grandes fatigues et peu propres à les supporter, étoient excédés. Ils ne se traînoient plus qu'avec peine; et se faisoient porter alternativement par les bœufs. Les grands Namaquois, les yeux caves et l'air abattu, n'avoient plus la force de parler; mais quoiqu'ils ne parlassent point, leur silence même m'annonçoit à chaque instant qu'ils regrettoient bien de s'être engagés à me suivre. Enfin, qui eût vu ma caravane l'auroit prise pour un hôpital ambulant.

Les animaux eux-mêmes, exténués par de longs jeûnes et par des marches excessives, se ressentoient de l'abattement général. Mes chevaux boitoient, et dans l'impossibilité de m'en servir, j'avois été obligé de faire la route à pied. J'ai déjà dit que la

fatigue des bœufs étoit telle, qu'il m'avoit fallu en abandonner deux. Mes chiens avoient la plante des pieds douloureuse et ensanglantée. Non-seulement ils étoient devenus indifférens pour la quête du gibier; mais ils le voyoient lever devant eux sans faire un pas pour le poursuivre. Je ne pouvois plus, comme auparavant, les mettre dans mes chariots, puisque je n'avois pas de voitures. C'étoit une chose pitoyable que de voir leur marche éreintée. De temps en temps ils s'arrêtoient pour se lécher les pieds, et ce soulagement momentané, en attendrissant la peau les leur rendoit plus douloureux encore.

Notre nuit n'eut d'autre événement que la découverte de plusieurs feux, que nous apperçûmes en avant sur les montagnes, et qui, par les idées d'espoir qu'ils nous annonçoient, me donnèrent quelque joie. Mes Houzouânas sur-tout en témoignèrent leur satisfaction, parce qu'ils les crurent d'abord des signaux de leurs camarades. Mais après bien des observations, n'y ayant point reconnu leur alphabet et leur langue, ils s'accordèrent à les regarder comme des feux nocturnes, allumés par quelque

horde voisine qu'ils ne connoissoient pas.

Le repos et le sommeil d'une nuit n'avoient pu suffire pour rétablir les forces de gens aussi harassés que les miens. Le matin ils se plaignirent tous de courbature, et je crus un moment qu'il me faudroit rester au lieu où j'étois campé. Mais leur ayant représenté qu'il ne nous falloit plus guère qu'une journée pour gagner les montagnes et la horde dont nous avions apperçu les feux, et que je leur promettois que nous y ferions une halte de plusieurs jours afin de leur donner le temps de se reposer, ils reprirent courage et retrouvèrent des jambes.

Vers les cinq heures après midi, nous arrivâmes dans le voisinage de la horde; les bœufs et les chiens, sentant l'eau, se détachèrent de nous à l'instant; et prenant le galop sans qu'on pût ni les rappeler ni les retenir, ils se portèrent à toutes jambes vers le kraal. Leur odorat ne les avoit point trompés. Ils trouvèrent effectivement des puits; mais ces puits étoient fermés, et ils se virent réduits à flairer et à tourner tout autour sans pouvoir s'y désaltérer.

On se représente sans peine quelle dut être la surprise de la horde à l'apparition

subite de tous ces animaux. Mais ce fut bien une autre alarme quand nous parûmes tous, et qu'elle vit près d'elle une troupe de ces Houzouânas si redoutés, ayant au milieu d'eux un Blanc, moins formidable peut-être mais plus effrayant encore pour des yeux qui n'avoient jamais vu des hommes blancs. Consternés et stupéfiés à la vue de ce spectacle, ils n'avoient ni la force de fuir, ni l'assurance d'avancer vers nous.

Pour les tirer de cet état pénible, j'allai à eux, et sans paroître m'appercevoir de leur embarras, je leur fis demander s'ils avoient quelques personnes infectées de cette maladie qui venoit de nous chasser des montagnes de l'ouest. Ma question les glaça d'effroi. Ils connoissoient par expérience, ainsi que mes Namaquois, cette épidémie désastreuse. Cependant ils n'en étoient point attaqués pour le moment, et en conséquence, d'après leur réponse, je fis dresser mon camp près d'eux.

Depuis quatre jours mes animaux avoient fait plus de quarante lieues, sans avoir ni bu ni mangé qu'une seule fois à la horde malade. Je trouvois des pâturages dans celle-ci, et je me proposois, suivant mes pro-

messes, d'y rester quelques jours pour leur donner le temps de se refaire. Mais pour cela je desirois de gagner son amitié et de me lier avec elle. Or, c'est ce qui d'abord me parut d'un succès difficile. Ni dans l'après-dîner, ni même dans la soirée, pas une seule personne du kraal ne vint à mon camp, et le sentiment que cette conduite annonçoit me surprit d'autant plus, qu'aucune nation sauvage ne me l'avoit encore témoigné. Etoit-ce moi ou les Houzouânas qu'ils appréhendoient ? Craignoient-ils qu'arrivant d'un canton de pestiférés, nous ne leur apportassions les germes de la maladie? je l'ignore; mais à coup sûr cet éloignement supposoit de la méfiance, et cette méfiance étoit même telle, que pendant la nuit ils délibérèrent s'ils ne se retireroient point dans les montagnes.

Klaas, qui sans cesse cherchoit l'occasion de me servir et de m'être utile, étoit allé aux observations dès le point du jour, et il vint me faire part d'une remarque importante. La horde étoit très-considérable, et cependant il n'y avoit vu qu'un très-petit nombre de bestiaux, incapable de fournir à la subsistance de tant de personnes, d'où il

concluoit qu'on avoit caché et fait disparoître une grande partie du troupeau. Cette conjecture me paroissoit fondée ; mais les soupçons de ces Sauvages m'affligeoient plus qu'ils ne m'étonnoient.

Pour les faire cesser, j'assemblai les Houzouânas. Je leur prescrivis la conduite que je voulois qu'ils tinssent avec la horde, et leur déclarai que s'ils donnoient lieu à la moindre plainte, non-seulement je cesserois d'être leur ami, mais que je m'unirois à la horde pour les exterminer tous jusqu'au dernier. Ils protestèrent qu'ils ne manqueroient en rien à la fidélité qu'ils m'avoient promise, et je dois répéter ici, qu'effectivement tant que j'ai vécu avec eux, ils n'y ont jamais manqué.

Tranquille sur leur compte, je voulus aller rassurer la horde, et me rendis sans suite au kraal. La confiance qu'annonçoit ma démarche y dissipa toutes les craintes, et ma conduite acheva d'établir l'union. Bientôt les troupeaux reparurent. On vint le soir m'apporter du lait. On m'amena même quelques moutons, que je payai libéralement avec du tabac. J'achetai aussi cinq bœufs et quatre vaches, qui à l'instant furent livrés

aux Houzouânas, pour m'acquitter du marché que j'avois conclu avec eux. Enfin, le lendemain toute la horde vint avec l'affection de la fraternité, me visiter dans mon camp.

Afin de cimenter ces sentimens de bienveillance, je proposai une grande chasse à laquelle tout le monde, sans exception, fut associé. Nous tuâmes beaucoup de gazelles, et l'on se doute bien que dans la distribution du gibier, je traitai libéralement tous les habitans de la horde.

Le séjour que je fis chez eux, et les bons pâturages que j'y trouvai, eurent bientôt rétabli mes bestiaux. Rien ne s'opposoit plus à mon départ, et j'étois d'autant plus rassuré sur la route, que par-tout, au pied des montagnes, l'*herbe des Boschjesman* étoit en pleine verdure.

Néanmoins avant de quitter la horde, je voulus l'obliger encore, et lui proposai de faire un traité de paix et d'alliance avec les Houzouânas, traité auquel ne devoient assister ni têtes couronnées, ni ambassadeurs; mais qu'un gage purement patriarchal pouvoit maintenir plus long-temps, et rendre peut-être plus sûr que les grands mots d'humanité, de justice et d'honneur, si souvent

employés pour masquer une perfidie. Les Houzouânas offroient d'y accéder. Les autres étoient trop intéressés à ce qu'il se conclût, pour ne pas y consentir. Ils donnèrent un bœuf et quatre moutons, et les deux nations se promirent d'être amies, ou plutôt l'une des deux promit de vivre en paix avec l'autre.

En partant de la horde, nous fîmes pour notre première marche neuf lieues tout d'une traite, en suivant les sinuosités de la chaîne des montagnes, et déjà il étoit nuit close quand nous arrivâmes près d'une source dont les eaux étoient assez abondantes pour former un ruisseau ombragé de mimosas. Tout-à-coup un grand bruit se fit entendre. C'étoit une troupe d'animaux sauvages qui, cantonnée sur le bord du ruisseau, se sauvoit précipitamment à notre approche.

Curieux de connoître à quels voisins ou à quels ennemis nous allions avoir affaire, je me procurai de la lumière, et je vis par les fumées que les fugitifs étoient des éléphans. Mais avec les feux et quelques fusillades répétées de temps en temps, nous parvînmes à les écarter, et notre nuit fut assez tranquille.

Le jour en nous éclairant me montra que la chaîne changeoit de direction et alloit se perdre à l'ouest. Quoique mon premier projet eût été de gagner ces contrées, je ne le pouvois plus à présent sans m'exposer moi et toute ma troupe aux risques de cette peste affreuse qui les désoloit. Je consultai donc mes Houzouânas sur la route qui me restoit à prendre pour gagner la rivière des Poissons. Car, en dernier résultat, c'étoit-là que je voulois aboutir, et c'étoit-là qu'ils s'étoient chargés de me conduire.

Ma demande ne pouvoit manquer de leur plaire, puisqu'en les mettant à portée de me faire arriver au fleuve par le chemin le plus court, elle les acquittoit plus promptement envers moi, et leur rendoit la liberté d'aller retrouver leurs camarades et de continuer leur marche.

Ils me répondirent que de l'autre côté des montagnes que nous avions à dos, couloit le fleuve, que si je voulois me fier à eux et me résoudre à traverser la chaîne, ils répondoient de me conduire en deux jours sur ses bords; qu'ils connoissoient des défilés par lesquels ils se chargeoient de faire passer mes équipages, et que, dès la première

journée peut-être, ils me mettroient à portée d'apprécier s'ils savoient tenir leur parole.

Pour moi, qui jusqu'à ce moment les avois toujours trouvés fidèles, je ne doutois nullement de leur bonne foi, et j'étois résolu à m'abandonner à leur conduite avec la plus parfaite confiance. Mais il n'en étoit pas ainsi de ma troupe. Elle prit l'alarme et se crut perdue; et ce furent encore les grands Namaquois qui les premiers sémèrent la terreur: nation timide, incapable d'aucun secours dans un danger, et toujours prête à s'effrayer de celui qui n'existoit pas encore. Ces feux particuliers que tous les soirs les Houzouânas allumoient sur les hauteurs, avoient sans cesse été pour eux un objet de crainte. A les entendre, c'étoient des signaux faits pour appeler d'autres brigands et pour leur donner connoissance du moment où ils devoient nous attaquer. Ce moment approchoit, disoient-ils; et c'étoit après nous avoir engagés et perdus dans des défilés impraticables, qu'on alloit nous massacrer tous l'un après l'autre.

Quoique ces terreurs me parussent extravagantes, cependant je n'avois, pour les com-

battre, que des préventions favorables. D'ailleurs, avant d'entreprendre une marche très-hasardeuse, et dont les dangers ainsi que les difficultés nous étoient inconnus, il étoit de la prudence de savoir si je pouvois encore compter sur quelques-uns de mes gens, et si les terreurs que manifestoient les Namaquois étoient générales.

Je crus donc sage d'interroger Klaas; Klaas, le plus fidèle et le plus sensé de tous mes gens, et à ce titre, devenu mon conseil et mon ami. Je lui demandai si, vivant parmi les Houzouânas et se trouvant sans cesse à portée de les observer, il n'avoit rien vu qui pût m'inspirer quelque défiance sur leur proposition, et si je ne devois point craindre que, par leurs signaux, ils ne se fussent entendus avec leurs camarades pour nous attirer dans les montagnes et nous égorger sans peine quand ils nous y auroient dispersés.

Klaas, bien loin d'être intimidé, cherchoit plutôt à me rassurer moi-même. Il m'observoit, avec raison, que les Houzouânas, par la conduite qu'ils avoient tenue jusqu'alors, montroient assez n'avoir conçu aucun projet perfide; qu'ils marchoient tou-

jours avec nous, plutôt dispersés que réunis; qu'ils étoient les premiers à soigner mes bestiaux, à porter des secours même à mes gens, soit en partageant leurs services dans mon camp, soit en bravant les plus grandes fatigues pour aller chercher de l'eau, dans des outres, sur les rochers les plus escarpés; qu'enfin ces feux, qui alarmoient si fort ma troupe, n'étoient absolument que ce que nous les avions vu faire la première fois, et nullement des signaux imaginés contre nous; et qu'il étoit, dans tous les cas, plus prudent de continuer à vivre comme par le passé, que de leur inspirer tout-à-coup, par une conduite différente, l'idée qu'on pût les redouter et chercher à les fuir.

Ce discours d'un homme aussi sensé que fidèle et intrépide, acheva de me déterminer. Peu m'importoit que les Namaquois et leurs semblables tremblassent ou non, me suivissent ou restassent; j'étois décidé à prendre la route que m'indiquoient les Houzouânas, et à m'abandonner aveuglément à leur conduite. D'ailleurs, en partant, j'étois bien sûr que les trembleurs suivroient comme les autres; et c'est ce qui arriva.

Il n'y avoit qu'une nation aussi active et

aussi infatigable que les Houzouânas, qui fût capable d'avoir tenté de traverser de pareilles montagnes, et qui le fût sur-tout d'y réussir. Pour moi, dès les premiers pas que nous y fîmes, j'y trouvai tant de difficultés et d'obstacles, que si je n'avois point eu de pareils guides, j'aurois, je l'avoue, regardé l'entreprise comme folle, et ordonné de rebrousser chemin.

Mais ils s'étoient attendus à ce premier effet; et en conséquence, ils ne songeoient qu'à nous animer et à nous encourager de leur mieux. Je les voyois courir en avant, grimper sur les rochers pour découvrir les passages les moins difficiles, et revenir pour nous les indiquer. Ils ne craignoient pas de doubler leurs fatigues, pourvu qu'ils réussissent à nous épargner quelque difficulté; et ils mettoient dans tout cela tant de zèle, d'attention et d'intelligence, que l'admiration qu'ils me causoient me faisoit oublier le dur et pénible travail de notre marche.

Il en étoit de même pour nos animaux. Mes gens n'étant plus en état de les mener, il avoit fallu en charger nos guides; et ceux-ci mettoient à cette partie de ma caravane la même ardeur. Tandis que les uns nous dirigeoient

à travers les ravins, les gorges et les fondrières, les autres conduisoient, par le haut des montagnes, nos bœufs chargés. Du bas des rochers que nous gravissions, nous les entendions au-dessus de nos têtes animer les animaux par leurs cris; ce bruit confus, le premier sans doute qui ait troublé ces solitudes, battoit tous les rochers d'alentour. Il effrayoit les animaux sauvages; je voyois fuir au loin et se retirer dans leurs trous, les damans, les hyènes et jusqu'aux tigres. Le vautour fuyoit dans les airs, abandonnant son asyle accoutumé, et répondant au beuglement de mes animaux par des croassemens épouvantables.

Le voisinage des bêtes féroces devenoit très-inquiétant dans la situation où nous nous trouvions. Séparés forcément les uns des autres par l'âpreté des lieux, et hors d'état par conséquent de nous secourir mutuellement, nous avions tout à craindre si elles nous attaquoient. Falloit-il passer par quelque ravin étroit et profond, c'étoit une autre sorte de péril; serrés entre des rochers entassés les uns sur les autres, et qui quelquefois s'élevoient verticalement à plus de deux cents pieds au-dessus de nos têtes, nous cou-

rions le risque d'être écrasés par la chute de quelque éclat, détaché par ceux qui marchoient au-dessus de nous : au milieu de tous ces dangers et de ceux que leur imagination y ajoutoit encore, mes trembleurs n'étoient pas à leur aise. La consternation étoit peinte sur leurs visages. Ils marchoient dans un profond silence, mais avec des mouvemens d'inquiétude qui annonçoient l'état de leur ame.

Enfin cependant, à force de monter et de gravir, nous atteignîmes la crête de la chaîne; et ce fut pour nous un moment de satisfaction bien agréable que celui où les premiers de la troupe qui y parvinrent, portant au loin devant eux les yeux sur la plaine, et l'appercevant, s'écrierent tous comme s'ils eussent échappé à un naufrage.

Tout le monde accourut; et alors l'alégresse devint universelle. Les Houzouânas paroissoient jouir de la joie commune. Ils se plaisoient à me montrer dans la plaine les sinuosités du fleuve et les arbres qui bordoient ses rives; de leur côté, mes gens montroient un peu de honte de les avoir soupçonnés, et bientôt la confiance alloit surpasser toute leur inquiétude.

Il nous restoit à descendre la montagne, et nous devions nous attendre aux mêmes fatigues que nous avions éprouvées en montant. Mais outre que la joie d'approcher du terme ne pouvoit manquer de les adoucir, elles s'annonçoient réellement comme moindres, parce que la plaine du fleuve étant plus élevée que le côté opposé, l'espace à parcourir étoit plus court.

D'ailleurs, à une certaine distance du sommet, nous trouvâmes, en descendant, une station qui nous arrêta : c'étoit un vallon frais et charmant arrosé par un ruisseau, et dont la rencontre nous fut d'autant plus agréable, qu'au milieu de ces montagnes hideuses nous n'avions vu jusques-là que des objets d'horreur.

A cet aspect, mes gens oublièrent et les fatigues qu'ils venoient d'essuyer et celles qui les attendoient encore. Ils ne songèrent plus même au voisinage de ces tigres dont ils avoient été si effrayés. Tous me demandèrent de m'arrêter et de leur laisser passer la nuit dans le vallon; j'y consentis d'autant plus volontiers, que le lieu offroit de très-bonne eau pour la troupe et d'excellens pâturages pour nos bestiaux.

Pendant qu'on dressoit le camp, je m'amusai à remonter le ruisseau, pour jouir de l'agrément de ses bords. Après quelques détours, j'arrivai à une roche creusée en grotte, dans laquelle il prenoit sa source. Son eau fraîche et limpide en remplissoit la capacité et y formoit bassin. Excédé de fatigue et de chaleur, je ne pus résister au plaisir d'y prendre un bain.

Ce soulagement me rafraîchit et me soulagea; et je sortis après avoir gravé mon nom sur cette roche vierge, qui, avant moi peut-être, n'avoit encore été visitée par aucun être humain.

Dans la nuit, les Houzouânas accoururent à ma tente avec de grandes démonstrations d'alégresse, pour m'annoncer qu'ils venoient d'appercevoir enfin les signaux de leurs camarades. Effectivement ils me montrèrent à l'horizon, vers le nord-ouest, des feux qu'ils disoient être ceux d'une de leurs hordes, et à laquelle ils venoient de répondre par les leurs, que le surlendemain dans la nuit ils se rejoindroient à elle.

Si ma troupe eût été moins nombreuse, je me serois fait un plaisir de rester huit jours sur ce joli ruisseau et près de cette grotte si

fraîche qui m'avoit tant plu. Mais la plupart de mes gens étoient pressés de retourner chez eux. Ce fleuve qu'ils avoient en perspective aiguillonnoit leur impatience; et le matin ils montrèrent, pour partir, la même ardeur qu'ils avoient montrée la veille pour rester près du ruisseau. Je consentis donc au départ; et vers le midi nous nous trouvâmes sur les bords de la riviére tant desirée, sans que, dans cette traversée si pénible des montagnes, il nous fût arrivé le moindre accident.

Ce fut là que les grands Namaquois commencèrent à respirer et à se remettre de leurs frayeurs. Le premier jour de notre traversée, ils avoient gardé un morne silence, tristes et pensifs, comme si on les eût conduits à la mort. Le second, quand ils eurent apperçu la plaine, ils se déridèrent un peu, et je les vis montrer assez d'assurance pour se parler à l'oreille. Mais lorsqu'arrivés au fleuve, ils respirèrent leur air natal et revirent les contrées qu'ils connoissoient, alors leur gaîté et leur sécurité s'épanouirent tout-à-fait; ils recouvrèrent pour la première fois la parole et le maintien. On eût dit que sur leur palier ils ne craignoient plus ces terri-

bles Houzouânas, dont la société les avoit tant fait trembler.

Le lendemain matin, ceux-ci me prévinrent qu'ils alloient se retirer et rejoindre leurs camarades. Je n'avois plus rien à exiger d'eux ; leur promesse étoit remplie. Cependant, je ne voulois pas laisser partir ces guides intrépides et fidèles, sans leur donner quelque témoignage de ma reconnoissance et de ma satisfaction ; mais j'étois indécis sur ce qui leur seroit le plus agréable.

Ma provision de tabac étoit tellement épuisée, que depuis quelque temps j'étois obligé de mettre dans mes distributions la plus sévère économie ; et d'ailleurs, c'est-là une privation à laquelle ces hommes sobres, par leur vie errante et leur éloignement des colonies, sont tellement accoutumés qu'elle ne leur coûte point. Pour des verroteries, ils s'en soucioient peu. L'objet qu'ils eussent recherché de préférence, étoit un couteau ; mais il ne m'en restoit guère qu'une demi-douzaine ; et par conséquent chacun ne pouvoit avoir le sien. Je me proposai donc de leur en distribuer quatre ; et afin que personne ne fût mécontent, j'annonçai que j'allois faire tirer au noir, et que les quatre

tireurs dont la flèche approcheroit le plus près du but, auroient chacun un couteau.

Cet exercice devenoit pour ma caravane une sorte de fête. Moi-même, indépendamment de l'amusement que je me promettois d'y trouver, j'allois apprendre jusqu'à quel point étoit redoutable l'adresse des Houzouânas à manier leurs armes; et je laissois dans leur mémoire un événement qui pendant long-temps devoit leur donner lieu de parler de moi, et de me faire connoître à leur nation, si, comme je l'espérois, je devois retourner chez elle.

Ma proposition fut reçue avec acclamation. Il n'y eut que l'Hottentot qu'elle parut mécontenter, parce que se sentant tireur moins habile, il désespéroit d'obtenir un des prix. Si j'avois éprouvé de bons offices de la part des Houzouânas, c'étoit plus à leur caractère que j'en étois redevable qu'à lui, qui, de race étrangère et depuis peu établi dans la horde, devoit y avoir, pour ce qui me regardoit, peu de prépondérance. Néanmoins, comme il m'avoit été utile en qualité d'interprète, et que c'étoit lui principalement qui m'avoit donné des instructions et des connoissances sur la nation, je crus

lui devoir quelque dédommagement ; et en conséquence je lui promis un couteau.

Nos fusils, par la facilité que donnent leur mire et leur direction, sont une arme si sûre, qu'en vérité c'est presque une honte de n'y être point adroit. Il n'en est point ainsi de l'arc ; et à moins que le Sauvage ne tire perpendiculairement sur sa tête, le fusilier a sur lui un avantage immense, surtout à mesure que l'objet auquel on vise, s'incline et se rapproche de la ligne horizontale.

Dans ce dernier cas, s'il ne tire pas à une très-grande proximité, sa flèche n'a plus de portée directe. Il faut donc, pour qu'elle atteigne le but, qu'il lui fasse décrire une parabole, et la donnée de cette courbe est une combinaison qui exige quelque calcul.

Un autre élément nécessaire est celui de la juste force qu'il doit donner au trait, s'il ne veut pas ou dépasser le but ou rester en deçà.

Enfin, une troisième connoissance indispensable, c'est la hauteur de la courbe, c'est-à-dire, la combinaison de la force et de la distance.

Pour mieux me faire entendre, je suppose

le but à cent cinquante pieds de distance. Dans ce cas, il faut que le petit rayon de la parabole, quelle qu'en soit l'étendue, ait le tiers de la longueur du grand diamètre; ou, en d'autres termes, que le point le plus élevé où se porte la flèche soit égal à cinquante pieds. Il faut encore que ce point le plus élevé coupe presque en deux parties égales le diamètre de la distance : autrement, si la flèche l'outre-passe, elle porte au-delà du but; si elle passe en dessous, le coup devient trop court.

Le genre de vie que j'ai mené long-temps, m'a donné quelque expérience sur la théorie, ainsi que sur la pratique de cet art. Ceux de mes amis qui ont vécu plus particulièrement avec moi, savent qu'avec une sarbacane j'ai souvent démonté des hirondelles au vol; et maintes fois ils m'ont vu couper ma balle en deux parties sur le tranchant d'un couteau qui me servoit de but; je manie encore assez adroitement un arc : dans mon enfance j'ai fait à Surinam, parmi les jeunes Caraïbes, l'apprentissage de cette arme, et je m'y suis perfectionné dans mes voyages d'Afrique, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion; et il m'est arrivé plusieurs

fois de disputer d'adresse avec les plus habiles tireurs hottentots.

Le Sauvage ne connoît aucunement la théorie dont je viens d'exposer ici quelques principes ; mais il acquiert par la pratique et l'usage, une habileté qui vraiment est étonnante. Eh ! que ne doit-on pas attendre de gens qui, pour leur subsistance et la défense de leur vie n'ayant que leur arc, s'exercent à le manier dès l'âge le plus tendre ?

J'ai vu les Hottentots de l'est, en général, très-adroits à manier l'arc. Mais aucun n'a poussé l'adresse aussi loin que les Houzouânas. Chez eux l'exercice de la flèche est devenu un art ; et cet art fait même une partie de leur tactique, ainsi que j'ai eu lieu de m'en convaincre par cette fête de l'arc que je proposai pour mes couteaux.

Le but fut un cercle tracé, noirci avec du charbon sur l'aubier d'un gros mimosa que j'avois fait dépouiller de son écorce. Je laissai aux tireurs la liberté de fixer eux-mêmes la distance à laquelle ils vouloient se placer ; et ils la déterminèrent par un léger sillon tracé sur la terre, et qu'il n'étoit point permis d'outre-passer.

Après ces préliminaires, tous coururent au

lieu fixé; mais ils s'y rendirent confusément, et en poussant des cris de joie, comme si chacun eût marché à une victoire assurée.

Alors chacun choisit dans son carquois la flèche qu'il croyoit la plus propre à lui procurer cette victoire; et les précautions qu'ils apportèrent à ce choix, le soin avec lequel ils examinèrent leurs flèches l'une après l'autre, l'attention qu'ils mirent à les mesurer sur l'arc, à les peser, à les balancer dans la main, furent réellement une chose très-remarquable.

La flèche étant choisie, ils la placèrent sur leur arc; puis on les vit successivement s'accroupir, la tête entre les genoux, ainsi que des grenouilles; sauter et s'élancer de côté et d'autre, comme pour éviter les flèches de leurs ennemis; faire des feintes, mirer le but, s'approcher, s'éloigner du sillon, et prendre cent attitudes différentes, qui d'abord me parurent des singeries, mais qui réellement n'étoient qu'une étude pour mesurer la position et la distance de l'objet.

A chaque instant je m'attendois, d'après leurs mouvemens, qu'ils alloient tirer. Mais tout-à-coup ils reculoient et recommençoient leurs sauts et leurs feintes, et souvent, au

moment où je m'y attendois le moins, ils la décochoient; enfin quand tous eurent tiré, je donnai le couteau à celui qui avoit le plus approché du centre du but.

Ce fut la même chose pour les trois autres. A chaque fois qu'il fallut en gagner un, les tireurs restans employèrent le même manége. Mais comme à mesure que les prix diminuoient de nombre, chacun redoubloit d'ardeur et d'activité, ils déployèrent à mes yeux, pendant plus de trois quarts-d'heure que dura l'exercice, toutes les ruses, toutes les feintes et tous les mouvemens de leur tactique guerrière.

Cette parade dura même après l'adjudication des quatre prix. Ceux qui n'en avoient pas eu continuèrent de tirer; et ce ne fut pas sans rire que je vis plusieurs d'entre eux, après avoir mis leur flèche dans le cercle noir, se fâcher contre leur maladresse d'avoir tiré si mal quand il y avoit quelque chose à gagner, et si bien quand le coup devenoit inutile.

De mon côté, pour leur montrer ce que je savois faire, j'allai avec ma grosse carabine me placer au sillon, et de-là je tirai plusieurs coups à balle, qui tous donnèrent dans le but.

Non content de leur montrer ma supériorité, je voulus les convaincre de celle de mes armes. Je pris pour but une roche, contre laquelle je tirai à quatre cents pas de distance. Chaque coup en faisoit sauter un éclat; et à chaque coup, je voyois mes Sauvages stupéfiés chercher à deviner sur mon visage par quelle inconcevable magie j'opérois si promptement et si loin un pareil effet.

Pour porter cet étonnement à son comble, je les plaçai tous à la file sur une même ligne; je m'éloignai d'eux à une distance du double, puis mettant dans ma carabine une balle percée d'outre en outre, et forçant un peu la charge de l'arme, je leur fis siffler la balle en tirant au-dessus de leurs têtes.

Ce sifflement, qu'ils entendirent avant d'avoir entendu l'explosion de la carabine, les confondit d'admiration. Ils ne doutèrent pas que je n'eusse la faculté de porter coup aussi loin que je le voulois, et que celui-ci n'eût été produire son effet au loin, à une distance incommensurable.

Ces expériences, jointes aux coups d'adresse qu'ils m'avoient maintes fois vu faire, comme d'abattre de petits oiseaux au vol et

même des scarabées, leur donnoit une haute opinion de ma supériorité.

Après avoir ainsi subjugué leur imagination par l'impression puissante du pouvoir qu'ils me supposoient, je leur fis sentir combien il avoit été sage à eux de m'accueillir avec amitié, et combien seroient imprudentes celles de leurs hordes qui, par quelque offense, oseroient provoquer mon courroux. Je les chargeai de les avertir des risques qu'en pareil cas elles courroient; mais j'annonçai, en même temps, que par-tout où j'en rencontrerois quelqu'une, je chercherois à m'y faire des amis, comme je l'avois cherché parmi eux. Enfin, je rappelai les services que je m'étois empressé de leur rendre, et les remerciai affectueusement de ceux que, de leur côté, ils m'avoient rendus.

Cela produisit l'effet que j'en attendois. Tous me renouvelèrent les protestations de leur attachement et de leur amitié, tant en leur nom qu'en celui de leurs camarades. Les femmes elles-mêmes, me montrant les ornemens et joyaux que je leur avois donnés, me firent comprendre qu'elles se feroient un devoir de les porter, pour faire connoître

à tous les Houzouânas ce qu'étoit l'homme blanc, l'ami de la nation.

Cette sorte de reconnoissance me flatta beaucoup ; et j'y fus d'autant plus sensible, que celles qui me la témoignoient n'avoient été pour rien dans ces prix de couteaux que je venois de distribuer.

Pour les en dédommager, j'ajoutai, avec largesse, aux ornemens dont je les avois déjà gratifiées, d'autres cadeaux du même genre, qui parurent leur faire le plus grand plaisir. La société des femmes de ma caravane leur avoit inspiré quelque goût pour la parure. Elles s'en glorifioient aux yeux de leurs maris, qui déjà les trouvoient plus aimables ; et je suis convaincu que parmi les autres Houzouânasses elles auront été des objets d'admiration et d'envie. Délicieux passe-temps, momens enchantés, dans quel monde et sous quelles loix faut-il en déplorer la perte !

J'eusse desiré retirer le Hottentot de la vie errante à laquelle il s'étoit dévoué. J'employai même à ce sujet quelques instances, et lui proposai de le ramener avec moi dans les colonies ; mais il se refusa constamment à mes sollicitations. Il avoit une femme et

deux enfans en bas âge dont il ne vouloit point se séparer; et ce motif me parut respectable. Là, les sentimens de la nature n'appartiennent point aux livres, et il n'y a point de livre à faire pour montrer ce qui est bon, ce qui est mauvais. Enfin, la horde se sépara de moi en me serrant la main, et ce moment fut presque partagé par mes tremblemens. J'apperçevois cependant surplus d'un front le plaisir de se voir délivrés du poids énorme de la crainte, et que, malgré tant de services, d'amitié, de confiance, le préjugé n'avoit pu tout-à fait se déraciner de tous les cœurs. Hélas! à quoi tient la renommée!

Pour moi, qui, loin de craindre les Houzouânas, m'étois fait une douce habitude de vivre avec eux et de les aimer, j'avoue de nouveau que je ne les ai point quittés sans regrets, et que je n'ai vu en eux qu'une race d'hommes active, laborieuse et intelligente; une race d'hommes toujours prête à obliger, sans jamais trouver d'obstacles, et supérieure aux autres par son caractère et son courage.

Mais ce qui me la faisoit chérir de prédilection et m'avoit prévenu pour elle, c'étoit son air ouvert et riant. Tel est l'état habi-

tuel de sa physionomie, que jamais on n'y voit la triste et douteuse empreinte de l'inquiétude ou de la méfiance. L'Houzouâna, il est vrai, a des passions violentes. Lorsqu'il en est agité, elles se peignent dans ses traits d'une manière énergique et frappante; mais ces orages sont passagers; et bientôt revenu à lui-même, on n'y apperçoit plus que son ame franche, confiante et loyale.

Chez presque toutes les autres nations africaines, j'avois trouvé un idiotisme imbécille qui les faisoit extasier devant les divers objets, à mon usage, que je portois avec moi. Les Houzouânas les regardoient avec ce mouvement de curiosité qu'un peuple sans arts doit avoir pour tous les monumens et pour toutes les productions de l'industrie; mais cette curiosité n'étoit chez eux ni l'admiration stupide, ni la convoitise enfantine des autres peuples.

Il n'y a eu que mes armes qui les aient vraiment étonnés. Pendant tout le temps qu'ils ont vécu près de moi, elles firent l'objet de leur attention et de leurs entretiens. Mais il faut remarquer que j'avois cherché à leur en inspirer, par les effets, la plus grande terreur. Jamais je ne les leur laissai toucher, et

je me gardai bien sur-tout de leur en montrer la manœuvre et l'usage. Avec le desir de s'en procurer, peut-être en auroient-ils bientôt, et alors de quel danger ne seroient pas pour les colonies et même pour le Cap, ces terribles Miquelets, qui, inattaquables dans leurs montagnes et infatigables dans leurs courses, sont encore, par leurs invasions inopinées et nocturnes, des ennemis irrésistibles ! Plusieurs fois je me suis applaudi que la nation fût une des plus pauvres de l'Afrique, et que, dénuée de tout, elle n'eût rien à offrir aux échanges du commerce. Sans cela, ceux des colons qui se font coureurs des déserts, auroient peut-être pénétré jusqu'à elle. Peut-être lui eussent-ils vendu de la poudre et des armes. Au moins ils lui en auroient donné le desir. Eh ! qui sait ce que ce desir auroit produit !

Ces hommes redoutables sont pourtant ceux, d'entre tous les Africains, qui m'ont inspiré le plus d'amour et d'estime. Ce sont ceux avec qui j'eusse entrepris sans crainte de traverser l'Afrique toute entière, si ma bonne fortune me les avoit fait connoître plus tôt ; et si jamais les circonstances me permettent de reprendre le projet qu'il m'a été si

douloureux d'interrompre, ils seront les seuls que j'y associerai, et les seuls vers qui je dirigerai soudain ma route.

Le plaisir que je sens encore à parler d'eux doit faire juger de la peine que j'eus à les quitter. Pendant le reste du jour, j'éprouvai du vide et de l'ennui. Il sembloit qu'il me manquoit quelque chose; et mon déplaisir augmentoit encore, par le plaisir que leur départ excitoit entre plusieurs de mes Hottentots. Ils triomphoient, comme s'ils eussent gagné leur procès contre moi. Par l'éloignement des Houzouânas, ils croyoient me redevenir plus nécessaires.

La nuit tempéra un peu cette allégresse insolente. Vers la chute du jour, nous apperçûmes des feux, à deux ou trois lieues de nous, sur notre droite; et alors le ton d'assurance baissa tout-à-coup, et les transes recommencèrent. Probablement c'étoient des signaux de reconnoissance, que faisoient à leurs camarades ces Houzouânas qui venoient de me quitter. Mais la seule apparence d'Houzouânas suffisoit pour ramener la terreur dans ma troupe. Elle ne douta point que ce ne fût une horde nouvelle, par laquelle nous allions être bientôt attaqués. En

conséquence, tout le monde passa la nuit à veiller, à s'inquiéter, à se tourmenter de conjectures sinistres. Moi, de mon côté, pour les punir de leur jactance, je les laissai dans leur erreur. J'affectai même d'être de leur avis sur les feux; et tandis qu'ils se livroient aux alarmes, j'allai dans ma tente reposer et dormir tranquillement.

Cette nuit d'inquiétudes ne fit qu'accroître l'impatience qu'ils avaient de retourner chez eux. Si je les en eusse cru, je me serois, dès le lendemain, mis en marche, par le chemin le plus court, vers mon camp de l'Orange. Mais il me souvenoit encore des journées agréables que j'avois passées ci-devant dans les parties supérieures de la Rivière, et je n'avois garde d'abandonner si-tôt les bords d'un fleuve qui m'avoit fourni tant d'oiseaux pour ma collection, et qui, par ses pâturages et ses eaux, pouvoit seul rétablir mes bœufs des fatigues extrêmes qu'ils venoient d'essuyer. Je résolus donc de le parcourir pendant un certain temps; et dès le premier jour, j'employai six heures à le suivre, dans la direction de son cours et de toutes ses sinuosités.

Cette première journée me procura plu-

sieurs espèces nouvelles d'oiseaux, et spécialement une variété de touracos, différente de celle que j'avois vue dans le pays d'Auteniquoi. Il en fut de même des journées suivantes. Toutes devinrent pour moi des moyens de plaisirs, d'acquisitions et de découvertes.

Dans l'une de mes chasses je tuai un monstrueux sanglier, absolument différent de toutes les espèces de cochons connues. Celui-ci, au lieu d'avoir le museau pointu et en forme de trompe, l'a, au contraire, très-large et terminé carrément; il a de petits yeux, peu séparés l'un de l'autre, et placés à fleur de tête presque sur le haut du front. De chaque côté, sur la joue, s'éleve horizontalement une peau cartilagineuse et fort épaisse, dont la longueur et la largeur est de trois pouces. Au premier abord on est tenté de prendre ces excroissances pour les oreilles de l'animal, d'autant plus que celles-ci, appliquées contre le cou, qui est très-court, se trouvent encore cachées, en partie, par une énorme crinière, dont les soies, rousses, brunes et grisâtres ont jusqu'à seize pouces de longueur sur les épaules. Directement au-dessous de ces fausses oreilles se re-

marque encore de chaque côté une protubérance osseuse, saillante de plus d'un pouce, qui sert à l'animal pour frapper de droite et de gauche; il a en outre, quatre défenses, de la nature de l'ivoire, dont deux à chaque mâchoire; les supérieures, longues de sept à huit pouces, sont fort épaisses à leur naissance, et terminées en pointe obtuse; elles sont cannelées et se relèvent en l'air tout en sortant des lèvres; celles de la mâchoire inférieure sont beaucoup plus petites et tellement appliquées contre les grandes, quand la bouche est fermée, qu'on les prendroit alors pour n'être ensemble qu'un seul et même boutoir. La tête de ce sanglier présente un objet vraiment hideux à voir; au premier coup-d'œil on lui trouve des rapports et des ressemblances frappantes avec celle de l'hippopotame, qui n'est guère moins hideuse. Les méthodistes, habitués à ne voir la nature que d'après les règles qu'ils ont établies, se garderont bien de reconnoître un sanglier dans cet animal; car outre son large groin, il lui manque encore des dents incisives aux deux mâchoires. Malgré son museau évasé, il furète la terre pour en tirer les racines, dont il fait sa nourriture. Il est très-

leste, quoique fort épais et très-gros; il court si bien et si vîte, que les Hottentots le nomment le coureur. Je reviendrai un jour sur cet intéressant quadrupède. Je place ici, en attendant, le portrait d'un jeune de cette espèce, que j'ai dans mon cabinet (1).

N'ayant vu ni la source ni l'embouchure de la Rivière des Poissons, je ne puis en assurer le gisement; et je m'en rapporte, au moins pour ce qui regarde l'embouchure, aux navigateurs et aux géographes. Seulement je remarquerai que dans un pays aussi coupé que l'Afrique, c'est une chose très-difficile que de reconnoître une rivière dont le cours a quelque longueur. Tantôt s'enfonçant à travers des montagnes escarpées, ou se perdant sous des rochers; tantôt tombant en cascades, qui souvent deviennent divergentes, et ne se réunissent que pour couler en sens contraire et remonter vers sa source; il est bien difficile de la suivre à tra-

(1) Buffon a donné, d'après le professeur Allamand, dans son Supplément à l'Histoire des quadrupèdes, tome v, planche 11, édition *in*-12, une figure de ce sanglier du Cap; mais dans ce portrait peu exact, on ne reconnoît pas du tout la tête de cet animal, dont tous les caractères ont été négligés par le dessinateur.

vers tant d'obstacles. Pour y réussir, je ne sais qu'un moyen ; ce seroit de la prendre à sa source et de la côtoyer constâmment, sans jamais la perdre de vue. Mais quel homme oseroit tenter de pareilles entreprises ? et même celle-ci eût-elle toujours été praticable ?

Au troisième campement que je fis sur le fleuve, mes grands Namaquois reconnurent une chaîne de montagnes fort élevées, dont ils me vantèrent beaucoup les pâturages, et où, par cette raison, il y avoit presque toujours, me disoient-ils, quelque horde de leur nation. Ces éloges avoient un but, et il n'étoit point difficile de le deviner ; mais comme ce but s'accordoit avec le mien, je m'y prêtai sans peine. Ainsi, après avoir levé le camp, je dirigeai ma marche en suivant les montagnes. Nous arrivâmes en deux petites journées dans un riant vallon, ombragé d'une quantité prodigieuse de mimosas en pleine fleur. Nous y trouvâmes de nombreux troupeaux dont la présence nous indiqua le voisinage d'une horde.

Les Namaquois ayant pris les devants avec Klaas pour m'annoncer, bientôt nous la vîmes paroître toute entière. A cette vue,

mes gens témoignèrent une joie folle. On eût dit qu'après avoir échappé à des assassins, ils retrouvoient des protecteurs qui assuroient leur vie. Ils se félicitoient les uns les autres ; ils serroient la main des nouveaux venus, leur pressoient la poitrine, et les accabloient de démonstrations d'amitié. Très-certainement, quand ceux-ci eussent été leurs amis ou leurs parens, ils n'auroient pas montré plus de transports et d'allégresse. La beauté des pâturages qui par-tout couvroient le pied des montagnes, me décida à passer quelques jours près de la horde.

Quand ma tente fut dressée, le chef de la horde vint me voir, et il me donna des nouvelles satisfaisantes de mon camp de l'Orange, où, pendant mon absence, rien n'étoit arrivé de fâcheux. Il les tenoit d'une autre horde qui étoit allée y échanger des bestiaux pour du tabac. Lui-même auroit bien desiré pouvoir y envoyer quelques-uns des siens pour le même objet, parce que cette denrée manquoit absolument dans le kraal. Mais un événement inquiétant le tenoit dans des alarmes continuelles et l'empêchoit d'affoiblir sa troupe peu nombreuse, en détachant un certain nombre d'hommes.

Depuis quelque temps, un lion et une lionne étoient venus s'établir près de la horde, dans un fourré fort épais, qu'il me montra. En vain, elle avoit cherché à les en déloger; les bêtes féroces étoient restées malgré elle en possession de leur fort. Chaque nuit elles venoient attaquer non-seulement les troupeaux, mais les hommes même; et la nuit dernière, encore, elles avoient enlevé un bœuf. Plein d'espoir et de confiance dans l'effet de mes armes à feu, le chef se félicitoit de mon arrivée. Il me prioit de les employer à le délivrer d'un fléau redoutable, et ne doutoit pas que je ne réussisse, si je l'entreprenois.

Des deux moyens que ces bonnes gens m'offroient de les obliger, il y en avoit un qui n'étoit point en mon pouvoir; celui du tabac. Depuis un mois, mon monde étoit à la demi-ration. Il ne m'en restoit même pas pour fournir à la consommation qu'exigeoit le reste de la route, et je ne voulois pas que, par une libéralité mal entendue, les miens eussent à me reprocher de les avoir privés de ce qui leur appartenoit, pour en gratifier, à leurs dépens, des étrangers.

Il m'étoit plus facile de servir la horde

Hulk Sculp

SANGLIER À LARGE GROIN.

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale
FONDO
PALATINO

dans ce qui regardoit les deux lions ; mais ceci demandoit beaucoup de circonspection et de prudence. Leur obstination à rester dans le fourré, malgré tout ce qu'on avoit tenté pour les en chasser, me faisoit soupçonner qu'ils avoient des petits ; et cette circonstance rendoit l'attaque extrêmement dangereuse.

Ces animaux, déjà si formidables dans toute autre circonstance, sont dans celle-ci d'une férocité à laquelle rien ne résiste. Animés par le besoin de défendre et d'alimenter leur famille, ils ne redoutent plus aucun danger, et résisteroient à une armée entière. Ce n'est plus chez eux du courage seulement, c'est de la fureur et de la rage.

Néanmoins, je m'engageai à les attaquer dès le lendemain, et promis, sinon de les détruire, au moins de les forcer à s'éloigner. Mais, vu l'épaisseur du fourré et la difficulté de l'attaque, j'exigeai qu'indépendamment de tous les hommes qui faisoient partie de ma caravane, et que je comptois employer, tous ceux de la horde se joignissent à moi. Pendant la nuit, nous nous entourâmes de très-grands feux, et nous fîmes, de temps en temps, des décharges de notre mousque-

terie. Ces précautions étoient inutiles. Les deux carnivores avoient à dévorer les restes de leur bœuf de la veille, et ils ne parurent point, mais se firent entendre pendant une grande partie de la nuit.

A l'aube du jour, déjà les hommes de la horde étoient sur pied, et tous armés de flèches et de sagaies, n'attendoient plus que mes ordres pour voler au combat. Les femmes elles-mêmes et les enfans vouloient être de la partie ; moins, à la vérité, pour combattre, que pour satisfaire leur curiosité et jouir de notre victoire. J'entendois les lions rugir encore dans leur fort ; mais bientôt le jour les fit taire ; le soleil parut, et le profond silence qui alors régna autour d'eux fut, pour nous le signal du départ.

Le fourré pouvoit avoir environ deux cents pas de longueur sur soixante de large. Il occupoit un espace plus enfoncé que le terrain voisin ; de sorte que, pour y pénétrer, il falloit descendre. Du reste, tout y étoit épines et buissons, à l'exception de quelques mimosas qui s'y élevoient vers le centre.

Ces arbres, si j'avois pu y aborder, m'eussent présenté un point d'attaque favorable. Grimpé sur leur cime, je m'y serois vu en

sûreté, et j'aurois pu tirer à mon aise les deux animaux; mais il eût été très-imprudent à moi de traverser le fourré pour gagner les arbres, ne connoissant pas précisément le gîte où ils s'étoient réfugiés, et pouvant par conséquent être pris au passage.

Ne pouvant donc attaquer les deux formidables bêtes dans leur retranchement, il s'agissoit d'essayer de les faire sortir du fort; car il étoit difficile, et même impossible d'oser pénétrer jusqu'à eux, attendu que les broussailles étant fort élevées et très-touffues, mes tireurs n'auroient pas eu beau jeu pour ajuster et manier les longs fusils dont ils étoient armés. Je me décidai donc à les placer, ainsi que d'autres Sauvages, de distance en distance, sur les hauteurs tout autour du bois, de manière que les lions ne pussent gagner la plaine sans être apperçus, persuadé qu'aussi-tôt que nous les aurions en rase campagne, nous nous trouverions les plus forts et ne tarderions pas à être victorieux.

Aucun Sauvage n'osant pénétrer dans le bois, nous imaginâmes d'y faire entrer de force, tous les bœufs de la horde.

Quand nous fûmes tous postés et munis de

nos armes prêtes à tirer, on poussa les bœufs en avant; et à force de coups, ainsi que par des cris, nous les forçâmes d'entrer dans le fourré. En même temps mes chiens donnèrent; et pour effrayer les lions, et les obliger à sortir, je fis faire plusieurs décharges de pistolets.

Bientôt les bœufs, sentant leurs ennemis à l'odorat, reculèrent d'effroi, et se rejetèrent vers nous; mais repoussés par nos clameurs, par l'aboiement des chiens et le bruit de nos armes, obligés de se reporter dans le fort, ils entrèrent en fureur, se heurtèrent les uns les autres, et se mirent à mugir d'une manière épouvantable.

De leur côté, les lions s'animèrent à l'aspect du danger. Leur rage s'exhaloit en rugissemens horribles. On les entendoit successivement à tous les endroits du fourré, sans qu'ils osassent se montrer nulle part à découvert ni percer vers nous. Le choc de deux armées n'est pas plus bruyant que l'étoient leurs voix menaçantes, confondues avec les cris animés des hommes et des chiens, et le beuglement furieux des bœufs. Cet affreux concert dura une partie de la matinée, et déjà je commençois à désespérer du succès

de notre entreprise, quand tout à coup j'entendis, du côté opposé au mien, des cris perçans, qui furent aussi-tôt suivis d'un coup de fusil qui me fit tressaillir. Mais à ce coup succédèrent, au même instant, des cris de joie, qui, répétés par le cercle et passant de bouche en bouche jusqu'à moi, m'annoncèrent une victoire. Je courus sur le lieu, et je trouvai la lionne expirante. Elle étoit enfin sortie du fort et s'étoit élancée avec fureur sur ma troupe. Mais Klaas, qui occupoit ce poste, l'avoit tirée et perçée de part en part. Ses mamelles, quoique sans lait, étoient gonflées et traînantes : ce qui annonçoit qu'elle avoit des petits encore jeunes, et que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture.

L'idée me vint d'employer son corps à les attirer hors du fourré. Dans ce dessein je la fis traîner et placer à une certaine distance; ne doutant pas qu'ils ne vinssent à la piste se rapprocher d'elle, et que le mâle peut-être ne les suivît, ou pour la venger, ou pour les défendre.

Dans ce dessein je rapprochai de mon nouveau poste quelques-uns des chasseurs qui étoient à ceux de la droite et de la gauche, et nous nous retirâmes à trente pas du cada-

vre, prêts à tirer sur les animaux, s'ils avançoient. Mais ma ruse fut inutile, et nous passâmes vainement plusieurs heures à attendre.

A la vérité, les lionceaux, inquiets de ne plus voir leur mère, couroient de tout côté dans le fort, en grondant. Le mâle lui-même, séparé d'elle, redoubloit de rugissemens et de rage. Nous le vîmes un instant paroître sur la lisière des broussailles, l'œil en feu, la crinière hérissée et se battant fortement les flancs avec sa queue. Mais il étoit malheureusement hors de la portée de ma carabine; un de mes tireurs, posté plus avantageusement, le manqua. A ce coup de maladresse il disparut; et, soit qu'il craignît d'attaquer une troupe aussi nombreuse que la nôtre, soit qu'il ne voulût point abandonner ses petits, ou qu'il eût été légèrement blessé, il ne se montra plus. Quoique les animaux de cette espèce, quand ils ont des petits, soient, comme je l'ai dit, plus féroces et plus intrépides que dans tout autre temps de l'année, cependant les mâles, dans cette circonstance, ne le sont jamais autant que les femelles; et cette vérité est connue des Sauvages.

Après avoir attendu inutilement et désespérant du succès de mon stratagême, je pris le parti de revenir à mon premier plan d'attaque. En conséquence je renvoyai tout le monde à son poste, et nous essayâmes de nouveau de faire foncer les bœufs dans le fourré, afin d'en déloger la famille. Mais ils étoient trop effarouchés. Tous se refusèrent à la manœuvre, et je me vis obligé d'y renoncer; quoique mes chiens, animés par le sang de la lionne qu'ils avoient flairé, donnassent avec beaucoup d'ardeur et montrassent un grand acharnement.

Nous avions employé à notre chasse une partie de la journée. Le soleil baissoit, et elle alloit devenir plus périlleuse. Je crus donc prudent de songer à la retraite et de remettre au lendemain notre dernière victoire.

Les Sauvages transportèrent au kraal la lionne, dont ils vouloient se régaler. Moi, qui desirois sa robe, j'ordonnai auparavant de la déshabiller. Elle avoit quatre pieds quatre pouces six lignes de hauteur, à l'avant-train; et dix pieds huit pouces de long, depuis l'extrémité du museau jusqu'à celle de la queue.

Lorsque l'animal fut écorché, Klaas endossa naturellement sa peau pour la porter jusqu'au kraal, où l'accompagnoit, avec exclamation, toute la horde : lui-même sembloit marcher en héros. J'observai ce nouvel Alcide, et tout éloigné que je fusse des lions de Némée, le rapprochement étoit si frappant, que je me surpris marchant d'une façon plus grave au milieu de cette fête véritablement renouvelée des Grecs. Si mon Klaas n'obtint pas tous les honneurs du fils d'Alcmène, c'est qu'apparemment un dieu plus puissant avoit dirigé ses coups. J'étois pour quelque chose dans le plan d'attaque, et je fus, en effet, comblé d'éloges et de remercîmens.

Le chef me pria d'accepter, au nom de la horde et pour gage de sa reconnoissance, quatre moutons et deux bœufs. Je pris les moutons, que je fis égorger à l'instant pour ajouter au festin qu'alloit fournir la lionne ; mais j'abandonnai les deux bœufs à Klaas, qui effectivement les avoit bien gagnés. D'abord il les refusa et il s'obstinoit même à me les laisser. Mais quand je lui eus remontré qu'ils étoient donnés à la mort de la lionne, et que

cette mort étoit son ouvrage, il n'hésita plus à s'en emparer.

Ce festin fut d'autant plus agréable qu'il étoit composé, en grande partie, de l'animal qui avoit causé tant de dégâts. Je ne partageois point assurément le goût des convives pour cette chair. Cependant j'essayai d'en goûter, et la trouvai inférieure à celle du tigre.

Après le régal vinrent les divertissemens. On dansa, on chanta toute la nuit; et ces fêtes bruyantes, qui ne me permirent pas de me livrer un instant au sommeil, me rappelèrent aussi les jeux néméens.

Pendant la nuit, je n'entendis le rugissement ni des lionceaux, ni de leur père. J'en attribuois la cause au bacchanal affreux que faisoient mes Sauvages; et réellement, quand tous les lions de la contrée se fussent réunis dans la remise pour y gronder ensemble, je ne sais si leurs voix n'eussent pas été couvertes par le fracas et le tintamarre de la fête. Mais ce silence avoit une autre raison. Le mâle, effrayé des dangers qu'il venoit de courir, avoit profité des ténèbres pour se retirer avec sa famille; et le matin, quand nous

revînmes lui donner la chasse, nous trouvâmes creux-buisson.

Dès les premiers pas que firent mes chiens dans le fourré, je m'apperçus, à la manière dont ils quêtoient, que nous arrivions trop tard. Néanmoins, afin de m'en assurer, je fis tirer quelques coups de pistolet, dans l'espoir que les carnivores, s'ils y étoient encore, effarouchés du bruit, s'y feroient bientôt entendre, ou par leurs rugissemens, ou par l'agitation de leur course.

Cette précaution n'ayant rien produit, nous pénétrâmes avec circonspection dans le fort, et n'y trouvâmes plus que les vestiges du dégât qu'avoit fait cette famille affamée. De tous côtés on voyoit des os épars ou en tas; et le spectacle de ce charnier, en rappelant à la horde les pertes qu'elle avoit faites, mit chacun dans le cas de raconter et de déplorer les siennes.

Moi, pendant ce temps, je m'occupois de chercher les traces des lionceaux et de leur père, pour juger de la grosseur de l'un, ainsi que du nombre et de la grandeur des autres. Quoiqu'il y ait des exemples de lionnes qui d'une seule portée ont eu trois petits, celle-ci nous parut n'en avoir donné que deux;

mais ils s'annonçoient pour être de la taille de mon grand chien Jager qui m'atteignoit à la ceinture, et par conséquent ils étoient déjà redoutables et pouvoient faire beaucoup de mal.

Quant au père, à juger par l'empreinte de sa patte, qui étoit d'un tiers plus grande que celle de la patte de sa femelle, il devoit être de la plus grande taille.

Je ne sais quel est le critique qui s'étant égayé à donner sur moi quelques détails dans le *Journal de Paris*, 25 mai 1788, après m'avoir mis *en présence avec un lion*, dit pompeusement que *nous nous mesurâmes de notre regard superbe, et que ma courageuse intrépidité le détermina enfin à la fuite.*

L'attitude est belle assurément; mais en me prêtant un regard si puissant, il faudroit encore m'avoir donné la force et la massue d'Alcide; et quoi qu'en pense mon critique, il est certain qu'à moins d'être un extravagant ou en délire, la première réflexion que fait un homme, quelque courageux qu'il soit, quand il se trouve devant un ennemi formidable, c'est de comparer ses forces avec celles de cet ennemi; et s'il les sent fort inégales, nécessairement le sentiment du péril

qu'il court doit lui faire impression. Voilà du moins ce que j'ai constamment éprouvé; et certes je me vante de n'être pas plus poltron qu'un autre. Oui, toutes les fois que je me suis trouvé *en présence* d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de lions, &c. j'avoue que, malgré la confiance que m'inspiroient mes armes, loin de m'être jamais, au premier instant, trouvé entièrement dépouillé de crainte, je me suis, au contraire, toujours senti une palpitation violente et quelque trouble voisin de la peur. Mais cet instant est court, et ne m'empêcha jamais d'attaquer, bien certain de la supériorité que me donnoient et ma prudence et mes armes. Alors, écartant toute idée de danger, je marchois droit à l'ennemi quelque terrible qu'il fût, et ne cherchois plus qu'à le tuer, à le blesser ou tout au moins à le faire fuir, si c'étoit une bête féroce.

Attendre en embuscade un lion, le tirer lorsqu'il passe, c'est déjà une chose qui n'est point sans danger; mais attaquer de front une lionne entourée de son mâle et de ses petits; l'attaquer dans son fort impénétrable, c'est-là une audace qui dégénère en extravagance, quand d'avance on ne s'est pas pro-

curé les secours en tout genre qui peuvent en assurer le succès. Encore ne sera-t-elle point pardonnable, si elle n'est pas commandée par une nécessité puissante.

Les Sauvages savent, par expérience, combien sont périlleuses ces sortes d'entreprises; aussi ne les voit-on jamais aller s'établir dans un canton où ils soupçonnent des nouveaux-nés. Malheur à la horde qui en est voisine ! chaque nuit presque elle verra ses troupeaux attaqués. C'est un tribut qu'il lui faudra payer; elle tentera rarement même de s'en garantir, et attendra plutôt patiemment que la jeune famille, cessant d'être à la charge de ceux qui lui ont donné naissance, les quitte pour aller s'établir ailleurs.

Sans la confiance extrême qu'avoit dans mes armes à feu la horde voisine du fourré, jamais elle n'eût osé me proposer une pareille attaque. Moi-même, quoique soutenu par tous mes chasseurs et par mon nombreux cortége, je n'aurois point hésité de m'y refuser, si, en me demandant cette grace comme un grand service, elle n'eût consenti à en partager toute entière les périls avec nous.

Voilà le motif qui me détermina; et au reste je n'eus qu'à m'applaudir de mon expé-

dition, puisque de quatre bêtes que nous avions à détruire, la plus redoutable fut tuée, que les trois autres prirent la fuite, et que, pour comble de bonheur, il n'y eut personne de blessé; et, ce qui me parut fort extraordinaire, pas même un seul des bœufs qui furent poussés dans le fort. Il est présumable que si nous avions tué le lion en premier, nous serions parvenus à détruire la famille entière; mais si l'un des lionceaux l'eût été avant la mère, il n'est pas douteux qu'il en eût coûté la vie à quelqu'un d'entre nous; car la mort d'un des petits auroit infailliblement mis la mère en fureur; et, bravant tous les dangers, elle se seroit jetée sur la troupe. J'avois aussi expressément recommandé de ne pas tirer sur les petits avant d'avoir tué les vieux.

Satisfait d'avoir délivré la horde d'un fléau, et n'ayant plus de motif de rester plus longtemps auprès d'elle, je fixai mon départ pour le surlendemain. Cette déclaration jeta l'alarme parmi mes gens. Ils venoient de retrouver chez les Namaquoises ces mœurs faciles et complaisantes que précédemment ils avoient rencontrées quelquefois dans d'autres peuplades; et ce motif leur faisoit

desirer de séjourner dans celle-ci. En quittant les Houzouânas, ils avoient demandé de retourner au camp de l'Orange par le plus court chemin, et maintenant ils demandoient à rester sans aucun prétexte. Mais de pareilles requêtes étoient peu propres à me toucher. Je n'étois pas homme à changer mon plan, pour satisfaire aux plaisirs de gens dont j'avois tant à me plaindre; et en conséquence, je déclarai que je ne changerois pas de résolution.

Pour me rendre sur l'Orange, j'avois à choisir entre deux routes différentes. L'une consistoit à traverser à l'ouest, de gagner la mer, et de là suivre jusqu'à l'embouchure de l'Orange; de là en côtoyant ses bords, de remonter jusqu'à ce que je retrouvasse mon camp de la Girafe. Par l'autre, je n'avois qu'à suivre la direction des montagnes; et comme elles couroient sud, et qu'elles me traçoient mon chemin, il devenoit à la fois plus sûr, plus facile et plus court.

J'inclinois d'autant plus fortement pour la première, qu'en parcourant ce fleuve, il me donnoit lieu d'en connoître le cours, chose que je desirois beaucoup. Mais dans la disette où j'étois de tabac et d'autres provi-

sions semblables, comment déterminer à un si long détour des gens qui, murmurant déjà d'une diminution dans leurs rations, eussent bientôt été réduits à une privation totale? Comment y résoudre ces grands Namaquois, qui, prêts à rentrer dans leur horde, y auroient tout-à-coup tourné le dos et s'en seroient éloignés de nouveau? Comment sur-tout entreprendre, avec une grande suite et de nombreux troupeaux, de traverser des plaines dont le passage, à la vérité, n'étoit ni plus âpre ni plus difficile que celui que nous avions fait; mais pour lequel, au lieu de ces infatigables Houzouânas, je ne me voyois que des hommes qui, pour la plupart, ne m'étoient d'aucune ressource, et qui avoient presque tous perdu ma confiance?

En suivant l'autre route, je savois du chef de la horde qu'après deux jours de marche, je rencontrerois une autre peuplade de sa nation; que celle-ci pouvoit me conduire à une troisième, et qu'ainsi de horde en horde, il m'étoit facile d'arriver, avec des guides sûrs, jusqu'à l'Orange. Lui-même m'offrant de me faire accompagner jusqu'à la première par quelques-uns des siens, j'ac-

ceptai son offre, et je partis d'autant plus satisfait qu'arrivé au camp j'avois la faculté, si les circonstances me le permettoient, de reprendre et d'exécuter mon projet de côtoyer la rivière de l'Orange.

La plupart de mes gens s'étoient si exténués par les plaisirs de tout genre auxquels ils venoient de se livrer pendant leur séjour dans la horde, qu'un grand nombre ne pouvant suffire à la marche, restèrent en arrière, à différentes distances. Enfin, le nombre des traîneurs devint si considérable, qu'après six lieues de route il me fallut arrêter et faire halte, dans un coude des montagnes où la chaîne, changeant de direction, tournoit au sud-est. La horde que nous quittions y avoit séjourné précédemment : aussi les pâturages étoient-ils épuisés, et n'y trouvâmes-nous que les premières pousses des nouvelles herbes.

Ce fut là qu'après avoir cessé pendant long-temps de voir des girafes, j'en revis enfin pour la première fois. Mes guides m'assurèrent que plus on avançoit à l'ouest et plus elles étoient rares, et en effet, en comparant le petit nombre de celles qui se montroient ici, avec la quantité que j'en avois

rencontrée ci-devant dans les parties orientales, j'étois porté à croire qu'ils ne me trompoient pas.

A mon retour au Cap, Pinard m'assura qu'après notre séparation, ayant remonté l'Orange pendant plusieurs jours, il y avoit toujours vu des girafes, mais jamais sur la rive gauche. Moi-même, je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait trouvé sur celle-ci : d'où je conclus que dans cette partie méridionale de l'Afrique, le canton où vivent les girafes est une bande d'environ quatre degrés, c'est-à-dire, l'intervalle qui sépare les deux fleuves des Poissons et de l'Orange.

Ce n'est pas pourtant qu'elles aient été reléguées là exclusivement par la nature et qu'il n'en puisse exister ailleurs. On en a vu à Galam, sur le Sénégal et à trois cents lieues de son embouchure. Au moins c'est ce que j'ai ententu dire à des gens dignes de foi. Nous lisons dans les voyageurs anciens que l'Inde elle-même en a eu ; et si les voyageurs modernes n'en parlent pas, c'est que la race y aura été détruite, ou que, devenue moins nombreuse, elle se sera retirée au loin dans les déserts. Bruce parle aussi d'une girafe qu'il a vue en Abyssinie; mais

cependant il est très-douteux que ce voyageur ait vu en effet une girafe, puisqu'il assure qu'elles ont les cornes de l'antilope.

Remis en marche le lendemain, nous apperçûmes, vers midi, un troupeau de bêtes à cornes qui nous annonçoit la horde que nous cherchions. Mais à notre aspect, les gardiens prirent l'épouvante, et ils se mirent à fuir vers le kraal, en chassant devant eux leurs bêtes le plus vîte qu'il leur étoit possible.

Cette fuite ne m'étonnoit point, et je devois m'y attendre. Indépendamment de notre nombre, le spectacle que nous présentions étoit fait pour effaroucher. Quoique nous fussions dans le mois de mars et que les chaleurs commençassent à être moins fortes, elles l'étoient cependant assez encore pour nous incommoder; et chacun de nous continuoit de porter ces parasols dont j'ai parlé ailleurs, et qui assurément, par le coup-d'œil étrange qu'ils offroient, ne pouvoient manquer de devenir un épouvantail.

Je détachai mes guides après les fuyards, afin de les rassurer et de les arrêter avant qu'ils allassent porter l'alarme dans la horde. Effectivement ils m'attendirent, me témoi-

gnèrent de l'amitié, et allèrent prévenir leurs camarades sur mon arrivée. Plusieurs gens de ma troupe les accompagnèrent; et moi, pendant ce temps, je les suivis; mais je m'arrêtai à quelque distance du kraal, et j'y campai; me ressouvenant encore des nuits bruyantes de la précédente horde, et voulant qu'il me fût permis au moins de dormir dans celle-ci.

Hommes, femmes et enfans, tous vinrent me visiter. Le Sauvage ne connoît guère vis-à-vis des étrangers que deux sentimens: ou une méfiance outrée, ou une confiance sans bornes. Tout un ou tout autre, il n'admet point, dans ses rapports, de nuances intermédiaires. Ces détours astucieux que nous nommons prudence et circonspection, lui sont étrangers. Aussi, comme il se montre à vous tel qu'il est, vous ne pouvez vous méprendre à ses procédés; et vous êtes averti de vous tenir sur vos gardes, ou invité à vous confier à lui avec sécurité.

J'indiquai, pour le lendemain, une chasse aux girafes. Toute la horde y concourut, et fut employée à rabattre vers nous ces animaux. Nous eûmes le bonheur de tuer une femelle, qui, mesurée, avoit treize pieds six

pouces de hauteur; ce qui, au rapport des Sauvages, est pour elles la plus grande taille. Notre femelle, à l'inspection de ses dents, fut jugée très-vieille; aussi sa couleur approchoit-elle beaucoup de celle des mâles. J'aurois bien desiré rencontrer une femelle avec son petit; j'aurois peut-être réussi à prendre le jeune animal vivant; j'espérois aussi que celle que nous venions d'abattre auroit un fœtus, mais elle n'étoit pas pleine.

A mesure que je me rapprochois de mon camp, je me rappelois le besoin que j'avois de me procurer des bœufs; la horde en possédoit beaucoup, mais je ne pus en acquérir que sept, parce que je manquois d'objets d'échange. Elle eût désiré du tabac et du dagha (feuille de chanvre); et sur ces deux denrées, j'étois hors d'état de la satisfaire. Il me restoit encore assez considérablement de verroteries; mais elle n'en faisoit aucun cas.

Heureusement les femmes virent, parmi mes effets, certains grains rouges et blancs, de la grosseur d'une aveline, dont la bigarrure leur plut tellement que pour s'en procurer elles auroient donné tout ce qu'elles possédoient. Les hommes s'en montrèrent également amoureux. Je leur cédai aussi

quelques douzaines de gros clous, avec du fil de laiton pour faire des bracelets; et ces trois objets me suffirent pour mes échanges.

De pareilles remarques paroîtront peu importantes à la plupart de mes lecteurs ; mais elles le sont beaucoup pour les voyageurs qui, comme moi, entreprendroient de visiter l'Afrique; et sous ce point de vue, je ne dois point les omettre.

En quittant la horde, je congédiai les guides qui m'y avoient amené, et j'y en pris d'autres pour me conduire jusqu'à la plus voisine. Nous dirigeâmes notre marche vers l'est, en suivant la direction des montagnes, mais dans la route, il survint un accident qui faillit à devenir désastreux, et même à me coûter la vie.

Un de nos bœufs avoit pour charge des boîtes de quincailleries. L'une d'elles, mal attachée apparemment, faisoit par son balottement un bruit qui inquiéta l'animal. Impatienté de ce cliquetis continuel, il fit un effort pour s'en débarrasser, et en effet, elle tomba de la secousse. Mais les autres, dégagées et entraînées par sa chute, tombèrent aussi, et firent par la leur un tel vacarme, que le bœuf et tous ceux qui l'entou-

roient, se débandèrent et fuirent avec effroi.

L'épouvante se communiquant au reste du troupeau, tous, chèvres, moutons, chevaux, s'écartèrent chacun de leur côté. En un instant, le désordre fut dans la caravane; et les conducteurs eux-mêmes, entraînés par leurs bêtes qu'ils ne pouvoient arrêter, couroient et se dispersoient avec elles.

Le plus éloigné des fuyards étoit le bœuf porteur; mais il venoit de s'arrêter, parce qu'il se sentoit encore gêné dans sa course par des courroies; et ne pouvant réussir à s'en dépêtrer, il se débattoit et mugissoit avec fureur. Je piquai vers lui, dans le dessein de le repousser du côté de la caravane. Il ne répondit à mes efforts que par un coup de corne qu'il porta dans le flanc de mon cheval, et qui me déchira la jambe. Mais le pis de l'aventure, c'est que le cheval, se jetant sur le côté par un saut de mouton, me lança en avant à dix pas de lui, et prit la fuite.

Heureusement mon arme, dans sa chute, ne m'échappa point des mains; et ce bonheur me sauva la vie. Le bœuf, la tête baissée, se portoit sur moi pour me percer de

ses cornes. J'armai mon fusil, et par un des plus heureux coups que j'eusse tirés jusqu'alors, j'étendis l'animal à quelques pas de moi.

Il appartenoit à l'un des Kaminouquois de ma suite. En ce moment, son maître accouroit à perte d'haleine pour le saisir et le ramener; et il n'arriva que pour lui voir rendre les derniers soupirs. Ce spectacle jeta le bon homme dans la désolation. Il se mit à pleurer comme un enfant, et à faire l'éloge de son bœuf, qui étoit le meilleur et le plus chéri qu'il eût jamais possédé, disoit-il, et dont il regretteroit la perte toute sa vie.

Cependant, quand je lui eus promis de lui en donner un autre, ou de lui payer le sien d'après son estimation, ses larmes tarirent tout-à-coup, et ses lamentations cessèrent. Cet homme inconsolable se consola même si promptement, qu'ayant appelé quelques-uns de ses camarades, il se mit avec eux à écorcher son meilleur ami et à le couper en quartiers, pour commencer à s'en régaler dès le jour même.

Pendant ce temps, je faisois ramasser mes effets épars de tous côtés sur le terrein. Cette opération employa beaucoup de temps;

et elle fut même si longue, que dans notre journée nous ne pûmes faire que cinq lieues. La journée du lendemain ne nous avança guère davantage; mais ce fut par un accident d'un autre genre, par l'effet d'un de ces vents affreux de sud-est, qui sont l'un des phénomènes les plus étonnans et l'un des plus redoutables fléaux de l'Afrique.

Il s'annonça dès le matin; et bientôt augmentant d'intensité de moment en moment, il nous apporta des nuages de sable et de gravier qui nous aveugloient et nous empêchoient d'avancer. Sa violence, accrue encore par la résistance que lui opposoient les hautes montagnes que nous avions à l'est et à travers lesquelles il étoit obligé de s'engouffrer, devint telle enfin qu'il fallut faire halte.

On déchargea les bœufs; on mit tous nos ballots en tas, et on les couvrit de grosses pierres pour empêcher qu'ils ne fussent emportés.

Quant à nous, il nous fut impossible de dresser une tente: ainsi, sans asyle et sans abri, notre seule ressource fut de rester assis ou couchés par terre, ne respirant que du sable et aveuglés par lui.

Le soir nous nous entourâmes, à notre

ordinaire, de grands feux ; mais le vent n'ayant point diminué, le bois fut si vîte consumé que nous fûmes contraints de nous en passer pendant les trois quarts de la nuit. Cependant, nous avions tout à craindre des bêtes féroces, et nous en avions apperçu dans notre marche beaucoup de traces. Vainement même eussions-nous tenté de les écarter par le bruit de nos fusillades; le mugissement du vent étoit si considérable qu'il les eût étouffées et rendues inutiles.

Cette nuit se passa dans ces agitations et ces transes. Nous attendions avec impatience le retour du soleil; mais loin que sa présence rétablît le calme dans l'atmosphère, la violence des vents ne fit que s'accroître encore et redoubler de fureur à mesure qu'il s'élevoit sur l'horizon, et quoiqu'il n'y eût dans l'air aucun nuage, cependant il étoit obscurci par des tourbillons de sable qui, pressés les uns par les autres et passant au-dessus de nos têtes, obscurcissoient l'atmosphère.

Ce que nous éprouvions n'étoit ni un orage, ni une tempête, ni un ouragan; c'étoit un vrai et épouvantable typhon. Paterson, qui en a éprouvé un pareil au-delà de l'Orange,

dit qu'autour de lui des arbres furent déracinés. Il n'y avoit point d'arbres auprès de nous ; mais j'y voyois le vent former, en tourbillonnant, des cavités profondes, enlever au loin les terres et les sables, et les laisser retomber en pluie sur nous ; tout ce que nous apprêtâmes pour notre nourriture étoit tellement couvert de sable, qu'il nous étoit impossible d'en manger.

A cette gêne insupportable se joignoient les inquiétudes que me donnèrent nos troupeaux, qui, ramassés tous en peloton, restoient immobiles sans vouloir manger ; et le pis de l'aventure, étoit que nous n'avions pas une goutte d'eau dans les environs de notre camp. Tel étoit l'effet fâcheux des circonstances où nous nous trouvions. Forcé de m'arrêter tout-à-coup dans ma marche, je n'avois point été maître de choisir une position plus favorable.

Vers midi, voyant que le vent ne cessoit point, nous prîmes le parti de nous remettre en marche, vers un groupe de montagnes que nous avions au sud-est. La horde où je me proposois de me rendre, étoit encore éloignée de trois lieues à-peu-près, et pour la gagner dans ce moment, il eût fallu

marcher absolument contre le vent, ce qui auroit été impraticable.

J'ordonnai donc le départ. On découvrit mes ballots qui étoit ensevelis sous le sable, on chargea les bœufs, et nous partîmes. Mais quoique nous eussions le vent un peu de côté, il nous gêna beaucoup dans notre route. En vain mes Sauvages cherchoient-ils à conduire les bœufs en droite ligne vers les montagnes, l'impétuosité du vent étoit si terrible, que ces pauvres bêtes, malgré tous leurs efforts, dérivoient insensiblement, ainsi que nous-mêmes, de sorte que souvent nous avions le dos tourné à la direction que nous nous proposions de suivre.

Ce que je dis ici ne surprendra point les gens qui auront voyagé dans les parties méridionales de l'Afrique. Ils savent combien y sont terribles les effets de cet effroyable vent de sud-est, et ils n'ignorent pas que si certains cantons et sur-tout certaines montagnes n'ont aucune sorte de végétation quelconque, et par conséquent sont inhabitables, c'est qu'ils y sont particulièrement exposés.

Enfin cependant, celui-ci s'appaisa vers le soir. Le calme renaquit, et nous eûmes une nuit tranquille; ce moment de relâche

fut pour nous un vrai bonheur, et il sauva la vie à nos troupeaux. Le lendemain, avant le jour, nous nous remîmes en marche vers une horde namaquoise, où nous fûmes à peine arrivés que le vent recommença de plus belle.

En approchant du kraal, je ne fus pas peu surpris de me voir accueilli comme un homme de connoissance. J'appris que plusieurs de mes gens de l'Orange étoient venus, il y avoit deux mois, y négocier des bœufs pour moi; et tout récemment le chef avoit envoyé au camp quelques-uns des siens pour s'y procurer du tabac et des quincailleries qu'ils me montrèrent et que je reconnus pour être des miennes.

De retour depuis quinze jours au plus, ils me donnèrent des nouvelles de Swanepoel et de ses camarades. Tous, après m'avoir attendu avec impatience, commençoient à s'inquiéter sur mon compte. Du reste, le canton, depuis mon départ, étoit totalement changé. Les pluies y avoient couvert la terre de verdure; et par-tout les bords du fleuve étoient embellis par de superbes pâturages. Aussi Swanepoel avoit-il fait revenir les bœufs qui me restoient en-

core dans la horde de Bernfry ; et il les faisoit parquer tant avec ceux qu'il avoit acquis par ses différens marchés qu'avec ceux que je m'étois procurés à mon passage dans diverses hordes, et qui, d'après les engagemens des vendeurs, y avoient été conduits fidèlement.

Ce nom de Bernfry, qui depuis quatre mois retentissoit pour la première fois à mon oreille, sembloit m'annoncer quelque nouvelle sinistre. Mon pressentiment ne me trompoit point. On m'apprit encore que ce méchant homme irrité de ce que, pendant mon absence, je ne lui avois pas confié la surintendance de mon camp, s'en étoit vengé par une manœuvre abominable.

Quand Swanepoel étoit allé, avec quelques hommes, dans les hordes voisines pour y négocier des échanges, lui, sous prétexte de leur servir de guide, il s'étoit offert à les accompagner, et le résultat de ces voyages avoit été que prévenant d'avance les vendeurs, tout ce qui s'étoit acheté pour moi avoit été payé plus du double de sa valeur.

Comme il me croyoit toujours dans la résolution de ne revenir sur l'Orange que pour

recommencer un nouveau voyage, et qu'il pensoit me mettre dans l'impossibilité de l'entreprendre si je manquois de marchandises de traite, il avoit cherché à épuiser et à consommer les miennes; et certes, si le malheur des circonstances ne m'avoit pas déjà déterminé à retourner au Cap, ce projet perfide étoit bien capable de m'y forcer.

Pour m'acquitter envers le Kaminouquois dont j'avois tué le bœuf quelques jours auparavant, j'en achetai un que je lui livrai; et quant au sien, la précipitation avec laquelle on l'avoit dépecé ayant empêché de prendre toutes les précautions nécessaires pour sa conservation, je le fis distribuer à la horde.

Le vent continua de souffler pendant trois jours entiers; et comme j'étois décidé à ne me remettre en route que quand il seroit entièrement appaisé, je séjournai dans ce lieu. Cependant ce délai ne fut pas pour moi un temps entièrement perdu, malgré que le vent nous incommodât beaucoup par la position des montagnes contre lesquelles nous nous trouvions adossés, et de dessus lesquelles il se précipitoit avec fureur sur

notre camp. J'entrepris quelques chasses qui furent heureuses, et qui spécialement me procurèrent, pour ma collection, deux espèces d'animaux charmans que je ne connoissois point encore.

L'un, du genre des écureuils, mais moins gros et plus alongé que l'écureuil du Canada qu'a décrit Buffon, est une espèce nouvelle. Sa couleur est isabelle sur le dos et les côtés ; il a le ventre blanc avec la queue blanche et isabelle, et il porte de chaque côté, sur le flanc, une bande blanche qui en suit toute la longueur. Du reste, son pelage approche davantage, par sa nature, des pointes du porc-épic que du poil de l'écureuil. Celui de la queue, long et touffu a, par sa longueur même, une sorte de flexibilité; mais sur le corps il est dur et rude, et même lorsqu'on le frappe avec une baguette, il produit, en s'entrechoquant, un bruit sonore qui approche de celui que prennent les piquans du porc-épic. L'animal a, comme l'écureuil, tous ses mouvemens légers et pleins de graces, et comme lui il étale, quand il court, sa jolie queue. Les grands Namaquois le nomment *aguimp*. Du même coup je tuai le mâle et la femelle. Celle-ci

ne différoit de l'autre que par un peu moins de grandeur et par une couleur plus grisâtre. Je donnerai dans la description des quadrupèdes d'Afrique la figure de ce joli petit animal.

Le second quadrupède, qui m'étoit alors entièrement inconnu, est une espèce de vivera, du moins je le jugeai tel. Mes Hottentots colons le reconnurent tous pour être un *muys-hond*, nom que les habitans du Cap donnent généralement à tous les petits quadrupèdes carnassiers. Ils m'assurèrent en outre qu'il étoit très-commun dans plusieurs endroits de la colonie; je ne me rappelai cependant pas de l'y avoir jamais ni vu ni rencontré; son corps étoit de la force de celui d'un chat de six mois; il avoit le museau très-alongé, la mâchoire supérieure débordant l'inférieure de près de huit lignes, lui formoit une espèce de groin mobile, absolument semblable à celui du coati de la Guiane. Les pieds de devant sont armés de quatre grands ongles arqués et très-pointus, tandis que ceux de derrière en ont cinq qui, au contraire, sont courts et émoussés. Tout le pelage de la partie supérieure du corps, sur un fond d'un brun clair mêlé

de beaucoup de poils blancs, porte des bandes transversales d'un brun foncé. Le dessous du corps et le dedans des jambes sont d'un blanc roussâtre; la queue, très-charnue et plus longue que les deux tiers de la longueur du corps, est noire à son extrémité; du reste elle est brune, mélangée de poils blancs.

Cet animal se sert de ses griffes de devant pour se creuser en terre des trous très-profonds, où il demeure caché pendant le jour, n'en sortant qu'au soleil couchant pour aller chercher sa nourriture.

Je pris dans le même canton une chauve-souris bien particulière; elle entra un soir dans ma tente et éteignit ma lumière en se jetant dessus. Cette espèce mérite, à bon droit, le nom d'oreillar, car elle a quatre oreilles, du moins quatre conques, dont deux l'une dans l'autre pour chaque oreille; les deux extérieures, très-étendues, et servant comme d'enveloppe aux intérieures, ont deux pouces huit lignes de hauteur, et ont, à peu de chose près, la même largeur lorsqu'on les étend; sur le nez s'élève encore une membrane haute d'un pouce quatre lignes, et qu'on prendroit pour être aussi

une conque d'oreille, car elle en a absolument la forme. Cette membrane du nez, ainsi que les oreilles et les ailes de l'animal, sont entièrement d'un roux ferrugineux, plus lavé en dessous qu'en dessus; le corps de cette chauve-souris n'a que trois pouces de longueur, et il est couvert d'un poil très-fin, dont la couleur est grisâtre. L'envergure de la pointe d'une aile à l'autre, est de huit pouces. Le lecteur me pardonnera ces petits mesurages, je ne les aime pas plus que lui, mais ils m'ont paru nécessaires ici, afin de lui donner une idée précise de la longueur extraordinaire des oreilles de cet animal, qui, de tous ceux que nous connoissons, est très-certainement celui qui les a les plus étendues, puisqu'elles ne sont que de quatre lignes moins longues que le corps entier.

CHAPITRE XIV.

Retour au camp. Le troupeau de la caravane est volé par les Boschjesman. Arrivée de l'Auteur chez les GHEYSSIQUOIS. *Mœurs de cette horde.*

QUAND le vent fut tout-à-fait appaisé, les animaux sauvages, et sur-tout les zèbres isabelles, reparurent dans la plaine. Depuis long-temps j'étois très-empressé d'avoir un de ceux-ci, et malgré tous mes efforts, je n'avois pu encore y réussir. J'employai de nouveau une journée toute entière à les chasser; je les poursuivis même jusqu'à plus de sept lieues de la horde, mais il me fut impossible de les joindre, et après bien des fatigues inutiles, je me vis obligé d'y renoncer.

Ce quadrupède farouche et inabordable est, avec quelques oiseaux du haut vol, le seul de tous les animaux d'Afrique que j'ai vu sans pouvoir me le procurer. Ne l'ayant point eu en ma puissance, je n'ai rien à en

dire que ce que j'en ai écrit ailleurs, et je lui conserve son nom de zèbre isabelle, en attendant que des voyageurs plus heureux lui en aient donné un autre.

Je ne quittai point la horde sans y prendre des guides. Ceux-ci, par une traite de sept ou huit lieues, me conduisirent vers un torrent desséché, sur les bords duquel ils me laissèrent, et qu'ils m'assurèrent être cette rivière du Lion que j'avois traversée plus à l'est dans le commencement de mon départ. S'il est difficile en Afrique de s'assurer du cours d'une rivière qui coule, il l'est bien plus encore pour celle qui est entièrement à sec. Je m'en suis rapporté aux Sauvages sur le nom de celle-ci, et c'est d'après leur témoignage que je l'ai indiquée sur ma carte. Au reste, je doute très-fort que ce soit la même rivière; mais il pourroit bien se faire que c'en soit encore une autre à laquelle on ait donné le nom de Lion, comme il y a en effet dans cette partie de l'Afrique plusieurs rivières ou torrens qui ont cette dénomination. Il suffit d'ailleurs qu'un colon rencontre un lion, un éléphant, un buffle ou tout autre animal sur le bord d'une rivière, pour lui en don-

ner aussi-tôt le nom. Et voilà comme il se trouve au Cap de Bonne-Espérance plusieurs rivières des Eléphans, des Buffles, des Lions, ainsi que plusieurs *Zout Rivieren* (rivières salées), &c. ce qui est bien capable de produire quelques erreurs géographiques, sur-tout dans un pays aussi montagneux, et où il est impossible de suivre le bord des rivières.

Des bords de celle-ci, nous nous dirigeâmes, par le plus court chemin, vers l'Orange : nous n'y arrivâmes qu'au milieu de la nuit; mais la joie de retrouver enfin la rivière sur laquelle étoit mon camp, répandit dans ma caravane une ivresse qui tenoit de la folie, et qui, prolongée jusqu'au jour, nous empêcha tous de nous livrer au sommeil. On ne parloit plus que du moment d'arriver. Si j'en avois cru l'impatience générale, je serois parti à l'instant même. Déjà l'on croyoit toucher au camp, et cependant nous avions encore bien du chemin à faire pour y parvenir, quoiqu'il ne fallût plus que suivre et remonter la rivière.

Il n'étoit point possible à ma caravane de côtoyer de près ses bords, à cause du grand nombre d'arbres et de buissons qui les em-

barrassoient. Elle marcha à une certaine distance, tandis que moi et mes chasseurs, dans l'espoir de tuer quelques hippopotames, nous ne quittâmes point le fleuve, les uns le côtoyant sur la rive droite, les autres sur la gauche.

Avec cette ordonnance de marche nous fîmes deux campemens. Enfin, le troisième jour, les grands Namaquois se trouvant près de leur horde, ils me demandèrent la permission de me quitter; et moi, assuré de leur faire plaisir, je voulus les y accompagner, et les remettre, pour ainsi dire, entre les mains de leurs camarades.

Ce n'est pas tout. Curieux de connoître l'effet que produiroit dans le kraal la surprise de notre retour, je défendis que personne ne prît les devants pour m'annoncer; et l'on étoit effectivement si éloigné de nous attendre, notre arrivée fut si subite et si inattendue, qu'en nous voyant, tout le monde resta immobile d'étonnement.

Au moment de stupeur succédèrent les cris, l'agitation, les hurlemens, et tous ces mouvemens désordonnés qui, chez les Sauvages, démontrent les transports de leur joie. Bientôt tout le kraal se ressentit du dé-

sordre de cette exaltation. Chacun s'applaudissoit de retrouver des camarades, des amis, des parens qu'on avoit cru perdus et qu'on désespéroit de revoir jamais. On les pressoit, on les accabloit de caresses; et ceux-ci, avouant bonnement que je les avois conduits au bout du monde, augmentoient encore l'enthousiasme en racontant les merveilles dont ils avoient été témoins.

L'intérêt qu'excitoit leur récit attiroit autour d'eux la foule. Interrompus à chaque instant par vingt personnes qui leur faisoient chacune une question différente, ils reprenoient leurs discours, ajoutoient, exagéroient, confondoient les aventures et les circonstances, et mettoient dans leurs récits un désordre qui, par cela même qu'ils étoient incompréhensibles, excitoit un ravissement et une extase universels.

L'effervescence de ces sentimens dura tout le jour, et ne fut interrompue que par les divertissemens bruyans de la nuit. Je ne me flattois guère de goûter les douceurs du sommeil au milieu de gens dont le tumulte et les cris sont toujours en raison du plaisir qu'ils ressentent, et chez qui une fête a l'apparence d'alarme et de combat. Ainsi, loin de songer

à me retirer dans ma tente, je restai parmi eux et ne m'occupai que de jouir du spectacle qu'ils me présentoient.

Mais c'étoient sur-tout les narrateurs qui m'intéressoient de préférence. Assez instruit dans leur langue pour entendre ce qu'ils disoient, je m'amusois infiniment de leurs récits. Quoiqu'ils ne racontassent que des événemens qui m'étoient connus, néanmoins leur génie brut les circonstancioit par des réflexions et des détails si extraordinaires; il les ornoit d'images poétiques si sublimes et si extravagantes; enfin, il leur donnoit un air si bizarre et si nouveau, qu'en les entendant, je croyois écouter des fables. Jamais, jusqu'à ce moment, je n'avois goûté un pareil plaisir; et j'avoue franchement que de toutes les nuits que m'ont données mes deux voyages, celle-ci a été sans contredit l'une des plus agréables.

Au lever du soleil, tandis que tout le monde se retiroit pour dormir, moi je pris mon fusil, et j'allai chercher fortune sous les arbres du voisinage. Je n'y trouvai rien qui pût servir à augmenter ma collection; mais le hasard m'y fit faire un coup très-extraordinaire, et dont il n'y a peut-être

aucun chasseur qui puisse se glorifier.

Je m'étois assis au pied d'un arbre, mon fusil entre mes jambes, droit devant moi, la crosse appuyée contre terre, et une main sur la détente. De l'autre main je tenois une feuille, sur le tranchant de laquelle je soufflois à la manière des oiseleurs, pour attirer les petits oiseaux. Une espèce de rouge-gorge vint effrontément se poser sur mon chapeau; et de-là sautant sur la bouche de mon fusil, un pied sur chaque canon, elle resta immobile et très-attentive au bruit de la feuille que j'agitois; ramage nouveau pour elle.

Dans des contrées désertes, un animal qui n'a point encore vu d'hommes, peut, par inexpérience, ne pas s'effaroucher quand il en verra un, sur-tout si cet homme est en repos et sans mouvement.

Quel que fût le motif de la familiarité de celui-ci, sa hardiesse m'étonna tellement, que machinalement et sans réflexion, ayant appuyé la main sur la détente, je fis partir le coup. Je crus que l'oiseau seroit haché en mille pièces. Quelle fut ma surprise de le voir enlevé à trente pieds au-dessus de ma tête, dans une direction presque

droite, et retomber à quelques pas de moi ?

Je courus le ramasser. Les bouts des pennes étoient seulement un peu brûlées; il me parut haletant et très-effrayé; mais peu à peu il revint à lui, et après m'être convaincu qu'il n'avoit reçu aucune blessure, je lui rendis la liberté, dont il profita sans qu'il parût souffrir en rien. Il est probable que la colonne d'air qui remplissoit le canon étant chassée par l'explosion, aura d'abord frappé l'oiseau, qui, par un mouvement d'aile, se sera en même temps écarté de la direction du plomb meurtrier, qui aura passé en masse, sans l'atteindre, pendant que le feu seulement, occupant un bien plus grand espace, lui aura grillé le bout des pennes des ailes et de la queue.

Les bœufs, qu'au moment de mon départ j'avois loués dans la horde, me devenant inutiles, tant parce que mes effets étoient considérablement diminués, que parce que je me trouvois à une journée de mon camp, je les remis à leurs maîtres, en invitant ceux-ci à venir dans quelques jours, et lorsque leurs divertissemens seroient entièrement finis, me demander et recevoir le prix de leurs services.

Assurément ces services étoient bien peu de chose; on en a vu la preuve ci-dessus; et loin de m'applaudir d'avoir à mes ordres de pareils compagnons de voyage, mille fois j'avois desiré d'être délivré d'eux. Mais des momens arrivent où tout s'oublie. Ces hommes qui, par leur poltronnerie et leur nonchalance m'avoient tant impatienté, à présent qu'ils ne m'étoient plus nécessaires, me paroissoient n'être plus les mêmes. Je les voyois avec d'autres yeux, et les excusois à mes propres dépens.

Pourquoi, après tout, auroient-ils épousé ma passion pour une science qui leur étoit si étrangère? Tranquilles par tempérament et par habitude, sans desirs aucuns, ils ne devoient point avoir mes folies. Combien de fois, en rejetant leur sagesse, dupe des belles promesses des hommes, de leurs perfides mensonges, combien de fois j'ai rappelé, mais en vain, les momens perdus à les servir, bien résolu de ne plus échanger mon sommeil et ses douceurs obscures contre leurs louanges fades et insipides, et la sorte de fumée qu'ils vous soufflent au visage.

Après avoir fait quelques largesses aux

femmes et aux enfans de la horde, je revins avec ma troupe à la rivière, et nous continuâmes de la remonter. Quoique cette nouvelle route fût dans des lieux que chacun de nous avoit parcourus cent fois, personne néanmoins ne les reconnoissoit, tant le changement de saison et le retour de la sève avoient fait succéder d'éclat et de richesse à la stérilité dans laquelle nous les avions laissés à notre départ.

Peut-être même eussions-nous, sans nous en appercevoir, dépassé le camp, d'autant plus qu'étant placé par-delà les arbres qui bordoient l'autre rive, il nous étoit caché. Enfin, nous nous trouvâmes en face, et ce fut au tombeau de ce Kaminouquois dévoré par un lion, que nous nous reconnûmes.

A la vue du terme de tant de courses, l'allégresse ne se contint plus. Mes gens poussèrent de grands cris pour appeler et avertir leurs camarades, et en même temps je fis faire une décharge de toute notre mousqueterie. Ce double signal fut entendu. On y répondit par des hurlemens semblables, et dans un instant je vis toute la troupe du camp arriver sur la rive, se jeter à l'eau, et passer de mon côté pour me té-

moigner sa joie et revoir ses amis. L'entrevue des deux bandes ne pouvoit manquer d'être bruyante. Ce fut le même hourvari que la veille.

Swanepoel seul étoit resté sur le rivage. Trop vieux et trop pesant pour nager, il tendoit les bras vers nous, et crioit qu'on vînt le prendre avec le radeau. Dans la joie et la surprise générale, personne n'avoit songé à lui. Enfin, on alla le chercher, et le vieillard, en se jetant dans mes bras, les larmes aux yeux, me raconta tout ce que mon absence lui avoit causé d'inquiétudes.

Ces quatre mois étoient devenus pour lui un siècle ; et quoique je lui eusse dit de m'attendre cinq ou six, il avoit hésité s'il ne retourneroit pas au Namero, d'autant plus que les Sauvages qui étoient venus lui amener les bœufs achetés par moi dans ma route, lui avoient dit qu'avec les manières amicales que je savois employer vis-à-vis différens peuples, je pouvois aller si loin que peut-être il n'entendroit plus jamais parler de moi.

On nous trouva changés et maigris ; et, après les fatigues énormes que nous avions

essuyées, je ne devois point être étonné de la remarque. Brûlé pendant le jour par un soleil dévorant, obligé de marcher continuellement à travers des rochers ou des sables, couché la nuit sur une simple natte, n'ayant ordinairement pour boisson que de l'eau saumâtre, certes cette vie, quoi qu'on en dise, n'avoit point été celle d'un *satrape*, et néanmoins je ne me plaignois point de l'avoir menée. Jamais même, malgré ma maigreur, je ne m'étois porté aussi bien.

Je traversai la rivière sur le radeau, et me retrouvai enfin dans mon véritable camp. Ce moment fut délicieux pour moi. Il me sembloit rentrer, après un long exil, en possession de mon bien. Les chiens que j'y avois laissés me reconnurent : ils sautèrent à moi avec impétuosité, et me firent mille caresses.

Dans de pareils instans, les plus petites bagatelles sont des jouissances. Pendant mon absence, Swanepoel avoit laissé la poule couver ses œufs : elle avoit seize petits déjà très-forts. Les chiens que je ramenois n'étant point habitués à cette volaille, sautèrent dessus, et du premier bond en étranglèrent trois ; la mère et le coq, chose

étrange, se mirent à défendre le reste, ce qui nous donna le temps d'arriver. Dans nos basse-cours nous ne voyons jamais les coqs défendre leurs poules en pareil cas, et encore moins se mêlent-ils des poussins : cela viendroit-il de ce que le mien n'ayant qu'une femelle, il devoit y être naturellement plus attaché, et que, par la même raison, n'ayant jamais vu un autre coq caresser sa compagne, il devoit la chérir davantage et aimer beaucoup plus ses petits. Quoi qu'il en soit, nous voyons généralement tous les oiseaux sauvages et qui n'ont qu'une femelle, la défendre opiniâtrément, et prendre le plus grand intérêt à leurs petits, tandis que dans l'état de domesticité, où nous laissons plusieurs femelles en commun aussi à plusieurs coqs, ceux-ci ne montrent pas le même attachement aux femelles, et encore moins aux petits qu'elles ont produits. Le coq, dans l'état sauvage, auroit-il plusieurs femelles ? c'est ce que nous ignorons. Sonnerat, à qui l'histoire naturelle doit beaucoup, a rapporté des Indes un coq et une poule sauvages, qu'il croit être l'espèce primitive de ceux que nous possédons dans l'état de domesticité. Mais il ne nous apprend

rien sur les mœurs de cet oiseau. Je n'ai point trouvé en Afrique l'espèce ni même le genre de nos coqs, du moins dans l'état de nature. J'ai vu dans plusieurs cabinets de l'Europe des coqs et poules sauvages absolument différens de celui qu'a rapporté Sonnerat, et qui sont des espèces particulières. J'en donnerai les portraits dans mon ornithologie.

Un de mes premiers soins fut d'aller visiter la peau de ma girafe : elle m'avoit coûté trop de peines pour que je ne fusse pas jaloux de la conserver. Exposée depuis six mois sur un échafaud, j'avois à craindre qu'elle ne fût endommagée. Je n'en approchai qu'en tremblant ; mais à mon inquiétude succéda bientôt la joie, quand je la vis entièrement desséchée et dans un état d'intégrité et de conservation parfaites.

Peut-être eût-il été dans l'ordre de visiter le troupeau avant la girafe, puisque c'étoit-là vraiment l'objet intéressant pour moi. Cependant je ne m'en occupai qu'en seconde instance. Il paissoit dans les environs, et les pâturages étoient superbes. Quelques chèvres avoient mis bas, mais tous mes anciens bœufs étoient morts successi-

vement, à l'exception de cinq, qui, sans être malades, languissoient néanmoins encore. Malgré tous les soins que Swanepoel s'étoit donnés pour m'en acheter d'autres, il n'avoit pu s'en procurer que dix-sept, avec trois taureaux, et heureusement ceux-ci étoient en bon état.

Ces différentes inspections m'avoient fait appercevoir, parmi les gens attachés à mon service, une trentaine de visages nouveaux. Je vis de même, à peu de distance du camp, un certain nombre de huttes étrangères, et je demandai l'explication de tout cela. On me répondit qu'une partie des nouveaux venus étoient des Sauvages des hordes voisines envoyés pour demander du tabac.

Quant aux huttes, elles avoient été construites par d'autres Sauvages qui, pour être défendus avec sûreté contre les Boschjesman, étoient venus s'établir sous la protection de Swanepoel, et avoient élevé un petit kraal à côté du camp.

Ainsi, dans l'enfance des nations, se sont formées les villes. Quelques individus foibles cherchent un asyle auprès du fort. Peu à peu la société augmente, le commerce y

Biblioteca Nazionale Napoli
FONDO PALATINO

Digitized by Google

LE SINGE NOIR.

attire des étrangers, et l'association s'accroissant insensiblement en nombre, en puissance et en richesse, elle devient un peuple et se donne un gouvernement. C'est le piége où souvent finit leur bonheur.

Bernfry avoit appris dans sa horde que je venois d'arriver. Oubliant les plaintes que j'avois à lui faire, il venoit me visiter. Fort mal reçu cette fois de Swanepoel et de moi, il écouta tout sans mot dire, et me tourna le dos. Il me parut que cet essai malheureux alloit me délivrer à jamais de ses friponneries.

Dans les différentes courses que Swanepoel et Klaas Baster avoient faites pour me procurer quelques bœufs, ils avoient tué un gros singe d'une espèce particulière, dont ils avoient parfaitement conservé la dépouille, à ma manière. Cet animal, haut de deux pieds et demi, est couvert d'un poil brun-noir, aussi roide que celui du cochon; ses deux yeux, placés très-haut et à fleur de tête, lui donnoient un caractère de figure tout-à-fait différent de celui des autres singes. Swanepoel me dit qu'il avoit tué celui-ci dans une troupe très-considérable d'autres animaux de la même espèce, mais qu'il lui

avoit paru qu'il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus gros.

Depuis le moment de mon arrivée, mes gens avoient été occupés à décharger les bœufs de la caravane, et à passer, sur le radeau, mes équipages et mes ballots. Il restoit encore l'opération la plus importante, celle de conduire au camp les bœufs eux-mêmes. On s'étoit flatté de leur faire traverser la rivière à la nage; mais comme jamais ils n'en avoient vu une aussi large, ils s'étoient effrayés de la traversée, et s'y refusoient tous. En vain on avoit mis à l'eau quelques-uns de ceux du troupeau pour les déterminer par l'exemple; en vain on avoit employé tous les moyens possibles et jusqu'aux coups, ils résistoient toujours. Enfin, comme la nuit approchoit, on résolut de tenter une dernière ressource.

Un peu plus haut, en remontant, étoit un endroit où la rivière, ayant une île, se partageoit en deux bras. Il étoit à présumer que quand les animaux verroient une largeur moins considérable, ils seroient moins effrayés et se mettroient sans peine à la nage. Au moins nous nous en flattions, et dans cette espérance, je les fis conduire au lieu

désigné, avec un nombre d'hommes suffisant pour les garder pendant la nuit, et avec ordre de tenter la traversée au lever du soleil.

D'après ces dispositions je crus tout prévu, et j'allai me coucher sans inquiétude dans mon chariot. J'y dormois encore fort tranquillement le lendemain matin, quand Klaas vint brusquement m'éveiller et me crier de me lever sans délai.

Ma première pensée fut qu'il étoit bien aise de m'annoncer le passage du troupeau, et je lui demandai si l'on avoit eu beaucoup de peine. « Il ne s'agit point de cela, me » dit-il, tout est perdu. Pendant la nuit les » gardiens se sont endormis, et ils ont laissé » éteindre leurs feux. Les Boschjesman qui » étoient à l'affût ont profité de ce sommeil » pour enlever le troupeau en entier.

» Par hasard, l'un des dormeurs s'est » éveillé. Il s'est apperçu du vol et a crié » aux armes. Tous ont couru après les ma- » raudeurs; mais ceux-ci étoient en si grand » nombre, et leur arrière-garde qui proté- » geoit la marche des autres a décoché tant » de flèches, qu'après quelques fusillades, » nos gens sont revenus sur leurs pas, ra-

» menant seulement trois bœufs très-mal-
» traités, qui étoient demeurés en arrière.
» Il ne nous reste plus qu'une ressource,
» c'est de courir en force après les voleurs.
» Mais il faut partir sans délai, et ne pas
» perdre un instant ».

Cet accident devenoit très-fâcheux pour moi dans les circonstances, non-seulement par la perte considérable qu'il m'occasionnoit, mais encore parce qu'en me privant des animaux que je destinois à renouveler mes attelages, il m'ôtoit les moyens de retourner au Cap.

A peine la nouvelle en avoit-elle été divulguée dans le camp, que mes gens, toujours prévenus contre les Houzouânas, firent tomber les soupçons sur eux. A les entendre, c'étoit ces brigands seuls qu'il falloit en accuser ; c'étoient eux qui, après de feintes démonstrations de service, nous avoient suivis à la piste, et qui, saisissant le moment de mon absence, en avoient profité pour enlever ce que je n'étois point à portée de défendre.

Je ne croyois point à ces inculpations, et l'événement prouva qu'elles n'étoient nullement fondées. Mais je n'avois garde de

perdre mon temps à les réfuter. Peu m'importoit de connoître les auteurs du crime ; l'intéressant pour moi étoit de leur arracher leur vol, et je ne pouvois y parvenir qu'en suivant le conseil de Klaas.

Mes ordres furent donnés en conséquence. Incertain du temps que dureroit l'expédition, mais assuré qu'elle ne réussiroit qu'en y mettant beaucoup de célérité, je fis équiper un bœuf, sur lequel on mit ma canonnière, mon manteau, quelques munitions de guerre, les kros des hommes que je destinois à me suivre, et deux moutons qu'on écorcha.

Mon détachement consistoit dans le fidèle Klaas, quatre de mes plus braves chasseurs, dans le nombre desquels étoit Klaas Baster, et huit Hottentots, armés d'arcs et de flèches. J'avois armé Klaas de toutes pièces ainsi que moi, et ainsi que moi il montoit un cheval. Enfin, j'emmenois une partie de ma meute, et sur-tout mon grand chien jager.

Bientôt nous eûmes traversé la rivière, et nous arrivâmes près des gardiens. Ma présence parut les confondre. Mais quand même j'aurois eu le temps de les réprimen-

der de leur négligence, la honte et la douleur qu'ils en ressentoient m'en eût ôté le courage. D'ailleurs il y avoit parmi eux des Kaminouquois qui m'ayant loué leurs bœufs pour le voyage, les perdoient par le vol comme je perdois les miens.

Ceux-ci, pour veiller par eux-mêmes à leurs intérêts, me demandèrent la permission de se mettre à notre suite. J'y consentis, et je renvoyai au camp les autres, avec ordre d'y conduire, comme ils pourroient, les trois bœufs recouvrés.

Nous ne pouvions nous tromper sur notre route. Elle étoit tracée sur le sable par l'empreinte qu'y avoient laissée nos animaux, et nous la suivîmes pendant six heures entières, en côtoyant et remontant l'Orange. Enfin, elle parut s'éloigner de la rivière, et s'enfoncer dans les terres, en formant un coude.

La nuit qui s'approchoit me détermina à ne pas aller plus avant, et à m'arrêter sur le lieu. Je fis allumer des feux et prendre quelques précautions nécessaires pour éviter les surprises; et pendant ce temps je m'avançai avec Klaas dans le dessein de reconnoître la trace et de m'assurer de sa direction.

Après une demi-heure de marche nous nous apperçûmes que le troupeau avoit été partagé en deux parties, l'une qu'on avoit détournée droit à l'est, l'autre, beaucoup plus forte, qui continuoit de percer au nord.

Celle-ci étant la plus considérable, nous convînmes de la suivre, et pour la rejoindre plus promptement, de nous remettre en marche avant le jour. Ce plan arrêté, nous revînmes au lieu de halte; et, après une nuit fort tranquille, nous repartîmes en effet deux heures avant le lever du soleil.

Quoique l'obscurité nous dérobât la trace, je me flattois de ne point m'en écarter, en me dirigeant au nord; et d'ailleurs, s'il nous arrivoit de la perdre, il nous étoit facile de la retrouver bientôt.

Nous ne fûmes point dans ce cas. Quand le jour parut nous nous y retrouvâmes très-exactement; mais après quatre grandes lieues, je m'apperçus qu'elle déclinoit visiblement sur la droite, comme pour se réunir à la division du troupeau qui s'étoit écartée par l'est. Le Baster, qui pendant mon absence avoit parcouru ce canton, me

dit qu'il s'y reconnoissoit, et qu'à peu de distance étoit une horde de Kaminouquois chez laquelle il étoit allé faire des échanges.

A la position qu'il parut nous indiquer de cette horde, je vis qu'elle étoit située entre les deux traces. Mes compagnons, plus méfians, crurent qu'elles y aboutissoient toutes les deux, et que par conséquent les voleurs étoient les Kaminouquois.

Il m'en coûtoit de soupçonner une nation qui, dans tous les rapports que j'avois eus avec elle, dans tous les échanges qu'elle étoit venue faire à mon camp, s'étoit toujours montrée loyale et fidelle.

D'un autre côté, me rendre à son kraal, comme le proposoient mes gens, c'étoit m'éloigner de la trace, et peut-être perdre un temps très-précieux. Cependant toute ma troupe ayant opiné unanimement à cette déviation, je cédai à l'avis général, et nous nous rendîmes en droiture à la horde.

Je ne m'étois point trompé dans la bonne opinion que j'avois conçue d'elle. Au moment où je l'abordai, je vis, à la sérénité qui régnoit sur les visages et à l'amitié avec laquelle on m'accueillit, que mes gens s'étoient trompés dans leurs soupçons. Bientôt

eux-mêmes en furent convaincus, et ils convinrent de leur tort.

On savoit pourtant dans la horde des nouvelles du troupeau volé. Un des Sauvages l'avoit vu passer, la veille, escorté par un grand nombre d'hommes qui sembloient se diriger vers la rivière, et qu'on croyoit avoir leur habitation de l'autre côté. Deux personnes de bonne volonté s'offrirent même à me remettre sur la piste, et à me conduire par-delà l'Orange. J'acceptai leur service. Hélas ! j'ignorois à quel sort cruel les alloit exposer ce dévouement généreux.

D'un autre côté, ce fut un bien pour moi d'être venu dans cette horde. Le bœuf qui portoit mes bagages étoit si excédé de fatigue, qu'il eût été hors d'état d'aller plus loin. J'en louai deux autres pour le remplacer. Je fis aussi augmenter nos provisions de deux moutons nouveaux, et soudain nous repartîmes.

Il fallut faire quatre lieues dans la direction est-quart-nord, avant de retrouver la trace. Elle reparut alors, mais ce fut pour nous conduire sur les bords de l'Orange, et s'y terminer. C'étoit donc là que les brigands

avoient traversé la rivière avec leur proie. Le fait paroissoit indubitable, et néanmoins mes deux guides kaminouquois la passèrent à la nage, afin de s'en assurer encore mieux.

Moi, qui, d'après leur témoignage, ne doutois point que les Boschjesman que je cherchois n'habitassent de l'autre côté du fleuve, je crus prudent de le mettre entre eux et moi, et de passer la nuit où je me trouvois. Nous avions fait treize lieues dans notre journée, sans nous être arrêtés ailleurs qu'au kraal, et nous avions tous besoin de repos. Nos deux guides revinrent après avoir retrouvé la trace et l'avoir suivie pendant deux heures; mais, en revenant, ils virent flotter sur la rivière un bœuf noyé, qu'ils firent dériver et qu'ils poussèrent vers nous. C'étoit un des miens. Il avoit ma marque, et Klaas le reconnut.

Pendant la nuit, je m'étois occupé des moyens de passer le fleuve. Nulle part encore je ne l'avois vu aussi large et aussi rapide, et c'étoit une profonde combinaison de malice à ces voleurs d'avoir choisi pour le traverser l'endroit où il étoit le plus difficile et le plus dangereux.

Ce qui m'étonnoit sur-tout, c'est qu'ils

eussent réussi à le faire passer au troupeau, tandis que mes gens, par tous les moyens possibles, n'avoient pu seulement parvenir à mettre ces bêtes à l'eau dans un lieu qui étoit moins large des deux tiers. Cette idée augmentoit ma fureur contre les brigands, et de bonne foi, j'avoue que j'avois besoin d'être exalté par un pareil motif. Sans cela les difficultés du passage m'eussent arrêté, et elles auroient suffi pour me faire retourner en arrière et renoncer à mes projets de poursuite.

Néanmoins, quoique je ne fusse pas de sang froid, je ne m'aveuglois point sur le danger; et ce fut même pour le diminuer en partie que je remontai plus haut l'Orange, et que je ne le traversai qu'où son lit étoit bien moins considérable. Je n'avois point à craindre de m'éloigner de la route par ce détour. Outre que le bœuf noyé m'annonçoit que les Boschjesman étoient dans les parties supérieures, mes guides qui la veille avoient reconnu leur piste, ne pouvoient manquer de me la faire retrouver.

Nous la revîmes effectivement, et la suivîmes de nouveau pendant cinq lieues. Mais à ce terme, mes Kaminouquois s'arrêtèrent

tout-à-coup comme pétrifiés. L'empreinte des pas, au lieu de continuer à se prolonger vers la horde qu'ils soupçonnoient, s'en détournoit en faisant un coude, et alloit aboutir une seconde fois à la rivière.

Ce nouveau contre-temps nous déconcerta tous. L'étonnement fut général, et nous restâmes quelque temps à nous regarder sans mot dire. Alors les guides forcés de reconnoître l'innocence de la horde, rejetèrent l'inculpation du vol sur une autre, qui habitoit à cinq lieues du fleuve, au-delà du rivage que nous venions de quitter, et réellement tous les pas conduisoient à l'Orange et aucun n'en sortoit.

Tant de contradictions sembloient faites pour me décourager. Elles n'eurent d'autre effet que de m'irriter et de m'animer davantage. Nous passâmes la rivière une troisième fois, et après nous être arrêtés pour prendre quelque nourriture, nous reprîmes la piste, qui d'abord pendant une lieue, nous conduisit nord-ouest, puis, se rapprochant de l'Orange par un grand circuit, nous y ramena à peu de distance de l'endroit où nous l'avions passée la veille.

C'étoit donc pour la quatrième fois qu'a-

près bien des tours et des détours, après trois journées de courses et de fatigues extrêmes, nous allions être obligés de traverser le fleuve. C'étoit pour me tromper et m'abuser sur leur fuite, que les brigands, par une ruse scélérate et très-bien combinée, l'avoient eux-mêmes passé et repassé trois fois. C'étoit enfin avec ces marches et ces contre-marches forcées qu'il me fallut courir fort loin après une horde qui n'étoit guère qu'à dix-huit ou vingt lieues de mon camp, et qui habitoit sur la même rive.

Certes, si j'avois eu connoissance de ces faits, je me serois épargné bien des sueurs et des peines; mais comment le deviner, et qui n'eût pas été trompé? Mes guides eux-mêmes, confondus par tant d'astuce, craignoient que je ne voulusse pas y croire, et que je ne les soupçonnasse de favoriser les voleurs et de les aider, en me faisant perdre un temps précieux à mettre leur butin en sûreté. Pour me prouver leur bonne foi, ils voulurent passer l'Orange avant moi, et ce ne fut qu'après s'être convaincus par eux-mêmes que la trace recommençoit de l'autre côté, qu'ils vinrent m'exhorter à les suivre.

Ce dernier passage faillit à me coûter la vie. Je le faisois à l'ordinaire sur mon cheval, tandis que deux nageurs conduisoient l'animal par la bride. Vers le milieu de la rivière, une des branches de son mors se rompit. Tiraillé par l'autre, il donne un coup de tête qui fait lâcher prise au second nageur, et il est entraîné par le courant. Sans aucun moyen de m'en rendre maître, je me penche sur son cou, et cherche à le diriger de la main en le flattant; mais il lui eût fallu des forces pour nager, et la route l'avoit tellement fatigué qu'il n'en avoit plus. Il dériva pendant plus d'un quart-d'heure sans faire d'autres efforts que ceux qui étoient nécessaires pour se soutenir.

Heureusement pour moi le courant qui devoit nous noyer, le porta sur la rive, mais tellement épuisé qu'il ne put se relever. En vain mes gens accourus à mon secours tentèrent de le remettre sur ses pieds, tous leurs efforts furent inutiles, il ne se releva que le lendemain matin, après avoir demeuré en place le reste du jour et toute la nuit.

Afin de lui donner plus de temps pour se remettre, je ne partis qu'assez tard dans la

matinée. Nous reprîmes la piste de nos bêtes, qui nous conduisit à quatre lieues dans l'est, où nous rejoignîmes un sentier qui conduisoit à la horde, sentier auquel aboutissoient les traces de nos bœufs, qui tous avoient été réunis dans cet endroit; nous ne doutâmes plus alors que nos voleurs ne fussent les habitans de cette horde.

Mes deux conducteurs Kaminouquois me demandèrent la permission de ne pas nous suivre plus loin; ils craignoient qu'en avançant avec nous on ne pût les reconnoître, et que soupçonnés par la horde de m'avoir conduit contre elle, ils n'occasionnassent une guerre entre les deux nations. Leur crainte étoit fondée et leur prévoyance très-raisonnable. N'y voyant rien que de juste, j'y consentis, et ce fut pour leur malheur. Il fut convenu qu'ils resteroient où nous étions, et qu'ils y attendroient notre retour. Néanmoins, comme il n'eût pas été prudent d'avancer en plein jour et de nous mettre trop à découvert, je résolus d'attendre jusqu'à la nuit. Quelle que fût l'obscurité, le sentier étoit trop battu pour que nous pussions nous égarer.

Nous partîmes à deux heures du matin

dans le plus grand silence, et bientôt nous apperçûmes la lumière de plusieurs feux que mes gens estimèrent à trois quarts de lieue de distance. En avançant davantage nous entendîmes des chants, des cris de joie, des rires immodérés. Les voleurs se divertissoient et faisoient bombance à mes dépens.

Néanmoins leur charivari produisit un bien. Mes chiens, en approchant d'eux, se mirent à hurler si fort qu'il fallut les museler; mais sans l'effroyable tumulte qui couvroit leur voix, nous eussions été trahis. Me voilà donc, pour la première fois, en état de guerre avec une horde sauvage, et déterminé à la combattre avec art si elle m'oppose des forces supérieures.

Le moment pour l'attaque n'étant pas favorable, je la différai jusqu'au point du jour, et, afin de la faire d'une manière plus avantageuse, j'allai me retrancher avec ma troupe derrière une touffe d'épaisses broussailles, qui, en nous offrant un rempart assuré contre l'offensive de nos ennemis, rendoit la nôtre bien autrement redoutable.

Le buisson étoit assez large pour contenir et abriter tous mes fusiliers, et chacun de

nous écartant ou éloignant quelques branches, s'y fit une sorte de meurtrière à travers laquelle il pouvoit passer le bout de son fusil et tirer.

Dans cette position, nous attendîmes patiemment et en silence le moment de l'attaque. Les coquins eux-mêmes semblèrent la favoriser par leur conduite. Peu à peu leur joie bruyante diminua. Enfin, succombant à la fatigue, ils se retirèrent dans leurs huttes pour dormir, et le bruit cessa entièrement.

Le jour parut au gré de mon impatience; je pouvois à peine la contenir. Mais je m'apperçus alors que nous avions mal estimé la distance. Notre poste étoit trop éloigné du kraal, et nos coups n'eussent pu y porter. Il fallut donc l'abandonner et nous approcher davantage. Nous y laissâmes à l'abri nos deux bœufs et mes deux chevaux, avec un homme pour les garder, et prêts à m'en servir au moindre désavantage.

Sûr que tout le monde étoit enseveli dans un sommeil profond, nous nous avançâmes à découvert, prîmes poste en face de la horde, à portée du fusil. Le kraal étoit considérable et paroissoit avoir trente à

quarante huttes ; construites à mi-côté, elles occupoient le penchant d'une colline derrière laquelle s'élevoient en amphithéâtre plusieurs hautes montagnes.

Chacun de nos fusils étoit chargé, et j'avois cru cette précaution nécessaire. Cependant mon intention n'étoit point de commencer les hostilités par l'effusion du sang. Je ne voulois que donner l'alarme aux brigands, et les forcer à fuir par l'effroi d'une attaque soudaine et inopinée. En conséquence, je commandai de ne tirer qu'en l'air, et défendis absolument de viser un seul homme, à moins que nous n'y fussions forcés, et que je n'en donnasse l'ordre exprès.

L'assaut commença par moi. Je tirai ma grosse carabine, dont le coup répété par l'écho des montagnes voisines, produisit un fracas terrible. Nous nous attendions qu'au bruit de ce tonnerre toute la horde fuiroit épouvantée, et mes gens s'apprêtoient à augmenter la terreur générale par une décharge de leur mousqueterie. Mais à notre grand étonnement, personne ne parut. Vainement la première fusillade se fit entendre, vainement j'en ordonnai successi-

vement plusieurs autres, tout sembloit calme, et je ne savois qu'en augurer.

Cette sécurité n'étoit qu'apparente. Tandis qu'au-dehors tout annonçoit le sommeil et la paix, au-dedans tout étoit livré à la confusion et à l'effroi. Mais par un stratagême infernal auquel sans doute mes voleurs étoient exercés depuis long-temps, aucun d'eux ne vouloit se montrer avant que tous ne fussent en état de défense. Probablement en cas pareil ils avoient un signal pour s'entre-avertir.

Quand ils furent armés, tout-à-coup, et au même instant, ils sortirent tous de leurs huttes, s'avancèrent contre nous en poussant des hurlemens affreux et nous décochèrent une nuée de flèches qui, étant hors de portée, ne nous atteignirent pas, et auxquelles je ripostai par une décharge toujours tirée au dessus des huttes.

Les Sauvages voyant qu'aucun d'eux n'étoit blessé, imaginèrent que mes armes ne pouvoient atteindre jusqu'à eux. Ils se réunirent tous et s'avancèrent contre nous avec fureur. Je les attendis de pied ferme. Ma troupe pendant ce temps leur crioit de me rendre mes bœufs. J'ignore si dans le bruit

général ils pouvoient nous entendre. Mais arrivés à la portée de la flèche, ils nous en envoyèrent une nuée nouvelle, qui pour cette fois tomba autour de nous.

Alors je crus qu'il n'étoit plus temps de les ménager et de me contenter d'un vain bruit. Je donnai l'ordre de tirer au corps, et nos coups se succédant alternativement, bientôt nous vîmes toute cette bande d'hommes, s'éparpillant comme des fourmis, s'enfuir chacun de son côté avec des hurlemens qui n'étoient plus, comme les premiers, l'énergie de l'audace et le signal du combat, mais le cri du désespoir.

Cependant ils ne tardèrent pas à se rallier. Je les vis même gagner le haut de la colline, rassembler mon troupeau qui s'y trouvoit épars, et disparoître avec lui. Déjà leurs femmes et leurs enfans s'y étoient rendus pendant le combat, et il ne restoit plus trace d'ennemis.

Ce qui pouvoit m'arriver de plus fâcheux dans ces circonstances, c'étoit cette retraite qui m'enlevoit une seconde fois mes bestiaux. Que me servoient toutes les peines et les fatigues qu'il m'en avoit coûté depuis plusieurs jours, s'ils m'étoient soustraits de

nouveau sans ressource. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Pour peu que la troupe eût le temps de gagner les défilés des montagnes, la reprise devenoit impossible, et je le perdois pour toujours.

Je fis donc approcher mes deux chevaux que j'avois laissés derrière le buisson, et dépêchant trois chasseurs pour couper par un côté le troupeau et ses conducteurs, je galopai avec Klaas pour le couper par l'autre.

Bientôt j'apperçus les Sauvages descendre par le revers de la colline, et chercher à gagner une plaine dans laquelle étoit un bois. En nous voyant ils redoublèrent de vîtesse et disparurent une seconde fois. Mais ceux qui emmenoient le troupeau, ne pouvant le faire marcher aussi vîte à cause de la descente, et se voyant près d'être enveloppés, l'abandonnèrent et rejoignirent à toutes jambes leurs camarades.

Ce qui accéléra encore la rapidité de leur fuite, fut l'arrivée de mes trois chasseurs qui les joignirent d'assez près pour tirer sur un d'eux et le coucher par terre. Moi, pendant ce temps, j'arrivois avec Klaas par l'autre extrémité du cercle, et alors nous

nous vîmes maîtres et possesseurs des bestiaux.

Il se pouvoit néanmoins que les fuyards, revenus de leur première surprise, se reconnussent, et que, rougissant d'avoir cédé à quelques hommes dont le nombre ne formoit pas la vingtième partie du leur, ils revinssent en force nous attaquer. D'ailleurs, au défaut de courage, ils avoient aussi la ruse et les stratagêmes; ils pouvoient nous harceler dans notre retraite, et nous faire perdre en détail le fruit de notre victoire. Ainsi, sans différer un instant, je plaçai deux hommes en vedette sur la colline pour observer leurs mouvemens s'ils sortoient du bois, et j'allai rejoindre au kraal le reste de ma troupe, en faisant conduire devant moi le troupeau.

Presque toutes les bêtes étoient estropiées, soit par les fatigues excessives de la marche forcée qu'on leur avoit fait faire, soit par les coups de sagaie qu'on leur avoit donnés pour les obliger d'avancer. Cependant, quel que fût leur état, c'étoit encore un bonheur pour nous de les avoir retrouvées. Les Kaminouquois reconnurent les leurs. Aucune des miennes n'y manquoit

non plus, excepté le bœuf que nous avions vu noyé dans la rivière et mon bœuf de guerre. Ce magnifique animal avoit été égorgé pour le festin de la fête, et nous trouvâmes sa tête jetée à terre près du kraal.

Le troupeau de la horde étoit là dans son parc. Il n'eût tenu qu'à moi de me venger par la loi du talion en l'enlevant tout entier; et mes gens, dans leur colère, m'y excitoient. Selon eux, cette capture étoit légitime, et les colons du Cap, en pareil cas, n'y manquoient jamais. Mais ces principes n'étoient pas les miens. En dédommagement de ma perte je me contentai de prendre une jeune vache qui venoit de mettre bas, et deux moutons gras; moins comme équivalent du vol, que pour leur laisser un témoignage parlant de ma continence et de mon équité scrupuleuse.

Cette punition infligée, je rappelai mes vedettes et me préparai au départ. Obligé de reprendre le long et étroit sentier par lequel nous étions venus, j'avois beaucoup de précautions à prendre pour me garantir d'embuscades et de représailles, et ces mesures étoient d'autant plus nécessaires que

les bœufs, à raison du chemin et de leurs blessures, ne pouvoient marcher que très-lentement et à la file les uns des autres. Je mis en tête du détachement Klaas avec deux fusiliers; moi avec le reste de ma troupe, je formai l'arrière-garde, et dans cet ordre nous gagnâmes la plaine.

Je m'attendois à retrouver les deux guides Kaminouquois dans l'endroit où nous les avions laissés la veille; mais au moment où nous approchions, j'entendis tout-à-coup pousser à la tête de la troupe des hurlemens lamentables qui me glacèrent d'effroi. J'y courus aussi-tôt et vis un spectacle affreux, dont l'image hideuse me fait encore frissonner à cette heure. Ces deux malheureux Sauvages, qui si généreusement s'étoient offerts à me conduire, étoient gisans sur la terre, presque morts, et nageant dans leur sang.

Ma première idée fut qu'ils avoient été découverts par quelques-uns de ceux de la horde et immolés à la vengeance des soupçons; mais en approchant de plus près je fus bientôt désabusé. L'un des deux avoit la mâchoire inférieure moulue, brisée et emportée presque en entier. Les lambeaux

qui restoient encore et sa langue à découvert, pendoient tout sanglans sur son cou et sur sa poitrine. Il étoit mourant et ne donnoit plus d'autre signe de vie que le battement de l'artère. Mais l'enflure prodigieuse de sa tête, l'altération horrible de son visage, le déplacement de ses yeux hors de leur orbite l'avoient tellement défiguré, qu'il ne conservoit aucun des traits humains, et qu'il révoltoit ma vue en même temps qu'il déchiroit mon cœur.

Son camarade avoit plusieurs morsures ou déchirures sur le corps et le bras cassé, ou plutôt broyé en deux endroits. Néanmoins son état n'étoit pas à beaucoup près aussi fâcheux, et il pouvoit même parler.

Nous l'interrogeâmes sur la cause de son malheur; il nous apprit qu'après que nous les eûmes quittés ils avoient éteint leur feu pour n'être pas découverts par les Boschjesman, et que s'étant endormis après à quelques pas l'un de l'autre, peu de temps après il avoit été réveillé par les cris de son camarade, au secours de qui il vola sur le moment même, et qu'il trouva se débattant contre les griffes d'un lion auquel il porta un coup de sagaie dans le flanc. Mais l'ani-

mal se sentant blessé, se jeta sur lui et le réduisit, avant de fuir, dans l'état où nous le voyions.

Ce récit me consterna; et ce qui augmentoit encore mon amertume et mon désespoir, c'est qu'en ayant accepté les services de ces deux tristes victimes, j'étois la cause innocente de leur mort. Oh! combien je gémis alors de n'avoir d'autre secours à porter à ces malheureux expirans, que de les achever impitoyablement sur la place, et de terminer ainsi leurs souffrances!

Cette barbarie néanmoins me répugnoit horriblement pour l'un d'eux. Je déchirai ma chemise, et j'en fis des bandages avec lesquels je rapprochai et soutins, le mieux qu'il me fut possible, les plaies du moribond. Je traitai de même le bras de son camarade. Mais comme il eût été dangereux pour nous de rester trop long-temps dans un lieu si voisin de la horde, je crus prudent de m'en éloigner au plus tôt. Je fis placer les deux blessés, chacun sur un de mes chevaux, et je marchai à pied, en continuant de conduire l'arrière-garde; et heureusement, mon camp étant, comme je l'ai dit, sur le côté de la rivière où nous nous trou-

vions, nous n'avions plus à la traverser.

Je me dirigeai droit sur notre camp. Après cinq lieues de marche, ayant trouvé une plaine découverte, où je ne craignois point que ma troupe fût attaquée par surprise, je m'y arrêtai, et pris le parti d'y passer la nuit, par pitié pour nos deux malades. Le mouvement de la route avoit empiré leur état. Déjà l'un d'eux éprouvoit ce râle funeste, qui est le signe d'une mort prochaine et qui ne me laissoit aucun espoir pour sa vie. Je le fis mettre à terre, et je crus qu'il falloit lui laisser une agonie tranquille.

Quant à son camarade, les secousses du cheval, en renouvelant ses douleurs, lui faisoient pousser, en route, des cris aigus qui perçoient l'ame; et cent fois il m'avoit conjuré de lui tirer un coup de fusil et de le délivrer de sa pénible existence. Je levai l'appareil de son bras, et je vis, par le gonflement et l'inflammation qu'y avoient causés les ligatures, qu'il devoit, en effet, avoir extrêmement souffert. Mes sauvages allèrent chercher des herbes, qu'il broyèrent et qu'ils appliquèrent en cataplasme. Moi, faute de mieux, j'avois imaginé d'ordonner

quelques éclisses, pour assujétir son bras; mais ils employèrent un moyen bien plus ingénieux, et dont la simplicité m'étonna.

Ils choisirent un jeune arbre, à-peu-près de la grosseur du membre fracturé, en détachèrent l'écorce par une fente longitudinale; puis, entr'ouvrant cette sorte d'étui, ils y placèrent le bras, et assujétirent l'enveloppe avec une liane.

J'admirai la promptitude et la nouveauté de l'invention; car j'ignorois que depuis quelques années elle étoit connue en Europe, et que les gens de l'art y employoient, pour le même usage et avec un succès égal, l'écorce du chêne; ainsi la nature, si simple et si bienfaisante, est toujours la dernière à laquelle on recourt, tandis qu'il faut des siècles de lumières et d'études immenses pour apprendre à l'oublier un moment.

Aux approches de la nuit, je fis allûmer de grands feux, qui, disposés en cercle, à plus de deux cents pas de distance du centre, formoient autour de nous une circonférence de plus de douze cents pas d'étendue. Cette brillante clarté, en offrant à notre vue un champ très-vaste, nous garantissoit des surprises; et d'ailleurs, dans le cas où nos en-

nemis viendroient nous attaquer, elle les tenoit à un tel éloignement que nous serions hors de la portée de leurs flèches, ou au moins hors de cette portée qui permet de viser et qui devient dangereuse. Ma canonnière étoit dans le milieu de cette large enceinte, et indépendamment des autres feux, elle en avoit un particulier.

Vers les dix heures du soir, celui de nos blessés dont j'avois désespéré, expira, et sa mort, par les tristes réflexions qu'elle fit faire à mes Sauvages, répandit parmi eux une sombre et morne tristesse. Je me retirai dans ma tente, pour me livrer à la mienne; mais bientôt mon chien, couché à côté de moi, montra des inquiétudes extraordinaires, qui m'alarmèrent. Je prêtai l'oreille, et et j'entendis le rugissement d'un lion. Sans doute c'étoit celui de la veille, qui nous avoit suivis à la piste. On l'écarta par quelques décharges, et nous ne l'entendîmes plus.

Quelques momens après, les alarmes recommencèrent, par le mouvement désordonné des bestiaux. Ils se précipitoient les uns contre les autres avec une rumeur épouvantable, s'agitoient violemment et beugloient d'une manière affreuse. D'abord

nous crûmes que c'étoit le lion qui se rapprochoit, et l'on fit quelques décharges pour l'écarter de nouveau; mais leur effroi, qui continuoit toujours, nous annonçoit une autre sorte d'ennemis. J'entendois en même temps, sur la partie extérieure de ma canonnière, un certain bruit, comme de quelque chose qui venoit y tomber et la frapper.

Quoique mon chien en montrât beaucoup d'inquiétude, je faisois peu de compte de ses avertissemens, parce que souvent il m'arrivoit d'entendre les mêmes secousses, occasionnées par de gros scarabées qui se jetoient étourdiment sur ma tente. Je restai tranquillement couché sur ma natte. Mais ayant senti tout-à-coup le manteau qui me servoit de couverture frappé par je ne sais quoi, j'y portai la main, et fus fort étonné de ramasser une flèche.

Il étoit évident que nous étions attaqués, et que les Boschjesman, après avoir profité de la nuit pour nous suivre, tiroient sur nous. Je criai aux armes; et dans un instant toute ma troupe fut en état de défense. Mais comme le feu particulier qui brûloit près de ma tente portoit autour de nous trop de clarté, et qu'il nous exposoit trop visible-

ment aux coups, je le fis éteindre. Par cette suppression de lumière, nous nous trouvâmes dans une sorte d'obscurité; et à la faveur des feux qui éclairoient notre enceinte, nous pouvions, d'un coup-d'œil, voir les ennemis qui s'approchoient de nous. Aucun d'eux ne se montra. Néanmoins ils continuoient à envoyer, de temps en temps, des flèches sur ma tente.

Mes gens vouloient l'abattre; mais loin de le permettre, je m'applaudissois, au contraire, que sa blancheur la rendît visible et qu'elle servît de but aux tireurs. Pour n'avoir rien à craindre d'eux, nous n'avions qu'à nous en écarter et nous tenir à une certaine distance. D'ailleurs, plus ils tiroient, et plus il étoit à présumer que leurs carquois s'épuiseroient promptement, et que par conséquent ils seroient bientôt réduits à faire retraite.

Ma seule crainte étoit que nous sachant en très-petit nombre, et se trouvant très-nombreux par rapport à nous, ils ne dirigeassent leur attaque d'après ce double apperçu. Certainement, s'ils se fussent accordés à nous envelopper, en formant autour de nous un cordon, et à fondre, dans cet

ordre, tous à-la-fois sur notre petite troupe, nous étions massacrés sans ressource. Mais leur tactique n'alloit pas jusques-là. Loin d'imaginer un pareil plan, leurs flèches arrivoient toutes du même côté : ce qui annonçoit qu'ils s'y étoient tous reunis et qu'ils ne s'en éloignoient pas.

Cette imprudence de leur part me donnoit sur eux un grand avantage, en indiquant un point fixe vers lequel mes fusiliers pouvoient tirer. Ceux de mes Hottentots qui avoient des flèches me demandoient à les employer aussi, mais je ne le voulus point. Outre que ces décharges incertaines fussent devenues inutiles pour le moment, elles nous eussent dégarnis et auroient fourni contre nous des armes aux assaillans.

Le plus sûr, dans les circonstances, étoit d'attendre patiemment, en leur laissant consommer les leurs. La plupart tomboient à plus de vingt pas de nous; et quant au petit nombre de celles qui arrivoient jusqu'à notre portée, c'étoient des coups perdus et sans force, dont nous n'avions rien à redouter, étant enveloppés, moi dans mon manteau, et mes gens dans leur kros.

Ce que j'avois prévu arriva. Insensible-

ment nos assaillans épuisèrent leurs munitions, et nous ne vîmes plus que quelques flèches lancées de loin en loin. Bientôt même l'approche du jour fit cesser entièrement leur attaque, et ils ne songèrent plus qu'à la retraite.

Il est certain que, dans cet état de désarmement et sans défense, il couroient de grands risques; et que si, quand le jour parut, je m'étois mis à leur poursuite, j'eusse pu en massacrer un grand nombre. Mes gens m'y exhortoient avec beaucoup d'ardeur. Mais que m'eussent fait quelques meurtres? Mon troupeau n'étoit-il pas revenu en ma puissance, et peut-être n'y avoit-il déjà eu que trop de sang de répandu? Si le retour de l'aurore me fit plaisir ce jour-là, c'est qu'en me débarrassant d'une attaque inquiétante, elle me permit de reprendre ma route.

Mes Hottentots à carquois s'occupèrent à ramasser les flèches. Il y en avoit une quantité considérable, et toutes étoient empoisonnées. Trois seulement avoient pénétré dans ma tente; dix-sept, en traversant la toile, y étoient restées suspendues, et tout le reste se trouvoit épars à l'entour. Cependant un bœuf en avoit reçu deux; et comme,

à raison du poison, ses blessures, quoique légères, étoient mortelles, je le fis tuer et dépecer à l'instant, pour notre provision.

Avant de partir, j'eusse desiré aussi qu'on inhumât, ou au moins qu'on couvrît de sable et de cailloux le corps de notre infortuné Kaminouquois. Je le proposai aux gens de sa nation; mais ils me demandèrent de l'emporter avec eux. Ils craignoient que les voleurs, en revenant chercher leurs flèches, ne le découvrissent, et qu'ils ne fissent sur ce cadavre quelque sortilége funeste. Telle est la coutume des Boschjesman, disoient-ils; et souvent ces barbares réussissent ainsi à faire périr une famille, et quelquefois même une nation entière.

Ces observations annonçoient une ignorance et une superstition grossières. Mais n'ayant pas l'espoir de les en désabuser, j'accédai à ce qu'on me demandoit. On empaqueta le mort dans son kros. En cet état, il fut mis en travers sur un bœuf, et nous partîmes.

Je suivis toujours à-peu-près la même direction, en nous écartant cependant des arbres du côté de la rivière, afin de n'y être pas surpris ou enveloppés. Après quatre

heures de marche, je crus devoir faire halte, pour prendre quelque nourriture. Il y en avoit vingt-quatre que nous étions à jeun, sans avoir pu ni dormir ni manger un morceau.

Pendant notre repas, nous vîmes passer près de nous trois Sauvages de la nation des Gheyssíquois, la seule d'entre les nations Hottentotes que l'on m'avoit assurée pratiquer la semi-castration. Leur horde étoit à six lieues sur notre gauche, au sud-est, et ils alloient visiter quelques hordes de grands Namaquois. Mais quand ils surent notre aventure avec celle des voleurs, ils jugèrent que ces brigands devant tenir encore la campagne pendant plusieurs jours pour chercher à m'inquiéter dans ma marche, il ne seroit pas prudent à eux de continuer leur route; et en conséquence ils prirent la résolution de retourner sur leurs pas.

Moi, qui venois d'être attaqué dans la nuit précédente, et qui, ayant encore deux nuits à passer avant d'arriver à mon camp, avois à craindre de l'être de nouveau pendant ces deux autres, je crus que de mon côté je ferois sagement aussi de changer la

direction de ma route et de suivre les Gheys-siquois dans leur horde. Par cette marche oblique, je pouvois tromper et dépister les Boschjesman; et dans le cas où, malgré l'obscurité de la nuit, ils s'appercevroient de mon stratagême et se remettroient sur mes traces, je devois présumer, avec vraisemblance, qu'ils cesseroient alors de me suivre, et que me sentant soutenu par une horde nombreuse, ils n'oseroient en approcher. Cette conjecture parut plausible à mes gens. Il me pressèrent d'en exécuter le projet, et je m'y déterminai.

Cependant, ce mort que nous conduisions avec nous me donnoit quelque inquiétude. Je craignois qu'il ne fût pour la horde l'objet d'une nouvelle superstition, et qu'il ne nous fît mal accueillir, et peut-être même repousser par elle.

Pour prévenir cet inconvénient, je proposai aux Kaminouquois d'enterrer le corps; et ils y consentirent. Outre le kros dont il étoit enveloppé, on en mit un autre sur son visage. On le couvrit de pierres. Enfin, ils remplirent envers lui, autant que les circonstances le permettoient, les devoirs prescrits par l'usage de leur nation.

Nous n'arrivâmes à la horde qu'au coucher du soleil, et j'y fus reçu avec la même amitié que je l'avois été jusques-là dans toutes les autres. Mais on n'y sut pas plutôt notre aventure, que tous les esprits s'alarmèrent. On ne doutoit pas que les Boschjesman ne vinssent, pendant la nuit, tenter une nouvelle attaque. Ainsi, non-seulement on éloigna le troupeau de la horde, mais on me pria de tenir le mien à l'écart et de le faire garder à quelque distance du kraal.

Ces précautions étoient fondées sur la mauvaise opinion qu'on avoit des Boschjesman; et, après tout, ce qu'on m'apprit d'eux rendoit la méfiance excusable. A en croire les inculpations, leur horde n'étoit qu'un repaire d'assassins, un refuge de voleurs, déserteurs de vingt nations différentes, et d'autant plus dangereux que, redoutables par leur nombre, ils attaquoient ouvertement et sans distinction toute peuplade où ils se flattoient de faire quelque butin.

Ces associations de Boschjesman ne ressembloient nullement à celles que j'avois vues à l'est de l'Afrique. Celles-ci, composées de fugitifs et de brigands qui se méfient les uns des autres, sont très-peu nombreu-

ses, et ne forment que de petites troupes isolées, dont, par conséquent, on n'a à craindre qu'un coup de main ou quelque surprise nocturne. Ceux-là, au contraire, présentoient un corps de nation très-redoutable; et, à dire le vrai, j'étois étonné qu'une société d'hommes sans frein, sans discipline et sans amis, pût néanmoins subsister. Mais ce qui me surprenoit bien davantage, c'est qu'ils subsistassent impunément, et qu'ils eussent un domicile tranquille, au milieu de vingt hordes différentes, qui sans cesse souffroient de leur brigandage et n'avoient pas le courage de les détruire.

Quant au vol qui me regardoit, on me raconta, sur la manière dont il m'avoit été fait, quelques particularités que je ne connoissois pas. C'étoit Bernfry et Moodel qui en avoient donné le conseil et le plan. Ces deux scélérats, unis de société et dignes d'être amis, étoient en relation avec les Boschjesman. A l'affût des expéditions et entreprises que ceux-ci pouvoient faire, ils leur en donnoient avis, indiquoient les moyens de réussir, dirigeoient l'opération, et partageoient ensuite les profits.

Moodel sur-tout, lié avec la horde plus

particulièrement encore que Bernfry, étoit à la fois et son espion et son protecteur. C'étoit chez elle qu'il faisoit garder ses bestiaux. Tous ceux que j'y avois vus avoient sa marque et lui appartenoient; et les Gheyssiquois regrettoient fort qu'en punition du vol qu'il m'avoit fait faire, je ne les lui eusse pas tous enlevés.

J'avois pris des précautions pour défendre les miens, en cas de nouvelle attaque pendant la nuit. Mais, soit que les Boschjesman eussent perdu notre trace dans les ténèbres, soit qu'ils craignissent l'appui que pouvoit me donner la horde, ils ne parurent point.

Pour leur échapper et pour arriver à mon camp, j'avois encore, suivant mon estimation, quinze ou seize lieues à faire; et dans l'impossibilité d'achever en un seul jour une si longue traite, je me proposois au moins de forcer la marche et d'aller, au plus loin possible, passer la nuit. Mais l'état où étoient mes bœufs m'empêchoit d'exécuter ce projet. Forcés par les voleurs à des marches non interrompues et à des fatigues extrêmes, sans qu'on leur eût même laissé le temps de manger une seule fois, ils se trou-

voient si exténués, que je désespérois de les conduire plus avant. Je les voyois étendus et couchés à terre, comme s'ils ne devoient jamais se relever. Ils étoient entourés d'herbages excellens; et, malgré la faim, leur épuisement leur ôtoit jusqu'à l'envie d'y toucher.

C'étoit un bonheur pour moi, en pareille circonstance, d'être arrivé dans un lieu où je n'avois plus à redouter les Boschjesman. Cette sécurité, jointe à la bonté des pâturages, me fit prendre le parti d'y séjourner. En donnant aux bestiaux le loisir de se remettre, mon séjour accordoit en même temps à notre malade un repos dont il avoit besoin.

Son bras étoit tellement enflé qu'il avoit fallu le lui mettre dans une écorce plus large. Toute la partie du coude étoit en suppuration, et il en sortoit des esquilles que ses esculapes arrachoient sans miséricorde, et qui dans l'opération lui faisoient pousser des cris lamentables. On continuoit d'appliquer sur ses plaies des cataplasmes composés de graisse de mouton et de feuilles mâchées. Il espéroit beaucoup de ce remède; et moi-même, dans mon ignorance, j'y avois quel-

que confiance aussi; parce qu'à l'enflure près, ses plaies étoient bien vermeilles, et qu'il se sentoit soulagé toutes les fois qu'on les lui rafraîchissoit par l'application d'un nouveau topique.

A ne juger du Gheyssiquois que par les traits de sa physionomie et le clapement de son langage, il est de nation hottentote; il a des caractères qui le rapprochent du Gonaquois. Je croirois même, d'après la comparaison de ces analogies, qu'il est le produit du Namaquois et du Cafre, comme le Gonaquois est le produit du Cafre et du Hottentot.

Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est que le canton qu'habite la nation gheyssiquoise touche à la Cafrerie, et la borde. Les gens de la horde, eux-mêmes, me montroient à l'est une longue chaîne de montagnes qui alloit se perdre au loin, vers le nord, et qui, habitée par leurs principales peuplades, les séparoit des Cafres, ou au moins des Briquois et des Brinas, qu'ils regardent comme des peuplades cafres.

La langue gheyssiquoise me parut être, à peu de chose près, la même que celle des grands Namaquois; et cependant, de toutes

les nations africaines, ce sont celles qui m'ont semblé avoir entr'elles le moins de ressemblance.

Quant aux caractères qui ne sont point originels, et qui ne viennent pas de la nature, tels que la forme des habillemens, des armes, des instrumens de musique, la passion pour la chasse et la danse, &c., le Gheyssiquois, sur ces objets, ne diffère en rien des autres nations qui l'entourent. Seulement il a adopté, pour ses parures, une couleur particulière qui n'est point la leur. Toutes les siennes sont blanches et composées des os de la jambe ou du pied du mouton, auxquels il sait donner, par des procédés qui lui sont propres, une blancheur éblouissante. Fabriquant ainsi lui-même ses colliers et les autres objets de son luxe, il n'a pas besoin d'en acheter la matière première, et ne dépend des colonies, pour son commerce, que par quelques articles de nécessité qui lui sont communs avec tous les autres Sauvages. Aussi sa nation est-elle moins connue et moins fréquentée que toutes les autres.

Les femmes y sont bien faites, d'une humeur gaie, toujours prêtes à rire ou à dan-

ser. Mais avec leur caractère folâtre, elles ont à la fois cette retenue de mœurs que les nations policées nomment sagesse et décence, et qui, sous un ciel brûlant et avec un tempérament vif, sembleroit être une vertu pénible.

J'ignore quelle est la cause physique ou morale à qui elles doivent leur continence. J'observerai seulement combien il est étrange que sous un même climat et chez des peuples qui ne diffèrent presque point entre eux, on trouve à la fois, ici, des femmes si retenues, là, des femmes qui le sont si peu.

Nulle part je n'ai vu une nation aussi généreuse. Je n'avois absolument rien à lui donner en échange; et pendant les deux jours que j'ai passés chez elle, soir et matin on m'apportoit gratuitement, de toutes les huttes, des jattes de lait. Le chef me força même d'accepter un agneau; et quoique mes gens eussent encore le bœuf tué la veille, il leur donna plusieurs moutons pour les régaler.

C'est chez les Gheyssiquois exclusivement, qu'est pratiquée, comme je l'ai remarqué ci-dessus, la semi-castration; et

elle l'est, sans exception, dans toutes leurs hordes, ainsi que me l'ont assuré ceux chez qui je l'ai vérifiée par moi-même, et la chose ne me fut pas difficile. Dès qu'on sut quel étoit le sujet de ma curiosité, tout le monde s'y prêta complaisamment. Il n'eût tenu qu'à moi de passer en revue la horde entière.

Plusieurs voyageurs ont écrit sur cette opération si bizarre, mais ils ne s'accordent ni sur son origine, ni sur les motifs qui l'ont fait imaginer, ni même sur les nations chez lesquelles elle est en usage. Kolbe, qui jamais n'est de l'avis des autres, et qui souvent même ne s'entend pas bien avec lui-même, Kolbe nous la représente comme *une cérémonie religieuse*, comme une *loi générale et sacrée pour tous les Hottentots indistinctement.*

Selon lui, c'est un *prêtre* qui en est chargé. *On ne se souvient pas qu'elle ait jamais été violée, et malheur à qui voudroit s'y soustraire, il y perdroit la vie.* Les préjugés sur cette obligation sont même tels, dit-il, qu'une femme ne souffriroit point les approches d'un homme s'il n'y avoit été soumis. Les filles qui se marient en exigent rigoureusement la preuve; et

comme la retenue qui leur est naturelle ne leur permet pas de s'en assurer par elles-mêmes, c'est aux matrones de la famille que ce soin est remis.

Il n'y a pas un mot dans tout ce que Kolbe vient de dire, qui ne soit une fable. A l'en croire pourtant, il a plusieurs fois été témoin de l'opération qui, selon lui, consiste principalement dans l'extraction du testicule gauche, et il en décrit même minutieusement tous les détails. Mais c'est encore là chez lui un nouveau mensonge; et au Cap, où tout le monde sait que jamais il ne sortit de la ville, ce mensonge est un fait de notoriété publique.

Quant aux motifs qui ont pu déterminer les Sauvages au retranchement dont il s'agit, j'ai déjà dit que les voyageurs ne sont pas d'accord. Les uns l'attribuent au desir de se rendre plus agiles à la course, les autres à l'envie d'empêcher une trop grande propagation de l'espèce. Kolbe paroît incliner pour cette dernière opinion; et cependant, loin de la confirmer par des raisons, lui-même la combat en avançant que, malgré l'opération, les jumeaux n'en sont pas moins communs.

Toutes ces contradictions forment, dans la tête de l'auteur, un embarras dont il ne sait comment se tirer, et il en conclut « qu'il » n'est pas étonnant si ceux qui ont publié » jusqu'à lui des relations du Cap, diffèrent » entre eux, puisque les Hottentots eux- » mêmes ne s'accordent pas lorsqu'ils veu- » lent rendre raison d'une coutume si bi- » zarre ».

Quoique j'aie été à portée d'interroger sur son origine les nations qui la pratiquent, je ne me flatte pas de la connoître mieux que les autres voyageurs. Ceux des Gheyssiquois que j'ai questionnés m'en ont donné une raison si absurde, que j'hésite presque de la rapporter. Selon eux, ce fut un signe distinctif que leurs ancêtres, étant en guerre avec les nations voisines, imaginèrent pour se reconnoître.

Je sais qu'en pareil cas, des peuples presque nus et se ressemblant par les traits et la couleur, ont besoin de signes caractéristiques et de moyens de reconnoissance. C'est dans ce dessein que la plupart de ceux qui fournissent à la traite des esclaves les Loangos, Pombos, Cormantins, Abos, Papas, &c., se cicatrisent le visage, les bras, la poitrine

et la partie antérieure du corps, depuis le haut de la tête jusqu'aux pieds. L'ordre et la forme de ces stigmates sont tels, qu'au premier coup-d'œil on peut distinguer de loin chaque nation. J'ai même vu à Surinam les esclaves amenés en traite, être vendus plus ou moins cher selon ces cicatrices, qui désignent les races.

Après tout, on conçoit que des marques extérieures aussi apparentes et aussi visibles, peuvent avoir été imaginées par des nations grossières. Mais qu'une d'elles ait adopté, pour se reconnoître, un signe très-difficile à distinguer, et caché d'ailleurs par la pudeur; voilà ce qui me paroît invraisemblable, et qu'on aura de la peine à croire.

Au reste, il y a deux manières de faire l'opération; et comme l'une est moins douloureuse que l'autre, on les emploie selon l'âge de l'individu et la force de son tempérament. Je n'entrerai sur cela dans aucune explication. Les procédés sont à peu près les mêmes qu'ils le seroient chez nous, et le résultat en est suffisamment expliqué.

Je remarquerai seulement que c'est presque toujours le père qui se charge de l'opération, et qu'ordinairement il la fait à la

naissance de son enfant. Quelquefois cependant il la retarde jusqu'à sa troisième année, et même plus tard; et alors il emploie, comme je viens de le dire, d'autres procédés.

Il n'eût tenu qu'à moi d'être témoin de la cérémonie, une femme de la horde étoit près d'accoucher; mais il m'eût fallu attendre plusieurs jours peut-être, et ce retard eût contrarié l'impatience que j'avois de rejoindre mon camp.

D'un autre côté, j'aurois voulu ne pas me remettre en route, dans la crainte d'être attaqué de nouveau par les Boschjesman. J'eusse fort desiré instruire Swanepoel de ma situation, et lui demander un renfort qui me mît en état de les repousser; mais comment lui faire parvenir mes ordres? En vain le premier jour de mon arrivée j'avois proposé cette commission aux gens de la horde, aucun d'eux n'avoit voulu s'en charger. Les miens, eux-mêmes, en parloient avec tant de répugnance et d'effroi, qu'après les avoir tâtés, je crus prudent de ne point la leur proposer.

Klaas étoit assez intrépide et assez dévoué à mes intérêts pour l'accepter seul,

et il s'offrit même à partir. Mais dans les circonstances, ce brave homme me devenoit plus que jamais nécessaire. Il étoit l'ame de ma troupe, il en soutenoit le courage par son exemple; et dans le cas d'une nouvelle attaque, j'avois trop besoin d'un pareil second pour m'en priver volontairement. Je renonçai donc au renfort, et me vis forcé de continuer ma route comme je l'avois commencée, c'est-à-dire réduit à mes propres forces.

Cependant je me hasardai à demander au chef quelques hommes qui me servissent d'escorte jusqu'à mon camp; et afin de les déterminer, j'annonçai qu'à mon arrivée je récompenserois leurs services, et que je m'empresserois également de reconnoître les siens. J'attendois un refus, et je fus fort étonné de voir plusieurs personnes s'offrir d'elles-mêmes à m'accompagner.

Bien plus, le chef me fit suivre par une de ses filles, à qui il me pria de remettre les présens que je lui destinois, et de ne les confier absolument à personne d'autre, ce que je lui promis.

Nous partîmes deux heures avant le jour, afin d'avoir une plus forte journée et d'a-

vancer davantage. On ne doutoit pas dans la horde que les Boschjesman ne fussent aux environs pour nous épier et nous attaquer à la faveur des ténèbres, et cette conjecture étoit d'autant plus vraisemblable, qu'ayant à traverser une très-longue plaine, nous marchions à découvert. Mais si d'un côté c'étoit-là un inconvénient, de l'autre nous avions l'avantage de promener librement nos yeux autour de nous, et de pouvoir découvrir nos ennemis en même temps qu'ils nous découvriroient.

Au silence que gardoient mes gens, à la précipitation avec laquelle ils marchoient, je jugeai qu'ils n'étoient pas trop rassurés. Mais quand le jour parut tout changea, et alors leur jactance s'exhala en bravades extrêmement plaisantes. Ils raisonnoient entre eux sur les moyens de repousser ces Boschjesman qu'ils ne craignoient plus, sur les manœuvres et les ruses à employer pour les exterminer tous s'ils avoient l'audace de se présenter encore.

Chacun enchérissoit de gasconnades sur son compagnon. C'étoit à qui affecteroit d'affronter avec le plus d'intrépidité un danger dont ils se voyoient quittes. Fiers comme

des miliciens qui ont fait une campagne, ils rappeloient les détails de cette nuit dans laquelle nous avions été attaqués, et demandoient à l'envi qu'elle se présentât de nouveau.

Cette effervescence de courage se maintint cependant tout le jour. Dès que devant nous s'offroit un ravin, une monticule, un escarpement, aussi-tôt plusieurs se détachoient d'eux-mêmes pour le reconnoître et s'assurer s'il ne recéloit point quelque embuscade, et ils ne nous laissoient point avancer qu'ils n'en eussent donné le signal. Vrais enfans, dont la timidité même me rendoit la société plus douce, et que j'aurois conduits aux deux pôles, en cent déserts, où je leur aurois garanti l'existence, à laquelle ils sont attachés par-dessus tout, heureux de ne point connoître nos desirs, qui nous rendent cette existence bien souvent amère et difficile à supporter!

Pendant la halte que nous fîmes pour dîner, un des Sauvages de la horde qui étoit allé à la découverte, vint m'annoncer qu'à quelques lieues, sur notre droite, il avoit reconnu un des coudes que forme l'Orange dans son cours, et apperçu les arbres qui

bordent ses rives. Cette nouvelle répandit la joie dans la troupe. On reprit la route gaîment, sans changer notre première direction ; et vers les quatre heures du soir nous arrivâmes au fleuve, après avoir fait dix lieues dans notre journée.

En ma qualité de maître je commençai par choisir un lieu avantageux pour le campement de ma petite caravane. Au milieu des arbres du rivage nous eussions couru trop de risques, si dans la nuit les Boschjesman fussent venus nous attaquer. A cinq ou six cents pas en-deçà étoit un bouquet d'arbrisseaux assez considérable, et composé particulièrement d'ébéniers.

Ce buisson, épais et touffu, me parut propre à nous servir d'abri. Je fis abattre aux environs tous les plants qui pouvoient borner notre vue ; et cet abattis n'exigea pas beaucoup de peine, parce que tout y étoit euphorbes, grands ou petits. Puis, tandis que quelques-uns de mes gens alloient de côté et d'autre couper du bois pour alimenter les feux de la nuit, d'autres, sous ma direction, nettoyèrent l'intérieur du fourré et y pratiquèrent une place capable de nous contenir tous. Les bords extérieurs furent

fortifiés avec des branches entrelacées, qu'on garnit de nattes et de peaux. Enfin, pour nous garantir des flèches qui eussent pu tomber verticalement sur nos têtes, je fis étendre, en forme de dais, ma canonnière sur des piquets, et j'en formai ainsi un toit sur lequel nous étions tous à l'abri. Avec ces précautions nous n'avions, au milieu de notre fort, aucune attaque à craindre pour la nuit, et je pouvois y braver tous les Boschjesman de l'Afrique.

Les bœufs furent attachés circulairement dans l'intérieur de l'enceinte, et si près de nous, que nous les touchions presque avec la main. Défendus ainsi, il étoit impossible de songer à les enlever. Mais aussi leur voisinage eut un inconvénient. Le bruit qu'ils faisoient par leurs mouvemens divers, l'inquiétude qu'ils montroient de temps en temps, et qui sembloit nous annoncer ou des Boschjesman ou des bêtes féroces, nous tinrent tellement en éveil, qu'il ne fut possible à aucun de nous de fermer les yeux.

Notre nuit, quoique fort inquiète, se passa tranquillement. Nous n'entendîmes que des hyènes et des jackals, dont les cris, dans la circonstance présente, étoient rassurans, en

ce qu'ils nous annonçoient qu'il n'y avoit pas de Boschjesman dans la plaine.

Malgré ce motif de sécurité, je ne voulus néanmoins me remettre en route que quand le soleil eut paru. D'ailleurs, nous n'avions plus que cinq lieues à faire, et la journée, par conséquent, étoit plus que suffisante pour une pareille marche. Il est vrai que, résolu à côtoyer le bois de la rivière pour abréger le chemin, nous ne pouvions avancer que lentement, parce qu'ayant des embuscades à craindre, j'avois beaucoup de précautions à prendre.

Vers le milieu de la route à-peu-près, nous entendîmes quelques coups de fusil tirés sur la rivière. J'envoyai à la découverte. C'étoient quatre de mes gens qui chassoient aux hippopotames, et qui, avertis de mon approche, vinrent me témoigner leur joie et me donner des nouvelles du camp. Ma longue absence y avoit jeté l'alarme. Inquiet de ne plus entendre parler de moi, Swanepoel me croyoit égorgé avec toute ma troupe par les Boschjesman, et il désespéroit de me revoir jamais. Je détachai un homme à cheval pour lui annoncer mon retour, et deux heures après nous arrivâmes.

Mon premier soin, en mettant pied à terre, fut de m'occuper de notre malade. Je fis dresser ma canonnière pour l'y placer; et, après l'avoir recommandé aux soins de ceux de ses camarades qui me paroissoient les plus intelligens, accablé de lassitude et de sommeil, j'allai me coucher dans mon chariot. Quant à mon monde, ils passèrent la nuit en fête, et à raconter, dans le plus grand détail, notre expédition.

Bernfry, averti de mon arrivée par ses émissaires, eut l'audace, le lendemain, de se présenter de nouveau dans mon camp. Son intention étoit de m'en imposer sur sa conduite, et de travailler à détourner les soupçons que je pouvois avoir conçus contre lui. Il affecta beaucoup de zèle pour mes intérêts, et un grand attachement pour ma personne. Il me parla de la horde des voleurs, et m'apprit que nous y avions tué quatre ou cinq personnes, et blessé très-grièvement beaucoup d'autres. Mais elle avoit juré de se venger, disoit-il, et je devois redoubler de vigilance et de précautions, si je voulois échapper aux surprises dont tôt ou tard je ne manquerois point d'être la victime. Au reste, mon plus grand

ennemi dans cette affaire, selon lui, étoit Moodel. C'étoit Moodel qui protégeoit spécialement la horde, et c'étoit de lui sur-tout que j'avois à me défier.

Ainsi, pour me mieux trahir, le fripon trahissoit et dénonçoit à ma vengeance son camarade et son seul ami. Mais son insigne fourberie ne m'en imposoit point. Je coupai court à toute explication et insinuation ultérieure de sa part, en feignant de recevoir sa confidence comme un avis important. J'affectai même de ne lui laisser rien entrevoir des soupçons que j'avois sur lui. Par cette apparence de confiance, je me ménageois la faculté de surveiller secrètement sa conduite. Et après tout, quelque adresse qu'il eût employée pour m'inspirer des terreurs, je ne craignois ni Moodel, ni lui, ni même les Boschjesman.

D'ailleurs, occupé de mon départ, je ne songeois plus qu'à quitter incessamment les bords de l'Orange. Déjà les ordres étoient donnés de travailler aux préparatifs, et je n'attendois plus que l'instant où ils seroient finis. Il falloit des réparations à mes voitures, qui, tourmentées par la chaleur, n'avoient plus une pièce qui ne fût disloquée.

Il falloit dresser mes nouveaux bœufs qui, n'ayant jamais tiré, s'effarouchoient à la vue d'un chariot, et qui, lorsqu'on étoit parvenu à les y atteler et qu'ils entendoient le bruit de cette machine qu'ils traînoient après eux, devenoient furieux et brisoient ou renversoient tout.

Il en coûta, pour essayer de les dompter, des peines et des risques qui durèrent long-temps, et dont les essais infructueux me causoient, chaque jour, des accès d'impatience. Mes gens, plus tranquilles, ne se rebutoient pas aussi aisément, et ils m'assuroient qu'ils en viendroient à bout, si je voulois les laisser faire et m'en rapporter à eux. Mais les leçons qu'ils donnoient étoient telles que je n'eusse pu, sans une peine extrême, en être le témoin. A les entendre, ces pauvres animaux étoient trop vieux pour se façonner paisiblement au joug, et l'on ne devoit espérer de les assouplir qu'à force de coups.

A la vérité, il en restoit encore cinq anciens, avec lesquels on atteloit les autres, afin de les dresser par l'exemple. Mais avant de mettre ceux-ci au travail, on commençoit par les châtier long-temps avec le schabouck. Souvent même on répétoit durc-

ment la correction pendant le manége, et j'avoue que ce spectacle devenoit pour moi un supplice qu'il ne m'étoit pas possible d'endurer. Aussi, toutes les fois que la leçon alloit commencer, avois-je soin de prendre mes armes et de m'éloigner, de manière à ne la voir ni l'entendre.

Il étoit à présumer au moins que ces courses me dédommageroient par quelques acquisitions nouvelles, et que je trouverois dans les oiseaux qui habitoient le bois des rivages, de quoi augmenter mes collections. Je me trompai dans mon espoir. Le temps du passage venoit de finir, et tous, grands et petits guêpiers, variétés d'hirondelles, et autres espèces, avoient disparu.

Une autre remarque encore, que je crois essentielle, c'est que du moment où avoit cessé cet ouragan de sud-est dont j'ai parlé ci-dessus, le vent avoit tourné au nord, et qu'il y étoit resté constamment, avec quelques variations, vers les deux rhums voisins nord-quart-ouest ou nord-quart-est. De temps en temps nous avions eu quelques grains, mais si foibles, qu'à peine le sable en étoit mouillé. Cependant le ciel restoit constamment couvert, et le vent charrioit

beaucoup de nuages qui, passant avec rapidité sur nos têtes, alloient s'accumuler aux Camis et y préparer la saison des pluies pour le Cap.

Déjà cette saison étoit commencée dans les montagnes septentrionales où l'Orange prend sa source. Au moins ce fleuve, depuis une quinzaine de jours que je l'avois traversé, s'étoit accru de plus de vingt pieds. Il couloit à pleins bords, charrioit quantité d'arbres entiers qu'il avoit déracinés, et formoit même de grands lacs en plusieurs endroits de la plaine. Enfin, mon camp, qui d'abord avoit été placé à six cents pas du bord, par-delà le bois, n'en étoit plus qu'à cinquante; tous les arbres se trouvoient noyés presque en entier, et nous n'en appercevions plus que quelques branches et les cimes. Ce spectacle, l'un des plus majestueux que j'aie contemplé en Afrique, eût long-temps attaché mes regards, s'il ne fût venu déranger un peu mes projets. Entre autres inconvéniens dangereux pour ma caravane, il m'ôtoit l'avantage de la chasse aux hippopotames; ces amphibies n'aiment point les eaux troubles et fangeuses : ils s'étoient retirés vers les bords de la mer.

Plusieurs de mes nouveaux Sauvages ayant leur horde de l'autre côté du fleuve, regrettoient beaucoup d'être restés si longtemps avec moi. Les Gheyssiquois, au contraire, exempts de cette inquiétude et bien nourris dans mon camp, s'applaudissoient d'y être et ne paroissoient point songer à leur départ. Mais j'avois promis à leur chef de les renvoyer au bout de huit jours, et je tins parole.

Je leur donnai à tous plus que je n'avois promis. La fille du chef fut chargée, comme il me l'avoit demandé lui-même, du présent que je lui destinois ; et quant à elle, sa récompense fut un joli mouchoir rouge et quelques verroteries blanches dont elle faisoit grand cas. Elle avoit été traitée avec distinction dans mon camp. Aucune des commodités, pas même celles des onctions, ne lui avoit été interdite; j'assistois quelquefois à sa toilette, qui étoit à la vérité toujours la même, mais je prenois chaque fois un nouveau plaisir à voir tous les soins qu'elle mettoit à orner et développer ses appas, dont la vue me rendoit de jour en jour plus circonspect et plus sage.

A peine cette troupe étoit-elle partie, qu'il

en survint une autre, composée de trente-six personnes, tant hommes que femmes. Ceux-ci étoient de ces Hottentots qui habitent sur la lisière des colonies, et qui achetant de la seconde ou troisième main certaines denrées chez les Colons, vont ensuite chez les autres Sauvages de l'intérieur des terres, les troquer pour des bestiaux qu'ils reviennent vendre aux premiers. Il y a aussi des blancs qui se livrent à ce genre de spéculation et de commerce; mais ils n'y mettent pas, à beaucoup près, la même bonne foi que les Sauvages dont je parle.

La troupe arrivoit des contrées de l'est, où elle avoit acheté une soixantaine de bêtes à cornes. Là, ayant entendu parler de moi, elle avoit cherché à me joindre, et venoit me demander la permission de s'unir à ma caravane pour regagner ses habitations. Je consentis à sa demande, en la prévenant néanmoins que je n'étois encore déterminé ni sur le jour de mon départ, ni sur la route que je tiendrois.

Pour ce qui regardoit les moyens de subsistance, je promis de partager avec elle les produits de ma chasse, tant que le gibier ne

me manqueroit pas, mais j'annonçai que du moment où la nécessité m'obligeroit de recourir à mon troupeau pour nourrir mes gens, je ne me chargerois plus de sa nourriture, et lui laisserois le soin de se pourvoir comme elle pourroit.

Enfin, je déclarai que je ne fournirois point de tabac; cette denrée, si importante pour les Sauvages, commençoit à me manquer. Quant à mon eau-de-vie, quoique j'en eusse encore une petite provision à mon départ, elle s'étoit trouvée considérablement diminuée à mon retour. Je n'avois pu m'empêcher d'en témoigner tout mon mécontentement à Swanepoel lui-même, que je soupçonnois de s'être laissé tenter.

Les trafiqueurs me remercièrent beaucoup du service que je leur rendois, et de ce que je voulois faire pour eux. Quant aux conditions que je me voyois forcé de leur imposer, elles étoient trop raisonnables pour qu'ils ne les acceptassent point. Mais loin de me demander du tabac, ils en avoient encore, outre ce qui étoit nécessaire pour leur provision, plusieurs rouleaux de quinze à vingt livres chacun, qu'ils offrirent de me céder. J'acceptai leur offre, et promis de les

payer soit en argent, soit en nature, dès que nous serions rentrés dans les possessions hollandaises.

Rien ne m'annonçoit encore quand je pourrois partir. Mes gens, malgré tous les soins qu'ils se donnoient, ne parvenoient point à dresser les bœufs. Ce retard, en pure perte, m'impatientant, j'essayai au moins d'en tirer parti en passant en revue mes collections et les mettre en état d'être transportées.

Il falloit sur-tout quelques préparations à ma peau de girafe, qui, en se desséchant, devenue dure comme du fer, ne pouvoit être pliée, et n'étoit par conséquent pas propre au transport. Je la fis tremper dans la rivière pendant quelques heures, puis imbiber d'une décoction de tabac, de camphre et de savon. L'assouplissement que je parvins à lui procurer ainsi me permit de l'emballer à mon gré.

Les arrangemens de ma collection une fois terminés, j'employai mes loisirs à dessiner des plantes et des fleurs. Il y en avoit dans mes alentours, des quantités immenses, et chaque jour la saison en faisoit éclore et fleurir de nouvelles. Mais je les dessinai

plutôt en amateur qu'en naturaliste, et ne m'attachai qu'à celles qui me paroissoient les plus belles et sur-tout les plus extraordinaires.

Aujourd'hui que je parle de ces objets sous d'autres rapports, je regrette bien sincèrement que Sparmann, qui étoit si peu pressé par le temps lorsqu'il entreprit son voyage, ou que Paterson, qui semble n'avoir fait le sien qu'en courant et comme un homme pressé de le finir, n'aient pas formé le projet de s'avancer dans le pays des Kabobiquois et jusqu'aux montagnes des Houzouânas. Quels trésors n'eussent pas trouvés là ces botanistes savans! et que de richesses n'en eussent-ils pas rapportées!

Moi, qui pour convaincre de tout ce que la science eût gagné par eux, n'ai que quelques douzaines de dessins, j'invite les voyageurs à entreprendre ce que mon peu de connoissance dans cette partie m'a empêché de faire, et j'ose d'avance leur promettre des succès brillans. Mais en même temps je leur annonce aussi qu'ils doivent consacrer à leurs recherches plusieurs années, et que sans ce sacrifice ils ne peuvent se flatter que d'une foible réussite.

Il n'en est point de l'Afrique comme des contrées de l'Europe qu'on appelle tempérées. Ici la nature ne donne à la terre une végétation que pendant une partie de l'année; pendant l'autre partie elle est morte et sans vie. Là, au contraire, point d'interruption, le sol échauffé par des chaleurs continuelles, est toujours fertile, et chaque mois y donne ses plantes; ses fleurs et ses fruits.

Ce n'est point non plus comme en Europe, un développement graduel, une régularité successive. Ce n'est ni la saison, ni la proximité plus ou moins grande de l'équateur qui donnent une végétation plus ou moins abondante. Le soleil lui-même, regardé ailleurs comme la cause première de la fécondité, n'est ici que la cause secondaire. Sa chaleur, il est vrai, aide à la naissance, au développement et à la maturité des végétaux; mais ce sont spécialement les eaux pluviales qui les font naître et les développent; ce sont elles qui fixent et déterminent, en quelque sorte, le lieu et le temps de cette naissance, et qui les font apparoître dans tel endroit plutôt qu'ailleurs. Or, comme les pluies elles-mêmes doivent

la leur à la localité des montagnes qui attirent les nuages, il s'ensuit qu'elles peuvent être distribuées très-inégalement, et qu'ici un canton sera noyé, tandis qu'un autre, arrosé au degré convenable, offrira une végétation vigoureuse; ou, aride et desséché, ne présentera que l'image de la désolation et de la mort.

De cette éventualité de pluie résulte nécessairement un hasard qui donnera aux mêmes végétaux, selon les terreins, une sorte de succession qu'ils ne devroient point avoir. Ainsi, en tel endroit, vient d'éclore telle espèce de fleur, qui plus loin a paru six semaines auparavant, et qui, à dix lieues de-là peut-être, ne se montrera que deux mois plus tard. En Afrique, la nature est toujours vivante; jamais son action n'est engourdie par le froid. Mais il faut être à l'affût pour l'observer, et le botaniste qui ne fera que parcourir la contrée, sans y séjourner long-temps, doit s'attendre à n'avoir que le lot du jour, et par conséquent à ne rapporter que les collections fortuites du hasard.

Journellement on a au Cap la preuve de ce que je viens de dire. Depuis long-temps

les colonies sont visitées par des amateurs fleuristes ou des botanistes instruits, et il n'est aucun d'eux qui n'y ait trouvé de quoi enrichir ou son herbier ou son jardin. Mais comme personne peut-être n'est arrivé au même lieu dans les mêmes circonstances et à la même époque qu'une autre, chacun, parmi les objets qu'il a rapportés, en a eu que ses devanciers n'ont ni connus ni pu connoître. Les deux naturalistes dont j'ai parlé ci-dessus, quoique venus après tant d'autres, n'ont-ils pas eux-mêmes enrichi la science par des découvertes nouvelles ?

Quoique la plupart de ces voyages successifs aient été faits en très-peu de temps, ils ont cependant contribué à multiplier nos connoissances et à augmenter le trésor de l'histoire naturelle. Que seroit-ce donc si un homme instruit se transportant dans un canton éloigné et fertile, y attendoit patiemment la révolution d'une année, et voyoit successivement éclore sous ses yeux tout ce que la nature peut y produire ?

Ce que je viens de dire sur les végétaux peut s'appliquer avec la même vérité aux oiseaux ; et l'influence des pluies qui, selon les contrées, hâte ou retarde le développe-

ment des premiers, doit mettre aussi de grandes différences dans la ponte, dans l'incubation et dans la mue des seconds.

Pour devenir doublement utile aux personnes qui tenteroient une entreprise pareille à la mienne, j'ajouterai ici une remarque que je crois importante, et qui peut leur épargner bien des méprises; c'est que la variation qui existe dans une même espèce de plantes, selon la différence d'âge, de temps et de lieu, subsiste aussi chez les oiseaux.

Cette dissemblance accidentelle et passagère est même telle quelquefois, qu'on croiroit voir des individus totalement différens; et j'ai vu des savans à méthodes et à livres s'y tromper comme les autres. J'ai vu un de ces naturalistes de cabinet me présenter comme quatre espèces différentes, et même comme formant plusieurs espèces, quatre individus que je connoissois très-bien, et qui n'étoient que le même oiseau dans ses différens âges.

D'abord tout mâle, dans son jeune âge, a le même plumage que sa mère, et ce n'est que par la suite qu'il prend celui de son sexe. Je n'oserois pourtant assurer que cette

règle soit générale ; mais je n'y connois point encore d'exception, et d'ailleurs je l'ai vérifiée par des observations particulières sur plus de mille espèces différentes.

Beaucoup de femelles aussi, lorsqu'elles vieillissent et sont arrivées à l'âge où elles ne pondent plus, subissent un changement semblable ; alors elles prennent la livrée plus brillante de leur mâle, et la conservent le reste de leur vie. Ce fait semble bien plus sensible et plus extraordinaire chez les espèces où le mâle et la femelle diffèrent beaucoup entr'eux par les couleurs du plumage ; comme, par exemple, le faisan doré de la Chine, devenu si commun dans nos ménageries, et chez qui ce changement a lieu. J'ai remarqué dans plusieurs autres oiseaux, dont je parlerai ailleurs, cette même transmutation. Parmi beaucoup d'autres espèces, le mâle seulement prend régulièrement une fois par an absolument le plumage de sa femelle, en sorte qu'à certaine époque de l'année tout paroît femelle parmi ces oiseaux. Je possède chez moi plus de cinquante de ces espèces changeantes, dont j'ai tous les passages d'une livrée à une autre ; mais celle chez qui il paroît le plus extraor-

dinaire, est une veuve d'Afrique, connue sous le nom de la veuve à épaulettes rouges (1). La femelle de ce bel oiseau a les couleurs simples de l'alouette, et elle a une queue courte et horizontale comme celle de presque tous les autres oiseaux; le mâle, au contraire, est totalement noir, excepté au poignet de l'aile, où il porte une large plaque rouge, et sa queue, longue et très-fournie, est verticale comme celle du coq commun. Mais ce brillant plumage et cette belle queue verticale ne subsistent que pendant la saison des amours, qui est de six mois. Ce temps passé il se déshabille, prend le costume modeste de sa compagne, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, change aussi sa queue verticale contre une horizontale : il ressemble tellement alors à sa femelle, qu'il n'est pas possible de les distinguer l'un de l'autre.

Celle-ci, à son tour, quand elle parvient à un certain âge, et qu'elle a perdu la faculté de se reproduire, se revêt pour toujours de l'uniforme que le mâle avoit arboré passa-

(1) Voyez les planches enluminées de Buffon, n°. 635.

gèrement dans les jours de ses plaisirs. Sa queue s'alonge comme celle qu'il avoit alors, et devient verticale, d'horizontale qu'elle avoit été.

Cette espèce vit en société dans une sorte de république, et se construit des nids très-rapprochés les uns des autres. Ordinairement la société est composée-à-peu près de quatre-vingts femelles; mais soit que par une loi particulière de la nature, il éclose beaucoup plus de femelles que de mâles; soit quelqu'autre raison que j'ignore, il n'y a jamais, pour ce nombre de femelles, que douze ou quinze mâles qui leur servent en commun.

C'est dans le grand livre de la nature que j'ai lu tout ce que j'écris ici. De pareilles observations n'ont peut-être pas un grand mérite, et moi-même je n'y attache pas beaucoup d'importance. Mais au moins elles sont exactes, et les critiques qui ont voulu me donner des conseils et des leçons n'en ont trouvé et n'en trouveront de pareilles ni chez leurs méthodistes, ni chez ces écrivains dont les excursions se sont faites entre les quatre murs d'un cabinet.

On travailloit toujours à exercer les

bœufs, et l'on n'étoit guère plus avancé qu'au premier moment. Un jour qu'on les manœuvroit, un d'eux, s'emportant, voulut s'échapper. Le Hottentot qui se trouvoit le plus près de lui, tenta de l'arrêter, en le saisissant par le bout de sa corde. Mais ayant malheureusement passé la main dans un nœud coulant qui lui serra le poignet, il fut emporté par l'animal, traîné au loin, et déchiré ou meurtri en vingt endroits, avant qu'on pût arriver à son secours.

Bernfry arrivoit encore en ce moment. Il venoit me voir, et, témoin de l'accident, il se trouva près de moi lorsqu'on me le raconta. Mais profitant de la circonstance, il me représenta combien il étoit imprudent à moi de m'exposer en route avec des bêtes indisciplinées; et il offrit de me céder un attelage de six bœufs bien dressés, si je voulois lui donner en échange un de mes fusils de munition avec douze livres de poudre et la quantité de plomb suffisante pour couler deux cents balles.

Le marché n'étoit pas désavantageux pour moi; et s'il m'eût demandé le triple de cette valeur en d'autres objets, je n'aurois point hésité de conclure. Mais fournir des armes à

un pareil homme, c'étoit fournir un moyen de mal faire. Je m'y refusai. Lui, de son côté, rejeta obstinément toute autre condition ; et les choses en restèrent là, malgré les instances de mes Hottentots, qui, fatigués des peines que leur causoit l'éducation de ces bœufs indomptables, me pressoient d'accepter.

Ces hommes qui d'abord s'étoient fait un jeu de réduire et de discipliner les bœufs, maintenant en désespéroient. Je sentois très-bien l'embarras de ma situation ; et néanmoins j'étois résolu à tout souffrir plutôt que de consentir au marché. Ainsi, renonçant à tout espoir d'arrangement et d'échange, je fixai mon départ au 21 mai, et le jour étant arrivé, l'on attela.

La caravane étoit nombreuse. Outre les trente-six brocanteurs de troupeaux qui m'avoient demandé à m'accompagner, j'avois encore dix Namaquois d'une horde voisine de la Fontaine du Secrétaire, lesquels se proposoient de marcher de conserve avec nous, jusqu'à un gué de la rivière qu'il connoissoient, et où ils comptoient la passer. Enfin, tant des étrangers que de mes gens, la troupe étoit composée de quatre-vingt-douze personnes, savoir,

soixante-treize hommes et dix-neuf femmes; et le troupeau l'étoit de cent soixante-douze bêtes à cornes, sans compter les bêtes blanches.

Depuis quelques jours, la rivière avoit baissé, et les Kaminouquois en avoient profité pour retourner chez eux avec leur camarade blessé.

Toute ma caravane s'apprêtoit à marcher. On n'attendoit que mon signal, et déjà moi-même je posois le pied sur le timon, pour monter dans mon chariot. Dans cette position, le bœuf qui étoit de mon côté me détache une ruade, et il me frappe très-violemment à la jambe que j'avois en l'air.

Je fais un cri; tout le monde accourt. On ne doute pas que je n'aie la jambe brisée du coup. Moi-même, à la douleur qui me l'engourdit, et qui m'en ôte le sentiment, j'ai tout lieu de le craindre; et ce n'est qu'après plus d'un quart-d'heure, quand l'engourdissement est passé, que je m'apperçois que j'en serai quitte pour une forte contusion.

Klaas s'irrite contre moi; et mettant à profit la leçon cruelle que je venois de recevoir, ils s'adresse brusquement à Bernfry, lui propose douze livres de poudre et douze

livres de plomb pour deux de ses bœufs timoniers; et sans me permettre une réflexion, il part avec lui pour les aller prendre. Klaas avoit raison. Les deux bœufs arrivèrent; le prix convenu fut payé, et nous partîmes.

Mon projet étoit de côtoyer pendant quelque temps la rivière, en suivant son cours et m'éloignant le moins possible des bois qui la bordent. Cette route m'assuroit à la fois et de l'eau et des pâturages abondans. Mon chariot marcha même assez bien, à l'aide des deux timoniers que m'avoit vendus Bernfry; mais il n'en fut pas ainsi des deux autres voitures. Leurs attelages étoient si récalcitrans et si indociles, que vingt fois elles manquèrent d'être culbutées contre des arbres ou renversées dans des précipices, et que nous employâmes trois jours à parvenir au gué, c'est-à-dire, à faire une marche qui eût dû être l'ouvrage d'une forte journée.

Les conducteurs, excédés de fatigue et perdant patience, me déclarèrent qu'il ne nous seroit pas possible d'aller plus loin, si je ne donnois à chaque voiture deux timoniers dressés, comme j'en avois à la mienne.

C'étoit me dire d'acheter les quatre autres bêtes de l'attelage de Bernfry. Jamais résolution ne me coûta autant à prendre; mais, malgré toutes mes répugnances, nécessité fut d'y souscrire. J'envoyai donc le fusil qui avoit été exigé, et j'attendis sur les bords du fleuve l'arrivée des bœufs.

Dans cet intervalle, je m'acquittai très-libéralement envers les Namaquois. Récompensés bien au-delà de ce qu'ils avoient demandé pour m'accompagner, et infiniment satisfaits de moi, ils me quittèrent et passèrent le gué pour se rendre chez eux.

Nous nous en éloignâmes de notre côté quand les bœufs furent venus, et en deux campemens et après dix lieues de marche, en suivant le bois, nous fîmes halte sur la grève de l'Orange, où nous abordâmes facilement avec nos voitures par un défilé commode et aisé, où il n'y avoit pas un arbre.

Nous nous apperçûmes ici à regret qu'il ne nous seroit plus possible de côtoyer la rivière, ni même le bois qui la bordoit, à cause des mauvais chemins qu'il nous eût fallu traverser et qui devenoient impraticables pour des chariots.

Le 27, obligés de quitter le fleuve jusqu'à ce que nous trouvassions une route plus commode pour y revenir, nous marchâmes vers le sud pendant quatre heures avant de pouvoir tourner à l'ouest, direction dans laquelle nous fîmes six lieues par les plus horribles chemins. Obligé à chaque instant de monter et de descendre, je me voyois, à tout moment, prêt à abandonner le projet de rejoindre la rivière avec mes chariots et tout mon camp. Enfin, nous arrivâmes avec bien de la peine, le 28 au soir, sur l'emplacement d'un vieux kraal, qui paroissoit avoir été abandonné depuis bien long-temps, et où nous établîmes le camp.

Le site étoit agréable; je ne pus résister au plaisir d'y séjourner. A quelques pas de notre établissement étoit un bocage, à travers lequel couloit un doux ruisseau qui, en fournissant de l'eau pour nous et pour mes bestiaux, ajoutoit infiniment à l'agrément du lieu. A chaque instant, il y arrivoit des volées de ces gélinottes à collier dont j'ai parlé ailleurs. Je les tuai par douzaines; et cette chasse fut même si abondante, que pendant les trois jours que je séjournai, elle

fournit en partie à la subsistance de toute ma troupe. Les arbres d'alentour étoient couverts d'oiseaux de différentes espèces. Quelques-unes se trouvèrent même être nouvelles pour moi, et vinrent augmenter mes collections.

Pendant mon séjour, des petits Namaquois, instruits de mon arrivée dans leur canton, vinrent me faire visite et m'offrir des moutons en échange pour du tabac. Ce fut par eux que j'appris, pour la première fois, l'accident arrivé à Pinard, qui, après m'avoir tant impatienté en route, s'étoit enfin séparé de moi sept ou huit mois auparavant.

Ce malheureux, ayant irrité une horde près de laquelle il étoit campé, avoit failli périr victime de son imprudence. On avoit enlevé ses bœufs, pillé son chariot, tué avec des flèches empoisonnées ses Hottentots; et lui-même auroit été égorgé à son tour, s'il n'avoit pas eu l'adresse et le bonheur de se cacher jusqu'au moment où il put regagner les colonies.

Malgré tous les motifs que j'avois d'être mécontent de lui, je ne pus m'empêcher de le plaindre. Je ne devinois guère, en ce

moment, qu'un malheur d'un autre genre, mais plus effrayant encore, nous attendoit tous.

En campant sur le terrein de la horde, je cherchois à me consoler de mes fatigues. La fraîcheur du bocage, les eaux qui venoient à plaisir le baigner, les fleurs variées qui l'ornoient, et dont l'odeur embaumoit mes sens, tout sembloit concourir à vouloir, pour quelque temps, me fixer dans ce séjour. Hélas ! l'enfer étoit à côté de cet Elysée. Nous campions sur une esplanade d'environ quatre cents pieds de circonférence, et unie comme si elle eût été nivelée à dessein, mais qui pendant long-temps avoit servi de parc aux bestiaux de la horde.

Les excrémens des animaux, en s'y accumulant, y avoient formé à la longue une couche épaisse de plusieurs pieds, qui, broyée et triturée par leur piétinement et délayée par leurs urines et par les pluies, étoit devenue un banc de tourbe, un terreau sulfureux et inflammable.

Personne de nous n'y fit attention, d'ailleurs on ne s'en apperçut pas, parce que tout le terrein sur lequel nous étions campés étoit entièrement recouvert de quelques

pouces d'un sable fin qu'y avoient porté les vents. Mais on n'eut pas plutôt allumé les feux de nuit, que ce fumier desséché s'alluma par-dessous sa calotte, et que ce feu, minant sourdement à travers la masse et pénétrant de tous côtés, l'embrasa toute entière. A mesure qu'elle brûloit et se réduisoit en cendres, son affaissement produisoit des vides qui, donnant un passage à l'air, augmentoient et propageoient l'embrasement. Enfin, vers le milieu de la nuit l'incendie éclata au-dehors. Les flammes parurent; et alors ceux qui les premiers s'en apperçurent crièrent au feu, pour éveiller tout le monde et appeler au secours.

Je dormois dans mon chariot. Leurs cris m'éveillèrent en sursaut; mais on peut juger quelle fut ma frayeur, lorsque je vis vingt colonnes de feu s'élever au milieu du camp, mes Hottentots enlever leurs huttes en criant comme des damnés, courir à travers les flammes pour réunir les bêtes effarouchées, qui ne faisoient pas un pas sans s'enfoncer dans le terrein et sans en faire sortir des flammes nouvelles.

Dans un pareil moment, il est pardonnable d'avoir des idées fort extraordinaires,

Digitized by Google

sur-tout lorsqu'on voit pour la première fois un pareil phénomène dont on n'a jamais entendu parler, et qu'il se présente subitement avec effroi au milieu de la nuit. Ma première pensée fut qu'un volcan venoit de s'entr'ouvrir sous nos pieds, et que nous nous trouvions au centre de son cratère.

Cependant le feu n'avoit pas encore pénétré jusqu'à moi. Mes trois chariots étoient même au-dessus du vent, et, par un hasard bien heureux, ils paroissoient n'avoir rien à craindre pour le moment actuel. Aussi mes gens me crièrent-ils de rester en repos au lieu où j'étois, et de ne pas m'inquiéter. Quelques-uns d'eux, soit par eux-mêmes, soit par ouï-dire, connoissoient ces sortes d'embrasemens; et c'est ce qui fit qu'ils ne perdirent point la tête et qu'ils purent porter par-tout des secours efficaces. En un instant, tous les hommes et femmes se mirent après mes chariots, qui furent traînés assez loin pour n'avoir plus rien à redouter de l'incendie.

Heureusement que personne ne périt dans cette expédition; il n'y eut même que mes bœufs qui souffrirent de l'accident. Plusieurs eurent des brûlures considérables qui les

estropièrent; et l'un d'eux périt, sans qu'il fût possible de le secourir.

Ce fut pour moi un spectacle à-la-fois horrible et sublime que cet énorme animal, se débattant au milieu des flammes, dont ses affreux trépignemens augmentoient encore la violence. L'air étoit au loin rempli de ses cris. Il expira bientôt. Le feu étoit si violent qu'il fut rôti jusqu'aux entrailles, et qu'après l'incendie mes gens le retirèrent et mangèrent ce qui en étoit resté, sans autre apprêt.

D'après l'accident fâcheux qui auroit pu m'arriver, je ne puis trop recommander à ceux qui pourroient voyager en Afrique, de ne jamais camper sur les vieux kraals abandonnés; il n'est pas douteux que, si le vent eût soufflé malheureusement du côté où j'étois, l'incendie se fût bientôt communiqué à mes voitures; et il est plus que probable qu'étant couché dans le chariot qui contenoit toute ma provision de poudre, j'aurois infailliblement sauté en l'air et péri avant peut-être que personne ne se fût apperçu du feu.

La plus grande partie de notre nuit se passa à déménager le camp, pour nous poster sur la terre franche. Nos bœufs, effrayés

de tout ce vacarme, et encore plus du feu, s'éparpillèrent dans les bois, d'où nous eûmes toutes les peines à les déloger pour les rassembler autour de nous.

Remis en route, nous fîmes sept lieues ouest-quart-sud; mais les chemins étant détestables, je me rapprochai de la rivière par le nord-ouest. Après quatre heures de marche dans cette direction, nous arrivâmes à l'entrée d'une gorge, au fond de laquelle j'apperçus une petite maison carrée, couverte de chaume, et dont les murs, en terre, étoient proprement faits et en très-bon état.

Il m'est impossible d'exprimer tout ce que cette chaumière me causa d'inquiétude; je craignois de trouver là encore un second Bernfry, ou un autre Matys Moodel; mais m'étant approché, je vis, avec satisfaction, que la maison n'avoit pas de maître présent, en conséquence j'y établis mon camp et en pris possession.

Près de la maison étoit une source d'assez bonne eau; et par-derrière, un petit jardin en friche, mais qui, au milieu de toutes les mauvaises herbes dont il commençoit à se remplir, montroit encore de la laitue, des pois, des citrouilles et quelques plantes po-

tagères. Les pâturages, tout à l'entour, paroissoient excellens, et à peu de distance couloit l'Orange. Enfin, le solitaire qui étoit venu là se bâtir un hermitage avoit choisi un local aussi fertile qu'agréable; mais je fus surpris de le voir désert et abandonné : j'en demandai la raison à Klaas Baster, qui, connoissant les lieux, pouvoit être instruit sur la cause de cet abandon.

Il me répondit que la maison avoit été bâtie par Schoenmaeker ; que ce brave homme, dans sa vie errante, s'étoit fait ainsi différens établissemens sur les bords de l'Orange, et qu'il avoit abandonné celle-ci pour s'éloigner du voisinage de Bernfry et de Moodel, dont il savoit bien n'être pas aimé.

Je parlerai plus bas d'une famille malheureuse que j'ai rencontrée dans le désert en me rapprochant du Cap, et à qui j'ai conseillé d'aller occuper cet asyle délaissé. Si elle a suivi mon conseil; si, retirée dans ce coin de la terre, elle y a trouvé la fin de ses maux ; à cette paix, qui n'est pas de ce monde, elle se rappellera mon nom. Le nom d'un homme de bien est doux à prononcer. Le nom des oppresseurs, des assassins et des traîtres, imprime une longue horreur,

qui change la terre la plus paisible en un séjour d'épouvante et de misère. Mais je sors des déserts d'Afrique, et j'y devrois toujours être resté.

Nous nous établîmes dans la chaumière et dans le vallon qui l'entouroit ; après quoi j'allai examiner en quel état étoit la rivière. Elle continuoit de baisser. Déjà ses eaux s'étoient beaucoup éclaircies, et les hippopotames commençoient à reparoître. Nous nous mîmes aussi-tôt à la chasse de ces amphibies, et dès le jour même nous en tuâmes un qui me fournit une ample provision pour la nourriture de ma troupe.

Dans le dessein où j'étois de recommencer un troisième voyage, j'eusse fort desiré connoître le cours de la rivière et la suivre jusqu'à son embouchure. Mais les difficultés que nous avions essuyées jusqu'ici rendant ce projet impraticable, du moins avec mes chariots et toute ma caravane, je pris le parti de faire cette petite excursion à pied, avec quelques-uns de mes gens.

Ce voyage ne pouvoit manquer d'être très-fatigant, mais il ne me falloit pas plus de quinze jours pour l'achever. Ainsi, sans vouloir aucun équipage, j'emmenai avec

moi quatre de mes chasseurs, au nombre desquels étoit Klaas; je pris quelques-uns de mes chiens, et je me mis en marche.

Mon projet étant, comme je l'ai dit, de connoître l'Orange, je le côtoyai très-exactement, et ne m'en éloignai que quand nous trouvions sur ses bords des rochers qui, par leur hauteur ou leur escarpement, nous obligeoient à des détours. Après quelques jours de marche, nous découvrîmes une île où je fus curieux de pénétrer, dans l'espoir d'y trouver peut-être quelque objet nouveau qui pût satisfaire ma curiosité.

Mes compagnons n'étoient point embarrassés pour le passage; tous les Sauvages sont d'excellens nageurs. Quant à moi, j'employai le moyen dont je m'étois déjà servi précédemment pour traverser l'Eléphant; c'est-à-dire, que j'enfourchai un tronc d'arbre, et que mes nageurs, les uns en le tirant en avant, les autres en le poussant par derrière, me firent arriver. Cet expédient avoit failli me coûter la vie à ma première épreuve. Mais dans celle-ci, j'avois une traversée trop peu large, et j'étois trop éloigné de la mer pour avoir rien à craindre.

Quoique l'île ne parût offrir aucun être

vivant, néanmoins il y avoit en ce moment plusieurs hippopotames qui s'y trouvoient cachés ; et c'est ce qui me l'a fait appeler l'île des Hippopotames. A l'instant de notre apparition, quelques-uns de ces animaux, effarouchés, regagnèrent la rivière.

L'un d'eux s'étant trouvé sur le passage de Klaas, celui-ci le tira et le tua du coup. C'étoit un jeune. Mais le bruit de l'arme en fit lever d'autres; et en moins d'une minute j'en vis plus de douze, de tout âge et de toute grosseur, se jeter à l'eau et disparoître subitement. Je n'eusse jamais cru qu'un animal si peu léger sur terre, eût dans l'eau une vîtesse si étonnante.

Il n'auroit pas été prudent à moi de passer la nuit dans l'île. Je connoissois trop bien les fleuves d'Afrique, et sur-tout l'Orange, qui par une crue subite pouvoit, en peu d'heures, nous surprendre et nous submerger. Ainsi, après avoir levé sur notre hippopotame quelques morceaux qui pussent nous fournir des grillades pour notre souper, nous traversâmes l'autre bras de la rivière, et allâmes passer la nuit sur la rive droite, et assez loin pour n'avoir rien à craindre d'un débordement, s'il arrivoit.

Mon intention étoit de revenir dans l'île le lendemain matin. Mais au lever du soleil, nous apperçûmes un troupeau immense d'éléphans, qui nous fit changer de résolution. Il y avoit au moins cent de ces animaux; et plusieurs portoient des défenses dont la beauté tentoit beaucoup mes chasseurs.

Comme ils se trouvoient à portée du fusil, nous leur envoyâmes quelques balles qui les firent fuir. Nous nous mîmes aussi-tôt à leur poursuite, non que nous osassions nous flatter de les atteindre; mais il devoit y en avoir de blessés, et nous espérions que quelques-uns peut-être le seroient mortellement. En effet, nous vîmes plusieurs traces de sang, qui nous servirent d'indices pour la poursuite, et que nous suivîmes pendant une grande partie du jour. Mais enfin le soleil commençant à baisser, je craignis de me trouver pris par la nuit au milieu du désert, et je regagnai l'Orange.

Les Sauvages disent que ce fleuve est traître; et rien effectivement n'est plus perfide que ses crues subites. Souvent il est à ses plus basses eaux; et tout-à-coup, en moins de vingt-quatre heures, il monte au maximum de ses plus grandes inondations. Quel-

quefois aussi ses débordemens se soutiennent pendant six semaines ou deux mois. Or, voilà ce que j'avois à redouter, et ce qui, si l'accident nous fût arrivé, eût rendu difficile mon retour au camp de l'habitation de Schoenmaeker, où j'avois laissé mes voitures.

Je crus donc prudent de nous rapprocher au plus tôt du rivage. A la vérité, éloignés comme nous l'étions, il nous fallut forcer de marche ; ce qui, après les fatigues extrêmes d'une journée de courses passée sans nourriture, devenoit un rude travail. Mais enfin nous arrivâmes avant la nuit, et le lendemain nous nous remîmes à la nage pour repasser dans l'île.

En mettant pied à terre, nous allâmes droit à l'hippopotame, dans le dessein d'en enlever encore quelques provisions pour notre nourriture. Sur son cadavre étoit un magnifique vautour, occupé avec beaucoup d'empressement à le dévorer. Jamais je n'en avois vu un si grand ; et l'on peut imaginer quelle fut ma joie ; mais cette joie nuisit à la justesse du coup que je tirai pour l'abattre. En me pressant trop, j'ajustai mal, et ne fis que le blesser assez légèrement.

Quoique déjà il se fût gorgé d'une grande quantité de chair, puisque quand je l'écorchai j'en trouvai six livres et demie dans son estomac, cependant son acharnement et sa faim étoient tels, qu'en cherchant à s'envoler il arrachoit encore sa proie avec le bec, comme s'il eût voulu l'enlever toute entière avec lui.

D'un autre côté, le poids des viandes qu'il venoit de dévorer l'appesantissoit, et ne lui permettoit pas de prendre son vol si facilement. Nous eûmes le temps d'arriver sur lui avant qu'il se fût enlevé, et nous cherchâmes à l'assommer à coups de crosse. Il se défendit long-temps avec toute l'intrépidité possible. Il mordoit ou frappoit du bec nos fusils; sa force étoit si grande encore, qu'à chaque coup il en érafloit les canons. Il succomba pourtant. Je m'en vis maître; et cette possession, par le plaisir extrême qu'elle me causa, me dédommagea bien amplement de toutes les peines et fatigues que m'avoit causées ma petite excursion.

Ce vautour, qu'aujourd'hui je possède dans mon cabinet, et sans contredit le plus beau de tous ceux de son genre, forme une espèce entièrement nouvelle, qui, jusqu'à présent,

a été absolument inconnue. Il a plus de trois pieds de haut, et huit à neuf pieds d'envergure. Quant à sa force, s'il est permis d'en juger par ses nerfs et ses muscles, elle doit avoir été considérable; et je suis convaincu que parmi tous les oiseaux carnivores il n'en est peut-être aucun qui soit plus fort, pas même le fameux condor, vu par tant de voyageurs, et dont toutes les descriptions diffèrent pourtant tellement, que son existence me paroît encore un problême. Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est qu'il n'est dans aucun cabinet connu, et que pas un curieux existant n'assure l'avoir vu; il paroît que chaque voyageur, ayant voulu parler du condor, tous l'ont vu; les uns au Pérou, d'autres dans la mer du Sud, d'autres encore en Afrique, &c. enfin, on l'a rencontré par-tout. Et Buffon, si ingénieux en rapprochemens, le reconnoît dans chaque espèce de grand oiseau indiquée par les voyageurs, malgré le peu d'analogie qui se trouve dans leurs descriptions (1).

J'aurois pu aisément aussi parler d'un con-

(1) Voyez dans Buffon l'article du Condor, *Hist. nat. des oiseaux*, tom. I.

dor, car j'ai vu beaucoup de grands oiseaux de proie; et dans le nombre de ceux que j'ai rapportés, il en est plus d'un qu'il m'eût été facile de faire passer, aux yeux des esprits crédules, pour un enleveur de moutons; et quoi qu'en disent tous ceux qui assurent avoir vu enlever des moutons, je soutiens qu'il n'y a pas un oiseau connu qui puisse emporter, dans ses serres, un animal de cette taille. En tout cas, voici la description de mon vautour africain, que je n'ai pas seulement vu, mais que j'ai rapporté, et que tout le monde a pu voir dans mon cabinet.

Ses plumes, dont le ton général est d'un brun clair, ont sur la poitrine, le ventre et les côtés, un caractère particulier : inégalement longues entr'elles et pointues, elles sont contournées en lames de sabre et s'hérissent en se séparant les unes des autres. Ces plumes ainsi désunies laisseroient apercevoir la peau sur tout le sternum, si elle n'étoit entièrement couverte d'un magnifique duvet blanc, très-touffu, que l'on voit aisément à travers ce plumage hérissé.

Un célèbre naturaliste a écrit « qu'aucun » oiseau n'a de cils ni de sourcils; ou qu'au- » cun au moins ne porte du poil autour des

L'ORICOU.

Digitized by Google

» yeux, comme les quadrupèdes ». Cette assertion, présentée comme une loi générale de la nature, est une erreur; non seulement celui dont nous parlons en a, mais nous connoissons encore quantité d'espèces qui en ont aussi; tels sont, en général, tous les calaos, le secrétaire et plusieurs autres oiseaux de proie. Outre ces cils, le vautour dont il est question porte sur la gorge des poils roides et noirs; toute la tête et une partie du cou sont dénuées de plumes; cette peau nue, d'une couleur rougeâtre, est nuancée, en certains endroits, par du bleu, du violet et du blanc. L'oreille, dans son contour extérieur, est circonscrite par une peau relevée, qui forme une espèce de conque arrondie, qui nécessairement doit augmenter dans cette espèce la faculté de l'ouïe. Cette sorte de conque se prolonge de quelques pouces en descendant le long du cou. C'est ce caractère, particulier à cette espèce, qui me l'a fait désigner par le nom d'oricou, que je lui conserverai dans mon histoire des oiseaux, où j'en donnerai une description détaillée; en attendant, je place ici une figure parfaite de ce rare vautour.

Empressé de préparer mon oricou, je quit-

tai l'île avant le coucher du soleil, et vins passer la nuit sur la rive gauche de l'Orange. Le lendemain, je continuai ma route, en suivant toujours le cours du fleuve.

Dans la crainte de manquer de nourriture, nous avions emporté une certaine quantité de notre hippopotame; mais nos précautions furent inutiles. A mesure que nous approchions de l'embouchure, nous trouvions sur la rivière une multitude infinie de gélinottes, de flamands, de peintades, d'oies, de canards et d'autres oiseaux de différentes espèces. Le nombre en étoit même tel, que nous ne faisions aucune provision, peu inquiets le matin de ce dont nous souperions le soir.

Je trouvai aussi que parmi tous ces oiseaux, destinés à notre cuisine, il y en avoit quelques-uns dignes d'entrer dans mon cabinet. Je préparai ceux-ci sur les lieux; et même, pour ne point trop nous embarrasser en multipliant les paquets, je les fourrai dans le ventre de mon oricou, qui me servit ainsi de porte-manteau.

Les arbres étoient remplis d'une espèce particulière de singes, dont j'eusse bien desiré également m'en procurer un pour ma

collection. Mais ces animaux étoient trop fins ; et malgré toutes les ruses que nous employâmes, il ne nous fut jamais possible de les approcher d'assez près pour les tirer.

Nous rencontrâmes dans notre route trois Hottentots, qui furent fort surpris de nous voir ; l'un d'eux parloit fort bien le hollandais, ayant demeuré très-long-temps dans la colonie. Nous apprîmes par eux que nous avions encore au moins quatre jours à marcher avant d'arriver à l'embouchure de la rivière, et que nous courions grand risque d'y être massacrés par les Boschjesman, qui étoient en force dans toute cette partie ; que d'ailleurs, en avançant, nous trouverions le pays le plus aride que nous eussions jamais vu. J'ai toujours soupçonné ces trois hommes de faire eux-mêmes partie des Boschjesman, dont ils avoient voulu nous faire peur. Ils avoient, sans doute, des raisons pour essayer de nous détourner d'aller plus en avant, où ils avoient probablement leur horde ; et nous ne pûmes jamais apprendre d'où ils étoient, ni ce qui les avoit conduits où nous les trouvâmes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier qui fut apperçu avoit l'air de se cacher, qu'il fut très-inquiet

quand nous le vîmes, et que ce n'est qu'après plusieurs minutes, que nous apprîmes qu'ils étoient trois. Ils avoient tous des flèches, et chacun portoit une sagaie, dont la pointe étoit faite d'un os de poisson très-affilé, et toutes leurs flèches étoient empoisonnées. Cette aventure donna quelques soupçons à notre petite troupe. Trop foibles pour oser tout braver, nous tînmes conseil, et comme le temps que je m'étois proposé de mettre dans notre petite excursion, étoit passé, nous arrêtâmes d'un commun accord de regagner le camp par notre même route. Mais comme il eût été très-imprudent de nous fier à ces trois hommes, qui nous parurent très-suspects, je les obligeai à nous suivre jusqu'à ce que nous fussions près de notre camp. En conséquence nous nous emparâmes de toutes leurs armes, avec la promesse qu'il ne leur seroit fait aucun mal, et qu'elles leur seroient toutes rendues. Ils nous les remirent de bonne grace, mais non sans montrer cependant beaucoup de frayeur, et en nous assurant que nous n'avions rien à redouter et qu'ils n'avoient aucune mauvaise intention. Tout en feignant de les en croire, il me parut prudent de nous comporter de la

sorte, de crainte qu'ils ne fussent des espions, envoyés pour donner connoissance de notre nombre et de nos forces.

Je regrettai beaucoup de ne pas voir l'embouchure de la rivière d'Orange, dont Paterson, dans son voyage, a déterminé, d'après le colonel Gordon, la position géographique. Il la fixe à vingt-huit degrés trente-trois minutes de latitude. Quant à sa longitude, elle est, dit le voyageur, *à-peu-près* celle du Cap.

Pour moi, qui ayant vécu avec Gordon l'ai toujours vu mettre dans ses travaux et ses opérations l'exactitude la plus scrupuleuse, je n'ai point, je l'avoue, reconnu son style dans cet *à-peu-près ;* et j'ai été d'autant plus surpris de l'expression, que le prétendu *à-peu-près* forme, d'après toutes les bonnes cartes, une différence de trente lieues au moins. Je crois donc que Paterson a manqué de mémoire sur cet objet, et que, ne se rappelant pas l'expression véritable du colonel, il y a suppléé par un mot vague, qui est une erreur.

Après avoir assuré à nos prisonniers que s'ils cherchoient à s'évader, nous les fusillerions sans pitié, nous reprîmes le chemin

du camp, en remontant la rivière absolument sur les mêmes traces que celles que nous avions suivies en la descendant. Dans notre marche, le Hottentot colon, dont j'ai parlé, eut l'air de reprendre toute sa tranquillité; mais ses deux camarades montrèrent beaucoup de tristesse et d'embarras; à la couchée ils parurent se rassurer un peu, causèrent avec nous et se donnèrent pour des petits Namaquois, dont ils parloient en effet le langage. Ceci ne m'empêcha pas de les surveiller; car ils pouvoient fort bien être des petits Namaquois, et, malgré cela, être encore des Boschjesman ou des malfaiteurs. J'ai déjà remarqué nombre de fois, qu'en général les Boschjesman sont des vagabonds de toutes les nations qui, se réunissant, s'associent pour voler et piller indistinctement tous les voyageurs. Avant de nous coucher, j'avois expressément donné l'ordre que quelqu'un veilleroit jusqu'au milieu de la nuit, et qu'après cela, un autre le remplaceroit jusqu'au jour; Klaas commença la première garde, et fut relevé par un autre, qui probablement s'endormit; car, vers le point du jour, l'un des miens se mit à crier aux armes et nous reveilla tous précipitam-

ment; il se débattoit avec un des deux petits Namaquois, qui cherchoit à lui enlever son fusil. Mais nous ne nous montrâmes pas plus tôt, que, lâchant prise, il se sauva à toutes jambes. Son camarade étoit déjà parti. Quant au Hottentot, il fut arrêté; je lui fis lier les mains derrière le dos, et les deux jambes, de manière qu'il ne pût courir et nous échapper. Pendant que nous le garrottions ainsi il appeloit, de toutes ses forces, ses deux camarades, qui n'eurent garde de se remontrer. Il nous protesta de son innocence, et nous assura n'être entré pour rien dans le complot de se sauver en nous volant une arme. Nous feignîmes de l'en croire, mais, en attendant je me gardai bien de le lâcher sur sa bonne foi; je lui promis pourtant qu'il ne lui seroit rien fait; mais que si nous recevions la plus légère hostilité, il pouvoit être certain qu'il seroit le premier sacrifié. Cette petite aventure de la nuit nous prouvant que nous avions réellement lieu de redouter d'être attaqués par les Boschjesman, nous prîmes le parti de quitter les arbres de la rivière et de marcher à travers la plaine, où, étant plus à découvert, nous ne courions pas autant le risque d'être surpris. Notre Hottentot garrotté nous

gênoit beaucoup dans notre marche, et afin d'aller plus vîte, nous fûmes contraints de lui délier les jambes. La nuit nous surprit étant encore à quatre lieues de notre camp; et, malgré le desir que nous avions d'y arriver au plus tôt, nous fûmes contraints de faire halte, tant nous étions excédés de fatigue d'avoir fait au moins douze lieues ce jour-là, à travers les sables et sans aucun abri contre les ardeurs d'un soleil brûlant. Ayant pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher notre prisonnier de s'enfuir, nous passâmes une nuit tranquille. Au point du jour, n'ayant plus rien à redouter des siens puisque nous étions si près du camp, je le fis délier et lui rendis sa liberté, en lui recommandant toutefois de ne jamais se faire revoir dans les environs des lieux où je me trouverois. Nous reprîmes le chemin du camp, où nous arrivâmes de très-bonne heure encore.

J'y trouvai un chef kaminouquois, homme avancé en âge, qui s'y étoit rendu avec une vingtaine de ses gens, et qui m'y attendoit pour me saluer et pour m'offrir un fourmilier vivant qu'il venoit d'attraper. Cet animal, très-difficile à se procurer et

peu commun dans nos cabinets d'histoire naturelle, se terre et ne chasse que la nuit. Comme ceux de la Guianne et des autres contrées connues, il ne vit que de fourmis. Il attaque même les termites dans leurs retraites souterraines, et la nature lui a donné aux pieds de devant et de derrière de longs et larges ongles un peu crochus, dont il se sert pour en ouvrir et briser les voûtes, et avec lesquels il creuse sa tanière.

Sa langue avoit seize pouces de long, et elle ressembloit pour la forme à celle des autres fourmiliers, mais il différoit d'eux par sa queue rase et par les poils rudes et courts qui lui couvrent le corps. Cet animal, excessivement gras, passe parmi les Hottentots et les colons pour être un manger délicieux auquel rien ne peut se comparer. Les Kaminouquois qui l'avoient apporté tenoient le même langage. Je voulus en goûter quand on l'eut tué, mais je lui trouvai un fumet si musqué, un goût de fourmi si détestable, qu'il me fallut rejeter le morceau que j'avois à la bouche. Ce qui me rebutoit étoit précisément ce qui le rendoit exquis pour les Sauvages. Ces gens mangeant avec plaisir des nymphes de four-

mis quand ils en rencontrent, il n'étoit pas étonnant qu'ils trouvassent délicieux un gibier qui en avoit le goût.

Dans les colonies on appelle ce fourmilier *erd-verke* (cochon de terre), et les Kaminouquois le nommoient *goup*.

Il m'eût été agréable de régaler en eau-de-vie le chef et ses compagnons, et de leur témoigner ainsi ma reconnoissance du présent qu'ils m'avoient fait. Mais j'ai déjà dit qu'à mon retour au camp de l'Orange, après une excursion de quatre mois, mes tonneaux confiés à la garde de Swanepoel s'étoient trouvés presque vides. J'avois mis en réserve dans quatre cruchons le peu qui me restoit de cette liqueur, et j'avois abandonné le reste à mes gens, en leur déclarant que je ne leur en fournirois plus jusqu'à notre arrivée dans les colonies, et les laissant maîtres de la ménager ou dépenser à leur gré.

Avec cette mince provision qui m'étoit nécessaire, et que je réservois pour les occasions extraordinaires, je n'avois garde de m'épuiser tout-à-coup, et d'en donner un verre à chacun des Kaminouquois. Je n'en régalai que le chef et quatre vieillards que

je distinguai dans la troupe, me proposant de dédommager les autres par un cadeau en quincaillerie. Mais ce fut alors que je vis, comme je l'ai déjà dit ailleurs, une action qui me pénétra d'admiration et d'attendrissement.

Le chef ne voulant point goûter seul un plaisir qu'il ne partageoit point avec tous ses compagnons, ses amis et ses frères, garda dans sa bouche la liqueur qu'il pouvoit avaler. Il alla tour à tour la distribuer dans la bouche des assistans et n'en conserva pour lui que la sensation et le goût. A son exemple les quatre vieillards en firent autant, et par cette répartition singulière, tout le monde en eut et participa au bienfait.

C'est à vous, hommes délicats, gens de bonne compagnie, que s'adresse cette leçon sublime. Sans doute elle excitera vos dégoûts. Vos bouches si pures, vos lèvres tant pommadées se refusent à cette communication fraternelle. Pour moi, attendri jusqu'aux larmes, je me jetai dans les bras de ce vieillard et le serrai fortement contre mon cœur.

Le jour de mon arrivée au camp j'avois apperçu sur ma route un arbre qui portoit

un énorme nid de ces oiseaux à qui j'avois donné le nom de républicains; et je m'étois proposé de le faire abattre pour ouvrir la ruche et en examiner la structure jusque dans ses moindres détails. J'envoyai quelques hommes avec un chariot, chargés de me l'apporter au camp. Quand il fut arrivé je le dépeçai à coups de hache, et je vis que la pièce principale et fondamentale du nid étoit un massif composé sans aucun autre mélange de l'herbe de Boschjesman, mais si serré et si bien tissu qu'il est impénétrable à l'eau des pluies. C'est par ce noyau que commence la bâtisse, et c'est-là que chaque oiseau construit et applique son nid particulier. Mais on ne bâtit de cellules qu'en-dessous et autour du massif. La surface supérieure reste vide, sans néanmoins être inutile. Comme elle a des rebords saillans et qu'elle est un peu inclinée, elle sert à l'écoulement des eaux et préserve chaque habitation de la pluie. Qu'on se représente un énorme massif irrégulier, dont le sommet forme une espèce de toit et dont toutes les autres surfaces sont entièrement couvertes d'alvéoles, pressés les uns contre les autres, et l'on aura une idée assez précise

de ces constructions vraiment singulières.

Chaque cellule a trois ou quatre pouces de diamètre, ce qui suffit pour l'oiseau. Mais toutes se touchant par une très-grande partie de leur surface, elles paroissent à l'œil ne former qu'un seul corps, et ne sont distinguées entre elles que par un petit orifice extérieur qui sert d'entrée au nid, et qui quelquefois même est commun à trois nids différens dont l'un est placé dans le fond et les deux autres sur les côtés.

Paterson a parlé dans son voyage de cet objet d'histoire naturelle, mais trop occupé de ceux qui l'intéressoient plus particulièrement, il n'a pu donner à celui-ci toute l'attention qu'il portoit aux autres. Selon lui, le nombre des cellules augmentant en proportion du nombre des habitans, les anciennes deviennent *des dortoirs, des rues de communication tirées au cordeau.*

Sans doute à mesure que la république se multiplie, les logemens doivent se multiplier aussi. Mais il est aisé de concevoir que l'accroissement ne pouvant avoir lieu qu'à la surface, les constructions nouvelles masquent nécessairement les anciennes et forcent à les abandonner.

Quand même celles-ci, contre toute possibilité, pourroient subsister, on conçoit encore que dans l'enfoncement où elles se trouveroient placées, la chaleur énorme qu'elles éprouveroient par le défaut de renouvellement et de circulation d'air, les rendroit inhabitables. Mais en devenant ainsi inutiles, elles restent ce qu'elles étoient auparavant, c'est-à-dire de vrais nids, et ne se changent ni en *dortoirs* ni en *rues*.

Le gros nid que je visitai et qui étoit un des plus considérables que j'aie vus dans mon voyage, contenoit trois cent vingt cellules habitées, ce qui en supposant dans chacune un ménage composé de mâle et femelle annonceroit une société de six cent quarante individus.

Néanmoins ce calcul neseroit point exact. J'ai parlé ci-dessus d'oiseaux chez lesquels un mâle est commun à plusieurs femelles, parce que les femelles sont beaucoup plus nombreuses que les mâles. La même particularité a lieu pour plusieurs autres espèces, tant aux environs du Cap que dans les colonies, mais elle existe particulièrement chez les républicains. Toutes les fois que j'ai tiré dans une volée de ces oiseaux, j'ai tou-

jours tué trois fois plus de femelles que de mâles.

Au reste, ces oiseaux n'ont rien de bien remarquable dans leur plumage. C'est un gris brun uniforme, égayé sur les flancs par quelques taches noires, et sur la gorge par une large plaque de la même couleur. Le mâle est un peu plus gros que la femelle, mais du reste lui ressemble totalement.

Souvent il arrive qu'une république est chassée par une autre; cela se conçoit, et j'ai déja eu occasion de remarquer que j'avois vu l'une de leurs villes devenue la conquête d'une troupe de petits perroquets.

Les oiseaux qui commettent ces violences sont ceux qui, comme les barbus, les pics, les mésanges, les perroquets dont je viens de parler, ont dans la force de leur bec la supériorité d'une arme offensive à laquelle les foibles et infortunés propriétaires ne peuvent résister. Mais jamais on ne voit parmi ces intrus que des individus dont la nature est de nicher dans des trous ou dans des creux d'arbres, tels que les espèces que j'ai citées à l'instant.

Le républicain n'étant pas connu dans les colonies, il n'a pas de nom hollandais. Les

Namaquois l'appellent dans leur langue *anaguès*, précédé d'un clappement.

CHAPITRE XV.

Départ pour le Cap. Excursion chez les petits Namaquois. Service important rendu à un Colon. Maladie arrivée à l'Auteur. Retour au Cap.

Il y avoit cinq semaines que je m'étois établi dans l'hermitage de Schoenmaeker. Je le quittai enfin pour me rendre à une horde de petits Namaquois, située à cinq lieues de notre camp; on y préparoit une grande chasse aux gazelles spring-bock. Le chef nous invita à être de la partie, ne doutant pas qu'avec nos armes nous contribuerions beaucoup au succès de cette chasse. J'acceptai avec plaisir, autant pour leur rendre service que pour être encore témoin d'une battue du genre de celles dont j'ai déjà eu occasion de parler ailleurs. Celle-ci pouvoit peut-être offrir des détails nouveaux et des manœuvres particulières, la

partie fut remise au lendemain. Tous, hommes, femmes et enfans étoient occupés, et travailloient avec ardeur aux préparatifs.

Au débouché d'une gorge formée par deux collines, on avoit planté deux rangées de piquets qui venoient y aboutir, et qui placées d'abord à une petite distance l'une de l'autre, comme les arbres d'une allée, s'écartoient insensiblement à mesure qu'elles s'alongeoient, et alloient se perdre au loin dans la plaine. Les piquets avoient trois pieds de haut, et de chaque côté régnoit une courroie à laquelle étoient suspendues de distance en distance des plumes d'autruche; cette courroie ou ce cordon qui passoit d'un piquet à l'autre, étoit attaché à leur partie supérieure.

Mais comme il n'eût pas été possible de se procurer assez de courroies pour fournir à la longueur immense de cette double file, on y avoit suppléé, au lieu où elles manquoient, en garnissant les bâtons de faisceaux de plumes d'autruche, d'ailes d'oiseaux, de bouts de queues, de morceaux de peaux découpées, et même de kros entiers, en un mot, de tout ce qu'on avoit cru capable de servir d'épouvantail au gibier.

Le piége commençoit à l'ouverture même de la gorge. Là on avoit creusé en échiquier une vingtaine de fosses de dix pieds de profondeur sur six à sept de large, et recouvertes à leur superficie, de manière à être totalement cachées, mais garnies si légérement que le moindre poids devoit enfoncer la couverture. La chasse consistoit à faire pénétrer les gazelles entre les deux rangées de piquets, une fois dans l'intérieur on les poussoit naturellement dans le défilé où étoient pratiquées les fosses. Quant à celles qui passoient par-dessus sans s'y précipiter, elles tomboient dans différentes embuscades où les gens de la horde les attendoient couchés sur le ventre, pour les tirer à coups de flèches au moment où elles débusquoient de la gorge.

On employa la journée entière à porter sur le lieu et à mettre en place l'attirail que je viens de décrire, et le lendemain à trois heures du matin nous nous mîmes en marche pour le rendez-vous. Comme il étoit éloigné, nous n'y arrivâmes qu'au point du jour. Je montois un de mes chevaux, ainsi que Klaas, et j'étois suivi de quelques-uns de mes chasseurs et de tous mes chiens en

laisse. Pour les Sauvages de la horde, plusieurs d'entre eux se joignirent à ma troupe, et les autres allèrent s'embusquer le long des palissades pour empêcher les gazelles de sauter par-dessus.

Au lever du soleil nous apperçûmes à une demi-lieue de nous une harde très-considérable de spring-bocken, chassée par une troupe de Sauvages. Je fis avancer et filer mon monde sur l'un des flancs, pour les forcer insensiblement à se porter dans les palissades. Bientôt nous en fûmes tout près. Alors nous commençâmes à les presser davantage. Enfin, quand je vis que celles qui formoient la tête entroient déjà dans l'entonnoir, moi et Klaas nous fondîmes à toute bride sur la queue en poussant de grands cris et tirant nos fusils et nos pistolets, tandis que ma troupe nous secondoit par la décharge des leurs et les autres par leurs hurlemens.

Ce bruit fut un signal pour les Sauvages qui étoient cachés près des piquets. Tous se levèrent en hurlant de leur côté, et le vacarme alors devint effroyable. Les animaux épouvantés et poussés de toutes parts se pressoient en colonne et fuyoient avec

un désordre qui étoit vraiment amusant.

Curieux de connoître ce qui se passoit à la tête et près des fosses, j'y courus. Je m'attendois à les trouver bientôt comblées et à voir les gazelles s'y précipiter en tas. Je me trompois. Ces animaux sont très-fins. Il n'y avoit eu que les premiers qui fussent tombés dans le piége. Les autres, dès qu'ils l'appercevoient l'esquivoient en sautant pardessus.

Pendant plus d'une demi-heure que dura le passage, ces sauts ne discontinuèrent pas d'un instant, et jamais je n'ai vu un spectacle pareil à celui de tous ces milliers de fuyards qui couroient comme le vent, et dont la moitié étoit en l'air.

Il y en eut un certain nombre de tués par nos balles, quelques-uns étranglés par nos chiens et d'autres étouffés par la presse ; mais on n'en trouva que trente-sept dans les fosses, encore la plupart étoient-ils dans les premiers trous. Les Namaquois en avoient aussi blessé plusieurs avec leurs flèches empoisonnées, et quoique ceux-ci eussent fui avec les autres, ils se flattoient de les retrouver bientôt.

Cette chasse ne me paroissoit pas heu-

reuse. Je la regardois même comme mauvaise, vu les préparatifs qu'elle avoit exigés et l'immense quantité de gibier que nous avions vue. On m'assura au contraire qu'elle étoit merveilleuse, et que de mémoire d'homme, on ne se rappeloit pas en avoir fait une pareille.

Ordinairement on regardoit comme un bonheur d'avoir une douzaine de gazelles, souvent même on avoit le chagrin de n'en obtenir qu'une, et ceci arrivoit quand la harde étoit peu considérable, ou quand le nombre des traqueurs et des hurleurs d'embuscade étant trop petit, les bêtes moins effrayées, fuyoient moins précipitamment. Alors il n'y avoit que la première qui tombât dans le piége. Les autres averties par sa chute, sautoient par-dessus les fosses. Effectivement je m'étois apperçu de la vérité de cette remarque, et l'on en concluoit que si nous avions eu du succès, il étoit dû uniquement à ma poudre et à mes chiens.

Il s'agissoit de voiturer notre gibier au kraal. Mais le jour étant trop avancé, nous convînmes de remettre ce transport au lendemain et de passer la nuit sur le camp de bataille. On envoya néanmoins chercher

des bœufs. Ils arrivèrent au point du jour et nous regagnâmes la horde en triomphe, accompagnés du produit de notre chasse.

Elle étoit assez abondante pour que chaque famille eût à s'en applaudir. On la divisa par portions égales pour chacune. Une autre partie fut employée en festins et la horde y ajouta même plusieurs moutons gras, car chez les Sauvages il n'y a jamais de régal sans graisse, et sur-tout sans graisse de mouton. Enfin la fête se termina par des danses qui durèrent toute la nuit, et l'on ne se sépara qu'au lever du soleil.

Tandis que tout le monde se préparoit à dormir, je pris congé de mes hôtes et dirigeai ma route à travers la longue *Vallée des spring-bocken*. Cette vallée n'avoit pas de nom, mais je lui donnai celui-ci à cause d'une harde immense de ces animaux que j'y trouvai et plus nombreuse encore qu'aucune de celles que j'avois vues. Je ne craindrai pas d'exagérer en disant qu'elle étoit composée de soixante à quatre-vingt mille. En un mot, notre journée fut employée toute entière à faire sept lieues, et pendant nos sept lieues par-tout sur nos côtés et devant nous, nous ne vîmes que des spring-

bocken. Elles sembloient remplir toute la vallée et nous obstruer le passage.

Nous n'avions fait que sept lieues ce jour-là, le lendemain nous ne pûmes en faire que trois dans la matinée, mais ce fut par une autre raison. Un de mes chariots versa dans un passage difficile. Il eut son timon rompu et trois rayons de ses roues de derrière cassées, et pour comble de malheur on ne put le relever qu'en le déchargeant entièrement.

Il m'étoit aisé de suppléer au timon. J'en avois un de rechange sous chaque voiture. Mais les réparations de la roue exigeant du temps et le lieu n'étant pas commode pour ce travail, je le remis au lendemain. On entrelaça quelques branches dans les rais cassés pour la soutenir. On allégea le chariot, en répartissant sur les deux autres ce qu'il avoit de trop lourd, et dans cet état nous pûmes faire encore quatre lieues et arriver au bord d'une rivière qui nous offrit un campement favorable pour notre séjour et notre réparation. C'étoit le 12 juillet, époque mémorable que je n'oublierai jamais, parce qu'elle fut pour moi celle d'une maladie qui faillit à me coûter la vie, mais époque chère à

Leur chariot étoit traîné par dix bœufs, et conduit par cinq Hottentots. A leur suite marchoient trois vaches maigres et quelques moutons. Pour eux ils étoient quatre : un homme, une femme et deux enfans. Mais homme, voiture, animaux, tout annonçoit la plus profonde misère, et les maîtres eux-mêmes en portoient le signe sur les habillemens dont ils étoient couverts.

A leur aspect je me sentis involontairement attendri. Eux, au contraire, témoignèrent, en me voyant, la joie la plus vive. Leurs yeux, leurs regards, leurs mouvemens me l'annonçoient. Les deux époux sur-tout ne pouvoient suffire à m'exprimer leur contentement. A les entendre, c'étoit pour eux le bonheur le plus grand de m'avoir rencontré, et ils regardoient ce jour comme le plus heureux de leur vie.

Ne les ayant jamais rencontrés dans aucun lieu du monde, je ne pouvois comprendre d'où venoit cette alégresse qui contrastoit si fort avec leurs haillons et leur indigence. J'étois empressé d'en apprendre la cause, et néanmoins je ne pus les interroger et satisfaire ma curiosité, que quand nous fûmes arrivés au camp et que leur

productions les plus précieuses du globe l'attendoient.

A la vérité plusieurs personnes, en lui confirmant toutes les fables qu'on racontoit sur ce magnifique pays, qui possédoit tant de mines d'or, l'avoient effrayé en même temps sur les obstacles nombreux qu'il devoit s'attendre à y rencontrer. Ils lui avoient parlé de Boschjesman, de tigres, de lions, de bêtes féroces de toutes les espèces, et c'étoit-là, disoient ceux-ci, ce qui empêchoit les colons de tenter de s'y établir.

Pendant quelque temps cet homme avoit paru ébranlé par toutes ces terreurs fabuleuses. Mais la soif de l'or l'avoit emporté enfin, et la presque certitude d'en trouver l'avoit entraîné jusques-là. Cinq misérables Hottentots marchoient à sa suite.

Il avoit entendu parler de moi dans la colonie, et il venoit d'apprendre que j'avois parcouru le pays de l'Orange. En conséquence, il avoit pris des informations sur ma route, et dirigé sa marche de manière à me rencontrer. Le hasard la favorisoit par-delà ses espérances, et de-là venoit cette grande joie qu'il avoit témoignée en me voyant.

On se doute bien que sa conversation roula presque toute entière sur cette terre promise vers laquelle il dirigeoit ses pas ; sur cette contrée merveilleuse, où par-tout il devoit trouver et ramasser à pleines mains, le long des rochers et dans la rivière, de l'or, de l'argent, des rubis. Il ne me parloit qu'avec extase de ces trésors imaginaires. Persuadé sans doute que mes chariots en étoient chargés, il devoit attendre de ma complaisance que je lui en indiquasse les sources, et vraiment, en me voyant, il avoit compté sur moi.

Je le laissai débiter à son aise toutes les sottises dont s'étoit bercée son imagination. Je me fis un scrupule de l'interrompre. Il m'en coûtoit même de dessiller ses yeux et de détruire des espérances qui, toutes folles et toutes chimériques qu'elles étoient, le rendoient heureux. Dissiper son illusion et lui dire la vérité, c'étoit l'affliger; et néanmoins il falloit la lui dire. Je me fis donc apporter tous les échantillons de minéraux, toutes les pierres et cristaux colorés que moi et ma troupe nous avions ramassés ; et lui montrant ces prétendues richesses, dont il pouvoit lui-même examiner la nature et ap-

précier la valeur, voilà, lui dis-je, ce que vous allez trouver.

Cet étalage fut pour les deux époux un coup de foudre. Ils parcouroient des yeux les diverses substances que je leur montrois, puis ils se regardoient avec un air d'abattement et de consternation qu'il est plus aisé de se représenter que de dépeindre. Cependant, malgré leur conviction, ils paroissoient encore, dans certains momens, perplexes et indécis sur ce qu'ils devoient croire. De ce que je ne leur montrois pas la monnoie toute battue, il ne s'ensuivoit point qu'on ne pût trouver de quoi la battre; cette illusion rentroit à tout moment dans leur ame. Ils m'opposoient le témoignage unanime des colons et ces traditions constantes de quatre-vingts ans. Mais bientôt le voile tomboit de nouveau, et ce qu'ils voyoient les désabusoit enfin sur ce qu'on leur avoit dit.

Les laisser plus long-temps dans cet état de souffrance, eût été en moi une cruauté véritable. Déjà sur leurs visages se peignoit le découragement et cet air concentré d'une tristesse profonde. J'avois ruiné leurs espérances. Pour leur malheur ils étoient trop

bien convaincus. Je crus qu'il étoit temps de ranimer leur courage en substituant des projets raisonnables à des chimères insensées.

L'ignorance, dans ses récits, trompe également et sur le bien et sur le mal, parce que ne pouvant apprécier ni l'un ni l'autre, elle les exagère tous deux. Lorsqu'on avoit annoncé à ces époux des trésors imaginaires, on les avoit épouvantés à la fois par des terreurs et par des dangers aussi peu fondés. Il falloit donc, avant tout, dissiper leurs craintes, et sans les abuser sur le pays où ils alloient se rendre, le leur montrer au moins tel qu'il étoit.

N'ayant à leur raconter que ce que je venois de voir par moi-même, mon témoignage étoit fait pour leur inspirer quelque confiance. Je fis un récit succinct de ce qui m'étoit arrivé de plus remarquable dans les différens cantons de la contrée, déclarant scrupuleusement et le bien et le mal, sans rien cacher de l'un ni de l'autre. Je les engageai à renoncer aux idées folles et chimériques dont on avoit nourri leur avidité, et leur dis que si, au lieu de perdre du temps à chercher dans le pays de l'or et des pier-

reries qui ne s'y trouvoient pas, ils vouloient s'y fixer et former un établissement, il leur seroit facile d'élever leurs enfans et de vivre dans une aisance heureuse et tranquille.

On leur avoit inspiré beaucoup de préjugés contre les Sauvages. Je les désabusai sur cet article; et, me citant en exemple, je leur appris combien ils pourroient tirer de services de ces peuples, si, comme moi, ils vouloient se lier avec eux, les prévenir par quelques amitiés, et suivre une conduite qui m'avoit si bien réussi. Enfin, par un aveu qui s'accordoit mal avec leurs idées, je les avertis, quoiqu'à regret, de fuir le commerce de certains blancs qu'ils trouveroient dans leur voisinage. C'étoient-là, selon moi, leurs vrais ennemis, les seuls qu'ils dussent craindre, et dont il leur falloit sans cesse se défier.

Pendant tout mon discours, la femme avoit eu attentivement les yeux fixés sur moi, et je voyois, par tous les mouvemens de son visage, l'impression profonde que je produisois chez elle. Cependant le grand respect et la haute estime qu'elle avoit pour son mari venoient de temps en temps dé-

truire ces sensations. Elle cherchoit à lire dans ses regards ce qu'il pensoit, afin de se décider sur ce qu'elle devoit penser. Voyoit-elle chez lui l'expression de l'espérance ou de la joie, sa physionomie s'épanouissoit de même à l'instant; prenoit-il un air rêveur et inquiet, elle changeoit de visage et se montroit inquiète aussi. Tant d'amour pour tant de misère me rendoit à moi-même son dévouement respectable.

Mon discours parut le convaincre ; il avoua que quand on veut de l'or, il est plus sûr de se donner la peine d'en gagner par son travail, que de le vouloir trouver tout fait. Mais une grande difficulté l'arrêtoit, c'étoit sa pauvreté.

Misérable, sans appui et sans ressource aucune, que devenir dans le désert sauvage et inculte où il alloit se transporter ? Sans pacotille, quel espoir de lier amitié et d'entretenir commerce avec les hordes de son voisinage ? Enfin, comment, sans instrumens, sans ustensiles, sans meubles et sans matériaux, sans provisions de bouche, en un mot, manquant de tout, commencer un genre de vie et entreprendre un établissement pour lequel il n'étoit nullement pré-

paré? Les meubles les plus apparens de ce ménage ambulant consistoient en un fusil en assez mauvais état, et un petit coffre de deux pieds en quarré, qui contenoit toutes les nippes de cette famille errante.

Un bon conseil donné dans une circonstance favorable, a son utilité sans doute, mais il faut aux malheureux autre chose que des conseils. Je me le disois à moi-même; et en conséquence, pour commencer à donner aux pélerins une preuve de l'intérêt que je prenois à leur sort, je leur fis une description de ce petit hermitage de Schoenmaeker, dans lequel je venois de passer si agréablement quelques semaines. Je parlai aussi du vallon et du bocage charmant dans lequel il étoit situé. Je n'oubliai ni la jolie source qui couloit près de la maison, ni le petit jardin dans lequel se trouvoient encore plusieurs plantes potagères d'Europe, ni la proximité de cette rivière qui offriroit à la fois et les amusemens de la pêche et l'avantage de la chasse aux hippopotames. Enfin, quoique cette riante propriété ne m'appartînt point, et que je n'y eusse aucun titre, cependant je pris sur moi de la leur offrir, et les invitai à en prendre

possession, en leur assurant que jamais ils n'y seroient inquiétés.

En effet, mon intention étoit d'en prévenir Schoenmaeker, et je ne craignois point qu'il me désavouât. D'ailleurs, je me proposois, à mon arrivée au Cap, d'employer, pour obtenir sa grace, l'amitié que m'avoient vouée Serrurier et Gordon. Mes espérances n'ont point été trompées. J'ai déjà dit que j'avois réussi, et rendu aux colonies un homme honnête qui depuis est devenu un cultivateur très-heureux.

Les deux époux reçurent mon offre avec cette effusion de reconnoissance qu'inspire à des ames sensibles un service important. Il leur étoit facile d'arriver au vallon et à la maison de Schoenmacker, en suivant seulement la trace des roues de mes chariots.

Tous ces entretiens et ces éclaircissemens avoient employé une partie de ma soirée. Avant de nous séparer je fis servir aux voyageurs du thé et du café : ils me quittèrent pour aller reposer; mais en me quittant, leur visage rayonnoit d'une alégresse qui, je l'avoue, m'émut profondément.

Pour moi, j'allai de nouveau me jeter sur le matelas de mon chariot. Mon mal de tête

et mon mal-aise étoient beaucoup augmentés. Je ne pus dormir de toute la nuit. Mais quoique la cause de mon insomnie dût m'inquiéter, je m'abusai encore, et l'attribuai à la grande agitation que m'avoit occasionnée cette singulière aventure.

Le lendemain matin, les deux époux vinrent me dire que, confirmés encore plus que la veille dans la résolution où ils étoient d'accepter ma proposition, ils alloient se disposer à partir. Moi, afin d'ajouter à leur bien-être tout ce que j'y croyois propre, je leur donnai quelques renseignemens sur les peuples du pays et sur le parti qu'ils pouvoient en tirer pour améliorer leur situation.

Résolu néanmoins de lui rendre son sort aussi agréable qu'il étoit en moi, je voulois lui former un petit approvisionnement des choses qui alloient devenir nécessaires ou au moins utiles dans son établissement nouveau. Il me restoit encore une certaine quantité de viandes salées, et particulièrement du dernier hippopotame. J'en fis remplir une outre qu'on porta sur son chariot. J'ajoutai une provision de quincailleries, du laiton pour des bracelets, des clous, de

la poudre, du plomb, en un mot, tout ce que je crus capable de fournir à ses jouissances, à sa sûreté, à ses moyens de traite et d'échange. Enfin, je lui donnai quatre moutons, une chèvre prête à mettre bas, deux poulets, mâle et femelle, et le plus jeune de mes chiens.

Ces bonnes gens ne savoient comment me témoigner leur reconnoissance.

« Je vous quitte, me dit le mari, et ne » vous reverrai peut être jamais. Mais tant » qu'il me restera un souffle de vie, je me » souviendrai de vous et bénirai votre nom. » J'allois m'exposer à périr de désespoir et » de faim, et vous m'avez arrêté sur le » bord de l'abîme. J'étois sans ressource, et » vous avez fait mon bonheur. Béni soit le » jour où je vous ai rencontré ! Tous les » ans je viendrai dans ce même lieu, au » bord de cette même rivière, le célébrer » avec ma famille, faire des vœux pour » vous, et me rappeler un si grand bien- » fait » !

J'avois donné en Afrique le nom de rivière de la Rencontre, à cette petite rivière sur laquelle j'étois campé quand le colon dont je parle m'y trouva. Mais arrivé en

Europe, je lui ai substitué le nom de Laborde, qui mit tant de soins à perfectionner la carte de mes voyages; foible témoignage de reconnoissance que j'adressois à un ami dans le moment même où des hordes de brigands policés l'égorgeoient sur des tas de victimes sacrifiées à ce qu'il y a de plus vil, par ce qu'il y a de plus lâche.

Tandis qu'on atteloit les bœufs de la famille, je faisois aussi atteler les miens. Mes douleurs augmentoient d'heure en heure. Déjà elles m'avoient considérablement affoibli, et je commençois à m'inquiéter. Que devenir, si j'allois être attaqué d'une maladie grave ? Il ne me restoit qu'une ressource, celle d'arriver, s'il étoit possible, dans les colonies avant qu'elle se déclarât.

Je fis donc partir à l'instant même; et trop foible pour monter à cheval, je me couchai dans mon chariot. Mais il ne me fut pas possible de supporter la voiture. Mon mal de tête étoit si violent, et les cahots me faisoient tant souffrir, qu'il me fallut descendre, et, malgré ma foiblesse, monter un de mes chevaux. Ce fut ainsi que j'arrivai au Kaussi, près du torrent qui, prenant sa

source dans ces montagnes, porte le même nom qu'elles.

Il me tardoit de mettre pied à terre pour avoir la faculté de me coucher. La fatigue de la route et la chaleur du jour avoient encore empiré mon état. Je me sentois une fièvre brûlante et un violent mal de gorge, que d'abord je crus être une angine, mais qui, dans la nuit, par l'inflammation du pharynx et le gonflement des amygdales, se déclara esquinancie.

Je me crus perdu. Cette maladie, en Afrique, est presque toujours mortelle. Mais outre qu'elle y est bien plus douloureuse qu'en Europe, elle traîne et dure aussi bien plus long-temps. Que faire dans ces terribles circonstances ? moi qui, n'ayant aucune connoissance en médecine, me trouvois d'ailleurs privé des remèdes qu'emploient en pareil cas les colons.

Mes Hottentots, qui de toutes les maladies n'en font qu'une, et qui par conséquent ne connoissent pour toutes qu'un seul et unique moyen de guérison, voulurent l'employer aussi pour moi. Il consistoit à tremper des serviettes dans du lait bouillant, et à me les appliquer brûlantes autour du cou.

Ce topique, qui est pour eux la panacée, le remède universel, me fut administré pendant trois jours. Pendant trois jours j'eus la complaisance de me laisser brûler. Mais enfin, tourmenté et torturé en pure perte, je renonçai à ce supplice et m'abandonnai à la nature.

Ma situation étoit devenue déplorable : je ne pouvois plus rien avaler que quelques gouttes de thé très-foible, encore étoit-ce avec beaucoup de peine. Ma langue et ma gorge s'enflèrent tellement, que je ne parlois plus que par signes. Enfin, ma respiration devint si pénible et si gênée, je haletois si fort, qu'à chaque instant je m'attendois à étouffer.

La consternation étoit générale parmi tous mes gens. Klaas seul et Swanepoel entroient dans ma tente, et ils me gardoient alternativement. Mais lorsqu'un d'eux arrivoit près de moi, je voyois aussi-tôt toutes les têtes groupées à l'entrée de la tente, s'allonger en avant le plus qu'elles pouvoient, pour chercher à lire dans les yeux et la contenance de mes gardiens ce qu'il y avoit à craindre ou à espérer.

Certes, s'il est un moment dans ma vie

où je me sois cru près de ma fin, c'est celui-là. C'étoit donc ainsi que se terminoient deux voyages si longs, si pénibles, si périlleux ! Hors d'état de parler et de donner des ordres pour mes collections, qu'alloit devenir ce fruit de tant de sueurs et de tant de fatigues !

Encore si la fièvre qui me dévoroit eût été accompagnée de délire ! si j'eusse perdu la connoissance de mon état et cette affreuse inquiétude qui en étoit inséparable ! Mais, pour mon malheur, j'avois conservé toute ma tête ; je voyois la mort arriver à pas lents ; j'en éprouvois toutes les horreurs.

Il y avoit près de huit jours que j'y étois condamné, quand Swanepoel vint m'annoncer l'arrivée de quelques petits Namaquois d'une horde voisine. Ces bons Sauvages avoient appris ma maladie ; et par une suite de cette amitié que j'avois eu le bonheur d'inspirer à leur nation, ils venoient s'offrir à ma guérison et me proposer un remède du succès duquel ils répondoient, disoient-ils, si je consentois à me fier à eux.

Dans de pareilles circonstances, un mourant peut-il entendre avec indifférence la voix qui lui annonce la vie ? D'ailleurs on

m'eût offert du poison, mes souffrances duroient depuis si long-temps, elles étoient devenues si intolérables que, par lassitude et pour les finir, je l'eusse pris à l'instant. Je fis signe que je consentois au remède, et mes guérisseurs le préparèrent.

C'étoit aussi un topique chaud. Mais celui-ci, au lieu d'être de lait comme le premier, étoit fait avec une herbe particulière; et indépendamment du cataplasme, il falloit encore me gargariser avec le suc de la plante. J'étois prévenu contre ces colliers brûlans dont je devois de nouveau m'envelopper le cou; et quand je vis Klaas m'apporter encore celui-ci, je sentis, je l'avoue, quelque répugnance. Mais le gargarisme avoit une odeur si agréable, le goût en étoit si balsamique et si suave, la nature en moi parut subitement l'appéter avec tant de plaisir, qu'un des remèdes me fit adopter l'autre.

On renouvela plusieurs fois dans la nuit le cataplasme. Je répétai plus souvent encore le gargarisme. Enfin, quand le jour parut, ce ne fut pas sans une grande joie que je me sentis soulagé. Déjà je respirois plus aisément. Le gonflement et l'inflammation du pharynx étoient diminués. De moment

en moment le mieux augmentoit ; enfin je pus avaler, et alors mon Esculape me fit dire de prendre du lait froid.

D'après mes préjugés d'Europe, c'étoit une ordonnance bien étrange que celle de ce lait dans un état de fièvre continue. Mais que pouvoient des préventions contre une confiance fondée sur des succès ? Je m'abandonnai aveuglément aux soins de mon médecin, et je n'eus qu'à m'en applaudir.

Dès le troisième jour du traitement je me trouvai guéri. Plus d'esquinancie, plus de fièvre, plus d'engorgement ni d'enflure. Il ne me restoit plus de ma maladie qu'une foiblesse excessive qui, ne m'empêchant pas de sentir que j'étois hors de danger, me laissoit sentir en même temps tout ce que j'avois d'obligations à celui qui m'en avoit tiré. Je demandai à le voir, et on me l'amena.

C'étoit pour la première fois que je l'appercevois et qu'il entroit dans ma tente. Différent des médecins d'Europe qui ont besoin d'examiner la langue et de tâter le pouls, celui-ci s'étoit contenté de s'informer de mon état et de me traiter par intermédiaire, et ce moyen lui avoit suffi.

Je vis un petit homme qui, à l'extérieur,

ne différoit en rien de ses autres camarades. Il ne savoit, sur ce qui concernoit mon traitement, que ce qu'ils savoient tous. Aussi paroissoit-il plus sensible au plaisir de m'avoir guéri, qu'à la gloire d'avoir fait une cure et obtenu la confiance d'un blanc.

Pendant tout le temps de ma maladie, mes gens s'étoient piqués à l'envi des plus grandes attentions pour moi. Tant qu'avoient duré les alarmes, tous s'étoient abstenus de danses et de chants. Je n'avois point même entendu d'éclats de rire. Les mêmes soins eurent lieu pendant ma convalescence, sans que j'eusse besoin de donner à ce sujet aucun ordre, et ces fruits de l'amitié qu'on me portoit furent pour moi des jouissances délicieuses.

Epuisé de provisions, je n'en avois parmi celles qui me restoient encore aucune que je pusse employer dans la circonstance comme aliment qui me convenoit. Je sus gré alors à Swanepoel d'avoir fait couver ma poule et de m'avoir donné des poulets. Ils me servirent, soit en rôti, soit pour bouillon, et quand ils manquèrent, mes chasseurs se chargèrent de fournir ma cuisine de perdrix et d'autres oiseaux semblables.

Dès que j'avois pu me lever je m'étois fait une loi de sortir de ma tente et de chercher à ranimer mes forces par quelque promenade ou par un léger exercice. J'avois voulu voir le médecin qui m'avoit guéri. Ma première sortie fut pour connoître la plante qu'il avoit employée.

Rien de plus commun dans le pays. Elle s'y trouve par-tout, et il me la montra tout autour de mon camp. C'est une espèce de sauge, haute d'environ deux pieds, qui a la même odeur à-peu-près que notre sauge ordinaire, mais dont la feuille est plus lisse et moins chagrinée. Quant à sa fleur, nous étions dans la saison où elle commence à se sécher, et je n'ai guère pu m'assurer de sa couleur. Cependant je la crois bleue.

Swanepoel, lorsqu'il vit cette plante, crut la reconnoître sans peine. Il m'assura qu'elle étoit également très-commune au Cap et dans les colonies, et qu'on l'y connoissoit sous le nom hollandais *saaly* (sauge). Mais les botanistes ont compris sous cette dénomination générale de sauge, tant de plantes différentes, que j'ignore à quelle famille doit se rapporter le saaly du Cap.

Les colons ne l'employant jamais dans les maux de gorge, qui sont un des fléaux de leur climat, il est probable qu'ils n'en connoissent point les vertus, ou plutôt il est probable que Swanepoel, séduit par la ressemblance de quelques caractères extérieurs des deux plantes s'est trompé, et que le saaly namaquois n'est pas le même que le saaly des colonies.

D'un autre côté, je serois porté à croire que ce dernier diffère pour l'odeur et le goût de la sauge commune d'Europe; et voici la raison qui me le fait présumer. Parmi les nations européennes qui font le commerce de la Chine, il y en a une qui achetant dans ce royaume beaucoup de thé, y donne en échange des feuilles de sauge. Par un effet de cette estime que dans tous les pays on porte à tout ce qui vient de loin, le Chinois recherche avec plus d'empressement encore cette feuille étrangère qu'en Europe certains peuples recherchent la sienne, et c'est-là un commerce dans lequel il y a deux cents pour cent à gagner.

Mais ce que les Français ne savent pas, et ce qu'il leur est impardonnable d'avoir ignoré si long temps, c'est que jusqu'ici ce

sont leurs provinces méridionales où s'achète cette sauge, vendue si cher à l'extrémité de l'Asie. On connoît très-bien au Cap le profit immense qu'offre ce genre de spéculation. On y a du saaly en grande abondance. D'où je conclus que si ce saaly avoit les propriétés de la sauge de France, la nation dont je parle l'exporteroit de préférence en Chine, puisqu'elle y gagneroit bien plus considérablement encore.

Quoi qu'il en soit de cette spéculation, la plante qui m'avoit guéri de mon esquinancie est également salutaire pour la guérison des plaies. C'est ce que m'assura mon Esculape. Mais il ajouta que pour faire aboutir la plaie et la mettre en état de se cicatriser, il lui falloit joindre au cataplasme une certaine quantité d'une graisse quelconque. Cette onctuosité, disoit-il, étoit absolument nécessaire pour que le remède produisît quelque effet; sans elle il devenoit inutile.

N'est-ce pas une chose étrange et bien inconcevable, que dans cette multitude innombrable de plantes qui couvre la surface du globe, il y en ait si peu de connues, et que dans le jardin de botanique, par exem-

ple, le plus complet et le mieux fourni, on en compte à peine trois cent cinquante qui offrent à l'homme un médicament ou une nourriture, tant pour lui que pour les animaux qu'il a rendus domestiques et qu'il élève? Mais ce qui doit étonner bien plus encore, c'est que dans ce petit nombre de plantes utiles, s'il en est dont la découverte ait été pour nous vraiment importante, cette découverte a presque toujours été due à des Sauvages ou même à des animaux.

Ma maladie et ma convalescence avoient duré vingt jours; pendant ce temps mes gens ne s'étant point écartés de ma tente, et n'ayant pu par conséquent aller au loin chasser la grosse bête, ils avoient été réduits à vivre de mes moutons. De ma bergerie il ne restoit plus une seule bête, toutes se trouvoient mangées, et je me voyois obligé de me faire un nouveau troupeau.

Heureusement à deux ou trois lieues de mon camp, il y avoit près du même torrent du Kaussi une horde chez laquelle j'étois venu l'année précédente, et qui pouvoit me fournir les nouveaux moutons dont j'avois besoin. Parfaitement rétabli, il m'étoit aisé de m'y rendre en peu d'heures, et c'est ce

que je fis après avoir récompensé, ainsi qu'il étoit en moi, le Namaquois auquel je devois la vie.

Le chef vint à ma rencontre. Il avoit sur la poitrine un hausse-col, et sous son kros une canne à pomme de cuivre, dont on n'appercevoit que l'extrémité. A ce signe d'esclavage et d'autorité, qui annonçoit un capitaine hottentot institué par le gouvernement, je reconnus visiblement que j'allois entrer dans les colonies; mais à l'air humble et soumis de cet homme, je reconnus plus aisément encore un être accoutumé à obéir et à ramper. Le ton de supplication qu'il prit en me parlant, m'annonça d'abord qu'il venoit se plaindre ou de ses sujets ou de ses voisins. Je ne me trompai qu'en un point. Il se plaignit des uns et des autres.

Ceux des colons qu'il inculpoit étoient Van der Westhuisen, ce père de Klaas Baster, chez lequel j'avois logé à mon passage, et Engelbrecht son beau-frère. Les gardiens du troupeau de la horde avoient laissé par négligence échapper quelques-unes de leurs bêtes à cornes. Elles s'étoient avancées sur le domaine de Van der Westhuisen, et celui-ci avec sa fille, dont j'ai

parlé ailleurs, les avoit tuées à coups de fusil.

A ce procédé violent et inique, je reconnoissois très-bien l'esprit des colons. Mais il faut avouer pourtant que la première faute en étoit aux gardiens. Naseep, c'étoit le nom de l'imbécile chef, avoit voulu en faire ses reproches à ceux-ci. Dans leur colère ils lui avoient arraché son bâton de commandement, et l'en frappant à outrance, le lui avoient cassé sur le dos. Tel étoit le respect que les hordes soumises à l'autorité du gouvernement hollandais portoient au capitaine qu'il plaçoit à leur tête. Le pauvre Naseep tira de dessous son kros la canne qu'il avoit reçue pour un autre usage, et en effet je vis qu'il ne lui en restoit plus que la moitié.

Un moment après les gens de la horde arrivèrent pour se plaindre de lui. A son tour il se plaignit d'eux tous, et alors commença un tumulte effroyable. A travers tout ce chamaillis de récriminations, il m'étoit impossible de rien entendre. Tout ce que je pouvois en conclure, c'est que tous avoient des torts. Mais qu'y faire? Je n'étois plus en pays libre. Où l'autorité commande, ses loix, bonnes ou mauvaises,

doivent être respectées. De tous côtés on m'adressoit des plaintes, et dans ma situation, je ne pouvois plus que les écouter et les faire parvenir à l'administration. En vain on me témoignoit du respect; n'ayant que des conseils à donner, quel fruit devois-je attendre de ma médiation?

S'il est vrai que le bonheur contribue à rendre les mœurs plus sociables et plus douces, il est également vrai aussi que l'oppression doit aigrir le caractère et changer les hommes en bêtes féroces. Ces haines, ces discordes qui régnoient entre les malheureux Sauvages me paroissoient excusables. Persécutés par les colons leurs voisins qui ayant des armes à feu, en abusoient contre eux, malheureux, dépouillés, pouvoient-ils n'être pas irrités par tant d'injustices et d'outrages? Dans leur fureur ils s'en prenoient à leur chef, qui en étoit fort innocent, ils se querelloient entre eux et devenoient les uns pour les autres de vrais forcenés.

Ce n'étoit point seulement de bestiaux tués ou volés que se plaignoit la horde; on l'avoit dépouillée par la force d'une partie de son territoire. Le vaste domaine qu'occupoit Van der Westhuisen avec sa fa-

mille, celui sur lequel s'étoit établi son beau-frère Engelbrecht, n'étoient que des propriétés usurpées. Non-seulement ces deux colons l'en avoient chassée, mais ils travailloient encore journellement à s'emparer de ce qui lui restoit, et principalement de la Fontaine des Lis, sur les bords de laquelle elle avoit bâti son kraal.

C'étoit dans ce dessein qu'ils la harceloient et la tourmentoient sans cesse, se flattant qu'à force de tracasseries et de dégoût, ils la forceroient de s'éloigner et d'aller s'établir ailleurs. Ainsi, après mille vexations, après avoir perdu une partie de leurs troupeaux, ces pauvres Sauvages se voyoient encore au moment d'être chassés de la terre qui les avoit vu naître, et réduits à chercher au loin un asyle où ils pussent rester inconnus à ces blancs qu'ils avoient tant de raisons de maudire.

Le cœur me saignoit au récit de tant d'horreurs, mais, encore une fois, quel remède pouvois-je y apporter? La horde me supplia de voir les deux familles usurpatrices et de leur parler. Je le promis; quoique d'avance je fusse assuré d'échouer dans ma négociation.

Mes lecteurs me demanderont ici pourquoi Naseep ne s'étoit point adressé directement au gouvernement pour obtenir justice et réparation. Je lui en fis la question, mais à son tour il me fit une réponse à laquelle je m'attendois, et qui me prouva que si l'administration a publié des lois favorablesaux Sauvages, elle n'a point pris encore les moyens nécessaires ponr leur exécution.

En supposant qu'une horde qui veut se plaindre ne fût point arrêtée par l'éloignement des lieux et les difficultés d'une très-longue route, quel espoir auroit-elle en arrivant au Cap de faire parvenir ses réclamations auprès d'un gouvernement entouré de blancs qui presque tous ne vivant que d'abus et intéressés à le tromper, arrêtent la vérité au passage, ou ne la lui transmettent qu'altérée et défigurée entièrement?

D'ailleurs par un autre genre d'oppression plus odieux encore, il est presque impossible aux malheureux supplians de pénétrer jusqu'à la ville. Les colons ayant tous le même intérêt, ils se soutiennent tous les uns les autres. Quelque injustice qu'ait commise l'un d'eux, il est assuré d'être appuyé généralement. La députation de

la horde qui est en marche pour se plaindre de lui, se trouve arrêtée à chaque pas. On la poursuit, on lui tend des embûches. A chaque habitation c'est un danger nouveau. Enfin, si elle ne retourne sur ses pas, elle court risque d'être exterminée toute entière.

Voilà ce qu'avoient éprouvé Naseep et ses gens, quand sur la première usurpation de Van der Westhuisen, ils étoient venus demander justice. Pouvois-je espérer, d'après cette fatale expérience, qu'ils oseroient venir la réclamer une seconde fois, ou que les deux familles, enhardies par le succès de leur iniquité, s'en désisteroient sur mes remontrances?

Dans ces circonstances fâcheuses, il ne me restoit qu'à consoler la horde; c'est-à-dire, à l'exhorter à la patience, et à lui débiter tous ces lieux communs de résignation et de ménagement, auxquels celui qui les répète n'a pas plus de foi que ceux qui les écoutent.

Je me fais un devoir d'insérer ici les principaux détails de cette affaire, et mon but doit être respecté. Mon second voyage parviendra en Hollande, ainsi que le premier y est parvenu. Comme le premier,

peut-être, il sera lu par plusieurs des administrateurs de la Compagnie ; et peut-être entreprendront-ils de remédier à des abus qu'ils ne connoissent pas, et qu'assurément ils n'ont pas l'intention de maintenir.

Lorsqu'à mon retour en Europe et à mon arrivée à Amsterdam, je m'avisai de dire à l'un d'eux, que le Cap manquoit de petit numéraire, et que le commerce intérieur des colonies souffroit de cette disette ; aussitôt, et sans délai, l'administration, ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, fit frapper pour deux ou trois cent mille livres de différentes petites monnoies, en argent, dont l'envoi fut ordonné, avant même que je susse leur fabrication. Je ne doute point que, dès qu'elle sera instruite du genre d'injustices que je viens de dévoiler, elle ne s'empresse de les réparer et de les prévenir par des loix sages, et qu'elle n'applaudisse au zèle pur d'un voyageur qui, ayant dit le bien sans flatterie, publie le mal sans malignité.

Malgré les pertes qu'avoit faites la horde, elle possédoit encore de nombreux troupeaux. Naseep me pria même d'accepter deux bœufs, quatre moutons et une vache grasse. Je refusai les bœufs ; mais je reçus

la vache et les moutons, et les destinai au festin du soir. Mon dessein étoit qu'il y eût une fête; et je me flattois que la joie adouciroit beaucoup les haines.

Je ne me trompai point. A peine eut-on égorgé les animaux que les danses commencèrent. Elles durèrent toute la nuit, et firent oublier les querelles du jour. Le lendemain matin, je vis tout le monde rapatrié. On s'étoit même réconcilié avec Naseep. Il est vrai que ce chef avoit fait quelques avances. Parmi les cadeaux que je venois de lui faire, étoit un rouleau de tabac. Il l'avoit, à l'instant même, distribué par portions égales entre tous ses gens; et cette libéralité inattendue lui avoit regagné tous les cœurs.

Avant de partir, j'achetai les moutons qui m'étoient nécessaires; puis, jaloux d'acquitter la promesse que j'avois faite de parler aux deux familles usurpatrices, je me rendis chez Engelbrecht.

Cet homme parut me revoir avec plaisir, et il me fit même beaucoup d'accueil. Mais avant de répondre à sa politesse, je crus devoir le prévenir sur le motif de ma visite, et lui annoncer tout l'intérêt que je prenois à

la cause des Sauvages. Il se disculpa, en me faisant observer que ce n'étoit pas lui qu'ils accusoient d'avoir tué leurs bœufs. A l'entendre, il n'y avoit de coupable que les Van der Westhuisen. Et quant au domaine qu'il possédoit, si c'étoit une usurpation, il ne falloit pas la lui reprocher, puisqu'il ne le tenoit que de son beau-frère qui le lui avoit cédé.

D'après de pareilles explications, je vis qu'il n'y avoit ni réparation ni accommodement à espérer. En conséquence, je ne crus pas devoir rester plus long-temps, et je continuai ma route. Mais aux premiers pas que fit l'attelage de mon chariot, Engelbrecht, s'appercevant que j'avois deux mauvais timoniers, m'offrit de m'en donner deux autres, à choisir parmi tous ses bœufs si je voulois lui céder, en échange, un de mes chevaux.

A la vérité, mes timoniers ne valoient rien, et cent fois ils avoient failli à briser et culbuter ma voiture. Cependant, le marché qu'on me proposoit étoit désavantageux pour moi; quoique je n'eusse plus besoin de deux chevaux, puisque j'étois sur le point de rentrer au Cap; mais chacun d'eux va-

loit plus que les deux meilleurs bœufs d'Engelbrecht; on ne pouvoit leur reprocher qu'une grande maigreur, suite des fatigues excessives de la route. Du reste, ils se portoient très-bien, et ils avoient sur-tout le pied sain et le sabot en bon état.

Cette expression de sabot en bon état surprendra la plupart de mes lecteurs. Elle a besoin d'une explication.

Pour l'entendre, il faut savoir que, ni au Cap, ni dans les colonies, on ne ferre jamais les chevaux. Telle est la dureté de leur corne que quelque route qu'ils fassent, ils ont toujours le pied franc. Aussi, quoique le pays ait des maréchaux, ces gens n'y servent qu'à panser l'animal en maladie, ou à monter les voitures.

Cette propriété d'un sabot indestructible et inaltérable tient-elle à la nourriture du cheval? je ne le crois pas. On le nourrit comme les chevaux de certaines contrées de l'Europe, d'orge, de paille, ou de fourrages en vert. Il ne diffère d'eux qu'en ce qu'il ne mange pas d'avoine : sorte de grain qui, ne réussissant pas en Afrique, n'y est pas cultivée.

Tient-elle au climat? ou lui seroit-elle

commune avec les chevaux arabes dont il tire son origine? je n'oserois l'assurer. Mais ce que j'assure, c'est que les miens, après environ quinze mois de voyage, après des chasses forcées, après des routes toujours faites sur des roches et des cailloux, ou dans des chemins détestables, rapportoient néanmoins leur sabot aussi sain et aussi entier que le jour où ils avoient quitté le Cap.

Le besoin que j'avois de timoniers me fit néanmoins conclure le marché; et je pris, avec ceux-ci, la route de l'habitation de Van der Westhuisen, quoique je ne me flattasse pas plus de réussir auprès de ce vieillard, gouverné par sa femme, que je ne l'avois fait auprès de son beau-frère. Sa maison n'étoit éloignée que de deux lieues et demie. Mais à peine eus-je fait trois ou quatre cents pas qus, dans une descente, un de mes nouveaux bœufs, emporté par le poids du chariot, s'abattit.

Cet accident n'avoit point de quoi m'étonner. Maintes fois il étoit arrivé; et l'on doit s'y attendre lorsqu'on voyagera sur des terreins sans route. Dans ces cas-là, les conducteurs arrêtoient la roue de devant, pour empêcher l'animal d'être écrasé. Cette

fois-ci, ils n'en eurent pas le temps. Elle lui passa sur le corps, et lui cassa la cuisse.

Le mal étant sans remède, je donnai ordre qu'on dételât le timonier blessé, en l'abandonnant sur place, et qu'on le remplaçât par un des miens. Mais l'autre, ne voyant plus auprès de lui son camarade, refusa de tirer avec le nouveau venu. On eut beau employer, pour vaincre sa résistance, tous les moyens possibles, ils n'eurent aucun succès. Après bien du temps et des peines perdus, il fallut le dételer à son tour, et marcher, comme auparavant, avec mes deux anciennes bêtes.

Ainsi, de mon troc, il me restoit un bœuf, devenu inutile; et j'avois un cheval de moins.

Les troqueurs de bestiaux hottentots, qui m'accompagnoient, furent les seuls à s'applaudir de l'aventure. Le timonier abandonné devenoit pour eux une très-bonne aubaine. Aussi restèrent-ils en arrière pour s'en accommoder. Peut-être intérieurement eussent-ils été fort aises que, de temps en temps, j'eusse ainsi défrayé leur cuisine.

Je n'avois plus que pour une heure de chemin, quand j'apperçus, dans un vallon,

une hutte hottenfote, totalement isolée, et près de laquelle paissoit un troupeau. Je m'avançai vers la case, et fus fort surpris d'y trouver une grande demoiselle, fort jolie. C'étoit cette fille de Van der Westhuisen, dont j'ai parlé ailleurs; celle-là même qui, pendant plusieurs jours, avoit tenu tête aux buveurs les plus intrépides, en sablant aussi tranquillement qu'eux l'eau-de-vie de Pinard.

Chasseuse infatigable, elle pouvoit, à cheval, forcer une grande gazelle à la course. Paroissoit-il des Boschjesman; elle s'armoit d'un fusil, se mettoit à leur poursuite, et les fusilloit par-tout où elle les trouvoit. Si elle croyoit avoir à se plaindre de quelque horde, elle la traitoit comme les Boschjesman. Aussi étoit-elle redoutée à la ronde.

En ce moment, cette fille habitoit la hutte solitaire du vallon, et gardoit les moutons et les bœufs de son père, ayant pour tout meuble une natte et un fusil. Je la reconnus sans peine. Pour moi, qui me montrois à elle alors avec une barbe de quatorze mois, elle eut plus de difficulté de me reconnoître au premier abord.

Je la quittai après avoir passé quelques momens dans sa hutte, et regagnai l'habitation du père, où je fus reçu avec toutes les démonstrations de l'amitié. Voyant sur mon visage pâle et défait que je sortois d'une maladie, ils m'offrirent obligeamment de passer quelque temps chez eux. J'acceptai avec d'autant plus de plaisir que depuis ma convalescence je m'étois mis au régime du lait pour toute nourriture, et que mes vaches étant taries pour la plupart, m'en donnoient peu.

Ce fut pour la première fois que je revis du pain; il y avoit un an, lors de mon séjour dans cette même famille, que je n'en avois goûté; je trempai avec délices celui qu'on me donna, dans un lait aussi frais qu'il étoit pur, et ce repas simple et frugal me parut exquis.

Klaas Baster avoit été fort bien reçu de sa famille et même de sa belle-mère. Cet accueil lui fit plaisir, en ce qu'il lui donnoit lieu d'espérer que la réconciliation que je lui avois ménagée dureroit encore après mon éloignement.

Tout contribuoit, dans ce retour, à effacer le souvenir de mes fatigues et les contra-

riétés auxquelles j'avois si souvent été exposé. La verdure et les fleurs couvroient ces champs autrefois inanimés et stériles ; mes regards reposoient avec douceur sur cette terre ravivée et féconde. A jamais rassuré pour mes troupeaux, quelque route que je choisisse, je résolus de changer la mienne, et de prendre, pour me rendre au Cap, un autre chemin que celui que j'avois pris pour en venir.

Outre le plaisir de parcourir et de connoître un pays nouveau, j'avois encore l'espoir de trouver dans mes chasses de quoi augmenter mes collections.

Je tournai donc au sud-ouest, et après quatorze lieues de marche, pour lesquelles j'employai trois jours, j'arrivai sur le *Groene-Rivier* (la Rivière Verte). Mais combien je me trompai encore dans ces rêves de mon imagination !

Le premier objet que je vis à mon arrivée fut des fumées d'éléphant, encore tièdes. Elles m'annonçoient qu'il y avoit près de là quelques-uns de ces animaux. Je pris avec moi Swanepoel ; et, sans perdre de temps, j'allai, tandis qu'on campoit, les chercher et suivre leur piste. A me voir partir ainsi,

suivi d'un seul homme, on eût dit qu'il s'agissoit de tuer un lièvre ou un lapin. Précédemment je n'eusse point osé jouer de pareils jeux; mais insensiblement on s'aguerrit, et les plus grands dangers deviennent alors des aventures ordinaires.

Nous n'eûmes pas fait trois cents pas que nous apperçûmes cinq éléphans, arrêtés au milieu des arbres qui bordoient la rivière. Chacun de nous visa le sien; chacun de nous l'abattit, et les trois autres s'enfuirent. Au bruit du coup, mes chasseurs accoururent; et ils trouvèrent mon vieux Swanepoel qui, regardé jusques-là par eux comme un bon homme, propre seulement à garder mes poules, les nargua, en leur montrant l'éléphant qu'il venoit de tuer, et leur demanda s'ils feroient un plus beau coup de fusil.

Les animaux morts étoient deux mâles, de même taille et de même grosseur à-peu-près, hauts chacun d'environ dix pieds. C'est la grandeur ordinaire des éléphans d'Afrique; ceux qui ont onze à douze pieds sont assez rares. Cependant ceux-ci n'étant point de même âge, leurs défenses étoient fort inégales. Celles de l'un pesoient de soixante-dix à quatre-vingts livres, tandis que celles de

l'autre n'en pesoient que trente-cinq à quarante.

Ce qui me prouvoit encore mieux la différence d'âge, c'est que ces défenses plus lourdes étoient pleines, à peu de chose près, et que les autres étoient creuses intérieurement jusqu'aux deux tiers de leur longueur. Enfin, le plus vieux des animaux avoit ses mâchelières presqu'usées, et l'autre les avoit bien conservées et entières. L'ivoire des vieux éléphans étant plus compacte et plus lourd, il a plus de valeur, et se vend aussi plus cher. D'ailleurs, par sa compacité même, il prend un plus beau poli; il a plus de blancheur et est moins sujet à jaunir.

La Rivière Verte étoit couverte d'oiseaux aquatiques de toute espèce, et particulièrement de pélicans, de flamans et d'oies sauvages. Je trouvai aussi le bihorreau, le héron pourpre et huppé, le héron commun et la cicogne brune; tous, de la même espèce et ne différant en rien de ceux d'Europe.

Les éléphans morts me procurèrent beaucoup d'oiseaux de proie. Je m'étois construit, à portée des cadavres, une petite cabane en feuillages, dans laquelle je venois me cacher pour attendre ceux de ces volatiles qui vien-

droient y chercher pâture et les dévorer. Du matin au soir, ils descendoient par centaines, et j'abattois ceux qui me paroissoient mériter la préférence.

Pendant le séjour que je fis sur la Rivière Verte, je changeai plusieurs fois de campement, et parcourus ainsi un espace de huit ou dix lieues sur ses bords. Je les quittai enfin, et gagnai ceux du *Swarte-doorn* (l'Epine-noire), au lieu même où j'avois rencontré Pinard pour la première fois. J'y passai la nuit; et le lendemain je me dirigeai vers les montagnes que nous avions au sud. Nous eûmes les chemins les plus affreux pour mes voitures. Nous arrivâmes, après six heures d'une marche pénible, au pied d'une chaîne de monts arides, dont les roches nues et rougeâtres, pittoresquement groupées les unes sur les autres, offroient le coup-d'œil le plus bizarre et le plus singulier; mais aucune n'étoit aussi propre à servir de retraite aux Boschjesman. En les voyant, je me disois à moi-même que je devois me tenir sur mes gardes; et cependant, malgré ma défiance, je fus trompé.

On travailloit à établir le camp. Moi, pendant ce temps, ayant apperçu quelques pics

d'une espèce rare, que j'ai nommée pic-roc, je les suivis, et me trouvai insensiblement sur un des sommets, d'où je plongeois sur mon camp et le dominois.

Tout-à-coup j'entends, en signe d'alarme, tirer trois coups de ma grosse carabine. Je promène mes yeux de toutes parts, et vois, d'un côté, mes gens courir en désordre; et de l'autre, des Boschjesman, qui, ayant enlevé mes bœufs, leur faisoient enfiler une gorge dans laquelle ils alloient bientôt disparoître.

Je descends très-précipitamment de la montagne, et trouve, en arrivant au pied, Klaas qui accouroit à toute bride m'avertir du malheur. Il me donne son cheval. Je le monte, je le pousse au galop vers la gorge; mais à peine a-t-il fait cinquante pas qu'il s'abat dans un trou de porc-épic, et me jette sur le côté. Ma chute est si rude qu'en me relevant je ne puis faire usage de mon bras, et crois avoir l'épaule gauche démise. Klaas vient à moi. Je lui dis de monter le cheval, et je m'en retourne au camp, hors d'état de ne rien faire dans cette aventure, et laissant à mes gens le soin de s'en tirer comme ils pourroient. Elle ne se termina qu'à la nuit, et

j'appris, avec douleur, que deux des Boschjesman avoient été tués; tous mes bœufs volés furent ramenés, à l'exception de trois, dont nous ne nous apperçûmes que le lendemain, lors du départ.

Pour éviter que les voleurs ne fissent une tentative semblable, je partis au point du jour; et, par une marche de six ou sept heures dans la même direction que la veille, j'arrivai à un endroit où je fus rencontré et reconnu par quelques Hottentots de la horde de Klaas Baster. Ils nous apprirent que cette horde avoit quitté les montagnes du Namero, et qu'elle s'étoit établie à cinq lieues du poste où je me trouvois.

Le Baster étant encore avec moi, je ne pouvois, d'après la reconnoissance que je lui devois pour les services importans qu'il m'avoit rendus, me dispenser d'aller le remettre entre les bras de sa femme, de ses enfans et de ses amis. Je me rendis donc dans la horde. Son retour y causa une joie inexprimable; et elle fut d'autant plus grande qu'on nous croyoit morts et qu'on avoit désespéré de nous revoir jamais. C'étoit même dans cette persuasion qu'on avoit cru pouvoir se déplacer et aller s'établir ailleurs.

Les gens de la horde m'apprirent une nouvelle qui me fit plus de plaisir encore que la première ; c'est que le bon Schoenmaker étoit également descendu des montagnes, et qu'il avoit établi son camp dans les environs. Empressé de revoir ce brave homme que j'estimois tant et à qui j'avois tant d'obligations, je me rendis près de lui et le serrai dans mes bras avec l'affection la plus tendre.

Plein de reconnoissance pour les services qu'il s'étoit piqué de me rendre, je n'avois pas besoin d'un nouveau motif pour m'intéresser à lui. Mais j'avoue que je ne pus le voir entouré de ses femmes et de ses enfans comme un bon père et un bon mari, sans me sentir encore plus porté à le servir autant qu'il seroit en moi.

Je lui parlai du plan que j'avois formé de solliciter sa grace auprès du gouvernement, et de lui obtenir la permission de rentrer dans la Colonie. Il me remercia, avec attendrissement, de la bonne volonté que je lui témoignois. Mais, quoiqu'il se confiât beaucoup sur l'amitié dont l'honoroit le colonel Gordon ; quoiqu'il montrât plus de confiance encore dans le zèle qui m'animoit,

il ne comptoit nullement sur cette grace, dont jusqu'à présent, disoit-il, on n'avoit point encore vu d'exemple.

Je le rassurai de mon mieux, en lui protestant de toute la chaleur que je mettrois dans mes sollicitations. Celle qu'il m'avoit inspirée pour le moment, étoit même telle que, ne doutant plus du succès, je lui annonçai que bientôt il recevroit de mes nouvelles, et le prévins de se tenir prêt à partir au premier avis.

Il écoutoit, non sans verser des larmes, mes promesses consolantes. Mais la crainte qu'elles échouassent prédominoit en lui; et son imagination, tourmentée depuis si longtemps d'inquiétudes continuelles, lui présentoit mille monstres que j'avois de la peine à détruire et que lui-même n'osoit combattre.

Pour écarter ces idées noires et le rassurer davantage, je portai son esprit sur un autre objet. Je lui parlai de son petit hermitage près de l'Orange, et lui racontant mon aventure avec le voyageur que j'avois rencontré, je lui dis que j'avois pris sur moi de disposer du lieu, en faveur de cette malheureuse famille; ne doutant pas, d'après les témoi-

gnages d'amitié qu'il m'avoit donnés, qu'il ne confirmât un don fait sans son aveu. Il l'approuva en effet, sans hésiter.

« Lorsque j'arrivai, me dit-il, dans ces » déserts, j'étois, comme vos protégés, sans » asyle et sans ressource. Le malheur m'a » rendu sensible au malheur. Je m'applaudis » du bon usage que vous avez fait de ma » petite propriété sur les bords de l'Orange. » Puisse cet asyle conserver long-temps et le » souvenir de son fondateur et le souvenir » de celui qui l'a consacré par un bienfait ! »

Klaas Baster m'avoit accompagné chez Schoenmaker. Me voyant prêt à reprendre ma route vers le Cap, il me demanda la permission de retourner auprès des siens, et j'y consentis d'autant plus volontiers que désormais il me devenoit inutile. Avant de nous séparer, je lui donnai en présent une certaine quantité de poudre et de plomb, des verroteries pour sa femme et ses enfans, et deux de mes chiens qu'il avoit pris en affection pendant notre route.

N'ayant pas de chemin plus commode pour mes voitures que de leur faire prendre celui de la Rivière des Eléphans, j'envoyai en avant ma caravane et mes chariots, avec

ordre de reprendre les mêmes voies que celles que nous avions tenues en venant, et de m'attendre, avec mes chariots, sur les bords de ce fleuve. Pour moi, qui me proposai de parcourir le pays et de rejoindre l'Eléphant par une route différente, je m'enfonçai dans les montagnes, et ne m'associai que six de mes Hottentots et quelques chiens.

Nous n'emportions avec nous que de la poudre et du plomb, résolus de coucher à la belle étoile et de vivre uniquement de notre chasse.

La première nuit, nous couchâmes sur la crête des montagnes sur l'emplacement d'un des kraals de Klaas Baster. Nous y eûmes beaucoup à souffrir du froid. Accoutumés depuis long-temps aux chaleurs de la plaine, nous étions devenus très-sensibles à la température froide de ces hautes montagnes; et le pis de notre situation, c'est que nous manquions absolument de bois sec pour allumer du feu. Heureusement que le lieu, ayant eu long-temps des troupeaux, avoit beaucoup de bouzes desséchées qui nous donnèrent une matière combustible, dont la chaleur douce nous défendit de la rigueur du froid.

Un autre malheur encore fut que, par

notre manque absolu de provisions, nous n'avions pour vivre que le produit de notre chasse. Or, le gibier manquoit dans ces montagnes. En trois jours, nous ne trouvâmes à y tuer qu'une gazelle kainsi : ce qui, pour sept personnes, faisoit une mince provision. Enfin, notre disette devint telle que, dans l'après-dînée du troisième jour, manquant totalement de nourriture, il fut résolu que chacun de nous iroit de son côté et chasseroit pour son propre compte.

Klaas, par attachement pour moi, voulut m'accompagner. Nous rapportâmes trois pics et six alouettes. Mes chasseurs eussent pu mieux faire que nous encore, en allant tirer des damans; mais avides d'un gibier plus considérable, ils négligèrent cette ressource pour chercher des gazelles. Tous revinrent à vide, et doublement affamés tant par le jeûne précédent que par l'exercice violent et forcé qu'ils venoient de faire.

Je regrettois beaucoup de ne pouvoir partager avec eux le produit de ma chasse; mais à peine suffisant pour Klaas et pour moi, comment eût-il satisfait à cinq autres personnes ?

C'est dans cette occasion que j'ai vu tout ce

que peut produire d'effrayant ce besoin terrible qu'on appelle faim. J'ai entendu dire à un naturaliste célèbre, Romé de Lisle, dont nous pleurons la perte récente, que, pendant le siége de Pondichéry, en 1761, il s'étoit vu réduit à regarder comme un bonheur d'avoir pu acheter au poids de l'or une vieille culotte de peau, qu'il partagea, par humanité, avec trois officiers de ses amis. Il restoit à mes cinq Hottentots la peau de notre gazelle. Au défaut de tout autre aliment, ils s'en emparèrent; et sans aucun préparatif, la faisant griller avec son poil, telle qu'elle étoit, ils la dévorèrent toute entière.

L'odeur de ce poil brûlé répandoit autour du brasier une infection qui me soulevoit le cœur. Mes affamés en paroissoient rebutés eux-mêmes. Néanmoins je les voyois tirer et arracher, à l'aide des dents et des mains, ce cuir dégoûtant. Dans d'autres circonstances, les convulsions dont leur répugnance accompagnoit ces efforts m'eussent peut-être paru risibles. Dans celle-ci, elles me déchirèrent l'ame, et me donnèrent une idée des extrémités affreuses auxquelles peut réduire la faim.

La position où nous nous trouvions me fit

regretter d'avoir quitté ma caravane ; car, pour peu que nous fussions encore obligés de tirer sur des petits oiseaux pour vivre, nous ne devions pas tarder à manquer de munitions, ce qui nous auroit mis dans le plus cruel embarras ; mais heureusement qu'ayant gagné dans l'est, nous apperçûmes, dans la plaine de l'autre côté des montagnes, plusieurs habitations de colons. Cette vue rejouit mes mangeurs de peau. Nous descendîmes et gagnâmes la plus voisine, où nous n'arrivâmes qu'à la chute du jour. Aussi-tôt que nous fûmes apperçus, on nous prit pour des Boschjesman ou pour des voleurs, qui venoient attaquer et piller la maison ; on lâcha sur nous les chiens, et peu s'en fallut même qu'on ne nous reçût à coups de fusil.

Ma meute heureusement arrêta et contint celle de la maison. Le maître lui-même, étant accouru au bruit et m'ayant reconnu pour un Européen, fit rentrer ses gens et ses chiens, et vint au-devant de moi. Il avoit entendu parler de mon voyage. Dès que je me fus nommé, il me fit des excuses et me pressa d'entrer chez lui. Je le priai de faire donner aux miens quelque nourriture. Il se

prêta généreusement à ma demande, et nous accueillit même avec tant d'amitié que je passai la nuit dans son habitation.

A mon départ, je voulus m'acquitter envers lui ; mais, non content de refuser tous les témoignages de ma reconnoissance, il donna encore à mes gens, pour les provisions de leur route, un pain, avec un quartier de mouton. Quant à moi, comme il m'avoit vu ne manger que du beurre, il en avoit fait battre du frais, et me pria d'en accepter un pot.

Je regagnai les montagnes, parce que de leurs sommets pouvant découvrir cette Rivière des Eléphans où devoit être arrivée ma caravane, il m'étoit plus aisé de me diriger dans ma route. Nous eûmes encore trois jours de marche, sans autre intérêt qu'une nuit passée près d'une belle source, chargée de ces arbustes dont les fruits sont nommés dans le pays *wolfs-gift* (poison des loups).

Ce nom leur vient de la propriété qu'ils ont, étant torréfiés, de faire mourir les animaux carnassiers qui en mangent. On les grille comme le café. On les pulvérise de même, et l'on en saupoudre des viandes, qu'on ex-

pose, pendant la nuit, à la voracité de ces animaux. C'est sur-tout pour l'hyène et le jackal qu'est destiné cet appât. Dès qu'ils en ont mangé, ils enflent prodigieusement, et meurent plus ou moins promptement, selon la quantité qu'ils en ont pris. Enfin, nous apperçûmes de grands arbres qui, par leurs sinuosités, paroissoient border une rivière. Ne doutant pas que ce ne fût la Rivière des Eléphans, nous descendîmes les montagnes pour nous rendre sur ses rives. D'après mon estime, je ne croyois pas, à beaucoup près, être remonté si haut et rejoindre cette rivière tant au-dessus de l'habitation de Van Zeyl, où j'avois donné rendez-vous à ma caravane; mais étant certain que nous devions l'avoir dépassée, nous descendîmes le fleuve et en deux campemens nous nous trouvâmes à la maison de Van Zeyl, où tout mon monde et mes voitures m'attendoient depuis trois jours.

Ma caravane étoit fort diminuée. Les troqueurs hottentots, après avoir passé la rivière, s'étoient rendus dans leurs hordes respectives, et n'avoient laissé au camp que deux des leurs, chargés de m'attendre, pour recevoir de moi, soit en argent, soit en na-

ture, la valeur du tabac qu'ils m'avoient vendu sur l'Orange.

J'eusse desiré le leur rendre en nature, afin de leur épargner l'embarras d'aller dans les colonies en acheter d'autre; mais pour cela, il me falloit en acheter moi-même. L'habitation de Van Zeyl en manquoit; mais j'appris que j'en trouverois près de là, chez un autre colon. Je m'y rendis à cheval, et y fis une provision, au prix exorbitant d'un escaling de Hollande la livre, (12 sous de France). Après quoi, quitte envers mes compagnons de voyage, je me rendis au *Heere-logement;* cette grotte tapissée naturellement par un arbre énorme, et que j'ai décrite ailleurs.

Tout étoit vert dans ce canton, comme dans ceux que je venois de parcourir: bien différens par conséquent de ce qu'ils étoient à mon premier passage; mais les colons voisins, dans le dessein d'épargner les pâturages de leurs propriétés, y avoient fait conduire leurs troupeaux; et ces troupeaux y étoient si nombreux que tout s'y trouvoit dévasté. Les gardiens m'assurèrent même que si, pour retourner au Cap, je suivois la route ordinaire, j'éprouverois par-tout le

même inconvénient pour mes bêtes ; et ils me conseillèrent de prendre, plus au sud-ouest, par *Verloore Valley* (le Lac perdu), où les pâturages ayant moins souffert, je devois nécessairement trouver plus de ressources.

Dans l'impatience où j'étois de regagner le Cap, ce détour, qui alloit me coûter plusieurs journées de marche, me contrarioit beaucoup. Néanmoins, forcé par la nécessité, il fallut m'y résoudre. En deux jours j'arrivai dans le Verloore Valley, grand lac qui n'est séparé de la mer que par une lisière, peu considérable, de dunes de sable.

Le lac et ses bords étant couverts d'oiseaux de toute espèce, je me flattois d'y trouver, pour la collection de mon cabinet, de quoi me dédommager des contrariétés de la route. En effet, j'y vis non seulement tous les oiseaux que je venois de rencontrer sur la Rivière Verte, mais encore les foulques d'Europe, différentes espèces de grèbes, spécialement celle qui est connue des naturalistes sous le nom de grèbe cornu, enfin, une espèce particulière de manchots.

Celui-ci porte une aigrette de plumes étroites et longues, dont les côtés de sa tête et ses

yeux sont couverts, et qu'il baisse ou relève à volonté. Cette même espèce de manchots se retrouve aux Terres magellaniques, où elle a été vue par le célèbre Bougainville, qui en parle sous le nom de manchot sauteur. Buffon en donne une courte description sous le même nom, et le représente ensuite dans ses planches enluminées, sous celui de manchot huppé de Sibérie.

Il se trouvoit aussi sur le même lac une grande quantité de manchots d'une autre espèce, la même que celle dont j'ai déjà parlé étant dans la baie de Saldanha; ces manchots ont sur le corps une graisse très-abondante. Je ne doute pas que si les colons du voisinage s'adonnoient à la chasse de cet oiseau, ils ne fissent de sa graisse un objet de commerce extrêmement lucratif. Le profit en seroit même d'autant plus assuré que les manchots sont très-multipliés sur les parages de l'ouest, et qu'ils sont si peu farouches qu'ils se laissent assommer sans se déranger, et se font même prendre à la main. Ceci annonce qu'avec de l'adresse et de l'industrie on pourroit trouver, pour cette chasse, des moyens peu dispendieux; qu'il seroit aisé d'y épargner la poudre et le plomb, et que

par conséquent elle deviendroit très-avantageuse.

Mon séjour au Verloore Valley me procura une grande quantité d'oiseaux aquatiques de différentes espèces, notamment la poule sultane, qui y est très-abondante et de plus un excellent manger. Le lac fourmille enfin de tous les oiseaux d'eau que l'on trouve répandus çà et là dans tout le reste de cette partie du monde : c'est le vrai séjour pour un ornithologiste qui desire faire en peu de temps une collection complète de tous les palmipèdes et oiseaux de rivage de l'Afrique. Je m'y procurai aussi une charmante espèce de petit faucon huppé, qui ne vit que de crabes et de poissons, qu'il pêche comme l'orfraie, le balbusard et le milan. Je passai onze jours entiers sur les bords de ce lac, et j'y préparai cent trente-deux individus, tant grands que petits. Je ne pouvois suffire enfin à la grande quantité d'oiseaux que mes chasseurs m'apportoient journellement, et je n'avois pas le plaisir d'en tuer un seul moi-même, tant j'étois occupé à leur préparation.

Me voyant aussi près de la baie de Sainte-Hélène, je voulus la visiter. En conséquence, je donnai ordre à mes gens de ga-

gner le Swart-Land, et de m'y attendre. Swanepoel fut chargé de cette conduite. Il devoit déposer ma caravane chez mon ami Slaber, où je donnai rendez-vous à ma troupe; mais lui, il avoit ordre d'aller, sans m'attendre, au Cap, annoncer à mes amis mon retour, et y chercher les lettres qui, depuis quinze mois d'absence, pouvoient être arrivées à mon adresse. Pendant ce temps, je me proposois de voir la baie de Sainte-Hélène, que je ne connoissois point, et dont j'étois trop près pour ne point me faire un reproche à moi-même, si je manquois à la connoître.

Je ne pris encore, pour me suivre dans ce voyage, que les chasseurs qui venoient de m'accompagner dans ma dernière excursion. Arrivé à la baie, je la visitai toute entière, et parcourus toutes ses sinuosités. Kolbe, qui n'étoit pas plus géographe que naturaliste, et qui n'avoit pas plus vu Sainte-Hélène que les colonies, dit que le Berg-Rivier se décharge au nord de cette baie; et c'est ainsi qu'il le représente dans sa carte. Kolbe se trompe ici, comme en mille autres endroits. Le Berg a son embouchure dans la partie sud de Sainte-Hélène; d'ailleurs cette baie est, en général, mal placée dans toutes les cartes

maritimes ; sa position diffère de plus de quinze minutes en latitude.

Cette rivière, que j'ai remontée assez haut, est obstruée par des forêts de roseaux, dans lesquelles viennent se retirer et se cacher les hippopotames. Le gouvernement, craignant qu'on y détruisît ces amphibies et voulant y en conserver l'espèce, en a défendu la chasse, sous peine d'une amende pécuniaire. Il en seroit de ce réglement comme de tant d'autres, et probablement il ne seroit pas mieux observé, si des difficultés locales n'en assuroient l'exécution. Mais l'impossibilité de pénétrer à travers ces forêts de roseaux en éloigne les chasseurs ; et cet obstacle assure plus la propagation des hippopotames que des ordonnances presque toujours enfreintes, et dont on est certain d'appaiser la rigueur avec 25 ou 30 risdaalers.

Après avoir visité la baie de Sainte-Hélène, je me rendis, en suivant le rivage de la mer, dans celle de Saldanha. Cette baie, ainsi que celle de Sainte-Hélène, étoient toutes deux remplies de cachalots. J'en comptai, dans la seule anse de Hoetjes-Bay, trente-deux qui jouoient ensemble. Il est plus qu'étonnant que les gouverneurs du Cap n'aient

jamais pensé à cette branche de commerce, qui certainement seroit très-lucrative ; mais il faudroit en concéder l'exploitation aux colons, en réservant seulement pour la Compagnie quelques droits sur cette pêche. Il faut espérer que le gouvernement hollandais sentira un jour la nécessité de s'occuper sérieusement de cette intéressante colonie ; il ne s'agit simplement que de ne pas mettre d'entraves aux spéculations des habitans et de ne pas enchaîner leur industrie, et bientôt cette partie de l'Afrique deviendra la plus florissante du monde entier.

En quittant Saldanha, je marchai vers l'habitation de mon vénérable ami Slaber. Son aimable et bonne famille, prévenue de mon retour par les gens de mes chariots, et instruite de mon arrivée par un de mes chasseurs envoyés en avant, vint à ma rencontre. Je fus surpris de ne pas voir mon bon ami Slaber au milieu de ses enfans. Ils m'apprirent que depuis mon départ, attaqué d'une dyssenterie cruelle, il ne tenoit presque plus à la vie. Souvent, pendant mon absence, il s'étoit inquiété de moi et avoit demandé de mes nouvelles. Il eût desiré, avant de mourir, m'embrasser une fois encore ; et quand

il avoit vu Swanepoel et Klaas arriver sans moi, son cœur s'étoit alarmé. Mais on l'avoit rassuré sur mon retard, et il m'attendoit avec impatience.

Cependant on m'annonça que dans son état de dépérissement et de marasme il se trouvoit tellement changé que j'aurois peine à le reconnoître ; et comme on craignoit que son état ne fît sur moi une impression trop vive, qu'au premier aspect il me seroit impossible de dissimuler, on me pria de contenir ma surprise et de ne point l'alarmer en pure perte.

J'entrai dans sa chambre, en affectant une joie qui certes étoit bien loin de mon cœur. Je feignis même de ne regarder sa maladie que comme une incommodité fort légère ; et après lui en avoir dit quelques mots, sur lesquels je n'attendis pas même sa réponse, je parlai du superbe taureau que j'avois troqué pour lui dans mon voyage, et que mes gens avoient dû lui offrir de ma part.

Il parut peu sensible à ce présent que j'apportois de si loin, tant ses douleurs l'avoient déjà détaché de la terre et de toute affection mondaine. Il parloit de sa fin, bien prochaine à la vérité. La dyssenterie au Cap est une ma-

ladie funeste à tous les âges, à tous les tempéramens; mais elle est mortelle aux vieillards, et je ne m'appercevois que trop que mon meilleur ami alloit périr.

Swanepoel, en revenant du Cap, m'apportoit des nouvelles de mes amis et des lettres d'Europe; entre autres, une de mon respectable ami Boers, qui m'annonçoit son arrivée en Europe, après la traversée la plus heureuse. Non content de m'avoir été aussi utile pendant son séjour au Cap, il m'apprenoit qu'il m'avoit de nouveau recommandé à tous ses amis, et plus particulièrement au nouveau fiscal Serrurier, dont le zèle et l'amitié ne se sont jamais démentis à mon égard, pendant mon séjour en Afrique. Toutes les personnes de ma connoissance m'invitoient à revenir au plus tôt à la ville. M. et madame Gordon sur-tout m'écrivoient sur cela les choses les plus amicales : ils exigeoient qu'à mon arrivée j'acceptasse un logement chez eux.

Parmi mes lettres, il y en avoit plusieurs de ma famille et de mes amis de France; mais il s'en trouvoit une, d'Amsterdam, qui bouleversa tous mes projets et tous les arrangemens que je méditois déjà pour un troisième

voyage dans les déserts d'Afrique. Celle-ci étoit de Temminck. Il me donnoit avis que bientôt il sortiroit des ports de Hollande un navire de la Compagnie, qui alloit à Madagascar pour la traite des Nègres. Le bâtiment devant relâcher au Cap pour se rafraîchir et prendre des vivres, il m'étoit aisé de m'aboucher avec le capitaine, et de m'embarquer avec lui pour Madagascar.

D'après le goût que j'avois pour les voyages, mon ami s'étoit bien imaginé que je saisirois avidement l'occasion de connoître cette île célèbre, la plus grande du monde connu. Lui-même, prévenant mes desirs, avoit fait avec le capitaine les arrangemens qu'il croyoit les plus convenables, et par sa lettre il m'en donnoit avis.

Je fus infiniment sensible à cette prévenance aimable, aussi conforme à mes goûts que sagement combinée. A la vérité, ce nouveau projet ne s'accordoit pas avec l'autre. Mais outre que je trouvois l'occasion de connoître une nouvelle terre; outre que j'aurois le temps nécessaire pour la parcourir, puisque le navire, par l'objet de sa destination, devoit faire quelque séjour dans l'île, il m'étoit aisé, à mon retour au Cap, de repren-

dre mon premier dessein. Je renonçai donc, pour le moment, à visiter de nouveau l'intérieur de l'Afrique, et ne m'occupai plus que des dispositions à faire pour l'autre plan : dispositions d'autant plus faciles que mon ami m'en avoit applani toutes les difficultés.

Dans ce nouvel arrangement il ne me falloit plus ni chariots, ni chevaux, ni attelages de bœufs, ni enfin tout cet attirail et cette suite qui jusques-là m'avoient été nécessaires. Mes bœufs me devenant inutiles, ce fut le premier objet dont je cherchai à me défaire. Fort amaigris et n'étant guère propres au service du trait, dans l'état d'épuisement où ils étoient, je les fis offrir au boucher de la Compagnie ; cet homme vint lui-même et me les paya 7 rixdalers la pièce, environ 30 livres de France.

Je donnai deux vaches à la femme de Klaas, qui, m'ayant suivi dans mon voyage, m'avoit servi pour le blanchissage de mon linge, et souvent pour ma cuisine. J'en donnai deux aussi à Swanepoel. Enfin, j'offris mes chèvres aux demoiselles Slaber ; mais celles-ci ne les acceptèrent que comme un dépôt, et s'engagèrent à me les rendre, dans

le cas où, entreprenant un nouveau voyage, je pourrois en avoir besoin.

Dans ce troupeau étoient une chèvre et un bouc, achetés par moi dans le pays des Namaquois, à la prière et pour mon ami Liewenberg, du canton des Vingt-Quatre Rivières. J'eus la satisfaction de les lui remettre moi-même. Je me souvenois des bouteilles de jus de citron qu'à mon passage m'avoit données ce brave homme, de l'amitié qu'il s'étoit empressé de me témoigner, et des deux beaux oiseaux que ses fils m'avoient procurés.

Quoique mon présent fût peu de chose en lui-même, il y fut d'autant plus sensible que c'étoit précisément ce qu'il m'avoit demandé et ce qui pouvoit lui être le plus agréable. Je partageai ensuite entre mes braves Hottentots tous les objets dont je n'avois plus besoin.

Ainsi, débarrassé de tout ce qui me devenoit inutile, j'arrêtai mes comptes avec tous les gens de ma troupe, et leur donnai rendez-vous au Cap pour y recevoir leur paiement. Quoique chacun deux brûlât d'envie de revoir sa horde et de rentrer dans sa famille, cependant ils me té-

moignèrent tous du chagrin de me quitter.

Moi, de mon côté, quoique j'eusse à me plaindre de la plupart d'entre eux, je ne les vis point partir sans attendrissement.

Mon projet me rappeloit au Cap; et mes soins, quelque sincères, quelque affectueux qu'ils fussent, devenoient inutiles auprès d'un malade dont l'état déplorable ne laissoit aucun espoir. J'embrassai, pour la dernière fois, le meilleur des hommes, celui à qui j'avois les plus grandes obligations et que j'aimois tendrement. Lui-même me dit le dernier adieu; et, en effet, quelque temps après, j'appris que sa respectable famille avoit à pleurer sa mort.

Enfin, après une absence de seize mois, passés dans les déserts d'Afrique, j'arrivai au Cap, où M. et madame Gordon m'attendoient. Je fus reçu comme un ami, un frère, un fils, ce qu'on a de plus cher, et jamais l'amitié de ces hôtes bienfaisans ne s'est démentie un seul instant. Le témoignage de ma reconnoissance se prolongera aussi long-temps qu'on lira mes voyages; et le besoin de se soumettre aux vérités qu'ils contiennent, quelqu'offense qu'elles puissent porter à l'orgueil d'autrui, suffit pour en consacrer la durée.

Mon premier soin, dès que j'eus ma liberté, fut de m'informer s'il y avoit dans le port quelque vaisseau qui s'apprêtât à mettre à la voile pour l'Europe. Il s'en trouvoit un, dont je profitai pour écrire à M. Temminck, et le remercier de ce qu'il avoit fait pour moi. Je lui annonçai que j'étois résolu d'accepter son offre généreuse, et que je n'attendois que l'arrivée du vaisseau négrier qui devoit me conduire à Madagascar. Je fis passer le même avis à ma famille, et ne songeai plus qu'à mon départ.

Je n'avois pas négligé le pauvre Schoenmaeker. Dès le lendemain de mon arrivée, j'avois cherché à intéresser M. Gordon au sort de ce malheureux déserteur. Le colonel, plein d'amitié pour lui, m'avoit protesté de sa bonne volonté à l'obliger. En conséquence, j'envoyai au proscrit un exprès, pour lui dire de se rendre incessamment à la ville. Il y vint. M. Gordon et moi, nous le conduisîmes chez le gouverneur, auprès de qui nous sollicitâmes sa grace; et celui-ci l'accorda à l'instant même. Il me quitta pour retourner dans les déserts faire ses dernières dispositions, et revint ensuite habiter la Colonie, où bientôt il gagna l'amitié de ses

voisins et épousa une de leurs filles : chose assez rare dans un pays où les soldats et les matelots sont généralement peu considérés du colon.

Pendant mon séjour au Cap, le vaisseau négrier arriva dans la rade ; il m'apportoit des lettres de mon ami Temminck, qui me réitéroit encore tout ce qu'il m'avoit déjà écrit précédemment au sujet du voyage de Madagascar, m'invitant à le faire, et ne doutant point de l'agrément que me procureroit le capitaine de vaisseau, qui lui avoit les plus grandes obligations ; mais je ne tardai point à m'apercevoir que mon ami s'étoit trompé à l'égard de cet homme, qui me prouva, par sa conduite, le peu d'envie qu'il avoit que je fisse avec lui cette traversée. Ne voulant pas m'exposer au désagrément certain de faire un pareil voyage avec un homme qui craignoit aussi visiblement que je ne gênâsse apparemment ses projets de commerce, je renonçai, pour l'instant, à Madagascar. D'autres chagrins vinrent encore éloigner ce projet, et je n'y songeai plus. L'Europe alors attira toutes mes pensées. Je me dégoûtai tout-à-fait des voyages, jusqu'au temps où, renonçant aux hommes, trompé par eux,

outragé même dans mes sentimens les plus purs, j'aurois de nouveau à soupirer après un désert, et me verrois condamné à ne le plus embrasser qu'en songe.

Enfin, l'occasion de partir se présenta. Les vaisseaux de la Compagnie hollandaise, de retour des Indes, devoient incessamment regagner leurs différentes destinations; je sollicitai un passage qui me fut accordé. Il y avoit en rade cinq vaisseaux destinés pour l'Europe : il s'agissoit de savoir sur lequel je pourrois m'embarquer avec tous mes effets. L'un de ces vaisseaux ramenoit de la Chine, un ancien supercargue de la Compagnie, qui avoit avec lui sa femme et ses enfans. J'avois quelquefois rencontré ces personnes dans les sociétés du Cap; je m'applaudissois en songeant que j'allois les posséder tout-à-fait et pour un long temps. Il est si doux de tromper les ennuis d'une longue traversée par les charmes d'une compagnie aimable, et de pouvoir reposer de temps en temps sa vue sur un joli visage, lorsqu'on n'a à contempler que l'eau et le ciel et de sales matelots ! Tel devoit être mon sort; tel du moins étoit mon espoir. Le mari me trouva apparemment trop empressé pour un pen-

sionnaire, et sans me refuser ouvertement, il m'assura que je serois si mal, il refusa avec tant d'obstination d'embarquer mes caisses avec moi, qu'il me contraignit à renoncer sérieusement à le suivre. Moins courtisan cette fois qu'avare de mes richesses, je n'eusse jamais consenti à me séparer d'elles; elles furent donc portées sur un autre bord, et le capitaine se vit débarrassé de mes importunités. Le malheureux me donnoit la vie et ne savoit pas qu'il alloit la perdre.

Je montai *le Gange*, qui étoit commandé par le capitaine Paardekooper. Nous appareillâmes de False-Baye le 14 juillet 1784, accompagnés par quatre autres vaisseaux de la Compagnie. A peine nous étions hors de cette baie, que les vents contraires nous poussèrent dans le Sud; là, une tempête horrible nous accueillit, un affreux coup de vent nous jeta jusqu'au trente-septième degré de latitude sud. Je sentis véritablement combien les Portugais ont eu raison d'appeler cette pointe méridionale d'Afrique *Cap des Tourmentes*. Dans ces lieux d'effroi nous perdîmes deux hommes que les vagues balayèrent de dessus le pont. Vainement on fit tous les efforts pour leur donner du se-

cours; vingt fois ils furent engloutis sous d'énormes montagnes d'eau; ils périrent. Notre vaisseau très-vieux avoit beaucoup à souffrir; il faisoit eau de toutes parts, et quelque soin qu'on prît de l'étancher dans la suite, nous ne pûmes faire moins que d'en conserver une voie durant tout le voyage.

Notre triste position dura onze jours entiers; temps bien long quand chaque minute vient nous offrir des fantômes de mort. Dans une de ces nuits d'horreur, l'un de nos vaisseaux avoit tiré plusieurs coups de canon en signe de détresse; le lendemain au point du jour, quelle fut notre douleur lorsque cherchant des yeux *le Middelbourg*, ce vaisseau qui m'avoit rejeté de son sein, nous ne le revîmes plus ! Certain qu'il avoit été englouti, j'adressai au ciel, pour la jeune épouse du supercargue, une courte prière, comptant à chaque instant avoir moi-même pour tombeau le même gouffre. Cependant nous eûmes le bonheur de doubler ce cap, si redoutable aux marins. Le 10 août nous passâmes à la vue de Sainte-Hélène, et le 25 du même mois, nous coupâmes la ligne par les trois cent cinquante-huit degrés de longitude.

Durant la route je ne portois jamais la vue en arrière sans revoir en idée le malheureux *Middelbourg :* quel affreux moment, me disois-je, quand toute cette famille sera descendue sous les flots ! Je croyois entendre les derniers cris de cette mère infortunée, mêlés aux derniers cris des ses pauvres enfans. Hélas ! cette heure affreuse n'avoit point encore sonné pour eux ; elle les attendoit au port.

Les quatre vaisseaux marchoient de conserve et sans se perdre de vue les uns les autres. Nous nous permettions même, lorsque le temps étoit calme et qu'on pouvoit mettre les chaloupes en mer, de nous faire d'un bord à l'autre, des visites d'amitié.

Si le vent et la mer trop houleuse interdisoient ce genre de commerce, on en employoit un autre, celui de l'écriture et des lettres ; et c'étoient des hirondelles de mer et des mouettes qui nous servoient de courriers.

Battus par les vents et fatigués, ces animaux venoient se reposer sur nos vergues, où il étoit aisé à nos matelots d'en prendre quelques-uns. Nous leur attachions aux pattes de petits billets ; puis leur donnant la volée et les effrayant par nos cris, pour les

empêcher de se percher sur notre vaisseau, nous les obligions d'aller se reposer sur un autre. Là, ils étoient saisis de nouveau par l'équipage, et on nous les renvoyoit de la même manière, chargés de la réponse à nos billets. Ce stratagême curieux a je ne sais quoi de gracieux et de tendre qui me transporte en d'autres régions, et c'est une des circonstances de mes voyages que je me rappelle toujours avec un nouveau plaisir.

A trois cent cinquante-cinq degrés de longitude, dix degrés quinze minutes de latitude nord, nous fûmes saisis d'un calme qui nous arrêta quelque temps; et alors je fus témoin d'un phènomène qui, connu des matelots de l'équipage, étoit nouveau pour moi.

Un énorme poisson plat, du genre des raies, vint nager autour de notre vaisseau. Il différoit cependant de la raie ordinaire, en ce que sa tête, au lieu de se terminer en pointe, formoit un croissant; et qu'à chaque bout du demi cercle sortoient deux espèces de bras fort alongés que les matelots appeloient cornes, et, qui, larges de deux pieds à leur naissance, n'avoient que cinq pouces à leur extrémité. On me dit que ce monstre s'appeloit *diable de mer*.

Quelques heures après, avec celui-ci nous en vîmes deux autres, dont l'un, excessivement grand, fut jugé par l'équipage avoir cinquante ou soixante pieds de large. Chacun d'eux nageoit isolément, et chacun étoit entouré de ces petits poissons qui précèdent ordinairement les requins, et que, par cette raison, les gens de mer ont nommés pilotes. Enfin, tous les trois portoient sur chacune de leurs cornes un poisson blanc, de la grosseur du bras, long d'environ dix-huit pouces, et qui paroissoit être là comme en faction.

On eût dit que les deux vedettes ne se plaçoient ainsi que pour veiller à la sûreté de l'animal, pour l'avertir des dangers qu'il couroit, et diriger ses mouvemens par les leurs. S'approchoit-il trop près du vaisseau; ils quittoient leur poste, et nageant avec vivacité devant lui, ils l'obligeoient de s'éloigner. S'élevoit-il trop au-dessus de l'eau; ils passoient et repassoient sur son dos, jusqu'à ce qu'il se fût enfoncé davantage. Si, au contraire, il enfonçoit trop; alors ils disparoissoient, et on cessoit de les voir, parce que sans doute ils le touchoient en-dessous; comme, dans l'occasion précédente, ils l'a-

voient touché en-dessus ; aussi le voyoit-on aussi-tôt remonter vers la surface de la mer et les deux factionnaires reprenoient leur poste, chacun sur leur corne.

Pendant trois jours que dura le calme et que nous restâmes immobiles, faute de vent, le même manège se répéta maintes fois sous nos yeux, et il fut le même pour chacun des trois monstres.

J'eusse fort desiré qu'on eût pu en prendre un, et qu'il m'eût été permis de l'examiner à mon aise ; mais quand j'en fis la proposition aux matelots, ils la traitèrent de chose impossible. Cependant, m'étant avisé de promettre douze bouteilles de vin à celui d'entre eux qui réussiroit, leur ardeur s'éveilla ; et cette tentative à laquelle ils voyoient de l'impossibilité, ne leur parut plus alors que difficile.

Tous coururent aux harpons ; et chacun, s'armant du sien, prit poste pour le lancer. Un d'eux, placé sous le beaupré, et plus heureux que les autres, atteignit au dos un des trois poissons ; puis, après avoir filé sa corde pour lui laisser pendant quelque temps la liberté de se débattre, il finit par le ramener peu à peu vers le flanc du navire, à

fleur d'eau. Dans cet état, l'animal ne faisoit pas le moindre mouvement, et nous ne doutâmes plus que nous le prendrions facilement ; mais un seul harpon ne suffisant point pour le hisser, d'autant plus qu'il étoit peu enfoncé, on lui en lança à la fois une quinzaine qui l'amarrèrent fortement. Enfin on l'entoura de plusieurs câbles, et on le hissa sur le pont.

Celui-ci étoit le plus petit des trois ; et il n'avoit, dans sa plus grande largeur, que vingt-huit pieds, sur vingt-un de long, depuis l'extrémité des cornes jusqu'à celle de la queue. Cette queue, grosse en proportion du corps, avoit vingt-deux pouces de longueur.

La bouche, placée absolument comme celle de la raie, étoit assez large pour avaler facilement un homme tout entier.

Quant à la peau, blanche sous le ventre, elle avoit sur le dos les couleurs brunes qui sont propres à la raie.

Enfin, on estima que l'animal pouvoit peser au moins deux mille.

Il avoit sur son corps une vingtaine de petits rémoras, qui en occupoient les différentes parties, et qui s'y étoient si bien attachés

qu'en hissant l'animal ils ne s'en séparèrent point, et furent pris avec lui.

Quelques naturalistes ont écrit que la tête du rémora, dans sa partie inférieure, est gluante, et revêtue de rugosités et d'aspérités semblables à celles de la lime. Selon eux, c'est par les deux moyens réunis de sa glu et de ses pointes, qu'il se tient cramponné aux autres poissons.

« Qu'on se figure une rangée transversale » de dix-neuf lames tranchantes et dentelées, qui partent immédiatement du bourrelet de la mâchoire inférieure, dit un » autre naturaliste; telle est la partie qui sert » au rémora pour s'attacher ».

Cette description est exacte, en ce qui regarde la forme et le nombre des lames dentelées; mais elle est fautive en ce qu'elle les place à la partie inférieure de la tête, tandis qu'elles se trouvent à la partie supérieure. Aussi, quand le rémora veut s'attacher, est-il obligé de se renverser sur le dos et de se tenir le ventre en haut.

J'ignore si les deux poissons blancs qui se plaçoient sur les bras du diable de mer, et qui sembloient lui servir de pilotes, étoient également du genre des rémoras. Ce que je

puis assurer, c'est qu'ils avoient l'air de se cramponner tout aussi fortement sur les deux extrémités des bras dont j'ai parlé, et dont ils ne bougeoient pas, malgré leur mouvement continuel. J'observerai cependant, que si ces poissons blancs portent cette même plaque qui sert au rémora pour se cramponner sur les autres poissons, au moins étoit-elle placée en dessous du corps, et non par-dessus, puisque l'animal se tenoit dans sa situation naturelle, et qu'il n'avoit pas besoin de se renverser pour s'attacher à son poste.

Il eût été intéressant pour moi que ces deux-ci fussent restés chacun sur la partie qu'ils occupoient, et qu'ils se fussent laissés prendre avec le gros poisson. J'aurois eu alors le temps de les examiner; mais au moment où le premier harpon fut lancé, ils lâchèrent prise et disparurent.

Je me flattois au moins que peut-être on pourroit attraper quelqu'un de ceux qui servoient de vedettes aux deux autres poissons; car les deux monstres, malgré tout le bruit qu'avoit occasionné notre capture, ne s'étoient pas éloignés. On employa, vis-à-vis des conducteurs, différentes sortes d'a-

morces; mais ce fut en vain : aussi-tôt que l'hameçon tomboit à l'eau, ils venoient le reconnoître et retournoient tout aussi-tôt à leur poste.

Je ne me rappelle point en ce moment qu'aucun naturaliste ait parlé de ces rémoras blancs. Cependant d'autres voyageurs que moi en ont eu connoissance; je citerai à ce sujet Dubadier, connu en histoire naturelle par la collection la plus rare et la plus complète des crustacés des Antilles. A son dernier voyage, ce naturaliste avoit vu, par les quarante-cinq degrés latitude-nord, et les trois cent trente-trois de longitude, une pareille raie, accompagnée de ses deux pilotes blancs, qui pouvoit avoir vingt-cinq à trente pieds de large. Il en avoit pris le dessin; j'avois pris également celui des raies que j'avois vues. En les comparant, j'ai reconnu aisément qu'elles étoient de la même espèce.

Le cours de notre traversée n'offroit rien de bien remarquable, que les vents contraires qui nous battoient avec constance. Nous fûmes même, par les trente-trois degrés de latitude, assaillis encore par une tempête furieuse. La crainte que notre voyage s'allongeât trop, fit diminuer la ration d'eau à

tout l'équipage. Le 4 octobre, nous passâmes à la vue des îles désertes de Flores et Corves, dont nous longeâmes la côte à la portée du mousquet.

Le 9 du même mois, un homme sauta à la mer ; il fut impossible de le sauver, tant elle étoit furieuse. Ce malheureux, en un moment, fut porté à une grande distance. Il nous tendoit les bras ; mais les vents nous entraînoient avec violence. Nous jetâmes à la mer plusieurs bariques vides et quelques cages à poulets ; mais cette opération ne put se faire assez vîte ; et quand il seroit vrai qu'il eût atteint quelqu'un de ces frêles appuis, nous n'aurions fait que prolonger son supplice et lui avoir donné vingt fois la mort.

Le 23 octobre, nous fîmes la rencontre de deux petits bâtimens français qui revenoient de la pêche de la morue ; nous en achetâmes une forte provision pour toute notre flottille ; et ce secours vint fort à propos, car nos vivres étoient considérablement diminués, et nous ne prenions depuis long-temps qu'une très-mauvaise nourriture. Ces deux pêcheurs allant à Bayonne, et devant par conséquent arriver avant nous, se chargèrent de nos lettres. Je saisis cette occasion si fa-

vorable pour annoncer à ma famille et à mes amis de Hollande, ma prochaine arrivée.

Le 30, nous apperçûmes plusieurs débris d'un vaisseau; entre autres, un mât presque entier qui passa contre notre bâtiment. Ce triste spectacle nous annonça encore un malheur arrivé pendant le dernier coup de vent. Enfin, le 1 novembre nous eûmes connoissance des côtes de l'Europe, où nous fûmes constamment battus des vents contraires, jusqu'à l'entrée du canal, où nous fîmes station avec plus de deux cents bâtimens, revenant de toutes les parties du monde, et que les vents contraires retenoient là aussi bien que nous. Mais quelle fut notre surprise lorsque le vaisseau que nous avions cru perdu sur le banc des Aiguilles, avec son équipage, *le Middelbourg*, fut reconnu dans ce nombre! Dans l'excès de ma joie, je voulois prendre un canot pour aller jusqu'à lui; mais la mer étoit impraticable pour un aussi frêle bâtiment; nul matelot n'auroit voulu me conduire. La mer étoit affreuse. Le malheureux *Middelbourg* me sembloit placé dans une situation plus défavorable encore que nous; il me sembloit, à moi, tout délabré; c'étoit un malade qu'une rechute

alloit infailliblement entraîner à sa perte. Triste pressentiment que personne ne vouloit partager avec moi, et que la destinée devoit vérifier le jour même.

A peine fûmes-nous entrés dans le canal, qu'une brume épaisse s'éleva ; elle devint à chaque instant plus compacte, et les vents les plus violens commencèrent à souffler ; ils s'accrurent tellement, que ni l'art de nos marins, ni la manœuvre la plus habile, ne purent rien contre sa violence. De lame en lame et par bonds précipités, nous nous vîmes portés sur les rochers : à peine si nous nous distinguions ; un épais brouillard régnoit de toute part, comme si le ciel eût voulu nous dérober l'un à l'autre nos angoisses et le spectacle de vingt naufrages. Non-seulement nous avions à redouter les brisans, mais nous devions craindre encore de heurter contre quelque bâtiment ; car le canal en étoit entièrement couvert. Je ne puis donner une idée de la fureur des vents déchaînés contre nous, qu'en disant que nos voiles, quoique roulées, et nos cordages, étoient emportés en charpie. Cette fois je regardois ma mort comme inévitable, et je l'attendois en silence. Alors *le Middelbourg* se brisoit sur la

côte, et l'époux, et l'épouse, et les enfans périssoient sans retour! Alors périssoient vingt bâtimens que leur malheur entraînoit l'un vers l'autre ou contre les rochers. Un autre vaisseau de notre flotte, *la Hollande*, perdoit son gouvernail, qu'une lame venoit d'emporter. Devenu le jouet des vents et des vagues, hors d'état de se diriger, il nous faisoit des signaux de détresse, auxquels nous répondions par des signaux de mort. Pour surcroît d'infortune, la nuit vint nous surprendre au milieu de nos manœuvres toutes délabrées : *la Hollande* tira encore plusieurs coups de canon, et lorsque le jour revint, nous ne l'apperçûmes plus (1). Quant à nous, nous passâmes le canal, et, battus par la tempête, nous avançâmes vers l'île de Middelbourg, où nous jetâmes l'ancre à la vue de terre; mais bientôt cette ancre et toutes celles que nous jetâmes successivement, furent cassées; il nous fallut encore passer une terrible nuit à louvoyer dans ces parages remplis d'écueils. Tout habile qu'étoit

(1) J'ai appris depuis que ce bâtiment, par un miracle inconcevable, fut jeté dans un port d'Angleterre où il fut sauvé.

notre capitaine, il n'osoit prendre sur lui d'entrer, par le temps qu'il faisoit, sans un pilote-côtier. Le capitaine du port, M. Intanker, ayant, de la ville de Middelbourg, apperçu notre détresse, eut le courage de monter une chaloupe, et vint, à travers cent périls, nous secourir. Il aborde, monte sur notre bord, s'empare du commandement, et nous conduit droit au port de Flessingue. Nous y fûmes portés par un coup de vent si furieux, que nous marchions à la côte sans qu'aucune manœuvre pût nous détourner de cette direction. J'étois dans la chambre à l'arrière; j'entendis crier : *Nous sommes perdus!* Je vole sur le pont. Nous touchions en effet; mais le hasard nous avoit portés dans la vase; cinquante pas plus bas nous étions brisés. Le vaisseau se coucha sur le flanc, et nous passâmes la nuit dans cette position.

Le jour reparut avec un temps plus calme; vingt chaloupes vinrent nous remorquer et nous remirent à flot. Nous entrâmes enfin dans la rade de Flessingue, où nous mouillâmes, chose assez bizarre, à côté du *Held Voltemade*, le même vaisseau qui m'avoit conduit au Cap de Bonne-Espérance, et que la Compagnie hollandaise avoit racheté des

Anglais, qui, comme on sait, l'avoient pris, lors de son départ du Cap pour Ceylan. Dans la matinée même, nous reçûmes les commissaires de la Compagnie de Zélande : l'un d'eux m'apporta des lettres d'Amsterdam ; c'étoient les réponses à celles que j'avois remises en mer aux deux bateaux pêcheurs. M. Temminck m'avoit recommmandé aux directeurs de la Compagnie, j'en reçus toutes sortes d'égards, et mes caisses furent respectées. A peine arrivé à terre, je louai une barque, au moyen de laquelle je me rendis sans délai, avec tous mes effets, à Amsterdam. J'allai me jeter dans les bras de mes bons amis Boers et Temminck. Quelques jours après, je partis pour Paris, où j'arrivai dans les premiers jours de janvier 1785, après une absence de cinq années : le seul temps de ma vie vraiment regrettable, le seul du moins où la lâcheté des hommes n'est point arrivée jusqu'à moi ; où j'ai pu braver avec sécurité et leurs injustices, et leurs bienfaits, et leur domination tyrannique.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

contenues dans les deux Voyages de LE VAILLANT, dans l'intérieur de l'Afrique.

Nota. Pour le premier Voyage, on a indiqué simplement les volumes et les pages. Pour le second, on a fait précéder les volumes et les pages des mots *sec. v.*

A.

Abeilles sauvages s'emparent des retraites des termites quand elles ont été abandonnées, et y déposent leur miel et leur famille : sec. v. I. 189.

Adam, Hotteutot envoyé en députation chez le roi Faroo, chef des Cafres : I, 317. Manque à l'anteur, et est chassé du camp : sec. v. II, 251, 255. Fait implorer sa clémence par ses camarades : 257. Rentre au camp : 258.

Afrique. Il n'en est point de l'Afrique comme des autres contrées de l'Europe. Digression sur sa température : sec. v. III, 285. Peut fournir un vaste champ aux travaux des Botanistes : 286. Sa température influe aussi sur le genre animal : 288.

Age. A quel âge et comment les jeunes gens, dans les colonies du Cap, sont admis dans la société des hommes : sec. v. I, 67.

Agter Bruyntjes-Hoogte, montagne du pays des Cafres ; fausse terreur qu'y éprouve la caravane : I, 287. Traversée par l'antenr dans l'espace de quatre heures : 295 ; sec. v. I, 29. *Voy.* la Carte.

Aguimp, quadrupède du genre des écurenils ; assez commun chez les grands Namaquois ; description de cet animal : sec. v. III, 202.

Albatros, espèce d'oiseau commun aux environs du Cap ; en quoi ils diffèrent des fous blancs : sec. v. I, 131.

Allaman, professeur au Cap, a publié la description d'une espèce de gazelle-gnou : II, 232.

Aloës dichotome, arbre assez commun dans les montagnes de cuivre au pays des petits Namaquois ; sa description : sec. v. II, 138.

Amandier sauvage, wilde-amandel, assez commun dans la Cafrerie : II, 238.

Amiroo, Gonaquois, cousin de Narina, vient voir l'auteur ;

il lui amène un bœuf: II, 5. Description de sa personne, *ibid.* Va à la chasse avec l'auteur; 7 le conduit dans sa horde: 20.

Anagués, nom que les Namaquois donnent aux oiseaux républicains: sec. v. III, 328.

Anfoux (madame), ses liqueurs trop douces pour les gosiers sauvages des colons de l'intérieur de l'Afrique: sec. v. II, 70.

Anguille, très-rare au Cap: I, 18.

Anhinga, ou autrement, *Slange-hals-Woogei*; oiseau à cou de serpent; l'auteur en tue deux au pays des Vingt-quatre-rivières: sec. v. I, 180. Sa description, 182.

Animaux; dissertation et expériences curieuses faites sur les différentes espèces d'animaux et d'insectes par l'auteur: sec. v. I, XXXIV. Différences de sensibilité dans les analogues: II, 78. Ceux qui vivent de viande résistent plus long-temps à la faim: sec. v, I, XL.

Année; comment les Sauvages mesurent l'année: II, 88.

Anys-Wortel; racine alimenteuse, très-recommandable chez les Hottentots: II, 84, 85.

Arabes Bedouins; les Colons les plus éloignés du Cap leur ressemblent beaucoup: sec. v. I, 45.

Araignées; expériences curieuses de l'auteur sur cet insecte: sec. v. I, XXXIV. Combien de temps elles peuvent supporter la faim: XXXV et suiv.

Arbre à carquois; espèce d'aloès dichotome assez commun dans les montagnes de cuivre au pays des petits Namaquois: sec. v. II, 138. Il s'en trouve de trois pieds et demi de diamètre, 143.

Arc, est l'arme naturelle des Hottentots: II, 68.

Armes à feu; moyens employés par les Colons du Cap pour faire usage d'un mauvais canon de fusil: sec. v. I, 68.

Artichaut inconnu au Cap; I, 20.

Asperge d'Europe ne croît point au Cap, mais y est remplacée par une autre plante: I, 20.

Auteniquois; signification de ce mot: pays voisin de celui des Hottentots; sa description et beauté de son site: I, 147. Mœurs des habitans, 150. La Limagne d'Afrique, 152. Pour la prospérité du Cap, il seroit utile d'y faire des établissemens: sec. v. I, 195. *Voyez* la Carte.

Autruche, oiseau assez commun dans la Cafrerie: II, 246. Assertion vérifiée au sujet de l'incubation de cet oiseau: 247. Manière d'accommoder ses œufs déjà couvés pour les manger, 248. Couvent jusqu'à trente-huit œufs à-la-fois, les mâles comme les femelles, 364. Mœurs de cet oiseau, 366. On en trouve au canton des Vingt-quatre-rivières que l'on chasse à cheval: sec. v. I, 187. Sont abondantes chez les Kaminouquois: II, 240; III, 117 et suiv. Attrait que les femmes du Cap ont pour ses pinnes pour se parer: sec. v. I, XIV. préf.

B.

Baaken (piquet) (planter un); ce que c'est: sec. v. I, 35 et suiv.

Backhoove; nom hollandais d'un endroit où campe l'auteur près la rivière des Eléphans: sec. v. I, 250. *Voyez* la Carte.

Baie de Natal, sur la mer des Indes, au pays du même nom. *Voyez* la Carte.

Baie-aux-bois; baie des environs dn Cap: sec. v. I, 156. (Cet endroit est désigné par des points sur la Carte.)

Baie d'Agoa; baie du pays des Hottentots près l'embouchure dn Qneur-Boom: I, 189. Aujourd'hui portant le nom de Blettenberg, et ponrqnoi: *ibid*, II, 237. *Voyez* la Carte.

Baie de S. François, an pays des Auteniquois, sur la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Baie de la Table, près le Cap, a sûrement communiqué autrefois par un bras de mer à la baie Falso; conjecture à ce sujet: sec. v. I, 135. *Voyez* la Carte.

Baie Falso: sec. v. I, 109, 111, 112, 129. Est visitée par l'autenr, 133. A eu communication antrefois avec la baie de la Table; conjectnres à ce sujet, 135. *Voy.* la Carte.

Baie de Sainte-Hélène sur la côte occidentale d'Afrique; l'antenr la visite dans toute son étendue: sec. v. III, 593. Remplie de cachalots, 594. *Voy.* la Carte.

Baie-Simon, baie des environs dn Cap, sa description: I, 77. *Voyez* la Carte.

Bain de pieds nécessaire dans la colonie du Cap, comment il se pratiqne: sec. v. I, 61.

Bakkely os (bœuf de guerre); description de cet animal: sec. v. III, 2. L'auteur en achète nn dn chef des Kabobiquois, 3. Ponr qni, 396.

Barbican de Barbarie; espèce d'oiseau; l'auteur en tronve des variétés chez les grands Namaquois: sec. v. II, 380.

Barbu, très-jolie espèce d'oiseaux dn pays des Cafres: I, 276. Assez nombreuse chez les Caminonquois: sec. v. II, 277.

Basilic; conjectnres sur ce qui a pu donner ce nom an serpent qui le porte: sec. v. I, 83.

Baster; nom de la race provenant dn mélange des Colons avec les Hottentots: II, 134. Cette race multiplie considérablement, *ibid.* Description de son caractère, 139 et 141.

Bâtards des blancs et des Hottentotes au Cap, portent le germe de tous les vices et de tous les désordres: II, 142.

Bathenos (François), colon dn Cap, offre l'hospitalité à l'auteur: I, 107.

Bavian, espèce de gazelle que les Hottentots appellent Kainsi, et les Hollandais, Klep-springer: sec. v. I, 158.

Bawians, gros singe assez commun dans la montagne de la Table: I, 69. Utilité qu'en tira l'auteur; sa description, 122. Nom qu'il lui donne: *ibid.* 330.

Bavians-Berg, petit pays des environs dn Cap: sec. v. I, 158. *Voy.* la Carte.

Bécassine; ce gibier, qui ne diffère point de celui d'Europe, n'est que de passage au Cap: I, 19.

Becker, espèce de vin du Cap qni approche le plus de celui de Constance: I, 74.

Beckker, colon voisin du Cap de Bonne-Espérance, allemand; doit être distingué des autres colons, à cause de sa cordialité: sec. v. I, 53.

Beetia cym, (rivière de lait) rivière du pays de Natal qui se jette dans la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Beef-aal, anguille tremblante de Surinam; excite, comme la torpille, une commotion violente: sec. v. I, 81.

Beegha-Khoum, ou rivière de lait, rivière de la Cafrerie: II, 287. *Voy.* la Carte.

Bekruyper (ou traînenr); ce que signifie ce mot à la chasse: sec. v. I, 253; II, 384.

Berg-Eend, canard de montagne assez commun dans le Lange Valley : sec. v. I, 211. Service qu'il rend à l'auteur : *ibid.* II, 86.

Berg-rivier, rivière des environs du Cap au pays des Hottentots, qui a son embouchure dans la baie de Sainte-Hélène : sec. v. I, 177, Sert de limite à l'E. et au N. au canton de Swartland, *ibid.* Erreur de Kolbe sur sa véritable embouchure : sec. v. III., 393. La chasse aux hippopotames est défendue sur ses bords, 394.

Bernfry, Hottentot bâtard, colon déserteur du Cap : sec. v. II, 167. Scène que l'auteur eut à éprouver de sa part, 170. L'invite à déjeuner, 171. Amène ses femmes au camp, 181, 218, 220. Accompagne l'auteur chez les Caminouquois : sec. v. II, 260. Trait de son emportement et ses suites, 295. Ruse dont il se sert en l'absence de l'auteur auprès de Swanepoel : sec. v. III, 200. Complice du vol des bestiaux exécuté par les Boschjesmans, 258. Se présente au camp près la rivière d'Orange, 275. Offres qu'il fait à l'auteur, 292.

Bestiaux ; manière dont les Hottentots les engraissent : II, 73. Ils sont très-dociles chez les Cafres, II, 192. Expédient dont ils se servent pour forcer les vaches à lâcher leur lait, *ibid.* Sont en général plus petits que ceux des Hottentots : II, 288. Pour quelle raison, *ibid.* Comment ils se désagacent les dents après avoir goûté des pâturages acides : 289. Comment l'auteur se défait de ses bestiaux : III, 399.

Beurre, ce qui a pu donner lieu à sa découverte ; anecdote à ce sujet : I, 265.

Beurre de Swart-Land, ce que c'est : II, 81.

Bihorreau, oiseau de proie commun sur les bords de la rivière Verte : sec. v. III, 376.

Blanche, Hollandaise, femme d'un chef d'une horde des petits Namaqnois : sec. v. II, 104. Son caractère belliqueux, 108.

Blauw-Berg, montagne du Cap de Bonne-Espérance. sec. v. I, 113. *Voyez* aussi la Carte.

Blawe-bock (bouc bleu), espèce de gazelle du Cap : I, 114. Décrite par Pennant sous le nom d'Antilope bleu, et par Buffon, sous le nom de *tseiran*, 115. Sa véritable description, 116.

Blé cafre, ce que c'est : II, 233.

Blettenberg (baie de), baie du pays des Hottentots : I, 189, 193. Susceptible d'y faire des établissemens et chantiers pour la Compagnie, 194. *Voy.* la Carte.

Bocke-Veld, contrée du pays des Hottentots : II, 345 ; sec. v. I, 70.

Boeken-houtt, espèce d'arbre très-ressemblant au saule ; sa description : II, 237.

Boers, rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source aux montagnes de neige au pays de Cam de Boo, et se jette à gauche dans le Zondags. *V.* la Carte.

Boers, nom d'un torrent au pays des Hottentots, nommé ainsi par l'auteur du nom de son ami : II, 355.

Boers (M.), fiscal de la Compagnie au Cap de Bonne-Espérance, ami de l'auteur : I, 28, 51. Instruit des pertes qu'il avoit faites, lui offre des secours, 53, II, 225. Elevoit dans sa maison une espèce de ménagerie où l'auteur faisoit des observations et des expériences : sec. v. I, XXXIV, 5, 16, 18, 26, 32, 86. Demande à la Compagnie sa démission, déterminé à suivre l'auteur dans l'intérieur de l'Afrique, 70, 71.

Utilité de ce motif, 75, 86. Circonstance de son départ pour l'Enrope, 98 et suiv. Fait plusieurs présens à l'auteur, 102. L'auteur le revoit en bonne santé à Amsterdam, en janvier 1785: sec. v, III, 420.

Bœuf, parti qu'en tirent les Hottentots pour porter, et manière dont ils les domptent: II, 74. Ils ne cèdent point en vitesse au cheval, 76.

Bœuf de guerre (Bakely-osse); les petits Namaquois en possèdent: sec. v. II, 105. Erreur de Kolbe à ce sujet, *ibid.* Manière de les dompter, 106.

Boiciniuga, ou serpent à sonnettes, ressemble assez au kooper-capel, serpent jaune doré d'Afrique: II, 260.

Bois jaune (geele-houtt); sa description: II, 236.

Bois puant (stinck-houtt), bois très-propre pour l'ébénisterie, qu'on devroit naturaliser en Europe: I, 195. Très-abondant dans la Cafrerie; description de cet arbre: II, 235.

Bois rouge (roye-houtt), sa description: II, 236.

Bonte-boch (*antilope scripta* de Pallas), espèce de gazelle du Cap: II, 19, 109, 119.

Boschjesman, horde de sauvages; ils passent généralement pour être les meilleurs bekruypers ou rampeurs de gibier: sec. v. I. 253; II, 108; III, 61. Enlèvent le tronpeau entier de l'aut. 225. Il parvient à le leur reprendre, 225.

Bosch-bock (bouc des bois), espece de gazelle; sa description: I, 139. Assez commune dans la Cafrerie: II, 241.

Bossisman, espèce de vagabonds déserteurs qui ne tiennent à aucune nation et désolent le pays des Hottentots et des Cafres: I, 290; II, 266, 334, 342. Caractère de ces peuples, 344.

Bossisman (rivière des) au pays des Hottentots: I, 266. *V.* la Carte.

Bott (le), rivière du Cap dans la Hollande hottentote: I, 107. *Voyez* aussi la Carte.

Boughou, racine du pays des Gonaquois; usage qu'en font les femmes: I, 364.

Boughouer, ce que c'est chez les Hottentots: II, 23, 81, 131.

Bouginée, nom des mauvais sujets Malais envoyés de Batavia au Cap: I, 86; sec. v. III, 90.

Brak, petite rivière du pays de Canna à la pointe d'Afrique, qui se jette dans la rive droite du Dorn. *Voy.* la Carte.

Brand-kraal (kraal brûlé), ancien emplacement d'une horde namaquoise: sec. v. II, 144. Pays élevé de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, 145.

Brebis, chez les Hottentots sont d'une docilité surprenante: II, 76.

Breede (rivière large), rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source dans les monts Kloofs, reçoit dans son cours le Zonderend et le Buffias, et va se rendre dans la mer des Indes dans la baie Vles: I, 119, 120. *Voy.* la Carte.

Brinas, sauvages de l'intérieur de l'Afrique, séparés des Gheyssiquois par une longue chaîne de montagnes: sec. v. III, 261.

Briquois, sauvages de l'intér. de l'Afrique, séparés des Gheyssiquois par une longue chaîne de montagnes: sec. v. III, 260.

Brouillards, ils sont presque toujours au Cap la cause des ouragans: I, 23.

Bruce, voyageur en Afrique, se trompe dans sa description de la girafe; conjecture d'erreur sur le céraste et autres objets: sec. v. II, 340. Donne une figure

défectueuse du rhinocéros bicorne qu'il confond avec l'unicorne, 392.

Bruyntjes-Hoogte, colon retiré chez les Cafres, et dont ils ont eu à souffrir : II, 164. Traits insignes de sa cruauté, 178, 179.

Bruyntjes-Hoogte, rivière du pays des Cafres qui se décharge dans la mer des Indes : II, 216. *Voyez* la Carte.

Bruyntjes-Hoogte, forêt de l'intérieur de l'Afrique : sec. v. II, 276.

Bruyntjes-Hoogte; les monticules que Spármann a pris pour des antiquités grecques ou romaines, ne sont que des tombeaux des chefs des Cafres.

Bubale (*antilope bubalis*), ou *harte beeste*, espèce de cerf commun au Cap de Bonne-Espérance : I, 109. Commun aussi chez les Gonaquois : II, 11; et dans le Swart-Land : sec. v. I, 178. Il seroit possible de l'apprivoiser : II, 62.

Bubale, oiseau des environs du Cap, au pays des Hottentots : I, 190.

Buffias, rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source dans des bois, et va se rendre à gauche dans le Breede : I, 129. *Voyez* la Carte.

Buffle, très-commun au pays des Hottentots; sa description : I, 190. Comment on pourroit les dompter et apprivoiser, 192; sec. v. II, 61. Bien supérieur à celui d'Italie en force, 62. De mauvais augure dans les déserts pendant les sécheresses, 345. Y est d'une grosseur monstrueuse, 345. Très-commun chez les Kabobiquois, III, 42.

Buffon, se trompe sur le caractère qu'il a donné du secrétaire, oiseau d'Afrique : sec. v. II, 198, 205. Lorsqu'il avance que la peau du rhinocéros est à l'épreuve de la balle, 394. Ses conjectures hasardées sur les mites des quadrupèdes d'Afrique, 375.

C.

Cachalots (noord-kaaper), espèce de baleine assez commune dans la baie de Saldanha : I, 30. Danger que l'auteur court à ce sujet, 35. Sa description, *ibid.* Il en trouve un échoué sur le bord de la mer, long de 40 à 50 pieds : sec. v. I, 234. Il fournit à ses Hottentots quantité d'huile, 236.

Cafres, peuples de la pointe d'Afrique le long de la mer des Indes; digression sur ces peuples : I, 287. Leur juste ressentiment contre les blancs, 304. Différence qu'il y a entr'eux et les Hottentots pour l'adresse et l'industrie : II, 166. Exemple de cette adresse, 168. Aiment beaucoup le fer, 174. Manière dont ils s'y prennent pour façonner les cornes de leur bétail, 184. Forgent eux-mêmes leurs sagaies, 187. Procédé qu'ils emploient pour ce, *ibid.* Leur procédé pour échander leurs ustensiles faute d'eau : II, 195. Leur attachement pour les chiens est prédominant, 195. Moins adonnés à la chasse, et plus agriculteurs que les Hottentots, 253, 254. Sont ennemis des Bossimans et des Tamboukis, 266. Plus haut de taille que les Gonaquois et les Hottentots, 278. Plus robustes et plus recherchés dans leurs parures, 279, 282. Vont entièrement nus, ainsi que les femmes, excepté dans les temps de pluie et de froid, 280. Description de leurs cabanes, 284. A quoi s'occupent les femmes, *ibid.* Adoptent la circonci-

sion ; en quel temps ils la pratiquent, 290. Reconnoissent un être suprême, et croient à une autre vie, *ibid.* N'ont aucun culte, *ibid.* Sont gouvernés par un chef général ou espèce de roi, *ibid.* Leur agriculture, 291. Plantes qu'ils cultivent, 292. Leurs armes défensives et offensives, *ibid.* Apprêt de leurs alimens, *ibid.* Epousent plusieurs femmes, 295. Le pouvoir souverain chez eux héréditaire, 294. Loix et coutumes pour les successions et les mariages, 295. N'enterrent point leurs morts, excepté leurs chefs, 296. Ne sont point jaloux des blancs, *ibid.*

Cafre-kuylls' rivier (rivière des fosses des Cafres), rivière des environs du Cap : I, 141.

Cafrerie, pays de l'Afrique près le Cap de Bonne-Espérance, très-arrosé, très fertile : II, 287. Appelle des Botanistes éclairés, 238.

Cailles, ce gibier n'est que de passage au Cap : I, 19.

Cailles de l'île Roben : I, 89. Dissertation sur ce sujet, 90 et suiv.

Calao, espèce d'oiseau commun au pays des Hottentots : II, 310, et chez les Auteniquois, sec. v. II, 15.

Camdebo, pays de l'Intérieur de l'Afrique, sujet aux dévastations des termites : sec. v. I, 188. Patrie de Swanepoel : II, 224, 345. Il y a beaucoup de déserts, 370.

Camdebo, rivière de la pointe d'Afrique, qui donne son nom à un pays qu'elle traverse, et qui se jette dans le Zondags à droite : II, 357. *Voy.* la Carte.

Camicki, oiseau de l'intérieur de l'Afrique, qui a trois protubérances osseuses aux ailes, plus considérables que celles du secrétaire : sec. v. II, 198.

Caminouquois, horde de sauvages de l'intérieur de l'Afrique au nord de la rivière des Lions, viennent visiter l'auteur : sec. v. II, 186, 237. Savent tirer de la graisse des os en les faisant bouillir, *ibid.* N'ont rien qui les distingue des grands Namaquois, 238. Leur pays très-favorable pour la chasse, *ibid.*

Camis, chaîne de montagnes au sud-est du pays des petits et grands Namaquois qui attire les nuages des contrées voisines qui la couvrent de neige : sec. v. II, 28, 41, 135. Et par-là donne naissance à plusieurs rivières, 136. Lien le plus élevé peut-être de toute l'Afrique, 51.

Camp du Massacre. Nom d'un kraal de la Caffrerie, II, 244. *V.* la Carte.

Camp des Pintades, au nord de la rivière des Lions : sec. v. II, 289.

Camp des Puces, chez les Gonaquois ; campement ainsi nommé, à cause de la quantité dont ces lieux en étoient infestés ; II, 303. *Voy.* la Carte.

Canard de montagne (bergend), de l'intérieur de l'Afrique : sec. v. II, 86.

Canard, les Hollandais en possèdent dans leurs basses-cours plus de vingt espèces qui nous sont inconnues : sec. v. II, 62.

Canna, petite rivière qui donne son nom vraisemblablement au pays de Canna, au S. E. de la mer des Indes, et qui se jette à gauche dans la rivière des Eléphaus. *Voy.* la Carte.

Canonnier (Constaapel), nom d'une habitation assez agréable au pays des Hottentots : II, 384.

Cap de Bonne-Espérance, sa description : I, 15. A qui les Hollandais doivent-ils cet établissement ? 255. Description historique des moyens de défense

entrepris contre les armées anglaises : sec. v. I, XXI à XXXII. Affaire du capitaine Staaring, XXXII. Cette place a éprouvé bien des révolutions pendant les seize mois du premier voyage de l'auteur dans la partie méridionale : sec. v. I, XIII. Description des sociétés, et des mœurs des habitans, *ibid.* et suiv. Leur goût pour les spectacles, XVI. Menacé par les armées anglaises, mis en état de défense, faute du gouvernement à ce sujet, XXI et suiv. Pourquoi et par qui ainsi nommé, 128.

Cap des Aiguilles, aux environs du Cap de Bonne-Espérance, témoin de bien des naufrages, et pourquoi : sec. v. I, 129.

Cap de Natal, au pays de même nom sur la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Cap des Tourmentes, nom justement donné par les Portugais au Cap de Bonne-Espérance : sec. v. III, 128, 405.

Cap Falso, cap aux environs du Cap : sec. v. I, 133.

Capse-smouse, juifs du Cap ; sorte de fripiers, ressemblant beaucoup aux boutiquiers des halles à Paris, et ont leur même finesse : sec. v. I, 55.

Caroop, ou la Traîtresse, arbuste épineux du pays des Namaquois où se mettent à couvert les oiseaux : sec. v. II, 161. Paterson n'a point parlé de cet arbre, 162. Son fruit n'est pas bon ; mais les perroquets en mangent l'amande, *ibid.*

Carouw, contrée voisine du Cap, très-aride : II, 353, 355. *Voy.* la Carte.

Carte générale des voyages de l'auteur, a été perfectionnée par Laborde : sec. v. préf. I, XII.

Cerises, mauvaises et rares au Cap : I, 19.

Chanbock, espèce de fouets faits de peau d'hippopotame : sec. v. II, 178.

Chariots pour le ménage ambulant, leur description : I, 98 et suiv.

Chasse-fiente, nom d'un certain vautour commun sur la montagne de la Table : I, 69.

Chasse aux éléphans, combien dangereuse : I, 207 et suiv.

Chasseur, quelles doivent être les qualités d'un bon tireur en Afrique : sec. v. I, 252, 253. Nom hottentot qu'on leur donne au Cap, *ibid.*

Chat sauvage, qui a tous les caractères du lynx, commun chez les Caminouquois ; sa description : sec. v II, 240.

Chauve-souris à quatre oreilles, assez commune chez les grands Namaquois ; description de cet oiseau : sec. v. III, 204.

Chenille venimeuse ; il s'en trouve au pays des grands Namaquois : sec v. II, 337. Manière dont ils empoisonnent leurs flèches de son poison, 338.

Chenilles velues de Surinam, effet violent et suite funeste de leur contact : sec. v. II, 336.

Chevaux, on ne les ferre point au Cap de Bonne-Espérance, pourquoi : sec. v III, 369.

Chèvres, chez les Hottentots, sont très-belles, et portent trois à quatre petits : II, 82. Très-utiles pour les voyages de long cours et à petites journées : 385 ; sec. v. I, 24.

Chiens sauvages, assez communs au pays des Hottentots : I, 201. Leur instinct parfait en Afrique pour deviner à leur contenance quelle est l'espèce d'animal féroce qui se trouve dans le voisinage, 342. Sont aimés singulièrement des Cafres : II, 195.

Chiens d'Afrique, dangers qu'ils courent d'entrer dans l'eau

lorsqu'ils sont échauffés : II, 263; sec. v. I, 87.

Chineesse Hottentots, Hottentots Chinois ; nom qu'on donne aux Houzonanas, penples de l'intérieur de l'Afrique : sec. v. III, 99.

Chute d'eau (waater-val), rivière des environs du Cap : II, 393. *Voy.* la Carte.

Cigogne brune, oiseau de proie commun sur les bords de la rivière Verte : sec. v. III, 376.

Circoncision, n'est point du tout pratiquée chez les hordes d'Hottentots. M. Sparmann en défaut à ce sujet : II, 111.

Citrons de l'espèce Naretye, excellens au Cap : I, 19.

Cloete, propriétaire du fameux vignoble de Constance ; récit de la réception qu'il fait à l'auteur : sec. v. I. 49.

Cloete, colon namaquois dans les montagnes du Camis, donne l'hospitalité à l'auteur : sec. v. II, 47. Lui vend des attelages, 49.

Cochon, inconnu chez les Hottentots : II, 82. Ils y sont sauvages, et on en fait la chasse, *ibid.*

Coin français, nom d'une colonie du Cap ; sa description : I, 81.

Collection d'objets d'histoire naturelle, soins particuliers employés pour la former : sec. v. II. 334.

Colombier (rivière du), pourquoi ainsi nommée, I, 131. *V.* la Carte.

Colons du Cap de Bonne-Espérance, descript. de leurs mœurs : sec. v. I, 43, 47 et suiv. S'adonnent plutôt à la culture des bestiaux qu'à celle des fruits ou des légumes, 58. Ont de grands intervalles d'oisiveté qu'ils emploient à fumer, 59. Description de leur tabagie, 60. Aiment à exercer l'hospitalité, 63.

Colons éloignés du Cap, description de leurs mœurs, sec. v. I, 44. Ressemblent assez aux Arabes Bedouins; 45. Des moins éloignés, *ibid.* Et des voisins du Cap, 53, et suiv. Sont cruels envers les Cafres, 304.

Composite, nom qu'on pourroit donner à la race provenant du mélange des Colons avec les Hottentotes, et de ces mêmes femmes avec les nègres : II, 133. Comment on la nomme au Cap, 434. La seconde race donne des individus supérieurs pour le moral et le physique, 186.

Concombre épineux (petit), végétal qui croît sur les bords de la grande Rivière ; son utilité pour l'homme et les animaux : sec. v. II, 157.

Concombre barbu, végétal aimé des chevaux, très-abondant chez les grands Namaquois : sec. v. II, 195.

Condor, fameux oiseau, le plus fort que l'on connoisse ; digression sur cet oiseau : sec. v. III, 311.

Condoumas, quadrupède assez commun dans le Namero : sec. v. II, 75.

Conseils pour les voyageurs dans l'intérieur de l'Afrique partant du Cap : sec. v. I, 159.

Constance, fameux vignoble de la colonie du Cap de Bonne-Espérance ; anecdote à ce sujet : sec. v. I, 48 et suiv. 109, 127. Prix de ce vin à différens temps, I, 75.

Constance (petit), autre vignoble derrière la montagne de la Table au Cap : point inférieur au Constance : I, 74.

Contant, baie du pays de Sitsicamma dans la mer des Indes, *Voy.* la Carte.

Conway, colonel du régiment de Pondichéry au Cap, fait offre de services à l'auteur : sec. v. I, 105.

Cook, le navigateur anglais; on ne doit attribuer sa mort qu'à son imprudence, II, 124.

Coq, est une bonne horloge dans les voyages : I, 120.

Corbivau, nom donné par l'auteur au ring-halskray, corbeau à collier de l'intérieur de l'Afrique : sec. v. I, 320.

Cordes du bavian, ce qu'on nomme ainsi au pays des Cafres; II, 240.

Cormoran, oiseau, comblen d'espèces au Cap : sec. v. I, 184. à la note.

Coucou indicateur, espèce d'oiseau que se procure l'auteur; pourquoi ainsi nommé : I, 360. Il y en a plusieurs espèces.

Coucou vert-doré, espèce commune chez les Hottentots, sa description : I, 333.

Coucou verr-doré du Cap, sa description, II, 231.

Çoudow, espèce de gazelle très-belle, à cornes en spirale : I, 320. On pourroit l'apprivoiser et elle seroit très-utile : sec. v. II, 61.

Créoles, plaisir singulier que leur causent les spectacles : sec. v. XVII.

Criard (le), espèce de coucou qu'on voit chez les Hottentots, I, 333.

Croupe, les Houzouanasses en ont d'extraordiuaires; conjectures à ce sujet : sec. v. III, 106. Sont d'ailleurs bien faites, *ibid.*

D.

Dagha ou *Daka*, plante que fument les Hottentots en guise de tabac : II, 71. C'est le chènevis de France, *ibid.* 292.

Damans (île des), île qui se trouve près du Cap de Bonne-Espérance : I, 38. *V.* la Carte.

Dassen, petit quadrupède commun au pays des Hottentots: sec. v. I, 217. C'est le daman de Buffon, *ibid.*

Dassen-berg, petit pays des environs du Cap : sec. v. I, 158. *Voyez* la Carte.

Dassen-Eyland, île des Marmottes, qui se trouve à l'entrée de la baie de Saldanha. *Voy.* la Carte.

Départ de l'auteur pour l'intérieur de l'Afrique : I, 101.

Départ de l'habitation de Siaber; description de tout son attirail : sec. v. I, 173.

De roer op de Schoot, ce que signifie cette expression dans la colonie du Cap : sec. v. I, 69.

Diable de mer, description de ce poisson : sec. v. III, 408, 411 et 412.

Diable (le), nom d'une partie de la montagne de la Table, séparée par les révolutions du globe : I, 72; sec. v. I, 118. *V.* la Carte.

Diep-rivier (rivière profonde), rivière voisine du Cap au pays de Canna : I, 120. *V.* la Carte.

Diep, pet. rivière de la pointe d'Afrique au pays de Lange-Kloof. *Voy.* la Carte.

Dina-Sagrias de Beer, belle-fille d'Adam Robenhymer, colon du pays des Hottentots : II, 377.

Direk-Coché, colon du district de Piquet-berg, chez lequel l'auteur se rend : sec. v. I, 207. Il y tue deux serpens, 208.

Doigt (petit) de la main gauche, retranchement de deux articulations de cette partie, chez les Kabobiquois, et pourquoi : sec. v. III, 409. Chez d'autres hordes, à l'embouchure de l'Orange, suivant Paterson, *ibid.* Se trouve pratiqué chez les différens peuples de la mer du Sud, 410.

Draay (le), rivière tortueuse,

torrent du pays des grands Namaquois, qui se jette dans la rivière des Lions : sec. v. II, 292. *Voyez* la Carte.

Draken-Stein, colonie du Cap; sa description : I, 81. *V.* la Carte.

Draken-Stein, sorte de vin sec, très-estimé au Cap : I, 74.

Draken-Steyn, canton du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 70. Qui fournit du vin sec très-estimé, et que l'on vend souvent pour du Constance, 74.

Drift, petite rivière du pays des Autenniquois qui se jette dans une baie de la mer des Indes. *V.* la Carte.

Drooge, petite rivière de la pointe d'Afrique qui prend sa source dans des montagnes, et se jette dans une petite baie de la mer des Indes (*V.* la Carte). L'auteur campe sur ses bords : I, 278.

Dubadier, célèbre naturaliste, a eu connoissance du Rémora : sec. v. III, 414.

Dufrene, attaché au Cabinet d'hist. natur. à Paris, possède un bupreste rare du pays des grands Namaquois : sec. voy. II, 333.

Duiker, espèce de gazelle du Cap : I, 18.

Duiker, petit gibier assez commun dans le Swart-Land : sec. v. I, 178.

Dunka, rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source dans le pays des Bossemans, coule du sud au nord dans la rivière des Eléphans. *Voy.* la Carte.

Duy-Venbosch, petite rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source dans les montagnes du Karow, se dirige du sud au nord, et va se rendre dans la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Duykers, espèce de gazelle qu'on trouve dans la baie aux Bois, près le Cap : sec. v. I, 138.

Duyven-hock, rivière du Colombier au Cap : I, 131. *Voy.* la Carte.

Dwars-rivier, rivière du pays des Hottentots, la même que la Koignas, qui se jette dans la rivière des Eléphans : sec. v. I, 226. *Voy.* la Carte.

E.

Eau-Blanche (l') (Witt-Water), petite rivière du pays des Hottentots : II, 384. *V.* la Carte.

Ecrevisses de mer, abondantes au Cap : I, 18.

Ecrevisses d'eau douce, il n'y en a point au Cap : I, 18.

Eerste, petite rivière du Cap, nommée *première*; pourquoi : I, 101. *Voyez* la Carte.

Elan-gazelle (kana des Hottentots), assez commun dans l'intérieur de l'Afrique : sec. v. II, 86.

Eléphans, chasse aux éléphans, combien dangereuse : I, 207 et suiv. On en a un peu trop exalté les dangers, 252. Sa trompe et ses pieds, manger délicieux : I, 216. Sont fort friands des fleurs d'un cerisier sauvage, 220. Autre chasse aux éléphans rouges, 248. Y en a-t-il de cette couleur? 250. Qui a donné lieu à ce préjugé, *ibid.* Dissertation sur ces animaux : sec. v. I, 324. On a vu au Cap des défenses de ces animaux qui pesoient jusqu'à 120 livres, 325. L'auteur en tue deux sur les bords de la rivière Verte : sec. v. III, 376. L'ivoire des vieux est plus lourd et plus compacte et de plus grand prix, III, *ibid.*

Engelbregt, médecin du vaisseau Held Woltemaade, chargé de faire le récit du combat soutenu contre le *Mercure*, corsaire anglais : I, 13.

Engelbrecht, beau-frère du colon Vesthuysen, vient rendre

visite à l'auteur au Camis, sec. v. II, 52. Sa démarche inconsidérée, 54. Séjour de l'auteur chez lui, 67, 74. Description de cette famille et de l'habitation, *ibid.* Inculpé d'usurpation par Naseep, chef des petits Namaquois : sec. v. III, 361. Reçoit avec plaisir l'auteur, 367.

Engoulevent à collier, oiseau d'Afrique, ou crapaud volant; sa description. (c'est le n°. 49 des planches coloriées) : I, 332.

Epine-noire (rivière de), rivière de l'intérieur de l'Afrique qui se jette dans la rivière Verte : sec. v. III, 377. *Voy.* la Carte.

Erd varken (cochon de terre), espèce de tamanoir, le plus dangereux ennemi des termites : sec. v. I, 189. Il porte aussi le nom du fourmillier dans les colonies : III, 322.

Esclaves créoles, très-estimés au Cap ; leur prix : I, 85.

Euphorbe (grande), plante assez commune au pays des grands Namaquois : sec. v. II, 82. Description de cette plante et de la manière dont s'en servent les sauvages, 83, 95 et suiv. Opinion des colons de l'Afrique sur le suc de cette plante : sec. v. II, 97. Espèces nouvelles trouvées chez les Koraquois ; leur description, 362.

F.

Faisan, nom de quelques perdrix au Cap : sec. v. I, 138. Assez commun sur les bords de la Grande riviere, 179.

Faisan rouge (roye fésant), pourquoi ainsi nommé : I, 167.

Fait singulier d'hist. natur. sur l'influence des serpens : sec. v. I, 75.

False rivier (fausse rivière), petite riviere de la pointe d'Afrique qui prend sa source dans des montagnes, et se jette à droite dans le Goud ou Gouritz : I, 142. *Voy.* la Carte.

False, baie des environs du Cap : I, 22, 26. Son éloignement du Cap, 77.

Faroo, prince des Cafres très-puissant : I, 315.

Fesassi (Isaac), colon du district du Piquet berg, invite l'auteur à descendre chez lui : sec. v. I, 203.

Fett-rivier (rivière de graisse), riviere des environs du Cap : I, 141. Elle prend sa source dans des montagnes, et se rend dans une baie de la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Figues, sont saines et délicates au Cap : I, 19. La petite banane, ou le *pisan*, est de mauvais goût, *ibid.*

Flèches, manière dont les empoisonnent les grands Namaquois, et avec quoi : sec. v. II, 337 et suiv.

Flûte, chez les petits Namaquois, il y a quelques individus qui en jouent assez bien et imitent l'écho : sec. v. II, 103.

Fontaine des Gelinottes, source des pays de Namero chez les grands Namaqnois, où s'arrete l'auteur : sec. v. II, 80.

Fontaine des Nattes (Matjes fontyn), petite rivière du pays des Hottentots : II, 384. *Voyez* la Carte.

Fontaine des Roseaux (Rittfontyn), petite rivière du pays des Hottentots : II, 384.

Fontaine des Zèbres, endroit peu éloigné de la grande Rivière au pays des petits Namaquois : sec. v. II, 163.

Fontaine des Lis, célèbre source au pays des petits Namaquois, au nord de la rivière de Kaussy : sec. v. III, 365. *Voyez* aussi la Carte.

Fontaine des Tortues, lieu du pays des grands Namaqnois, au nord de la rivière des Lions : sec. v. II, 290. *Voy.* la Carte.

Fontaine des Zèbres, camp de l'auteur à cinq lieues de la république des Oiseaux, au pays des petits Namaquois, au nord du fleuve d'Orange : sec. v. II. 150.

Fontaine du Loup (Wolf-foutyn), petite rivière au pays des Hottentots : II, 380.

Fontaine du Loury (Louryfontyn), source considérable au pays des Hottentots qui forme rivière : II, 375. *Voy.* la Carte.

Fontaine du Secrétaire, lieu où campe l'auteur et où il tue un secrétaire, au nord de la grande Rivière : sec. v. II, 196, 210. *Voy.* aussi la Carte.

Fou blanc, espece d'oiseau très-nombreuse au Cap de Bonne-Espérance ; sa description : sec. v. I, 131. Décrit par Buffon, à la note, même page.

Foucts, manière adroite dont les jeunes colons du Cap savent s'en servir : sec. v. I, 43, 66, 67.

Fourmilier, quadrupède peu commun en Afrique, qui est offert à l'auteur par un Kamiouquois : sec. v. III, 320. Description de cet animal, 321. Excellent manger au goût des Sauvages, *ibid.* Nom qu'il a dans les colonies, 322.

Fransche-Hoeck, contrée du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 33, 70. Habitée par des réfugiés religionnaires français, *ibid.*

Fransche-Noeck (le Coin français), colonie du Cap ; sa description : I, 81.

Frégate, oiseau commun au Cap de Bonne-Espérance ; en quoi il diffère des fous blancs : sec. v. I, 131.

Fusil, manière dont les colons du Cap corrigent un canon de fusil qui seroit mauvais : sec. v. I, 69.

G.

Gabel Jaauw, petite rivière de la pointe d'Afrique, qui se rend dans la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Galge Bosch (bois de la Potence), bois charmant du pays des Hottentots : I, 264. *Voyez* la Carte.

Galio-vis, poisson du Cap : I, 18.

Gamka, rivière de la pointe d'Afrique qui prend sa source au pays des Bossimans au Rogge-Velds, coule du sud au nord, et se rend à gauche dans le Ganka. *Voy.* la Carte.

Gamma-rivier (rivière des Lions), rivière du pays des grands Namaqnois, qui se jette dans la grande Rivière : sec. v. II, 212. *Voy.* aussi la Carte.

Gamtoos, rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source au pays de *Camdeboo*, se dirige du sud au nord, reçoit à droite le Kanga, et se rend dans la mer des Indes : I, 242, 254. Les hyènes sont très-communes sur ses bords : sec. v. II 279. *V.* la Carte.

Gange (le), nom d'un vaisseau sur lequel l'auteur s'embarque pour retourner en Europe : sec. v. III, 405. Le nom de son capitaine, *ibid.*

Gariche, canton du pays des petits Namaqnois, près la Rivière-Verte : sec. v. II, 26. *Voy.* aussi la Carte.

Garougama, lion tacheté. Nom qu'on donne au tigre du Cap de Bonne-Espérance : I, 62.

Gazelle ; on pourroit les naturaliser dans nos climats méridionaux : sec. v. II, 62.

Gazelle Condoux, gibier assez commun au pays des Houzouanas : sec. v. III, 125.

Gazelle Duckers, les Hottentots n'en mangent guère la chair : II, 109.

Gazelle Gnou, espèce rare que M. Gordon a fait le premier connoître ; sa description : II, 232.

Gazelle Kainsy, espèce rare près la rivière des Eléphans : sec. v. III, 384.

Gazelle Springbock ; description d'une chasse générale que l'auteur fait avec une horde des petits Namaquois avant de s'en retourner au Cap : sec. v. III, 529 et suiv.

Geel Beck, petite rivière qui a sa source dans des montagnes au pays de Canna à la pointe d'Afrique, qui se dirige du sud au nord, et se rend dans la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Geele-houtt, arbre du pays des Cafres sur lequel croit un lichen singulier : II, 239. Il produit des amandes, 315.

Gelinotte, oiseau très-commun au pays de Namero ; digression sur la sensibilité des volatiles et autres animaux : sec. v. II, 78.

Gelinotte à collier, oiseau très-commun sur les bords de l'Orange : sec. v. III, 297.

Géranium épineux à grandes fleurs, assez commun chez les Namaquois, qui lui donnent le nom de *nourap* : sec. v. II, 4. Se trouve aussi chez les Koraquois, 362.

Gerboise du Cap (grande), animal fort curieux ; sa description : sec. v. II, 291. Son nom dans les colonies, *ibid.*

Gerit-Schmit, colon du district du Piquet-berg, invite l'auteur à descendre chez lui : sec. v. I, 205.

Gestreepte wolf (loup rayé), espèce d'hyène commune dans l'intérieur de l'Afrique : sec. v. III, 408.

Gheyssiquois, horde de sauvages chez lesquels se retire l'auteur : sec. v. III, 257, 259. *Voy.* au centre de la Carte. A en juger par la physionomie et le glapissement du langage, il doit être de la race hottentote, et le produit du Namaquois et du Cafre, 261. Les femmes y sont belles, gaies, et d'une décence de mœurs admirable, 262. Ils pratiquent la semi-castration, 255, 263.

Gift-doorn (épine empoisonnée) ; nom donnée à un géranium épineux, qui blesse par hasard l'auteur à un pied : sec. v. II, 7.

Gilkin, commandant d'artillerie du Cap : sec. v. I, 142.

Girafe, quadrupède de l'Afrique ; sa description : II, 398. La femelle plus petite que le mâle, *ibid.* Quelles en sont les meilleures figures, 400. Ne se trouve qu'au nord de la grande Rivière : sec. v. II, 186. L'auteur parvient à en tuer une, 220. Joie qu'il en ressent, 221. Soins qu'il emploie pour en conserver la fourrure, 223. Fort bon à manger, 225. Sa graisse excellente, 226. Description de cet animal, 229 et suiv. De quoi il se nourrit, 251. Manière dont l'auteur en transporte la peau dans ses voyages, 243. M. Bruce s'est trompé dans la description qu'il en a donnée, 340.

Gnou, ou *Wildebeest*, espèce de gazelle bonne à manger : I, 295. Assez commune au pays des Kabobiquois : sec. v. III, 22.

Gobe-mouche roux à longue queue, commun chez les Gonaquois ; sa description : I, 375.

Gohahoo, rivière du pays des Auteniquois : I, 236. *V.* la Carte.

Gonaquois, peuple de l'Afrique qui occupe le pays entre les Cafres et les Hottentots : II, 1; sec. v. III, 261. Clapent la langue comme les autres Hottentots : II, 1. Leur mot de salutation, 2. D'où ils tirent leur origine, *ibid.* Leurs vêtemens, 3, 41, 62. Peuple peu nombreux, 14. Leurs mœurs, 40. N'ont pas la cruauté que certains voyageurs leur reprochent de faire périr l'un de leurs généraux, 54. Coutume dans leurs mariages, 59. Leurs soins pour la propreté sont mal entendus, 131. Frayeur qu'ils ont de la petite vérole. 94. Résultat de cette frayeur, *ibid.* Cette horde n'a pas de chef proprement dit, 98. Consternation qu'ils témoignent au départ de l'auteur, 300.

Gordon, juge éclairé, qui a parcouru une partie de l'Afrique méridionale, doit, pour le bien de l'humanité, publier ses recherches : sec. v. I, 10.

Gordon, commandant des troupes au Cap de Bonne-Espérance; services qu'il rend à l'auteur : I, 53. A voyagé dans la Cafrerie, où sa mémoire est en vénération : II, 269. Donne un logement à l'auteur : sec. v. I, 105, 106, 138. Va vérifier avec lui la position de la montagne du Piquet, 107, 138. Son épouse se charge des provisions de bouche pour le voyage de l'auteur, 141. Lui fait présent d'une canonnière, *ibid.* et de trois bonnets de grenadier, 142. Lui envoie un itinéraire pour l'intérieur de l'Afrique, 169. Reçoit chez lui l'auteur à son second voyage, III, 401.

Gorge, ou *défilé* (la) (kloof). chaîne considérable de montagnes qui fait la limite du Rooye-Sand près du Cap : II, 389.

Gorret, ou *kivikwi*, poisson de Surinam qui se terre, I, 118.

Goubam, petite rivière du pays des Auteniquois qui se rend dans une baie de la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Goucom, rivière du pays des Hottentots : I, 179. *Voy.* aussi la Carte.

Goud-rivier, ou *Goud-ritr*, ou *Gourits* (Rivière d'or), riv. des environs du Cap, qui se rend dans la baie de S. Sébastien dans la mer des Indes : I, 142. *V.* la Carte.

Goup, nom du fourmilier chez les Kaminonquois : sec. v. III, 322.

Goura, l'un des plus excellens instrumens de musique des Hottentots, II, 103. Sa description, *ibid.* Change de nom, joué par les femmes, 105.

Gouts Kraal, petite rivière du pays de Canna, à la pointe d'Afrique. *Voy.* la Carte.

Gouverneur; portrait général des gouverneurs européens envoyés dans les colonies : I, 196.

Gouvernement actuel du Cap; digression sur cet objet : I, 510.

Grand Coin de Moster (le), Groote Moster-Hoeck, chemin horrible de la chaîne de montagne Kloof. *Voy.* la Carte.

Grande Rivière, nom d'une rivière d'Afrique qui se décharge dans l'océan atlantique à l'ouest : sec. v. II, 76, 120. Sa description, 154. *Voy.* aussi la Carte.

Grand-Père, nom d'un bois du Cap de Bonne-Espérance : I, 129.

Grants, rivière du pays de Lange Kloof, à la pointe d'Afrique. *Voy.* la Carte.

Grys-Bock (bouc gris), espèce de gazelle qu'on trouve dans la baie aux Bois, près le Cap de Bonne-Espérance : I, 19, 139; sec. v. I, 138. Assez commun dans le Swart-Land, 178.

Grèbe cornu, espèce d'oiseau

assez commun sur le lac Perdu : sec. v. III, 390.

Grenadin, joli oiseau de la côte d'Afrique, assez commun chez les grands Namaquois : sec. v. II, 290.

Griffard, espèce d'aigle du pays des grands Namaquois ; sa description : sec. v. II, 293.

Groene-Kloof (la vallée verte), canton du Cap de Bonne-Espérance, ainsi nommé pour la beauté de ses pâturages, et où la Compagnie fait engraisser ses bœufs : sec. v. I, 21, 115, 157. L'auteur y avoit laissé refaire ses bestiaux, 140.

Groene rivier (la rivière Verte), rivière des environs du Cap : sec. v. III, 374. Ses bords sont couverts d'oiseaux aquatiques, 376.

Groene-Valey (le lac Vert), pays des environs du Cap, où l'auteur est obligé de s'arrêter à cause d'un accident arrivé à un de ses chariots ; sec. v. I, 153. Singulier événement à ce sujet, 154.

Groot Bruch, petite rivière de la pointe d'Afrique au pays de Canna, qui se dirige du sud au nord dans la mer des Indes. *V.* la Carte.

Groot Vaders Basch (rivière du bois de Grand-Pré), rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source dans des bois, et se rend dans la baie Vlees dans la mer des Indes, après avoir reçu à droite la petite rivière de Stang; pourquoi ainsi appelée : I, 151. *Voy.* la Carte.

Groot-Vaaders bosch (Grand Père), nom d'un bois du Cap : I, 119.

Groote-Vish rivier (Grande rivière des Poissons), rivière du pays des Hottentots : I, 318; II, 275. *V.* aussi la Carte.

Groote Zeekoe, rivière de la pointe d'Afrique, qui se rend dans la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Gué (le) (Drift ou Dunka), rivière du pays des Hottentots : II, 280.

Gué blanc (Witte Drefs), rivière du pays des Hottentots qui se décharge dans le Queur-Boom à une lieue de la mer : I, 186. L'auteur y tombe malade, 187.

Gué des Filles (Krake de Kau), rivière du pays des Hottentots, I, 176. *Voyez* la Carte.

Guêpier (grand et petit), espèce d'oiseau de passage, commun dans la pointe d'Afrique, dont la chair est exquise : sec. v. I, 116; II, 240. — Couleur de rose, ou guêpier de Nubie, rare chez les Kabobiquois : III, 40.

Guimbarde, instrument de musique commun dans les provinces d'Europe, dont se sert l'auteur dans une farce : I, 219. Pour faire danser : II, 67.

Gunjemans, peuplades de Hottentots que cite M. Kolbe, mais qui n'ont jamais existé : II, 100.

H

Haabas, chef d'une horde et d'une députation de Gonaquois, I, 365; II, 15. Reçoit l'auteur dans sa horde, 21, 215, 217, 219. Vient dire adieu à l'auteur, 298.

Haanekam (Albert), vieillard respectable du district des montagnes du Piquet, près de qui l'auteur campe : sec. v. I, 198.

Hacker (M.), gouverneur en second du Cap de Bonne-Espérance, rend service à l'auteur : I, 53; sec. v. I, 105.

Hans, fils d'un blanc et d'une hottentote de la suite de l'auteur : I, 304, 314; II, 204, 205, 225, 250.

Hansvan Aart, colon de Lange Valley ou lac long, chez lequel l'auteur passe la nuit : sec. v. I, 209.

Hans Liewenberg, riche propriétaire dans le canton des Vingt-quatre Rivières, témoigne beaucoup d'amitié à l'auteur, et le retient chez lui : sec. v. I, 179.

Haripa, koraquois proclamé chef de sa horde par l'entremise de l'auteur : sec. v. II, 354. Description de sa personne, 355. L'auteur lui fait présent d'un bonnet de grenadier en signe de couronne, *ibid.*

Hasselquist, savant voyageur; ce qu'il dit de l'Egypte : sec. v. III, 50.

Heere logement (logement du seigneur), canton du Piquet-Berg, au pays des Hottentots, à l'ouest de la rivière des Eléphans : III, 389. Où l'auteur campe sept jours : sec. v. I, 214, 220.

Heerte, petite rivière de la pointe d'Afrique qui se rend dans la baie Ferme dans la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Held-Woltemaade, vaisseau de la Compagnie au Cap de Bonne-Espérance, mouillé avec le Middelbourg dans la baie de Saldanha : I, 13. Attaqué par un corsaire anglais, 7, 29, 45. Avoit conduit l'auteur au Cap; son histoire : sec. v. III, 419.

Hendricks, espèce de vin qui approche le plus du Constance, I, 74.

Herbe des Boschjesman, ce que c'est, et pourquoi on lui donne ce nom : sec. v. II, 151.

Hermanes Law, colon du Lange-Valley (lac long) : sec. v. I, 209.

Héron commun, oiseau de proie commun sur les bords de la rivière Verte : sec. v. III, 376.

Héron huppé, oiseau de proie commun sur les bords de la rivière Verte : sec. v. III, 376.

Héron pourpré, oiseau de proie commun sur les bords de la rivière Verte : sec. v. III, 376.

Heufke, propriétaire d'une belle habitation au Cap, réduite en cendres par les Anglais : I, 51.

Hippopotame, quadrupède amphibie; sa descript. : I, 350. Pied de cet animal, excellent manger, *ibid.* Comment il s'accommode, 216. Ce qu'on fait de sa peau, 356. Commun dans la Grande Rivière, au pays des grands Namaquois : sec. v. II, 158. La chair des jeunes a le goût du porc et du veau, 185.

Hirondelles de mer, oiseau commun aux environs du Cap; sa description : sec. v. I, 131. Peut servir de courier sur mer, III, 407. Utilité de ce stratagème, 408.

Hoetjes-Bay (baie du coin), petite anse au Cap de Bonne-Espérance où peuvent ancrer 12 vaisseaux de guerre : I, 29. Féconde en cachalots : sec. v. III, 394.

Hollande (la), nom d'un des 4 vaisseaux voguant de conserve avec *le Gange* en retour pour l'Europe : sec. v. III, 418. Perd son gouvernail, et se sauve comme par miracle dans un port de l'Angleterre, *ibid.*

Homme (l'), sa corruption lui a fait perdre un instinct et des sens aussi subtils que ceux des animaux : II, 258. De toutes les races des hommes, la plus grande et la plus robuste est celle des colons du Cap : I, xlj. Aucune plus carnassière, *ibid.*

Hoorens-manetje, serpent cornu, avec lequel les grands Namaquois empoisonnent leurs flèches : sec. v. II, 339.

Horde de Klaas, horde d'Hottentots : sec. v. I, 147.

Horde de sauvages, la qualité de leur chef n'est pas héréditaire : II, 98. N'a pas seul l'honneur de la réussite d'une action, II, 99.

Hospitalité, aménité avec laquelle les colons du Cap l'exercent : sec. v. I, 64.

Hottentots, peuples de la pointe d'Afrique, sont fort sujets à la petite vérole : I, 24. Ce que M. Kolbe a avancé sur leurs mœurs est très-douteux, 93. Ceux du Cap ne doivent pas être confondus avec les Hottentots sauvages, Jackals Hottentots, 260. Ont la vue très-subtile pour découvrir les traces des animaux, 218. Manière dont les Hollandais les ont assujettis, 257. Sont grands mangeurs quoique sobres, 323. Commandent au sommeil, 324. Moyens dont ils se servent pour appaiser leur faim. *ibid.* Manière dont ils chassent : II, 65. Leurs flèches bien différentes de celles des Caraïbes, 66. Chaque peuplade a sa méthode pour composer ses poisons, 87. N'entendent rien à l'agriculture, 70. Liqueur qu'ils substituent au vin, 71. Sont peu industrieux, *ibid.* Leur principale nourriture, 73. Méthode d'engraisser leurs bestiaux, *ibid.* Comment ils se traitent en maladie, 88. Sont assez bons chirurgiens, 89. Chez eux il n'y a ni médecins, ni prêtres, ni gradués, 90. Manière dont ils ensevelissent leurs morts, 91. Leur deuil et leur chagrin, 93. Sont faussement accusés d'adorer la lune ; ce qui y a donné lieu, 101. Ne se divertissent guère que la nuit, 108. Accusés mal-à-propos d'être cruels; sont seulement vindicatifs, 123. Ont les mœurs fort pures, quoique les familles vivent sous le même toit, 112, 113. Description de leurs mœurs, 117. Exercent généreusement l'hospitalité, 119. Offrent l'idée d'un grand enfant, 120. Ne sont ni pauvres ni misérables, 152. Espèce de ce peuple qu'on pourroit appeler composite, 133. Ce que l'auteur entend par ce mot, *ibid.* Leur langue ne ressemble point au glouissement des dindons, comme on l'a écrit, 145. Digression sur leur langue, 144 et suiv. Peinture de l'indolence de leur caractère : sec. v. II, 253.

Hottentotes, leur caractère : II, 118. Conduite qu'elles tiennent dans leurs indispositions périodiques, 56. Sont de vraies amazones ; I, 312.

Hottentot Baster, espèce de horde de Hottentots : II, 200.

Hottentot Chinois (Chineese Hottentot) ; qu'entend-on sous cette dénomination : II, 344.

Hottentot Hollands Kloof, gorge de la Hollande hottentote, sa description : I, 103. *Voy.* la Carte.

Hottentot Jackal, pourquoi ainsi nommé : I, 260.

Hottentot Jauje, de la suite de l'auteur; inquiétude qu'il lui donne : sec. v. I, 304.

Hottentot réfugié chez les Honzouanas ; son histoire : sec. v. III, 83.

Houzouanas, horde de sauvages du canton de l'Afrique entre les Cafres et les grands Namaquois; vivant de rapines : II, 325. Ennemis implacables des blancs, *ibid.* Singulière conformation de leurs femmes, 349, 372. La prononciation seule de leur nom cause de l'effroi chez les grands Namaquois : sec. v. II, 321. Très-redoutée des Kabobiquois et des peuples voisins, III, 25, 38, 42. Description des mœurs et du caractère physique et moral de ce peuple, 84, 90. Motifs de leurs brigandages, et

comment on peut les justifier, 85, 86. On débite sur eux, dans l'intér. de l'Afriq. et au Cap même, beaucoup de fausse tés et d'absurdités, 89. Ont un talent naturel pour découvrir les sources cachées dans les entrailles de la terre, 94. Description de leurs armes offensives et défensives, 96. Ressemblent assez aux Arabes dans tous les points, 97. Confondus mal-à-propos avec les Boschjesman, 98. Sont appelés Hottentot-Chinois, 99. N'ont absolument rien de commun avec les Boschjesman, *ibid.* Origine de la haine qu'ils portent aux colons du Cap, 103. Croupes extraordinaires que leurs femmes ont en avançant en âge, 104. Se boughouent comme les anciens athlètes, 108. Ont l'art des signaux par le moyen du fen, et savent se faire entendre au loin : sec. v. III, 112. Ont l'air ouvert et riant, 160. Ont les passions violentes, mais ces orages sont passagers, 161. Singularité du terrein entre eux et les Kabobiquois : sec. v. III, 64.

Huîtres, sont rares au Cap : I, 18.

Huppard, espèce d'aigle, petit, de la Cafrerie ; sa description : II, 242.

Hyène, quadrupède de l'intérieur de l'Afrique. On en connoît de trois espèces au Cap, qui portent le nom commun de Woolf (Loup) : sec. v. III, 407. Assez commun chez les Caminouquois, sec. v. II, 278.

I.

Ibis, description d'un bel oiseau du genre des ibis, tué sur les bords des Vingt-quatre-Rivières : sec. v. I, 232.

Ile des Hippopotames, île de la rivière Orange, située près de son embouchure ; pourquoi on lui a donné ce nom : sec. v. III, 307.

Ile des Moutons (Schaapen-Eyland), petite île près le Cap de Bonne-Espérance, bon abri dans les tempetes : I, 30.

Incendie d'un nouveau genre et inattendu dont les voyageurs ont à souffrir en Afrique ; sa description : sec. v. III, 500.

Ingelbregt (Josias), colon du district de Piquet-berg près le Cap : sec. v. II, 209.

Ingland, nom du plus fort et du plus ancien des bœufs de l'auteur ; son intelligence : sec. v. I, 284.

Intanker (M.), capitaine du port de la ville de Middelbourg, va porter à travers mille périls, secours au vaisseau *le Gange* très-en danger : sec. v. III, 419.

Ixia élevé, plante assez commune au pays des grands Namaquois ; sa descript. : sec. v. II, 81.

J.

Jacana, oiseau d'Afrique ; différence des protubérances de ses ailes avec celles du secrétaire : sec. v. II, 198.

Jager Kraal, endroit du pays des Autenlquois, où l'auteur dresse un camp : I, 236. *Voyez* aussi la Carte.

Jakal, l'espion des autres bêtes féroces ; son intelligence : I, 347. Assez commun chez les Caminouquois : sec. v. II, 278, 280.

Jan Pinar, colon des environs du Cap, de la plaine des gazelles : II, 387.

Jeux favoris des grands Namaquois, quels ils sont : sec. v. II, 323, 325.

Joghems, petite rivière qui prend sa source aux montagnes

de neige, au pays de Camdeboo, et qui se rend à gauche dans le Zondags, II, 356. *Voy.* la Carte.

Jonker, hottentot qui accompagne l'auteur au trajet du fleuve des Vingt-quatre-Rivières; récompense qu'il en reçoit: sec. v. I, 249. Devient un excellent tireur 252. Sagacité de sa vue, 253. Attaque seul deux rhinocéros: II, 383.

Joum-joum, l'un des meilleurs instrumens de musique des Hottentots: II, 103. Le goura joué par une femme, se transforme en joum-joum, II, 105.

Jubeits, rivière de la pointe d'Afrique qui prend sa source aux montagnes de neige, dans le pays de Camdeboo, et se jette à gauche dans le Boers: II, 354. *Voyez* la Carte.

Jugurtha, nom que l'auteur donne au chef de la horde des Kabobiquois: sec. v. III, 12.

K.

Kaaboup, ce que signifie ce mot chez les Kabobiquois: sec. v. III, 10.

Kaa-nap, espèce de pomme-de-terre au pays des Hottentots; sa description: II, 85.

Kabobiquois, horde de sauvages à l'est des grands Namaquois, et au nord de la rivière des Poissons: sec. v. III, 1. Description d'un bel individu de cette nation, 11? Le sexe y est plus joli que chez les Namaquois et plus réservé, 14. Sont très-désintéressés, 18. Ont le caractere guerrier, 19. Description de leur armure, 20. Grands chasseurs de bêtes féroces, 21. Sont disciplinés, soumis à un chef, et gouvernés avec sagesse, 22. Se creusent des puits, 23. Sont nomades, 24. Ne pratiquent aucun culte, quoiqu'ils aient l'idée d'un être suprême, 25. Empressement qu'ils témoignent pour voir l'auteur, 404. Description de leur habillement, 407. Ont une langue particulière des autres hordes de l'intérieur de l'Afrique, 410. Comment l'auteur est parvenu à les entendre, *ibid.*

Kaersen-boom, arbre de la Cafrerie sur lequel croît un lichen singulier: II, 259.

Kainsi, ou *Klip-springer*, espèce de gazelle particulière qui se trouve près le kraal Baster: sec. v. I, 138, 314. Sa description, *ibid.* Singularité par rapport à sa peau, 315. Sa chasse est fort divertissante, 316.

Kakoës, vieille hottentote établie chez les petits Namaquois, espèce de sorcière; amitié qu'elle témoigne à l'auteur: sec. v. II, 124. Effet que produisoient chez les hordes d'alentour sa science prétendue, 127.

Kameroo, espèce de racine du pays des Hottentots fort aimée des singes: I, 124. Adresse dont ils usent pour la déterrer, 125. Description de cette plante et son utilité: II, 82.

Kana, espèce d'élan, et la plus belle espèce des gazelles du Cap: II, 352. On pourroit parvenir à l'apprivoiser: sec. v. II, 61.

Karauw, pays stérile de l'intérieur de l'Afrique: sec. v. I, 279.

Karap, espèce d'aloës qu'on trouve dans les montagnes de cuivre au pays des petits Namaquois: sec. v. II, 138.

Kastern (Louis), colon du Cap, invite l'auteur à le débarrasser d'une panthère qui désoloit son canton: I, 65. Reçoit chez lui l'auteur, et lui fait fête: sec. v. I, 176.

Kauga, rivière de la pointe d'Afrique au pays de Lange-

Kloof, qui se rend dans la rive gauche du Gamtoos. *V.* la Carte.

Kauka, rivière de la pointe d'Afrique, qui se jette à gauche dans la Traka : II, 375. *Voy.* la Carte.

Kaumans Gott, rivière du pays des Auteniquois qui se jette dans la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Kaussy, petite rivière ou torrent du pays des petits Namaquois, qui prend sa source dans des montagnes de même nom : sec. v. II, 67, 80, 119. L'auteur est attaqué d'une esquinancie sur ses bords : III, 350.

Kèès, nom du singe, compagnon de voyage de l'auteur : I, 122. Son adresse, 126, 140. Tours qu'il joue à l'auteur, 272, 272. Son instinct pour deviner l'espèce de bêtes féroces qui est dans le voisinage, 344. Pour découvrir la racine de kamero : II, 84, 225, 257, 262, 315. Son portrait : sec. v. I, 16, 18, 174, 184. Son adresse à découvrir les ruches des abeilles sauvages, *ibid.* Etoit très-gourmand, 338. Moyens employés par l'auteur pour le dompter, *ibid.*

Kèès Fontein, nom d'une source que le singe de l'auteur découvre, et à laquelle il donne son nom : II, 257, 258. *Voy.* la Carte.

Kiri, arme offensive des Cafres : II, 294.

Kirihwi, espèce de poisson de Surinam qui se terre : I, 118.

Klaas, nom d'une horde de Hottentots près le Cap : sec. v. I, 147.

Klaas, jeune hottentot, compagnon de voyage de l'auteur ; éloge de son caractère, et service qu'il rend à l'auteur : I, 21 ; II, 337, 348. Va annoncer le retour de l'auteur à M. Boers, 394 ; sec. v. I, 15, 21, 158. Son habileté dans l'histoire naturelle, 14. Danger qu'il court au passage de la rivière de Koignas : sec. v. I, 227. Autre accident qui n'a pas de suite : II, 347.

Klaas Baster, colon du pays des Namaquois, qui accompagne l'auteur dans son voyage : sec. v. I, 287. Le reçoit d'abord chez lui, 308, 309 ; II, 100. Fausseté d'une de ses assertions, 313, 314. Loue à Bernfry deux femmes, 182. Est réconcilié avec sa famille par l'entremise de l'auteur : sec. v. III, 373. L'auteur lui permet de retourner chez lui, 379, 382.

Klauw-sixte, espèce de maladie qui survient au bœuf au pays des Hottentots : II, 79.

Klein, petite rivière du pays de Lange-Kloof, à la pointe d'Afrique. *Voy.* la Carte.

Klein-Vish, petite rivière des Poissons au pays des Cafres : I, 201 ; II, 316. *Voy.* la Carte.

Kleine Brake (petite Saumache), rivière des environs de la baie aux Moules : I, 146. *Voy.* la Carte.

Kliparist, petite rivière du pays de Canna à la pointe d'Afrique. *V.* la Carte.

Klip-kousen, grandes oreilles de mer ; poisson très-abondant dans les mers du Cap : I, 18.

Klip-rivier (rivière des Cailloux), rivière voisine du Cap : I, 119. *Voy.* la Carte.

Klip-springer, nom d'une espèce de gazelle chez les Hollandais du Cap : sec. v. I, 158.

Klip-vish, poisson sans écailles du Cap de Bonne-Espérance : I, 18.

Kock (Jean), observateur que Sparmann regarde comme le plus judicieux, mais à tort : II, 129.

Koignas, rivière du pays des Hottentots, la même que Dwars-

rivier, qui se jette dans la rivière des Eléphans : sec. v. I, 228.

Kocks-Kraal, lieu agréable chez les Hottentots, où s'arrete l'auteur : I, 327 ; II, 254, 264, 271.

Kolbe, voyageur de l'intérieur de l'Afrique, est peu digne de foi : II, 56. Déraisonne dans ce qu'il raconte sur la médecine des Hottentots, 90. Les peuplades qu'il a citées sous les noms de Gunjemans et de Koopmans, n'ont point existé, 100. Se trompe, lorsqu'il dit que les Hottentots se coupent une phalange des doigts de la main et du pied, 110. A donné la description du Cap et de ses environs : sec. v. I, 117. Selon lui, le Swart-Land, et le pays des Vingt-quatre-Rivières étoient occupés autrefois par plusieurs peuplades de sauvages : sec. v. I, 190. Conjecture hasardée comme tant d'autres, *ibid.* S'est trompé, lorsqu'il a avancé que les bœufs de guerre étoient en usage chez toutes les nations hottentotes : 105. Est dans l'erreur, lorsqu'il appelle pélican le secrétaire, 197. Son opinion sur les sources salées de l'intérieur de l'Afrique, 272. A débité bien des fables sur le pays des grands Namaquois, 309, 331. Ses opinions se contredisent le plus souvent : III, 26. N'est jamais sorti du Cap, *ibid.* Ne connoissoit pas les Kaboblquois, 27. Son opinion sur la semi-castration des Gheyssiquois, 264, 265. Son erreur sur l'embouchure de Bergh-Rivier, 393. Jugement que porte de lui M. l'abbé de la Caille : sec. v. II, 511.

Kookerboom, arbre à carquois, ou aloës dichotome ; arbre assez commun dans les montagnes de cuivre, au pays des petits Namaquois ; sa description : sec. v. II, 138.

Kooper Borgen (montagnes de cuivre), montagnes situées au nord-est du pays des petits Namaquois : sec. v. II, 137. Recèlent des mines de cuivre estimé excellent par Romé de l'Isle. Sont granitiques et micacées, 138.

Kooper Kapel, espèce de serpent très venimeux, d'un jaune doré, commun dans les colonies du Cap ; sa description : II, 259. Les singes les redoutent singulièrement, 260. Se retire dans les trous d'arbre ; danger qu'il y a de n'y pas prendre garde, 308. Assez commun au district de Piquet-berg : sec. v. I, 208. Les grands Namaquois empoisonnent leurs flèches avec son venin : II, 339.

Koopmans, noms de peuplades de Hottentots que cite M. Kolbe, mais qui n'ont jamais existé : II, 100.

Koraquois, horde de sauvages à 15 lieues nord-ouest des Namaquois ; sa description : sec. v. II, 343, 359. Attachent beaucoup de prix à leurs bêtes à cornes, 357. S'adonnent un peu au larcin, 359. Sont d'une belle nature, *ibid.* L'auteur leur donne un chef, 354. Comment ils suppléent à la disette d'eau, 360. Horde nomade : à cause de quoi, *ibid.* Leur pays, quoique sec et stérile, offre une grande quantité de plantes différentes, 363. Les gazelles y sont très-communes, 366. Possèdent une belle race de chèvres, 370 III, 403.

Kouga, petite rivière du pays des Cafres que l'auteur passe 14 fois : I, 274. *Voy.* la Carte.

Kraal, nom que l'on donne dans l'intérieur de l'Afrique à une réunion d'habitations : sec. v. II, 103.

Kraal Baster, endroit du pays des Hottentots où s'arrête l'auteur : sec. v. I, 329.

Kraal de Haabas; sa description : II, 39.

Krakedekan, gué des filles, rivière du pays des Hottentots : I, 176. *Voyez* la Carte.

Krakel, petite rivière du pays de Lange Kloof à la pointe d'Afrique. *Voy.* la Carte.

Krakkeel-klip (roche de Discorde), montagne du pays des Hottentots à l'ouest des Vingt-quatre-Rivières, à 8 lieues du camp de Krekenap : sec. v. I, 263.

Krekenap, endroit du pays des Hottentots près la rivière des Eléphans où campe l'auteur : sec. v. I, 230, 250. Eloigné de huit lieues du Krakeel-klep, 265.

Kriga, rivière du pays de Camdeboo, qui se jette à droite dans la rivière de ce nom. *Voy.* la Carte.

Kriga Valey, lac du Kriga, terrein du pays des Hottentots : II, 375.

Kriga Fontyn, source du Kriga au pays des Hottentots : II, 373.

Kriga, rivière du pays des Hottentots : II, 371 ; sec. v. I, 373.

Krom-rivier (rivière Courbe), rivière que l'auteur traverse dix fois à cause de ses détours : I, 240. Se décharge dans la mer, 241 ; II, 321. *Voy.* la Carte.

Kromme, petite rivière de la pointe d'Afrique au pays de Sitsicamma, qui se rend dans la baie Contant dans la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Kromme-Hex (rivière tortueuse du Sorcier), rivière des environs du Cap de Bonne-Espérance : I, 141. *Voy.* la Carte.

Kros, espèce de manteaux faits de la peau de différens quadrupèdes, dont se servent les Hottentots pour se couvrir soit la nuit, soit le jour : I, 374 ; sec. v. II, 317.

Kruys, rivière du district du Piquet-berg ; danger que court l'auteur : sec. v. 205. Il la passe et repasse six fois, 209.

Kuga, petite rivière de la pointe d'Afrique, qui après beaucoup de circuits se rend dans la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Kukoi, petite rivière du pays de Canua. *Voy.* la Carte.

Kwagga, espèce d'âne sauvage très-distincte, de la partie sud de l'Afrique : sec. v. II, 374. Connu sous le nom de Wild paerd, cheval sauvage, 375, 378.

L.

Laborde, ou rivière de la Rencontre ; nom d'une rivière du pays des petits Namaquois : sec. v. III, 249.

Lac à rebours (Werkeerde-Valey), grand lac qui est formé par la rivière à Rebours du pays des Hottentots : II, 386.

Lac de la jeune Herbe (Kweec-Valey), propriété d'Adam Robenhymer, au pays des Hottentots : II, 377.

Lac Rond, lieu du pays des Anteniquois, où l'auteur place son camp : I, 236.

Lagoa, baie des environs du Cap, autrement nommée Blettenberg : II, 237. *V.* la Carte.

Lait-Doux (Soete-Melck), nom d'une vallée au N. du Cap : I, 112. *Voy.* la Carte.

Lame-Sikte, espèce de paralysie qui survient aux vaches chez les Hottentots : II, 78.

Lange Kloof (Vallée Longue), vallée très-froide du pays des

Anteniqnois ; danger qu'y court l'auteur : I, 241 ; II, 321.

Lange-Valley, ou lac Long, contrée près de Piquet-berg que parcourt l'auteur : sec. v. I, 209.

Langelou, petite rivière de la pointe de l'Afrique qui se jette dans le Tnouka à gauche. *Voy.* la Carte.

Larcher (M.), officier au régiment de Pondichéry, ami de M. Boers, accompagne l'auteur dans son voyage à la baie de Saldanha : sec. v. I, 85. Et chez M. Cloete, propriétaire du vignoble de Constance, 50.

Legouane, espèce de gros lézard commun dans les rivières d'Afrique : I, 336.

Le Poort (le Port), forêt des environs du Cap, dans le pays des Hottentots : I, 186.

Levaillant. Voyez *Vaillant*.

Lèvre pendante, dénomination d'un petit groupe de collines au pays des petits Namaquois : sec. v. II, 145.

Lichen jaune, ou mousse dont certains arbres du pays des Cafres sont garnis, propre à différens usages : II, 238.

Liewenberg, colon du canton des Vingt-quatre-Rivières ; l'auteur lui remet une chèvre et un bouc du pays des Namaquois : sec. v. III, 370, 400. En avoit reçu des bouteilles de jus de citron, *ibid.*

Lièvre de dune, gibier assez abondant aux environs du Cap : I, 19. Les Hottentots n'en font guère leur nourriture 109. Assez commun dans le Swart-Land : sec. v. I, 178.

Lion, description de l'attaque du fort d'un lion et d'une lionne : sec v. III, 170. Fête qui s'ensuit au Kraal, 179.

Lion tacheté (garougama) ; nom qu'on donne à une espèce de tigre au Cap ; I, 62.

Lions marins, assez communs dans les mers du Cap : I, 40, 43.

Lion, montagne du Cap ; sa description : I, 67.

Lis, description d'un lis de grandeur démesurée que l'auteur trouve au milieu d'un bois : sec. v. II, 309.

Lis à une seule corolle rouge cramoisi et jaune citron, commun chez les petits Namaquois : sec. v. II, 123.

Loup de terre assez commun au pays des Caminouquois : sec. v. II, 281.

Loury Fontaine, petite rivière de la pointe d'Afrique qui se jette dans la rive gauche de la Kanka : I, 262. *Voy.* la Carte.

Luxembourg (la légion de) renforce la garnison du Cap : sec. v. I, XIII.

Luypar, espèce de tigre assez commun au Cap de Bonne-Espérance : I, 63.

M.

Madagascar, avis que l'auteur reçoit d'un de ses amis d'une traite de nègres dans cette île ; ce qui lui fait naître la pensée d'y voyager : sec. v. III, 398. Renonce à ce projet, et pourquoi, 403.

Magourhaani, rivière de la Cafrerie : II, 287. *Voyez* la Carte.

Mal de gorge, très commun au Cap ; maladie très-dangereuse : I, 24.

Manchot, ou pingouin, espèce particulière d'oiseau commun sur les bords de la mer d'Afrique près le lac perdu : I, 40 ; sec. v. III, 390. Description de cet oiseau, 391. Autre espèce dont la chasse seroit très-lucrative, et pourquoi, *ibid.*

Manchots, ou *pingouins*, gros

poisson de mer du Cap : I, 91.

Marmottes (îles des), îles aux environs du Cap de Bonne-Espérance : I, 58.

Martin chasseur, oiseau de la Cafrerie dont la forme a beaucoup d'analogie avec le martin-pêcheur; sa description : II, 242.

Martines, commandant d'un poste au Cap chez les Hottentots : I, 112.

Massue courte, sorte d'armes des Cafres : II, 167.

Matjes-Fontyn, fontaine des Nattes ou des Gelinottes, lieu du pays des grands Namaquois où campe l'auteur : sec. v. II, 80.

Mauduyt, célèbre médecin de Paris, qui avoit un beau cabinet d'histoire naturelle : sec. v. II, 198.

Melons d'eau, communs dans la Cafrerie : II, 292.

Mercure (le), vaisseau de la Compagnie allant de conserve au Cap : I, 6 et 8.

Merle de roches, oiseau d'espèce nouvelle, inconnu encore au Cap : sec. v. I, 102.

Métis, de l'intérieur d'Afrique ; conjectures de Vosmaer : sec. v. II, 374. Celles de Buffon, *ibid.*

Meuron, régiment suisse dont la garnison du Cap fut renforcée : sec. v. I, XIII.

Middelbourg, vaisseau de la Compagnie venant de la Chine, sur lequel l'auteur sollicite son passage : sec. v. I, 27; III, 404. Heureusement refusé, 405. Et pourquoi, 406, 407, 416, 417.

Middelbourg, île de Hollande, près de laquelle passe le vaisseau *le Gange* où étoit embarqué l'auteur : sec. v. III, 418.

Millet, les Cafres en font une boisson très-enivrante : II, 292.

Mimosa nilotica (doorem boom), grand arbre épineux du Cap, I, 142. Ses épines sont aimées des singes : II, 228. Peuvent servir d'épingles au besoin, 356.

Montagnes de neige (Sneuwbergen), montagnes d'Afrique occupées par les Bossismans : II, 277.

Montagnes Noires (Swartebergen), montagnes où il y a des bains chands, au Cap; description de ces bains : I, 110.

Montagne de Norwège, ce que l'on appelle ainsi au Cap : sec. v. I, 109.

Montagne du Retour, montagne des environs de la Cafrerie : II, 274.

Montagne du Tigre, chaîne de collines qu'on apperçoit de la baie de la Table au Cap : I, 82. Sont les greniers à blé de la colonie, 83.

Montagne (la) a mis sa perruque, proverbe au Cap ; ce qu'il signifie : I, 21.

Moodel Mathys, Hottentot Baster, habitant les bords de la grande Rivière : sec. v. II, 166. Fugitif proscrit, ami de Bernfry, connu par ses brigandages, 247. Complice du vol des bestiaux exécuté par les Boschjesmans : sec. v. III, 258, 276.

Morass, petite rivière de la pointe d'Afrique qui coule de l'est à l'ouest, et se rend à gauche dans le Gonrits. *V.* la Carte.

Morse, espèce de veau-marin commun près du Cap : I, 40.

Mossel-baie (baie aux Moules), ou baie S. Blaise ; sa description : I, 144.

Mouette de mer, oiseau commun aux environs du Cap : sec. v. I, 131. Peuvent servir de courrier sur mer, et comment : sec. v. III, 407. Utilité de ce stratagème, 408.

Moutons du pays des Namaquois supérieurs aux nôtres, et plus haut moutés : sec. v. II, 105.

Moutons du Cap, sont les mêmes que ceux des Hottentots : II, 80. Grosseur de leur quene, 81. Ce qu'elle contient, *ibid.* Donnent assez souvent deux petits : II, 82.

Moutons (île des), près le Cap de Bonne-Espérance ; bon abri contre les intempéries : I, 80. Très-abondante en lapins, 81.

Mulâtre hottentot, vivant dans le désert de l'Afrique que M. Gordon fait connoître à l'auteur ; Services qu'il en reçoit : sec. v. I, 170, 171.

Mulder (M.), commandant du dernier poste du Cap dans les terres : I, 149.

Muys-hond, espèce de putois ou fouine assez commune sur les bords des Vingt-quatre-Rivières : sec. v. I, 235. Description de cet animal : III, 205.

N.

Namaquois (grands et petits); voyage que l'auteur entreprend chez ces peuples : II, 345 ; sec. v. II, 1. Leurs bestiaux plus forts que ceux des Hottentots et des Cafres, quoique élevés dans une terre plus ingrate : II, 288.

Namaquois (grands), horde qui habite au-delà de la grande Rivière ; caractère mélancolique des hommes chez ces peuples : sec. v. II, 281. Les femmes sont plus réservées que les filles ; caractère qui les distingue des Hottentots, 286. Y sont d'une gaîté folle et vive, 282, 317. Sont d'un tempérament très-maigre : sec. v. II, 315. Leur description physique, 316. Usages, mœurs et coutumes de ces peuples, 320. Quels sont leurs jeux favoris, 325. Leur surprise à l'explosion d'un pistolet : sec. v. III, 112. Viennent visiter l'auteur : sec. v. II, 185. Le grand et menu gibier y est très-multiplié dans leur pays, 280. Possède les plus belles fleurs en abondance, qui transportées dans nos parterres en feroient l'ornement : sec. v. II, 90. Faux préjugé au Cap, que leur pays recèle d'abondantes mines d'or et d'argent, 330 et suiv.

Namaquois (petits), peuple qui habite la partie ouest de l'Afrique près la grande Rivière ; l'auteur entre chez eux : sec. v. II, 98. Leur langage fondé sur les mêmes principes généraux que celui des Hottentots, 99. Leur habit diffère peu de celui des Hottentots, 101. Sont plus robustement taillés que les Hottentots des environs du Cap, *ib.* Ils possèdent les plus belles espèces d'animaux domestiques de l'Afrique, 104. Description de leur pays : sec. v. III, 129. Cette terre dévorera un jour ses habitans, *ibid.* Ne pratiquent point la circoncision ni la semi-castration, comme l'avance Kolbe, 130. Les femmes ont le prolongement des nymphes, 131. C'est un peuple nomade, et pourquoi, *ibid.* Préjugé mal fondé que le pays recèle des mines d'or, 152. Possèdent des mines de cuivre, *ibid.* Aiment beaucoup les ornemens sur leur corps, 133. Leur contrée très-aride n'a d'autres pluies que celles des orages, 134. Sa description, *ibid.* Un Namaquois guérit l'auteur d'une esquinancie, près le torrent de Kaussy, 352. Détail de cette cure, 353 et suiv.

Namero, montag. du pays des grands Namaquois : sec. v. II, 28.

Naret-jes, espèce de petite orange qui a beaucoup de débit

au Cap ; sa description : sec. v. I, 191. A cause de quoi et où elle se cultive, *ibid.*

Narina, nom d'une belle Gonaquoise qui rend visite à l'auteur : I, 370. Apporte une corbeille de lait de chevre tout chaud à l'auteur : II, 25. Sa tristesse à son départ, 299 ; sec. v. I, 332.

Naseep, chef d'une horde de petits Namaquois pres le torrent de Kaussy : sec. v. III, 361, 364, 365. Présens qu'il fait à l'auteur, 366.

Natal (terre de), pays de l'intérieur de l'Afrique sur le bord de la mer des Indes : sec. v. II, 199. *Voy.* aussi la Carte.

Nation française, avantage qu'elle a par-dessus toutes les autres nations par sa gaîté et son amabilité : sec. v. I, XV.

Nautiles papyracés, univalves, communs sur les rivages du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 130.

Nègres de Mozambique, les meilleurs de tous les esclaves, leur prix d'achat : I, 84. Ceux de Madagascar, *ibid.*

Neissena, rivière assez considérable du pays des Hottentots, près les Auteniquois : I, 179, 236. *Voy.* la Carte.

Neuycé neuyp maté, paroles de gaîté chez les grands Namaquois : sec. v. II, 285.

Nid d'oiseaux républicains, ce que c'est : sec. v. III, 323. L'auteur en fait dépecer un pour l'examiner, 324. Combien il y avoit de cellules, 326. Ce qu'en pensoit Paterson; description de ces oiseaux, 325.

Nieuw-Land, ou le *protea argentea* des botanistes, arbre charmant qui croit au Cap ; sa description : I, 80.

Nieuw-Land, petit pays aux environs du Cap : sec. v. I, 137.

Noordschekull, nom d'une espèce d'euphorbe dont le fruit est un poison violent : sec. v. II, 90.

Norwège (montagnes de), ce que l'on appelle ainsi au Cap : sec. v. I, 109.

Noumetjes, espèce de gazelle au pays des Cafres : sa description : II, 241.

Nourap, espèce de géraniom épineux au pays des Namaquois; description de cette plante : sec. v. II, 4. Ses différentes variétés, 5. Cause une blessure considérable à un pied de l'auteur, 7. Quel nom on lui donne à ce sujet, *ibid.*

Nuyp-Kros; ce que c'est chez les petits Namaquois : sec. v. II, 134.

Nysena, pet. rivière du pays des Auteniquois qui se jette dans une baie de la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

O.

Oies sauvages, les Hollandais en possèdent plus de vingt especes qui nous sont inconnues : sec. v. II, 62.

Oiseaux, manière ingénieuse dont se servoit l'auteur pour les chasser et les prendre vivans : I, 161. Singularité de la nature par rapport à leur plumage dans l'intérieur de l'Afrique : sec. v. III, 288.

Oiseaux granivores, combien de temps ils peuvent supporter la faim : sec. v. I, XXXVI.

Oiseaux piscivores, ou mangeurs de poisson, ne peuvent supporter la faim long-temps : sec. v. I, XXXIX.

Oiseaux républicains, description de leur nid : sec. v. III, 324 et suiv. Les mâles servent à plusieurs femelles, 326. Sont

chassés par de petits perroquets, 327. Description de ces oiseaux, *ibid.* Les Namaquois leur donnent le nom de anagués, 328.

Oliphants Kop (Tête d'Eléphant), roche creuse de l'intérieur de l'Afrique : sec. v. I, 276, 312.

Oog fontyn (fontaine de l'Œil), endroit du pays des grands Namaquois où campe l'auteur : sec. v. II, 28.

Oroges, au Cap de Bonne-Espérance, leur durée, leurs causes : I, 22. Description d'un terrible, 338.

Oranges, de l'espèce naretye, sont excellentes au Cap : I, 19.

Orange, ou Grande Rivière, fleuve de l'intér. de l'Afr. au sud du pays des petits Namaquois, où il prend sa source : sec. v. III, 25, 89, 162. Gordon fixe son embouchure à 28 degrés 33 min. et met sa latitude à-peu-près à celle du Cap, 317. Réflexions à ce sujet, *ibid. Voy.* aussi la Carte.

Orge, on le donne aux chevaux au lieu d'avoine dans le Swart-Land au pays des Hottentots ; sec. v. I, 177.

Ourigourap, corbeau blanc, espèce de vautour d'un blanc isabelle, assez commun dans le pays des petits Namaquois : sec. v. I, 319 ; II, 125.

Outarde, espèce nouvelle que l'auteur tue chez les Cafres ; sa description : II, 226.

Outarde (grande), description de cette espèce : II, 254.

Ouwe-Hoeck (Vieux Coin), canton des environs du Cap ; I, 107. *Voy.* aussi la Carte.

P.

Paardekooper, nom du capitaine du vaisseau de la Compagnie *le Gange*, retournant en Europe, sur lequel s'embarque l'auteur : sec. v. III, 405.

Palmier, son fruit est le pain des Hottentots : II, 292. Manière de l'apprêter, *ibid.*

Palmir (rivière des Palmiers), rivière du Cap ; pourquoi ainsi nommée. *Voy.* aussi la Carte.

Pampoen-Kraal (horde aux Citrouilles), colline du pays des Hottentots : I, 166, 176. Lieu très-agréable : II, 370.

Paniers propres à contenir du lait et des liquides, ouvrages des Cafres : I, 365.

Panthère, quadrupède très-commun dans le voisinage du Cap : I, 32. Danger que court l'auteur à ce sujet, 33. Commun chez les grands Namaquois : sec. v. II, 88. Les Hottentots mangent sa chair avec plaisir, *ibid.* Sa graisse, excellent résolutif dans les tumeurs, 89.

Papier-monnoie, imaginé par les acteurs du spectacle du Cap, pour fournir à leur dépense, ce qui en résulte : sec. v. I, XX.

Paterson, voyageur anglais dans l'intérieur de l'Afrique dont la relation a été trad. en franç. sec. v. II, 9, 71. Suivant le colonel Gordon, a déterminé la position géographique du fleuve Orange : III, 317. Réflexion à ce sujet, *ibid.* Sa conduite comparée avec celle de l'auteur, pourquoi : sec. v. II, 39.

Paterson, botaniste du Cap : sec. v. I, 138.

Pazan, grand gibier assez commun dans le Swart-Land : sec. v. I, 178. Qu'on pourroit apprivoiser : II, 61.

Peaux, manière dont les Hottentots préparent les peaux pour leurs vêtemens : II, 64.

Pélican, espèce d'oiseau amphibie assez commun dans les mers du Cap : sec. v. I, 132.

Percheron, commissaire de la

marine au Cap, chargé de calmer l'émeute sur le vaisseau dans la baie de Saldanha : sec. v. I, 85, 88, 89. Parvient à l'appaiser, et comment, 96.

Perdrix, description des différentes espèces communes au Cap : I, 143, 144. Moins délicieuse que dans l'Europe, 19. Pas rare dans le Swart-Land, 178.

Perdrix namaquoise, ou *gelinotte* ; il y en a deux espèces en Afrique ; sa description : II. 374.

Perle (vin de la), espece de vin sec très-estimé au Cap, qui joue le vin de Constance : I, 74.

Perroquets (petits), oiseaux très-communs près la rivière des Lions : sec. v. II, 277. S'emparent des nids des autres oiseaux, *ibid*

Perroquet, espèce nouvelle que découvre l'auteur auprès de la grande Rivière : sec. v. II, 160.

Perruque (la) de la Table ; ce que cela signifie : sec. v. I, 111.

Petit-Coin de Moster (Kleine-Moster Hoeck), petite rivière du pays des Hottentots : II, 384.

Petite-vérole, peste pour le Cap de Bonne-Espérance apportée par les Européens : I, 24. N'a parn qu'une fois chez les Gonaquois ; combien funeste : II, 94. Frayeur qu'ils en ont, et suite de cette frayeur, *ibid.*

Peuples de l'Afrique, ceux de l'est sont de beaucoup supérieurs à ceux de l'ouest pour les qualités morales et physiques : sec. v. II, 130.

Phalange d'un doigt ; Kolbe a avancé mal-à-propos que les hordes des Hottentots s'en coupent une dans une de leurs cérémonies : II, 110.

Pharoo, roi des Cafres : II. 156.

Phénicoptères, espèce d'oiseau très-commun sur la rivière des Eléphans : sec. v. I, 252.

Phocas, espèce de veaux marins, abondans près l'île des Moutons au Cap de Bonne-Espérance : I, 40.

Pic roc, oiseau assez commun dans les montagnes, près la rivière Verte : sec. v. III, 378.

Pieds d'éléphant cuits à la braise ; excellent manger : sec. v. I, 328.

Piet Baster, frère de Klaas Baster, hottentot qui habite le Nameio, pays de l'intérieur de l'Afrique : sec. v. I, 552.

Piet Pinard, colon établi chez les grands Namaquois, apporte des dépeches du Cap à l'auteur : sec. v. II, 15. Compagnon de voyage du colonel Gordon, *ibid.* Véritable objet de son voyage, 17.

Pilotes, espèce de poissons blancs qui précedent les requins ou les raies ; leur description : sec. v. III, 409.

Pinard, grand chasseur du Cap, offre ses services à l'auteur pour l'accompagner dans son voyage : sec. v. I, 148 ; II, 66, 67. Est invité à déjenner avec l'auteur, 171. Sa perfidie, 175. Récit d'un accident dont il faillit être la victime : III, 298.

Pingouins, espece d'oiseau commun au Cap, qu'on nomme aussi manchot ; sa description : I, 40.

Pingouins, veaux marins du Cap, I, 91.

Pintades, très abondantes au pays des Cafres : maniere dont l'auteur leur fait la chasse : I, 278.

Pipes, comment sont faites celles des Hottentots : II, 72.

Piquee (montagnes du), district du pays des Hottentots : I, 69 ; sec. v. I, 197. L'auteur monte sur la plus haute avec Albert Haanekam, 199.

Piquet-Berg (le), montagnes du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 115. Plus hautes que celle de la Table, 120.

Piquet-Berg, district du pays des Hottentots, qui n'a guère que vingt-cinq ou trente habitations, et pourquoi : sec. v. I, 202.

Pitt, hottentot de la suite de l'auteur : II, 510.

Plaine, ce qu'on entend souvent par ce mot dans les plaines de l'Afrique : sec. v. II, 71.

Plaine des gazelles (Bokeveld), pays près du Cap ; pourquoi on lui a donné ce nom : II, 387.

Platte, petite rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source aux montagnes de neige, au pays de Camdeboo, se jette dans le Zondags : II. 525. Alerte donnée à l'auteur sur ses bords, et par qui, 326. *Voyez* la Carte.

Platte-Klip, cascade de la montagne de la Table au Cap : I, 70.

Pluies, elles commencent au Cap vers la fin d'avril : I, 25 Assez continuelles sur la ville uniquement, *ibid.*

Poes-kop, tête camuse, nom hottentot d'une espèce d'éléphant que tue l'auteur : sec. v. I, 323.

Poes-Kop-Heuvel, canton du pays des grands Namaquois : sec. v. II, 13.

Pointe aux Nautiles, lieu à quatre lieues du Cap : sec. v. I, 234. *Voy.* la Carte.

Pointe de Pescaria, sur la mer des Indes. *V.* la Carte.

Poires, mauvaises au Cap, et ne se conservent pas : I, 19.

Poissons (rivière des), rivière de l'intérieur de l'Afrique, sur les bords de laquelle campe l'auteur en janvier 1785 : sec. v. III, 402. Ses bords fournissent plus de 80 espèces d'oiseaux différentes, *ibid.*

Polygamie, en usage chez les Hottentots : II, 60. N'en abusent pas, 61.

Pommes, sont mauvaises au Cap, et ne se conservent pas : I, 19.

Pondichéry, le régiment français de cette ville étoit en garnison au Cap lors de l'arrivée de l'auteur : sec. v. I. XIII.

Poort, espèce de défilé des montagnes de cuivre au pays des petits Namaquois : sec. v. II, 144.

Porcelaine qui a séjourné long-temps au fond de la mer ; qualités qu'elle contracte : sec. v. I, 166. Utilité qu'on en peut retirer, 167.

Porc-épic, les blessures qu'il fait sont dangereuses : II, 273. Très-bon à manger, 274. Fragilité des os de sa tête : sec. v. II, 79.

Porte-lambeau, espèce d'oiseau rare dans la Cafrerie : II, 243.

Porte-sandale, horde de sauvages voisine des Houzouanas : sec. v. III, 55.

Pos-adder, serpent avec le venin duquel les grands Namaquois empoisonnent leurs flèches : sec. v. II, 339.

Poste de mer ; comment on peut s'en faire entre plusieurs vaisseaux de conserve : sec. v. III, 407. Utilité de ce stratagème, 408.

Potagers, rares au pays des Hottentots : sec. v. I, 58. Assez communs au pays des Auténiquois, *ibid.*

Pott ou *Chamika*, petite rivière du pays de Canua à la pointe d'Afrique. *V.* la Carte.

Poule sultane, espèce d'oiseau très-abondante sur le lac Perdu, bonne à manger : sec. v. III, 392.

Préface du premier voyage, I, VII.

Pronke-Bocken, bouc sauteur ou de parade, espèce de gazelle

très-belle, commune au pays des Cafres : I, 284 ; sec. v. II, 370.

Puits ; les Kabobiquois en creusent : sec. v. III, 24.

Punta de Meyo, pointe de Meyo sur la mer des Indes à la pointe d'Afrique. *V.* la Carte.

Q.

Quammedaka, pays situé à l'est de l'Afrique méridionale, où suivant Sparmann on trouve des rhinocéros à deux cornes : sec. v. II, 392. Erreur à ce sujet, 393.

Qualités que contractent les poteries laissées long-temps au fond de la mer : sec. v. I, 166. Utilité que l'on en peut retirer, 167.

Querchoent, naturaliste ; son sentiment sur le caractère du secrétaire : sec. v. II, 198.

Queur-Boom (le), rivière du pays des Hottentots : I, 189. Reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer, *ib.* 240.

R.

Rabouquin, l'un des meilleurs instrumens chez les Hottentots : II, 103. Sa description, 106.

Racines, les Hottentots n'en font usage que d'un petit nombre, et ils ne les font jamais cuire : II, 82.

Ragel, nom de la maîtresse hottentote de Klaas : I, 263.

Raie du Cap, qui a la faculté engourdissante de la torpille : I, 18.

Raisins, ils sont délicieux au Cap : I, 19.

Raisin sauvage ; ce que c'est au pays des Auteniquois : II, 240. Et au pays des petits Namaquois : sec. v. II, 155.

Raye de Breukel ward (M.), Hollandais ami de l'auteur, qui possède une pierre extraordinaire, à laquelle les naturalistes n'ont pas encore donné de nom : I, 323.

Réclameur, sorte de merle à ventre orangé, oiseau commun chez les Hottentots : II, 310. Trait de simplicité d'un Hottentot à ce sujet, 311.

Reebock, espèce de gazelle commune au Cap, I, 18, 108. Inconnue à Sparmann, *ibid.* Commune sur les bords des Vingt-quatre-Rivières : sec. v. I, 284.

Régiment français de Pondichéry, étoit en garnison au Cap, lors de l'arrivée de l'auteur dans cette ville : sec. v. I, XIII.

Relation du voyage au Cap de Bonne-Espérance par Lacaille ; ce qu'en pense l'auteur : I, 5.

Remède général dont se servent les Hottentots pour guérir leurs maux : I, 324.

Rémora, espèce de poisson, matelot du diable de mer : sa description : sec. v. III, 411 et 412.

République des Oiseaux, nom d'un lieu où a campé l'auteur au pays des petits Namaquois : sec. v. II, 149. *Voy.* la Carte.

Rhinocéros, grand et fort quadrupède de l'intérieur de l'Afrique, est le plus farouche des animaux ; son caractère : sec. v. II, 188, 293. Buffon se trompe, lorsqu'il avance que sa peau est à l'épreuve de la balle, 394. Description d'une chasse de cet animal, 387. Description de cet animal, 396. Sa chair meilleure à manger que celle de l'éléphant, *ibid.* Son sang regardé comme salutaire dans les contusions,

390. Sparmann a publié sur cet animal une savante dissertation, 392. Sa figure n'est pas exacte, *ibid.* Bruce a donné une figure défectueuse du rhinocéros bicorne; comment cela: sec. v. II, 392.

Rhiss-Koomatt, rivière de la Cafrerie: II, 287. *Voy.* aussi la Carte.

Riebek (chirurgien); les Hollandais lui doivent leur établissement au Cap de Bonne-Espérance: I, 255.

Ring-hals-kray, corbeau à collier; oiseau assez commun au pays des Namaquois: sec. v. I, 320.

Ritt-Valey, petit poste de la Compagnie commandé par M. Teunes, près la rivière de Buffalos: I, 129. *V.* aussi la Carte.

Rivières, au pays des Hottentots, il est dangereux de camper trop près de leurs bords: sec. v. I, 225.

Rivière à rebours (Werkeerde rivier), rivière du pays des Hottentots qui forme le lac à Rebours: II, 386.

Rivière Courbe (Krom-rivier), rivière du pays des Auteniquois que l'auteur traverse dix fois: I, 240. *Voy.* la Carte.

Rivière de la Corde (Touw-rivier), petite rivière du pays des Hottentots: II, 386.

Rivière de la Joie (Bly-rivier), espèce de torrent que la sécheresse tarit au pays des Hottentots: II, 322.

Rivière de la Rencontre, nom d'une petite rivière du pays des petits Namaquois; pourquoi elle porte ce nom: sec. v. III, 348. Plus connue sous le nom de la Borde, 349.

Rivière de l'Epine noire (Swarte-Doorn-rivier), rivière du pays des grands Namaquois, auprès de laquelle campe l'auteur: sec. v. II, 14.

Rivière de l'Epine, petite rivière du pays des Antilopes qui prend sa source dans des montagnes, et se rend à droite dans la rivière Malheureuse. *Voy.* la Carte.

Rivière des Buffles, rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source dans des montagnes, et va se rendre dans le Gourits ou Gond: II, 380. L'auteur campe sur ses bords, attiré par l'agrément du site, 383. *V.* la Carte.

Rivière des Eléphans, qui prend sa source près du Cap de Bonne-Espérance, au sud du pays de Lange-Kloof, coule de l'est à l'ouest, et se rend à droite dans le Gourits: sec. v. I, 220, 221; sec. v. III, 382. *Voy.* la Carte.

Rivière des Lions, (Gamba ou Leuw-rivier), rivière au pays des Hottentots: II, 378. Sa rive droite est une roche quartzeuse, qui renferme plusieurs métaux: sec. v. II, 275.

Rivière des Montagnes (Klein-Berg-rivier), petite rivière des environs du Cap, II, 395.

Rivière des Oiseaux (Voge-rivier), au pays des Hottentots, II, 323. Prend sa source dans les montagnes de neige, 324.

Rivière des Poissons, près la horde des Gonaquois, quoique considérable, tarit dans les temps de chaleur: sec v. II, 373; III, 24. L'auteur y a campé le 14 janvier 1783; sec. v. III, 402. Ses bords ont fourni plus de 80 espèces d'oiseaux différentes, *ibid.*

Rivière des Poissons (petite) (Klein-Vish-rivier), du pays des Gonaquois: II, 308.

Rivière du bois de Grandpré, rivière du Cap; pourquoi elle porte ce nom: I, 131.

Rivière Large (Breede-rivier), rivière des environs du Cap: I, 119; II, 393.

Rivière Malheureuse, rivière du pays de Rogge-Veld de la pointe d'Afrique, qui se rend dans le Thouv. *Voy.* la Carte.

Rivière Noire (Swarte rivier), riviere du pays des Hottentots : I, 177; II, 356, 376.

Rivière Verte, prend sa source dans les montagnes du Camis : sec. v. II, 44.

Roben, île près du Cap : pourquoi nommée ainsi : I, 87. Le Bicêtre du Cap, *ibid.* Sa description, 88; sec. v. I, 25, 125.

Robenhymer (Adam), colon du pays des Hottentots, possesseur de l'habitation du lac de la Jenne Herbe : II, 377.

Roene-rivier. Voyez *Rivière Verte.*

Rogge-Veld, contrée du pays des Hottentots : II, 345.

Rolier du Sénégal, oiseau assez commun chez les Kabobiquois : sec. v. III, 40.

Romelpot, l'un des meilleurs et le plus bruyant instrument de musique des Hottentots : II, 103. Sa description, 106.

Ronde-Bosch, district des environs du Cap : sec. v. I, 137.

Roodegat-haas (lièvre à cul rouge), quadrupède assez commun chez les Namaquois ; sa description : sec. v. II, 115. Nouvelle espèce non encore décrite, *ibid.*

Rooman, poisson rouge, le plus beau et le meilleur poisson du Cap : I, 18, 79.

Rooye-Sand (Sable rouge), canton des environs du Cap : I, 70; II, 391. Improprement nommé ainsi, *ibid.* Très-fertile, et qui offre les sites les plus agréables, *ibid.* sec. v. I, 35, 39.

Rosette, nom d'une petite chienne de prédilection pour l'auteur : I, 129. Trait singulier de sa fidélité, 130.

Roye-Sand, ville des environs du Cap, patrie de la femme blanche qui commande dans une horde des petits Namaquois : sec. v. II, 107.

Ryneveld (M.), bailly du poste de Swellendam, chez qui l'auteur s'arrête : I, 120.

S.

Saaly (sange), plante commune au pays des petits Namaquois et au Cap : sec. v. III, 356. Description de cette plante utile dans les esquinancies, 357. Comment l'on s'en sert, 353. Egalement salutaire pour la guérison des plaies, 358.

Sabot (maladie du), à laquelle sont sujets les bœufs en Afrique, II, 359. Remède à cette maladie, *ibid.*

Sabris, espèce d'ébénier chez les petits Namaquois, qui croît sur les bords de la grande Rivière : sec. v. II, 155.

Sagaye, arme dont se servent les Hottentots et tous les peuples de l'intérieur de l'Afrique : II, 69, 167.

Saldanha, baie des environs du Cap, où avoit échoué plusieurs années auparavant *le Middelbourg* : I, 28; sec. v. I, 5, 164. L'auteur tente de nouveau d'en retirer des effets, 165. Remplie de cachalots : III, 394.

Samedi; ce que signifioit ce mot au camp de Kooks-Kraal : II, 275.

Sanglier, description d'un sanglier monstrueux, d'une espèce singulière, que tue l'auteur sur les bords de la rivière des Poissons : sec. v. III, 165. Nom que les Hottentots lui donnent, 167.

Sans Fin (Sonder-End), rivière voisine du Cap : I, 111. *Voy.* la Carte.

Sauterelles, ces insectes passent à des temps marqués en espèce de nuage au pays des Hottentots : II, 318. Bonnes à manger, 319 ; sec. v. I, 216. Affreux ravages qu'elles causent, 217.

Sauvages de l'intérieur de l'Afrique ; on trouve chez eux plus de droiture et de cordialité en raison de leur éloignement du Cap : sec. v. II, 346. Ne sont que de grands enfans sur bien des objets : sec. v. 352, 358. Sont naturellement bons, désirent les choses plus par une sorte de curiosité enfantine que par pur besoin : sec. v. III, 57, 58. Le premier sentiment qu'on doit leur inspirer, est la confiance : II, 126. Manière de se conduire avec eux, 32, 127.

Schaapen-Eyland, (île des Moutons), île près le Cap, qui met à l'abri de tous les mauvais temps : I, 30. Très-abondante en lapins, 31.

Schoenmaker, matelot hollandais, retiré chez les Namaqnois : sec. v. I, 170 ; II, 109 ; à 12 l. de la horde de la Blanche ; peinture de sa famille, 115, et de sa situation, 116. Nom de son Kraal, 119. L'auteur donne son petit hermitage à une famille qu'il rencontre cherchant un pays de mines d'or : sec. v. III, 345. Est revu par l'auteur à son retour : sec. v. III, 380. Confirme la donation qu'il avoit faite à son insu de son hermitage sur la rivière d'Orange ; 382. L'auteur négocie son retour dans la colonie, et réussit : sec. v. III, 402. Épouse une des filles d'un colon, 403.

Schuit-Klip (Rocher Bateau), roche où l'auteur trouve de l'eau : sec. v. I, 273.

Secrétaire, espèce d'oiseau assez commun chez les grands Namaquois. Il donne son nom à une source : sec. v. II, 196. Pourquoi il porte ce nom, *ibid.* Erreur de M. de Buffon sur le caractère qu'il a tracé de cet oiseau : sec. v. II, 198. Preuve du contraire, 199. Capacité de son estomac, 200. Avantage pour l'homme, qui résulte de l'antipathie des animaux entr'eux, 201. La vie de cet oiseau est respectée et précieuse en Afrique, 202. Description de cet oiseau, 203. Le hollandais Vosmaer à la Haie, a nourri long-temps un secrétaire privé, *ibid.* Pays où il se trouve plus communément, 204. N'a pas un bec de gallinacé, 205.

Secretaris, nom de l'oiseau appelé secrétaire, ou slang vreeter. *Voy.* ci-dessus.

Semi-castration ; Kolbe se trompe quand il dit que les hordes d'Hottentots la pratiquent : II, 110.

Semi-castration des Gheyssiquois ; leur opinion sur cet objet : sec. v. III, 266. Par qui, quand et comment elle s'opère, 267.

Serpens, beaucoup de sauvages mangent des serpens, même ceux qui sont très-venimeux : sec. v. II, 341. Verdâtres, très-communs aux environs du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 126. Point venimeux, 127.

Serrail, nom du kraal de Schoenmaker chez les Namaquois : I, 119.

Serrurier, successeur de M. Boers en qualité de commissaire du gouvernement : sec. v. I, 105 ; II, 15, 16.

Silver Blaaderen, arbre charmant du Cap, c'est le *protea argentea* des botanistes ; sa description : I, 80.

Simons-Baie, baie des environs du Cap, où séjourne un détachement de troupes ; sa des-

cription : I. 77 ; sec. v. I, 152.

Singe, description d'un gros singe tué en l'absence de l'auteur aux environs de son camp : sec. v. III, 221. Sont indisciplinables : sec. v. I, 340. Manière de les dresser, *ibid.*

Singe cercopithèque à face noire, assez commun dans le pays des Gonaqnois ; sa description : II, 312, 314.

Slaber, colon du pays de Swart-Land, qui donne l'hospitalité à l'auteur : I, 49. Description de sa famille, 55 ; II, 393. Sa fille le débarrasse de sa barbe, 394 ; sec. v. I, 21, 24, 52, 42, 74, 87.

Slinger, gardien des bœnfs de l'auteur dans ses voyages : II, 201. Est chassé par lui pour ses méfaits, 357. Envoyé en députation chez le roi Pharoo, prince des Cafres.

Smeatmin, auteur anglais, a communiqué à la société royale de Londres une bonne description des termites : sec. v. I, 187.

Smit, colon des environs de la baie de Saldanha, propose à l'auteur nne chasse à la panthère : I, 55, 107.

Sneuw-Bergen, montagnes de neige au pays des Gonaqnois, d'où le Sondag tire sa sonrce : I, 283 ; II, 302, 319 ; sec. v. I, 279.

Sondag rivier (rivière dn Dimanche), an pays des Cafres ; ponrqnoi ainsi appelée : I, 279. où elle prend sa sonrce, et où elle se jette : I, 283 ; II, 216.

Sonder-End (Sans-Fin), rivière voisine dn Cap : I, 111.

Sonnerat, habile naturaliste, a rapporté d'Asie des coqs et poules sanvages : sec. v. III, 219.

Sopje (petit verre d'ean-de-vie), en Namaquois : sec. v. II, 322.

Sorcière (la), nom d'une horde chez les petits Namaquois : sec. v. II, 136.

Sout-rivier (rivière salée), rivière voisine dn Cap de Bonne-Espérance ; accident qui arrive sur ses bords : sec. v. I, 86. *Voy.* la Carte.

Sparmann, voyageur au Cap, se trompe, lorsqn'il sontient que la semi-castration n'est pratiqnée nulle part chez les Hottentots : II, 51, 110, 129, 130. Lorsqn'il dit aussi que les Gonaquois se circoncisent : 1. A donné une description aussi vraie qu'agréable des tabagies des colons du Cap : sec. v. I, 60. A fait une savante dissertation sur le rhinocéros, mais la gravnre est mal exécntée : sec. v. I, 138 ; II, 232, 892.

Spectacles, goût effréné ponr les spectacles français an Cap : sec. v. I, XV.

Spong-Sikte, maladie qui snrvient aux bêtes à cornes chez les Hottentots : II, 79. Ravages affreux qu'elle cause, 80.

Spring boeken (bonc sauteur), espèce de gazelles qni vont en tronpes de 20 à 30 mille, qui changent de climat : I, 284 ; II, 823. Sont nne espèce d'almanach pour la sécheresse, 824. La faculté de changer la couleur de sa cronpe à volonté, très-commune chez les Koraqnois ; manière ingénieuse de les chasser avec avantage : sec. v. II, 367, 369. Nom qu'on lui donne au Cap, 370.

Spring-haas (lièvre-sauteur), pas commun dans l'intérieur de l'Afrique : sec. v. II, 291.

Staart, petite rivière de la pointe d'Afrique, qni prend sa source dans les montagnes de Karow, et se rend à droite dans la rivière des Buffles. *V.* la Carte.

Staaring, ancien capitaine de port du Cap, auquel succède M. Van Genep : sec. v. I, 142. Trait singulier de valeur de cet intrépide marin, XXX et suiv.

Confirme la déclaration de guerre avec les Anglais : I, 14.

Steen-Bock, petite rivière peu éloignée du Cap, qui prend sa source dans les montagnes de Ouwe-Hoeck, et qui se rend à la mer des Indes dans la baie à laquelle elle donne son nom : I, 111. *Voyez* aussi la Carte.

Steen-bock, petit gibier assez commun dans le Swart-Land : sec. v. I, 178 ; et aux environs des Vingt-quatre-Rivières, 234 ; et près l'île des Moutons : I, 18, 81.

Steen-braasem, poisson du Cap : I, 18.

Stellen-Bosch, contrée du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 70.

Stellen-bosch, sorte de vin sec très-estimé au Cap, que l'on vend souvent pour du vrai Coustance : I, 74.

Stomp-neus, poisson du Cap, I, 18.

Strand wolf (loup de rivage), pourquoi nommé ainsi, 407. Soupçonné d'être ichtyophage, 408.

Stronk-jager, espèce de vautour qui habite la montagne de la Table : I, 69.

Sueriers, genre d'oiseau dont l'auteur trouve sept espèces différentes chez les grands Namaquois : sec. v. III, 105.

Sure Vlakte (plaine aigre), ce qu'on nomme ainsi au pays des Hottentots : sec. v. I, 328.

Swanepoel, nom d'un vieil africain, compagnon de voyage de l'auteur : I, 135, II, 212, 221. L'auteur lui remet le gouvernement de son camp avant de partir pour la Cafrerie, 224, 338. Vient retrouver l'auteur au Kraas-Baster : sec. v. I, 309. Danger qu'il court par une voiture qui lui passe sur le corps : sec. v. II, 20. Comment il est guéri de sa fracture, 27. A rendu beaucoup de services à l'auteur ; son histoire : sec. v. I, 94, 98, 31 ; II, 371. Lui apporte des nouvelles : sec. v. III, 397.

Swart, petite rivière du pays de Camdeboo, qui prend sa source aux montagnes de Neige, et se rend à droite dans le Zondags. *Voy.* la Carte.

Swart-bac-Kraal, contrée sablonneuse du pays des Hottentots où passe l'auteur : sec. v. I, 209.

Swarte, rivière du pays des Anteniquois, qui se jette dans une baie de la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

Swarte-Land, contrée de l'intérieur de l'Afrique, au snd de la baie de Sainte-Hélène ; sujette aux ravages des termites : sec. v. I, 21, 32, 70, 147, 188. Suivant Kolbe, habitée par plusieurs peuplades sauvages, 190, 393. On y nourrit les chevaux d'orge, *ibid.* Son beurre ; ce que c'est, II, 81.

Swarte-Bergen, montagnes Noires, à 30 lieues du Cap, où il y a un établissement de bains chauds : I, 110.

Swarte-Dooren (l'Epine noire), petite rivière ou torrent du pays des Hottentots : sec. v. I, 271. Se jette dans la rivière Verte : sec v. III, 377. *Voy.* la Carte.

Swarte-Kops (le grand et le petit), rivières du pays des Hottentots : I, 266 ; II, 320. *Voy.* la Carte.

Swarte-rivier (rivière noire), rivière du pays des Hottentots, I, 177. *Voy.* la Carte.

Swellendam, poste de la Compagnie au Cap : I, 120.

T.

Tabé, mot de salutation des Gonaquois : II, 2.

Table comparative des noms français, hollandais et Hottentots : II, 151 et suiv.

Table (baie de la), baie voisine du Cap de Bonne-Espérance : I, 14.

Table (montagne de la); sa description : I, 67. L'auteur se rend sur son sommet : sec. v. I, 109. Pourquoi elle porte ce nom ; sec. v. I, 110 et suiv. Paroit avoir été couverte par la mer, 135 et suiv.

Tablier de pudeur (nenypkros); ce que c'est : II, 42.

Tablier des Hottentotes, l'un des raffinemens de leur coquetterie : II, 112.

Tamboukis, nation cruelle, voisine des Cafres : II, 266, 268.

Tawa (*fiel*), nom du guépier chez les Namaquois : sec. v. II, 240.

Temminck, habitant d'Amsterdam, ami de l'auteur, lui demande un calao, oiseau très-rare : sec. v. II, 16. Avis qu'il lui donne sur un voyage de Madagascar : sec. v. III, 398. L'auteur lui écrit à son retour de son second voyage, 402. Reçoit beaucoup d'égards des directeurs de la Compagnie à sa recommandation, 420. Le reçoit à Amsterdam, *ibid.*

Termites, espèce de fourmis. M. Smeatman en a communiqué une bonne description à la Société royale de Londres : sec. v. I, 187. Dévastation que font ces insectes dans l'intérieur de l'Afrique, 188. Construisent dans la terre des voûtes solides, dont s'emparent des abeilles sauvages lorsqu'elles ont été fouillées, 189.

Terrein, singularité de celui qui sépare les Houzouanas des Kabobiquois : sec. v. III, 64.

Terrein salé; ce que l'auteur eut à souffrir en traversant ces déserts salés : sec. v. III, 62.

Tête du Diable, nom d'une montagne au pays des Auteniquois : I, 236.

Tête du Lion, montagne du Cap de Bonne-Espérance, qui sert de renseignemens aux pilotes qui arrivent d'Europe : I, 72. sec. v. I, 128. Observations sur ces montagnes, 184 et suiv.

Thumberg, botaniste du Cap : sec. v. I, 138.

Teunes, commandant du poste de Ritt-Valey au Cap de Bonne-Espérance : I, 129.

Tiger-Hoek (Coin du Tigre); poste de la Compagnie chez les Hottentots : I, 118.

Tigre, description d'une chasse contre ce féroce animal : I, 159. A différens noms au Cap, 62.

Tigre de mer, nom qu'on donne au veau marin du Cap : I, 43.

Tigre (le), montagne du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 113. *Voy.* la Carte.

Tigre et les agneaux, sorte de jeu favori chez les grands Namaquois : sec. v. II, 323. Description de ce jeu, 324.

Tire du fusil ou de l'arc; digression de l'auteur sur cet article : sec. v. III, 152.

Tireur, quelles doivent être les qualités d'un bon tireur en Afrique : sec. v. I, 252, 253.

Tnouka, petite rivière du pays de Canna qui va se jeter à gauche dans le Gourits, un peu au-dessus de son embouchure. *Voy.* la Carte.

Tong sikte, espèce de maladie qui survient aux vaches chez les Hottentots, II, 79.

Torpille, poisson qui excite

une commotion violente à ceux qui le touchent: sec. v. I, 82.

Tortues, description de celles des environs du Cap : I. 117.

Tour de Babel, montagne près du Cap, dont Kolbe a exagéré la hauteur : I, 111.

Touracos, ou *houris*, espèces d'oiseaux du pays des Auteniquois : I, 153. Danger que court l'auteur à la chasse de cet oiseau. 156. Sa description, 158; II, 310. L'auteur s'en procure une variété : sec. v. III, 165.

Touracos (rivière des), rivière du pays des Hottentots : I, 262. Pourquoi ainsi nommée, *ibid.*

Trainer; ce que signifie ce mot à la chasse : sec. v. II, 383.

Traka, rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source au pays des Bossimans, et va se rendre dans la rive droite de la rivière des Éléphans : II, 375. *V.* la Carte.

Trou du Kayman (Kaymans Gatt), nom d'un torrent du pays des Auteniquois : I, 170.

Tyger-Bergen, montagne du Tigre, chaîne de collines qu'on apperçoit de la baie de la Table, au Cap : I, 82.

Tyger-kat (chat-tigre), l'osselot de Buffon, assez commun au Cap de Bonne-Espérance : I, 63.

Typhon, ouragan considérable, commun sur les côtes d'Afrique, qu'éprouve l'auteur : sec. v. III, 196. Paterson en a éprouvé de pareils au-delà du fleuve de l'Orange, 197.

Tzeiran, quadrupède de l'intérieur de l'Afrique, que l'on pourroit apprivoiser et utiliser : sec. v. II, 62.

V.

Vaches, chez les Hottentots, sont d'une docilité surprenante: II, 76. Expédient dont les femmes se servent pour forcer les vaches à ne pas retenir leur lait, *ibid.* Sont de même espèce que celles d'Europe; donnent plus de lait, 77. Sont sujettes à quatre cruelles maladies, 78 et suiv.

Vaillant (le), dédie son premier Voyage à son ami M. Boers: I, v. Sa préface, vii. Précis historique de sa vie avant ses voyages, xviii. Quitte Surinam sa patrie, xxiv. Va en Hollande, xxvi. Arrive à Paris, *ibid.* Passe en Allemagne, puis en Alsace, xxvii. Vient à Paris, y reste trois ans, xxix. Retourne en Hollande, 1. Se lie avec M. Temminck, se prépare à un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, 3. S'embarque sur *le Held Woltemaade* pour le Cap de Bonne-Espérance, *ibid.* Récit de sa traversée, 4 et suiv. Arrive au Cap, 14. En fait la description, 15 et suiv. Visite la baie de Saldanha, 29. Dangers qu'il y court, 33 et suiv. A la douleur de voir sa fortune disparoître à ses yeux par la perte du *Middelbourg*, 46. Etrange situation de l'auteur, 48. Est accueilli par M. Boers, qui lui donne sa table, 53. Tue un tigre, 62. Retourne au Cap, 66. Visite le territoire de Constance, 73; l'île Robin, 87. Se prépare à un voyage dans son pays natal, 94. Quitte le Cap le 18 décembre 1781, 101. Rend visite à M. Martines, 112. Reste quelques jours à Swellendam, 120. Traverse le Bufflias, 129. Marque de fidélité que lui donne sa chienne, 130. Passe les rivières du bois du Grand Père, 131. Détail de l'emploi de son temps, 135. Traverse la rivière de Graisse et des Fosses des Cafres, 141. Vi-

site la baie aux Moules, 144. Découvre le pays des Auteuiquois; description de ce beau pays, 148. Séjourne chez M. Mulder, commandant du dernier poste de la Compagnie, 152. Danger qu'il court à la suite d'une chasse, 157. Son procédé pour prendre des oiseaux vivans, 161. Campe sur une colline près la horde aux citrouilles. 166. Reçoit des nouvelles du Cap, 170. Partie de pêche avec M. Mulder, 174. Abandonne le camp de Pampoen-Kraal, 176. Tue deux buffles, 178. Passe la rivière Noire, 179. Celle de Vitte-Dreft, 186; et celle de Qneur-Boom, 189. Y tue un aigle d'une belle espèce, 199. Tue quatre éléphans; danger qu'il court dans cette chasse, 211 et suiv. Reçoit des nouvelles du Cap, 225. Régale sa caravane d'un concert de guimbarde. 228 et suiv. Manque un éléphant haut de 12 à 13 pieds: I, 236. Franchit la chaîne de montagnes appelée la Tête du Diable, 237, 238. Repasse le Neissena, *ibid.* Se rend chez M. Mulder, 237. Revoit, en repassant, son camp de Pampoen-Kraal, *ibid.* Traverse la rivière Courbe dix fois, 240. Vient à bout de passer la vallée Longue, 241. Franchit la Diep-Rivier, *ibid.* Campe sur les bords du Gamptoos, 242. Recueille différens nouveaux oiseaux et du gibier, 244, 254. Fait une chasse aux éléphans rouges, 250. Quitte le camp des Gonaquois, 264. Passe la rivière de Van-Staade, *ibid.* Traverse le grand et le petit Swaar-Kops, et campe auprès, 266. En décampe pour visiter les Cafres, 268. S'arrête sur les bords du Kouga, 274. Qu'il passe ensuite 14 fois, 276. Campe sur les bords de Drooge-Rivier, 278. Passe la rivière du Dimanche, 279. Risque de perdre son singe Kees, 280. S'arrête sur les bords du Voogel, I, 286. Vient tenter une incursion chez les Cafres, 292. Son lèvement dans sa troupe, qui refuse de le suivre, 294. Traverse la montagne d'Agter Bruyntjes-Hoogte, 295. Cherche à déterminer des Hottentots à le suivre chez les Cafres, 300. Arrive sur les bords de la rivière Kleiuwis, 301. Entrevue qu'il a avec le fils d'un blanc et d'une Hottentote; anecdote qu'il lui raconte, 303. Envoie une députation au roi Pharoo, prince très-puissant des Cafres, 317. Arrive sur les bords de la grande rivière des Poissons, 318. Y chasse, 320. Campe à Koks-Kraal, où il se fortifie; description de son camp, 328. Essuie un orage considérable, 333. Tue un hippopotame, 350; en mange un pied, 354. Tue un concou indicateur, 360. Reçoit une visite de sauvages gonaquois, 363. Présens qu'ils apportent, 364. Cadeaux que leur fait l'auteur, 366. Séjour qu'ils font au camp, et fêtes qu'on leur donne, 370 et suiv. L'auteur se dispose à visiter cette horde: II, 1. Description de cette horde, leur langage, leurs mœurs, 2, 3; en reçoit une nouvelle députation, 5. Leurs présens, *ibid.* Fêtes qu'il lui donne, 12. Toilette qu'il fait en conséquence, 15. Il laisse croître sa barbe, et pourquoi, 16. Se met en marche avec Klaas, vers les Gonaquois, 19. Arrive chez les Gonaquois, accueil qu'on lui fait, 21. Visite les vieillards, et en soulage un abandonné, 27. Revient à son camp, 32. Fêtes à cette occasion, 34. Ne néglige aucune partie de l'histoire naturelle de ce pays, 36. Réflexions de l'auteur sur les races qui com-

posent les Individus des Hottentots et de la colonie du Cap, 127. Sur la langue des Hottentots, 150 et suiv. Inquiétude de l'auteur sur ses envoyés chez les Cafres, 160. Reçoit une députation de Cafres avec ses envoyés, 162. Va dans leur pays, 185. Leur donne des leçons de métallurgie, 189. Leur fabrique un soufflet, *ibid.* Continue sa route, 190, 200. Se rend à un kraal de Gonaqnois, 215. Va *incognito* chez Haabas, 217. Revient à son camp, 219; où il établit pour gardien Swanepoel, et fait ses dispositions pour voyager chez les Cafres, 221. Trouve le premier kraal désert, 233. En trouve un second plus grand abandonné, 250. Revient à son camp de Krooks-Kraal, 275. Comment suppléoit à un almanach qui lui manquoit, 276. Quitte les Gonaqnois, 301. S'arrête au camp des Puces, 303. Désordre occasionné par des lions, 326. Arrive chez les Houswaana, 344. Passe le Jubers, 354. Nouvelle alarmante qu'il reçoit, 356. Rencontre un Bossisman avec lequel il en vient aux mains, 361. Quitte le pays, et rencontre un nid d'autruche, 364. Est bien reçu par deux frères nègres qui lui présentent du pain dont il n'avoit pas mangé depuis un an, 370. Services qu'il en reçoit, 371. Reçoit des nouvelles du Cap, *ibid.* Campe sur les bords du Kriga, et passe le Traka et le Kauka, 375. Est reçu avec toute sorte d'amitié par le colon Adam Robenhymer, 377. En reçoit des provisions pour sa route, 378. Passe le Dunka et la fontaine du Lonp, 380. Se baigne dans celle des Buffles, *ibid.* Description des bords de cette rivière, 381. Gagne le Cap, 385. Traverse la rivière de la Corde, et reçoit des nouvelles de M. Boers, 386. Traverse la plaine des Gazelles, 387. Franchit le grand coin de Moster, 391. Beauté du pays nommé Sable Rouge, *ibid.* Arrive au Swart-Land, chez son ami Klaas, 393. La plus jeune de ses filles le débarrasse de sa barbe, 394. Il rentre au Cap, 395. Dédie son second Voyage à M. Varon: sec. v. I, v. Précis historique de l'état du Cap avant son second voyage, 7 et suiv. A quoi il employoit ses loisirs, XXXIV. Expériences qu'il fait sur les araignées, XXXV; et sur d'autres animaux, XXXVII. Sur l'impassibilité dont sont donés certaines espèces d'insectes, XLIII et suiv. Entreprend un second voyage, 1. Se dispose à sortir du Cap, 12. Revoit son cher Klaas, qui lui apporte une petite collection d'insectes, 13 et suiv. Se résout à retarder son voyage, 21. Va visiter souvent son ami Slaber, 22 et suiv. Dépêche vers Swanepoel son ancien compagnon de voyage, 25. Se l'associe pour un petit voyage aux environs du Cap, 31. Visite Fransche-Hoeck, retraite des réfugiés français, 33. Entre chez un colon dans le Rooye-Zand, 35. Anecdote sur le plantage d'un Piquet, 37. Passe dans le canton des Vingt-quatre-Rivières, l'Eden de la colonie, 39. Assiste à une chasse au fonet, 42. Visite le canton de Constance, est reçu par M. Cloete, 49. Parcoure le Stellen-Bosch, le Fransche-Hoeck, la Hollande-Hottentote, la Draaken-Steyn, le Bocke-Veld, le Rooye-Zand, les Vingt-quatre-Rivières et le Swart-Land, 70 et suiv. Revient au Cap, *ibid.* Détermine son ami Boers à faire un voyage dans la Cafrerie, 75. Se détermine à accompagner le commissaire de

marine pour appaiser une émeute sur un vaisseau dans la baie de Saldanha, 89. Retourne au Cap revoir son ami M. Boers partant pour l'Europe, 101. Offres de services que les amis de M. Boers lui font, 106. Prend son logement chez le colonel Gordon, *ibid.* L'accompagne à la montagne du Piquet, 107. Y tue le merle de roche, 108. Monte le sommet de la Table, 109. Phénomène dont il est témoin, 110 et suiv. Visite la baie Falso, et est bien reçu du commandant, 132. Revient au Cap, 138. Fait ses préparatifs pour un second voyage, 144. Reçoit différens cadeaux de ses amis, 145. Appelle Swanepoel au Cap pour présider à ses emballages, 146. Accident qui lui arrive à une demi-lieue du Cap, 152. Arrive chez Siaber, où il trouve Klaas, 158. Ecrit à sa famille avant de quitter les environs du Cap, 168. Départ de l'habitation de Siaber, 173. Loge chez Louis Karsten, 176. Passe par le canton des Vingt-quatre-Rivières, et s'arrête chez Hans Liewenberg, 179. Y tue deux aubingas, 181. Passe au district des montagnes du Piquet, 197. Monte sur la plus haute montagne du Piquet, 199. Danger qu'il court sur les bords du Kruys, 204. Passe dans le Lange Valley, 208. Arrive à Heere-Logement, où il reste sept jours, 214. Visite la veuve Van-Zeel sur les bords de la rivière des Eléphans, 221. Se dirige vers Vleermuys-Klip; la roche aux Chauve-Souris, 228. Côtoye le fleuve des Vingt-quatre-Rivières jusqu'à son embouchure, 233. Trouve un cachalot échoué sur le bord de la mer, 234. Y trouve quatorze espèces de scarabées, 236. Passe la rivière sur un radeau, 242. Danger qu'il y court, 243. Récompense ceux qui le tirent du danger, 246. Revient au camp, et perd ses attelages, 256, 272. Se détermine à laisser une seconde voiture en route, 275. Détresse où il se trouve, 284. Va trouver Klaas Baster, 309. Joie qu'il éprouve lorsque sa caravane est réunie, 313. Abat deux Eléphans, 323. Revoit Swanepoel, 329. S'offre à être le médiateur entre Baster et sa famille, 336. Poursuit son voyage chez les Namaquois: sec. v. II, 1. Se blesse à un geranium épineux, 5. Convient avec Klaas Baster pour un attelage de bœufs, 11. Campe aux bords de la rivière de l'Epine noire, 14; et près de la fontaine de l'Œil, 28. Visite le colon Van der Vesthuysen, 31. Monte les montagnes du Camis, 46. Est reçu par le colon Cloete, 47. Lui achète des attelages de bœufs; moyens dont il se sert pour cela, 49. Prend un zèbre qu'il essaie de monter, 56. Reste plusieurs jours chez Van der Westhuysen, où il fait danser toute cette famille, 68. Parvient à réconcilier Klaas Baster avec sa famille, 72. Descend chez Engelbrecht, et y reste quatre jours, 75. Campe à la fontaine des Gelinottes, 79. Se débarrasse de Pinard, 80. Regrette de ne pas connoître assez la Botanique, 91. Entre chez les petits Namaquois, 98. Femme blanche qu'il y trouve, *ibid.* Secours qu'il en reçoit, bal qu'on lui donne, 102. La quitte pour visiter un matelot colon Schoenmaker, 109. Voit une horde de Namaquois dont il est bien reçu, 112. On lui fait présent de deux moutons, *ibid.* On lui donne le bal, 114. Arrive chez Schoenmaker, 116. En est magnifiquement reçu, 118. Passe chez les

petits Namaquois, 129. Visite les montagnes de cuivre Kooper-Bergen, 137. Campe tout auprès, 138. Inquiétude et danger qu'il y éprouve, 142. Découvre près de là une source, 147. Campe près un grand nid d'oiseaux, et il donne au lieu le nom de République des Oiseaux, 149. Campe à la fontaine des Zebres, cinq lieues plus loin, 150. Arrive à la grande Rivière, sur les bords de laquelle il campe, 154. Rencontre Mathys Moodel et Bernfry qui chassoient aux hippopotames, 166. Scène qu'il eut à supporter avec ces deux hommes, 170. Invite à déjeuner Pinard et Bernfry, 171. Réconcilie Pinard et Schoenmaker, 172. Va chez Bernfry, *ibid.* Tue une hippopotame femelle et son petit, 185. Son arrivée sur les bords de la rivière des Lions au pays des grands Namaquois, 193. Tue un secrétaire, oiseau de proie, 200. Tue une girafe, 220. Soins qu'il emploie pour en conserver la fourrure, 225. Visite le pays des Caminouquois, 237. Y fait des chasses abondantes, 238. Revient à son camp, et y éprouve un soulèvement parmi ses subalternes, 250. Se détermine à poursuivre sa route, et donne ses instructions à Swanepoel, 266. Traverse la rivière des Lions, 269. Entre chez les Caminouquois, 281. Leur donne un bal, 284. Négociations avantageuses qu'il fait avec ces hordes, 287. Se débarrasse de Bernfry, 295. Entre chez les grands Namaquois, 309. Se rend d'abord chez les Koraqnois, 342. Y reçoit un singe d'une espèce singulière, 343. On veut le faire chef de cette horde, 354. Y fait proclamer Haripa, *ibid.* Fêtes qui s'ensuivent, 357. Prend congé des Koraquois, et arrive près la rivière des Poissons, 373. Chasse et tue des rhinocéros, 388 et suiv. Trouve un lis extraordinaire, 399. En rapporte l'oignon au Cap, 401. Visite une horde de Kabobiqnois, 403. Surprend ces peuples qui n'avoient jamais vu d'homme blanc, *ibid.* Visite le pays des Kabobiquois; sec. v. III, 1. Danger que court l'auteur chez eux, 5. Leur donne le bal, 10. Y acquiert un bœuf de bataille, 21. Y est accueilli d'un très-grand orage, 34. Visite une autre horde plus au nord: 37. Y tue deux oiseaux rares, 40. Motifs de l'auteur dans son voyage chez les Houzouanas, malgré l'âpreté du climat, 56. Est attaqué de saignemens de nez, de vertiges et d'éblouissemens, 68. Parvient chez les Houzouanas, 78. En est bien reçu, 82, 88. Apprend d'eux l'art de découvrir les sources cachées dans la terre, 94. Arrive dans une horde attaquée d'une maladie pestilentielle, 129. La quitte et vient dans une autre, où il rétablit ses bestiaux, 136. Leur fait faire un traité d'alliance avec les Houzouanas, 138. Passe des montagnes affreuses; danger qu'y court l'auteur, 146. Arrive sur les bords du fleuve des Poissons, 149. Se sépare des Houzouanas, 160. Côtoye le fleuve des Poissons, 162; et arrive dans la plaine des Mimosa, 169. Revient chez les Namaquois, où il attaque un lion et une lionne, 169. Fête qui en résulte au kraal, 179. Poursuit sa route et arrive à une autre horde; tue une girafe, 190. Danger qu'il court, 194. Cruel ouragan, et épouvantable typhon qu'il éprouve, 196. Visite une horde de Namaquois, où il reçoit des nouvelles de Swanepoel et de ses camarades, 199. Découvre de nouveaux

quadrupèdes : sec. v. III, 202. Revient chez les grands Namaquois, où il renvoie ceux qui l'avoient accompagné, 209. Rentre dans son camp après quatre mois d'absence, 216. Joie inexprimable à son retour, 217. Les Boschjesman volent à son arrivée son troupeau, 223. Danger qu'il court en passant la rivière d'Orange, 234. Livre combat aux Boschjesman, 238. Parvient à reprendre son troupeau, 242. Trouve deux guides Caminouquois presque dévorés par un lion, 244. Les ramène au camp, 247. Est attaqué de nouveau, 250. Les brigands s'enfuient, 253. Rencontre trois Gheyssiquois et les suit dans leur horde, 255. Prend congé de ces hôtes généreux qui lui donnent des guides, 269. Revient sain et sauf dans son camp sur l'Orange, 274. Renvoie les guides Gheyssiquois et la fille du chef avec des présens, 280. Est rencontré par une horde d'Hottentots qui se livrent au commerce du bétail, 281. En achète quelques têtes de bétail, 282. Accepte les offres de Bernfry, 295 et 296. Etrange incendie dont il a à souffrir, 302. Côtoye la rivière d'Orange, 303. Découvre une île à laquelle il donne le nom des Hippopotames, 307. Y tue un magnifique vautour, 309. Regagne son camp et rencontre trois Hottentots, 315. Juste méfiance qu'il a de ces sauvages, 319. Revient à son camp après bien des fatigues, y trouve un chef Caminouquois qui lui offre un fourmilier, 320. Présens qu'il lui fait et à ses compagnons, 322 et 323. Dépèce un nid d'oiseaux républicains, 324. Part pour le Cap après avoir resté cinq semaines à l'hermitage de Schoenmaker, 328. Va à une horde de petits Namaquois, *ibid.* Y fait une chasse immense de gazelles, 330 et suiv. Bal et festin qui en sont la suite, 334. Accident qui arrive à ses voitures dans la vallée des Spring-Bocken, 335. Rencontre au bord de la rivière de la Rencontre, une famille qui alloit s'établir chez les petits Namaquois, 337. Effet que cette rencontre fait sur l'auteur, *ibid.* Dissuade cette petite caravane des préjugés qu'elle avoit sur les richesses du pays, 345. Leur indique l'hermitage de Schoenmaker qu'il leur donne, 345. Adieux attendrissans de cette famille en allant s'établir à cet hermitage, 348. Provisions que leur donne l'auteur, 347. Il est attaqué d'une esquinancie près le Kaussy, 349. En est guéri par un petit Namaquois, 353. Visite une horde de petits Namaquois près le torrent du Kaussy, 360. En reçoit des présens, 366. Arrive chez Westhuisen, 372. Tourne au sud-ouest, et arrive sur les bords de la rivière Verte, 374. Y tue deux éléphans, et beaucoup d'oiseaux de proie, 376. Gagne la rivière d'Epine noire, 377. Côtoye des montagnes arides, repaire d'une horde de Boschjesman, 378. Remet Klaas Baster dans sa horde, 379. Va voir Schoenmaker établi dans les environs, 380. Permet à Klaas Baster de retourner dans sa famille, 382. Se dirige vers la rivière des Eléphans; faim horrible qu'il éprouve, 385. Arrive dans une horde où il est pris d'abord pour Boschjesman, ensuite est très-bien reçu, 386. Se rend chez Van Zeyl, colon près la rivière des Eléphans, 388. Se rend près le lac Perdu où il acquiert des espèces d'oiseaux différentes, 392. Visite la baie de Sainte-Hélène, 393. En parcourt

les sinnosités, 393; ainsi que celle de Saldanha, 394. Se rend chez son ami Slaber, qu'il trouve expirant, 396. Se défait de ses bestiaux, 399. Enfin, après seize mois d'absence, arrive au Cap, où il est reçu par la famille Gordon, 401. Négocie la grace de Schoenmaker auprès du gouvernement, et réussit, 402. Renonce au projet d'aller à Madagascar, 403. Sollicite son passage en Europe, et l'obtient, 404. Sollicite son embarcation sur *le Middelbourg*, heureusement refusée, 405. Pourquoi, 406. Monte *le Gange*, 405. Essuie une tempête de onze jours, 406, 407. Parvient à travers mille dangers, et faillit périr à l'île de Middelbourg, 418. Se rend à Amsterdam, où il embrasse MM. Boers et Temminck, 420. Se rend à Paris en janvier 1785, après une absence de cinq années, *ibid.*

Vaisseau danois; trait de valeur qu'y montre le capitaine Staaring à la prise de ce vaisseau : sec. v. I, xxx.

Valey, signification exacte de ce mot : sec. v. I, 154.

Vallée des Spring-Bocken au sud de la rivière d'Orange; pourquoi nommée ainsi : sec. v. III, 335.

Vallée du Sable Rouge (Rooye-Sand-Kloof), petite rivière des environs du Cap : II, 395. *Voy.* la Carte.

Vallée Longue (Ange Kloof), vallée déserte du pays des Auteniquois, I, 240.

Van der Stel, gouverneur du Cap en 1680, parle dans son ouvrage d'un monument qu'il a fait élever sur la montagne de la Table, et pourquoi : sec. v. I, 117.

Van der Westhuysen, colon du pays des grands Namaquois : sec. v. II, 29. Description de son manoir, 34; et de la réception qu'il a faite à l'auteur, 38, 66. Père de Klaas Baster, inculpé d'usurpation par un chef de petits Namaquois : sec. v. III, 360, 365. Valeur et bravoure de sa fille, 372.

Vangenep (M.), commandant du vaisseau *le Middelbourg*, prend l'auteur sur son bord : I, 29, 36, 37. Fait sauter son vaisseau à la vue des Anglais, 49, 51.

Vangenep (M.), successeur de M. Staaring, capitaine du Cap de Bonne-Espérance : sec. v. I, 142.

Van Staades, petite rivière de la pointe d'Afrique, qui se jette dans la mer des Indes : I, 264. *Voy.* la Carte.

Vanweyck (M.), colon des environs du Cap, envoie à l'auteur des provisions : I, 140.

Van Wyk, colon hollandais, habitant près les montagnes de Cuivre chez les pet. Namaquois : sec. v. II, 143. Fontaine qui porte ce nom, *ibid.*

Van Zeyl, colon, près et au sud de la rivière des Éléphans, est visité par l'auteur : sec. v. III, 388.

Vanzeyl, le plus habile artiste de Paris en fleurs artificielles, et justement célèbre : sec. v. II, 92.

Van-Zeyl, veuve, habitant les bords de la rivière des Éléphans, reçoit amicalement l'auteur : sec. v. I, 222.

Varappe, espèce de poissons de Surinam qui se terrent : I, 118.

Varon (M.), ami de l'auteur, auquel il dédie son second Voyage : I, 1.

Vautour, l'auteur en tue un sur les bords de l'Orange, dans l'île des Hippopotames : sec. v. III, 309. Sa description, 310. Lui donne le nom d'oricou, 315.

Veau marin, appelé par les Hollandais, *robben*, assez commun au Cap : I, 43.

Vent, ses ravages font grand tort aux jardins, et il conrbe les arbres au Cap : I, 20. Temps où il souffle, *ibid.* Comment annoncé, 21.

Vent du sud-est; combien fneste dans l'intérieur de l'Afrique : sec. v. III, 199.

Verloore Valley (le lac Perdn), au sud-ouest de la rivière des Eléphans; séjonr qu'y fait l'anteur : sec. v. III, 390.

Verkeede, petite rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source dans les montagnes du pays de Bocke Veld, et va se rendre dans le Staart à gauche. *Voy.* la Carte.

Veuve hottentote; sa tragique aventure : I, 313.

Veuve, espèce d'oiseau fort rare dans les montagnes de Snenw-Bergen, au pays des Hottentots : II, 341.

Veuve dominicaine (petite), espèce d'oisean qui se trouve en abondance chez les grands Namaquois : sec. v. II, 380.

Vieillards, soin qn'on a d'eux chez les Gonaqnois : II, 26.

Vin de Becker, le plus estimé après le Constance : I, 74.

Vin de Hendrichs, le plus estimé après le Constance et le Becker : I, 74.

Vingt-quatre-Rivières, rivière du pays des Hottentots, qui donne son nom à nn canton délicienx : sec. v. I, 70, 178, 188. Se décharge dans le Berg-Rivier, 192. Une ville bâtie sur cette rivière, et dans ce canton, l'emporteroit bientôt sur le Cap; pourquoi, 89, 41, 193. Description de son passage près son embouchure, par l'auteur : sec. v. I, 248. Danger qu'il court, 248.

Vingt-quatre-Rivières (les), canton charmant et fertile au nord-est du Swart-Land au pays des Hottentots, qui doit son nom à nne rivière de ce nom qui le traverse : sec. v. I, 32, 70, 178. Sujet aux ravages des termites, 188. La popnlation y est cependant pen nombreuse, 192. Suivant Kolbe, habité par plusieurs peuplades de sanvages, 190.

Vingt-quatre-Rivières, rivière de la pointe d'Afriqne qui prend sa source dans les montagnes de Lands Kloof, traverse le Zwart-Land, et vaise rendre à la mer, dans la baie de Sainte-Hélene dans l'océan atlantique. *Voy.* la Carte.

Vinkel-wortel, racine très-ntile dans le pays des Hottentots : II, 85.

Vivre, manière de vivre au Cap : I, 75.

Vleermuys-Klip (la Roche aux Chauve-Souris), canton du pays des Hottentots à l'est du Koignas : sec. v. I, 228.

Volaille, n'est point estimée chez les Hottentots : II, 82.

Volatiles de l'intérieur de l'Afrique, pourroient se naturaliser dans nos climats européens, à l'exemple des Hollandais : sec. v. II, 62. Digression sur leur sensibilité : sec. v. II, 79.

Voogel (rivière de l'Oiseau), petite rivière qui prend sa sonrce aux montagnes de neige au pays de Camdeboo : I, 286. Se rend dans le Sondag : II, 355. *V.* la Carte.

Vosmaer (M.), directeur du Cabinet d'hist. naturelle de la Haye, a nonrri pendant quelque temps un secrétaire; ce qni lui a donné occasion d'écrire sur cet oiseau : sec. v. II, 203, 205. N'a écrit sur la girafe que d'après ses lectures, 230. Ses conjectures sur les ânes sanvages de l'intérieur de l'Afrique : sec. v. II, 275.

Voyage de l'auteur (second), raison pour laquelle la publication en a été différée : sec. v. I, XI. A joint à ce second Voyage une Carte générale de tous ses voyages, perfectionnée par le voyageur Laborde, XII.

Voyage à la baie de Saldanha : sec. v. I, 85.

Voyage à l'est du Cap par la terre de Natal et de la Cafrerie : I, 94.

Vue, la vie sauvage la fortifie : sec. v. I, 256.

W.

Wage-Boom, espèce de bois chétif qu'on rencontre dans les montagnes : I, 240.

Weeels, petite rivière de la pointe d'Afrique au pays de Canna, qui se dirige du sud au nord dans la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Wild-Bekruyper, signification de ce mot : sec. v. I, 253.

Wite-Else, rivière des environs du Cap : I, 148. *Voy.* aussi la Carte.

Witte-kray (corbeau blanc), vautour d'un blanc isabelle, que l'on trouve chez les Namaquois : sec. v. I, 319.

Wolfs-Gifs (poison des loups); ce que c'est; manière dont on s'en sert : sec. v. III, 387.

U.

Uyt-lager (le moqueur), espèce d'oiseau magnifique inconnu jusqu'alors aux ornithologistes : II, 306. Sa description, *ib.* Assez commun chez les Caminouquois : sec. v. II, 276.

Y.

Yager, nom du chien de l'auteur, qu'on lui demandoit en troc pour un attelage de douze bœufs, à cause de sa force : II, 196.

Z.

Zand Plaat, petite rivière du pays de Canna qui se jette dans la rivière des Eléphans. *Voy.* la Carte.

Zanlt-Pan, lac d'eau salée du pays des Cafres : I, 274. *Voyez* la Carte.

Zavart, rivière de la pointe d'Afrique, qui se rend à droite dans la rivière des Eléphans. *V.* la Carte.

Zèbre, quadrupède d'Afrique connu sous le nom de streepezel (âne rayé); on en trouve au canton des Vingt-quatre-Rivières : sec. v. I, 187. L'auteur parvient à en prendre une femelle qu'il monte, et qu'il abandonne à cause de ses blessures : sec. v. II, 54. Dissertation à ce sujet sur les animaux sauvages, 56 et suiv. Commun chez les Kabobiquois, III, 21.

Zèbre blanc, âne sauvage, couleur isabelle, nommé ainsi par les grands Namaquois : sec. v. II, 374. Description de ce quadrupède, *ibid.* III, 206.

Zee-koe-gat, trous d'hippopotame; ce que c'est : sec. v. II, 177.

Zicken Huys, l'Hôpital des bœufs du Cap : I, 111.

Zondags, rivière de la pointe d'Afrique, qui prend sa source aux montagnes de Neige au pays de Camdeboo, coule du sud au nord, reçoit beaucoup de rivière-

Digitized by Google

res, traverse la terre de Ruyters et se jette dans la mer des Indes. *Voyez* la Carte.

Zonderend, petite rivière de la Hollande hottentote, qui prend sa source dans les montagnes d'Oawe-Hoeck, et se rend à droite dans la Breede. *Voy.* la Carte.

Zwart-Kop, petite rivière de la pointe d'Afrique, qui a deux branches, et qui se jette dans la mer des Indes. *Voy.* la Carte.

FIN.

Faute à corriger.

Page 428, seconde colonne, ligne 23, description de cet oiseau ; *lisez*, de ce quadrupede.

845